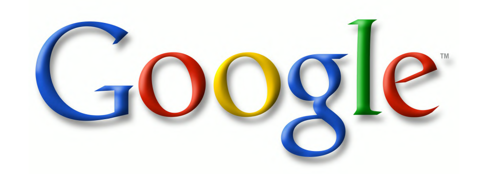
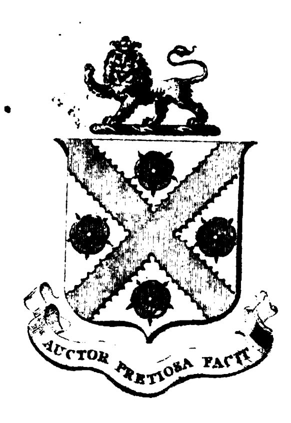
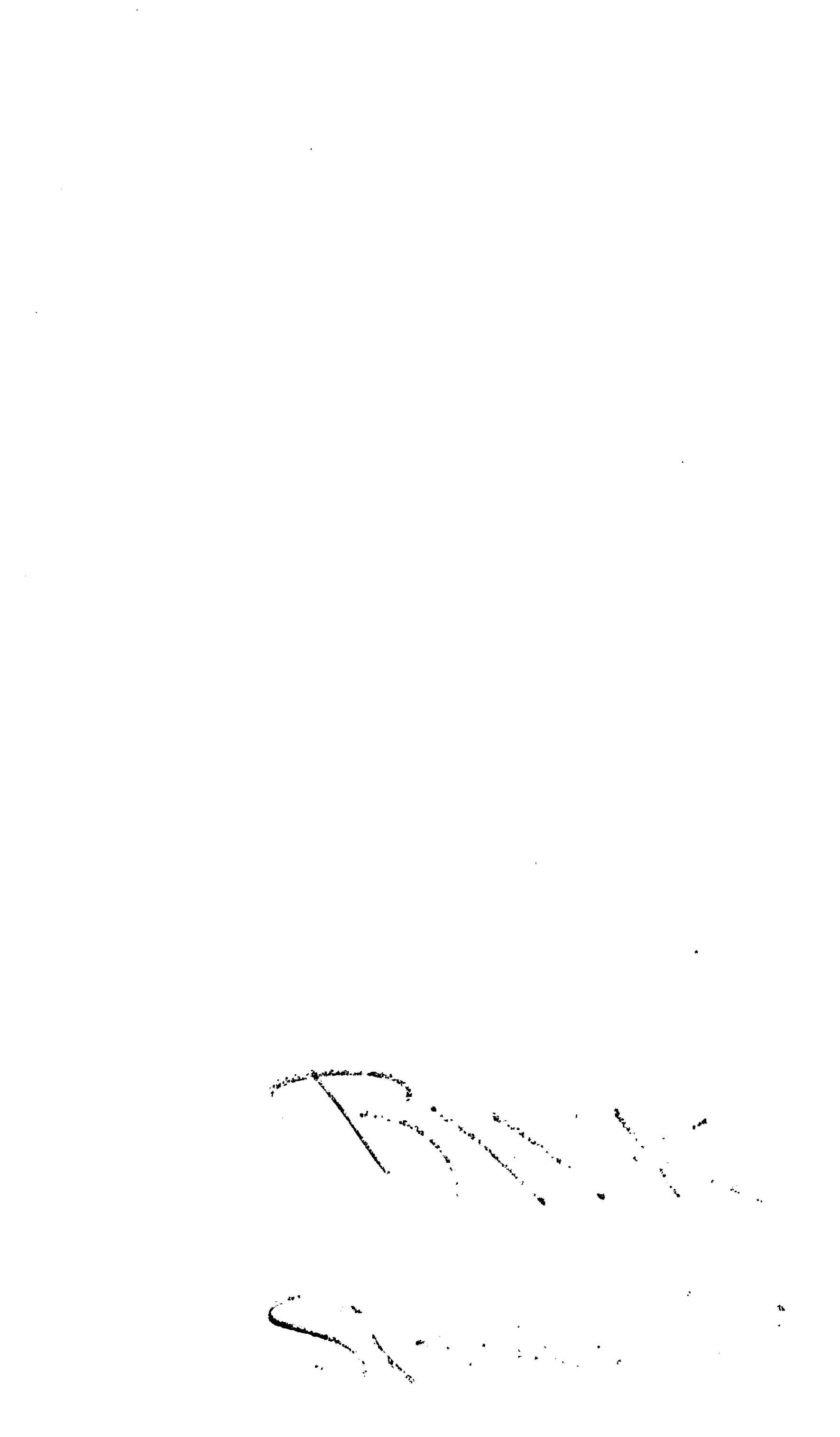



AUCTOR PRETIOSA FACIT



HISTOIRE

DES

REPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

TOME DIXIÈME.

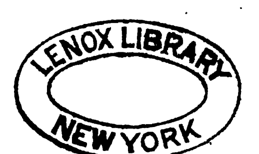
A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, nº 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de commerce.

M. D. CCC. XV.

Hwp.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE LXXV.

Pontificat de Nicolas V; conjuration d'Étienne Porcari.—Campagne de Jacob Piccinino dans l'état de Sienne.—Malheurs et déposition du doge François Foscari à Venise.

1447—1457.

L'HISTOIRE politique de l'Italie, au quinzième siècle, présente un contraste frappant avec son histoire littéraire; chaque jour on voyoit approcher davantage la ruine de la liberté, et avec elle la ruine des mœurs, de l'énergie, de toute vertu publique ou privée; tandis qu'on voyoit, au contraire, naître et se développer une passion pour la poésie, une admiration pour l'éloquence, et surtout pour l'érudition, qui sembloient in-

CHAP. LXXV. diquer quelque chose de plus noble et de plus élevé dans le caractère du siècle. Cependant lorsqu'on fixe plus long-temps ses regards sur les hommes célèbres dans les lettres, qui vécurent à cette époque; quelque étonnement qu'excite leur activité laborieuse, quelque reconnoissance qu'inspire l'énumération des chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils ont sauvés pour nous, de ceux des temps modernes qu'ils ont préparés, l'on démêle dans leur caractère et dans leur esprit les effets du désordre social, et l'on voit pourquoi l'on ne pouvoit attendre de leurs travaux rien de digne de ces temps qu'ils admiroient. En effet, les progrès des lumières au quinzième siècle n'étoient point un développement national; ce n'étoient point la réflexion, la méditation, l'imagination italiennes qui avoient fait naître les Guarino, les Valla, les Filelfo, les Poggio et les Ficino; c'étoit l'étude obstinée d'une antiquité sans rapports avec le temps présent, c'étoit l'adoption de pensées, de formules de raisonnement, d'images, et de lois poétiques, qui avoient été faites pour d'autres nations, d'autres langues et d'autres mœurs; c'étoit une préférence absolue accordée à la mémoire sur toutes les autres facultés, et une soumission servile du goût individuel aux modèles et aux autorités littéraires. Peut-être cet abandon sans réserve des impressions naturelles et vraies, de la pensée originale, du goût propre

à chacun dans une nation nouvelle, ont-ils plus nui aux lettres, en Italie et dans toute l'Europe, que les modèles de la Grèce et de Rome, malgré leur sublime beauté, n'ont pu leur servir. Mais c'est surtout dans la politique du siècle que nous sommes appelés à remarquer aujourd'hui le caractère servile donné par l'érudition à la pensée. L'histoire nous ramène à chercher des vertus publiques dans les écrivains du quinzième siècle, et nous ne trouvons en eux ni élévation, ni noblesse, ni amour de la patrie, ni sentimens politiques.

Les républiques produisirent des philologues, comme les petites principautés; et Florence seule, avec son Léonard Bruno, son Poggio, son Ambroise le Camaldule, son Marzuppini, pouvoit à cette époque l'emporter dans ces études classiques sur tous les autres pays; mais, quoique trois de ceux-ci aient été à leur tour chanceliers de la république, on ne les vit point acquérir dans l'état une influence proportionnée à leurs vastes études, mettre utilement leur supériorité au service de la patrie, introduire dans les conseils, dans le barreau, une éloquence persuasive; rappeler enfin par aucune vertu, par aucun talent antiques, l'antiquité qu'ils imitoient sans cesse.

Le passage de l'empereur Frédéric III à Florence, mit à l'épreuve les talens de ces prétendus orateurs et de ces prétendus hommes d'état. Charles

CHAP. LXXV. Marzuppini, qui avoit succédé à Léonard Bruno d'Arezzo, dans l'office de secrétaire de la république, fut chargé de complimenter l'empereur. Il lui adressa en langue latine une harangue, qu'il avoit mis deux jours à composer; et le beau développement de son érudition sacrée et profane, comme l'élégance de son langage, excitèrent l'admiration des auditeurs. Quant au but politique de ce discours d'apparat, ni les conseils, ni l'orateur lui-même, n'y avoient nullement songé. L'empereur fit répondre à Marzuppini par son secrétaire, Ænéas Sylvius Piccolomini, qui fut ensuite Pie II. Celui-ci qui étoit homme d'état, bien plus encore que philologue, et qui s'étoit accoutumé, dans les délibérations du concile de Bâle, à parler avec un but, adressa dans sa réponse quelques demandes à la République, et quelques observations qui exigeoient une réplique. Marzuppini, qui ne s'y étoit pas préparé, fut dans l'impossibilité de dire un seul mot, et l'on fut obligé d'engager Giannozzo Manetti à prendre la parole, pour tirer le pédant d'embarras (1).

Ces hommes, qui ne savoient penser que d'après les autres, et qui, en occupant sans cesse le public d'éloquence, ont laissé leur propre siècle si stérile pour l'art oratoire, si étranger à cet empire de la parole, qu'on auroit dû voir exercer dans les républiques; ces hommes avoient

(1) *Roscoë, Life of Lorenzo the Magnificent.* T. I, p. 22.

plus de vanité que d'amour de la gloire, plus de cupidité que d'ambition : ils recherchoient de préférence les cours des princes, où l'érudition toute en théorie étoit plus estimée que la science appliquée. Dans les républiques ils se sentoient humiliés, lorsqu'on venoit à les comparer avec des magistrats d'un caractère ferme, d'un esprit net et juste, comme Neri Capponi, Maso des Albizzi, ou Cosme de Médicis, qui, quoique étrangers à ce qu'ils appeloient les *élégances du discours latin*, et à l'art d'emprunter aux anciens de faux ornemens, gouvernoient cependant les esprits par la force de leurs pensées. Ils se trouvoient plus à leur aise auprès d'un Alfonse, d'un Sforza, d'un Gonzague, d'un marquis d'Este, d'un Montefeltro. Leur vie étoit consacrée à une érudition qui ne pouvoit donner d'inquiétude au prince le plus soupçonneux, et qui ne pouvoit troubler l'état. Lorsqu'on daignoit les appeler à quelque fonction publique, on ne demandoit point que leurs discours d'apparat fussent l'expression de leur conviction, ou des sentimens de leur cœur; aussi justifioient-ils sans scrupule des actes tyranniques auxquels ils n'avoient eu aucune part. Leur fonction n'étoit pas de les analyser ou de les juger, mais de les déguiser par de belles phrases cicéronnienes; on ne les employoit pas comme hommes publics, mais comme rhéteurs; ils ne se sentoient point responsables,

même aux yeux du monde, de leurs pensées ou de leurs jugemens, mais seulement de leur style; et lorsqu'il se présentoit à eux une occasion de soutenir le pour et le contre, de parler successivement en deux sens opposés, ils y voyoient un redoublement de gloire; leur talent d'orateur et de sophiste en brilloit d'un plus grand éclat.

C'est pour avoir ainsi séparé la science d'avec l'action, l'éloquence d'avec la politique, et le style d'avec la pensée, que les érudits du quinzième siècle ne contribuèrent point à donner au temps où ils vécurent, ou plus de vertus publiques, ou de nouvelles lumières sur les sciences qui se lient au gouvernement. Cependant quelques-uns d'entre eux arrivèrent aux postes les plus éminens de la république chrétienne. L'un des plus illustres, comme des plus heureux, fut peut-être Thomas de Sarzane, qui, sous le nom de Nicolas V, occupa la chaire pontificale pendant la période que nous venons de parcourir. Protecteur zélé des érudits, dont il avoit partagé les travaux, rémunérateur splendide des beaux-arts, dont il multiplia les chefs-d'œuvre à Rome, il ne montra point autant de faveur aux opinions libérales qu'aux arts libéraux. Il avoit pris dans la société des cliens et des protégés de Cosme de Médicis, cette indifférence pour la liberté, qui rétrécit leur âme, et il signala son règne en envoyant au supplice le dernier patriote romain,

et en rendant vain le dernier effort tenté pour la liberté de Rome. CHAP. LXXV.

Nicolas, alors nommé Thomas, étoit fils de Barthélemi Parentucelli, médecin de Pise, marié à Sarzane : il étoit né en 1398. Il avoit été revêtu des premiers ordres, dès l'âge de dix ans, et envoyé à Bologne pour y suivre ses études (1). Comme il étoit absolument sans fortune, il avoit été obligé pour vivre, de quitter cette université, entre sa dix-huitième et sa vingt-deuxième année, et de venir à Florence, donner des leçons aux fils de Renaud des Albizzi et de Palla Strozzi (2). Lorsqu'il retourna ensuite à Bologne, le cardinal Nicolas Albergati se l'attacha et en fit son majordome. Thomas l'accompagna d'abord à Rome, puis dans ses légations en France, en Angleterre et en Allemagne. Il réunit auprès de lui, pendant vingt ans, les fonctions d'intendant, de secrétaire et de médecin (3). Le cardinal Albergati ayant ramené Thomas auprès d'Eugène IV à Florence, il y fit connoissance avec les savans distingués qui s'y trouvoient réunis, tels que Léonard Bruno d'Arezzo, Gian-

(1) *Janotti Manetti, Vita Nicolai V. Script. Rer. Ital.* T. III, P. II, p. 907-911. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 141.

(2) *Commentario della vita di Papa Nicola, composto da Vespasiano, e mandato a Luca degli Albizzi.* T. XXV. *Rer. Ital.* p. 270.

(3) *Vita Nicolai V, a Janottio Manetto.* p. 915. — *Vespasiano vita di Nicola.* p. 271.

nozzo Manetti, Poggio, Carlo Marzuppini, Giovanni Aurispa, Guasparre de Bologne et beaucoup d'autres. Ils étoient dans l'usage de se rassembler chaque matin au coin du palais, et de disputer, car c'étoit la seule manière par laquelle les savans cherchassent alors à faire briller leur esprit. Dès que Thomas avoit accompagné son maître au palais, il venoit se joindre à ce groupe, habillé d'une simple soutane bleue, avec un bonnet de prêtre, et il s'engageoit avec acharnement dans la dispute (1).

Thomas de Sarzane s'étoit déjà fait connoître par son goût pour les auteurs classiques, et par les notes judicieuses dont il enrichissoit les manuscrits qu'il copioit de sa main (2); ce fut le motif qui engagea Cosme de Médicis, lorsqu'il ouvrit au public, dans le couvent de Saint-Marc, la collection des manuscrits de Nicolo Nicoli, à demander à Thomas des renseignemens sur la manière de distribuer une bibliothéque, sur la classification des livres, et sur la formation du catalogue. L'écrit qui servit de réponse à cette demande, ne régla pas seulement la distribution de la bibliothéque de Saint-Marc, mais encore celle de Badia à Fiésole, celle du comte de Montefeltro à Urbin, et celle d'Alexandre Sforza à

(1) *Vespasiano, Vita di Nicola.* p. 271.

(2) *W. Roscoë, Life of Lorenzo.* T. I, p. 42. — *Vespasiano, Vita di Nicolo V.* p. 273.

Pésaro (1). Le cardinal Albergati avoit pourvu CHAP. LXXV.
généreusement à la dépense de Thomas de Sarzane; il lui avoit assuré deux bénéfices simples, dont l'un rendoit trois cents écus, et en mourant il lui laissa encore du bien. Cependant la générosité de Thomas, et plus encore ses dépenses en livres et en copistes, rendoient tous ses revenus insuffisans (2). Après la mort du cardinal Albergati, Eugène IV attacha ce prêtre savant à sa cour, avec la fonction de vice-camérier apostolique; il l'envoya de nouveau en Allemagne, avec le cardinal de Saint-Ange, pour faire renoncer les Allemands à leur neutralité entre le concile de Bâle et la cour de Rome. Au retour de cette mission il le fit évêque de Bologne, puis cardinal, dans l'année même qui ne devoit pas se terminer sans que le nouveau prélat parvînt à la chaire de Saint-Pierre (3).

Eugène IV étant mort le 23 février 1447, neuf 1447.
jours furent consacrés aux pompes funèbres, avant que les cardinaux entrassent au conclave. Pendant cet interrègne, Alfonse s'approcha de Rome, et vint s'établir à Tivoli, pour donner plus de force à son parti. Chacun des barons ro-

(1) *Vespasiano, Vita di Nicolò V.* T. XXV, p. 274.

(2) *Vespasiano, Vita.* p. 275.

(3) *Janotti Manetti. Vita Nicolai V.* p. 916. — *Platina Vite de' Pontefici, in Nicolo V,* p. 416. Editio Veneta, 1730.

CHAP. LXXV. mains cherchoit à faire valoir ses droits; Baptiste
1447. Savelli prétendoit avoir celui de garder les clés du conclave, mais les cardinaux ne voulurent pas le reconnoître. D'autre part le conseil de la ville de Rome, rassemblé dans l'église d'Aracelli, réclamoit des priviléges que le peuple avoit exercés encore récemment. C'est dans ce conseil que Stefano Porcari, gentilhomme romain d'une réputation sans tache, commença à se faire connoître. Le pontife qui venoit de mourir, avoit lassé les Romains par son inconstance et son mépris pour toutes les lois; la tyrannie du patriarche Vitelleschi, qui fut long-temps son favori, avoit excité l'indignation. Porcari, qui soupiroit après la liberté, qui vouloit imiter les vertus de l'ancienne Rome, plus que son langage, exhorta les citoyens assemblés à profiter d'une circonstance unique pour affermir leur constitution. « Il n'y « a dans les états de l'Église, leur dit-il, si petite « et si misérable ville, qui n'ait des lois et une « charte, et qui moyennant un tribut annuel, « ne jouisse de sa liberté : Rome seule doit-elle « être exceptée d'un bénéfice commun? Il n'y a « si petite et si misérable terre, qui, lorsque la « mort la délivre de son tyran, ne profite de « l'interrègne pour recouvrer ses droits, ou tout « au moins pour limiter les prérogatives de ses « oppresseurs; Rome seule manqueroit-elle

« d'une énergie qu'on retrouve chez les plus CHAP. LXXV.
« obscurs (1)? » Cependant l'archevêque de Bé- 1447.
névent, qui présidoit à ce conseil, empêcha Porcari de continuer, et le dénonça bientôt après au nouveau pape comme un esprit dangereux.

Les cardinaux qui entrèrent au conclave dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, étoient au nombre de dix-huit. Il étoit donc nécessaire pour la nomination d'un pape, que douze d'entre eux se réunissent. Le cardinal Prosper Colonna, dans deux scrutins différens, à quelques jours de distance, réunit seul dix voix; les autres étoient partagées, et Thomas de Sarzane étoit à peine indiqué. Après le second scrutin le cardinal de Maurienne se leva : « Mes pères, dit-il aux car-« dinaux, gardons-nous de prodiguer notre temps; « rien n'est plus dangereux pour l'Église que « nos retards; Rome est dans l'agitation, le roi « d'Aragon est à nos portes, Amédée de Savoie « nous tend des embûches, le comte François « Sforza est en guerre avec nous; ici nous souf-« frons mille incommodités dans notre réclusion; « hâtons-nous donc d'élever un pontife. Voici « un ange de Dieu, un agneau en douceur, le « cardinal Colonna, qui a déjà réuni dix suf-

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1131. — *Platina, Vita di Nicolo V.* p. 417. — *Leonis Baptistæ Alberti de Porcaria conjuratione.* T. XXV, p. 309.

CHAP. LXXV. « frages; il ne lui manque plus que deux voix;
1447. « qu'un seul de vous se lève et lui donne la « sienne, la chose alors sera faite, une autre « voix ne lui manquera pas. » Tous demeurèrent immobiles; enfin Thomas de Sarzane se leva pour aller donner sa voix à Colonna; mais le cardinal de Tarente l'arrêtant par ses habits, le supplia d'attendre encore, de penser à ce qu'il alloit faire, de se souvenir qu'en nommant un pape, il alloit donner comme un dieu à la terre, un homme qui auroit le pouvoir de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer le ciel; un tel choix demandoit de longues considérations. — « Tous « ces délais, reprit le cardinal d'Aquilée, ne sont « invoqués ici que pour empêcher l'élection de « Prosper Colonna; mais toi-même, dis-nous, « quel pape voudrois-tu faire? — C'est le car- « dinal de Bologne, Thomas de Sarzane, ré- « pondit Tarente, que je choisirois. — Il me « plaît aussi », reprit celui de Maurienne; et les autres se rangeant aussitôt à cet avis, les douze voix lui furent données en un instant. C'étoit le 6 mars 1447. Prosper Colonna, le doyen du sacré collége, annonça alors au peuple assemblé qu'un pape étoit nommé (1).

Le nouveau pontife, fort de sa considération personnelle, et de l'appui de l'empereur et du

(1) *Oratio Æneæ Sylvii de Creatione Nicolai V.* T. III, P. II, p. 894.

roi de France, réussit, au mois d'avril 1449, à CHAP. LXXV.
faire cesser le schisme occasionné par le concile 1447.
de Bâle, et à obtenir l'abdication de Félix V. Amédée de Savoie reprit son ancien nom, mais il fut reconnu par la cour de Rome comme cardinal et légat du Saint-Siége en Allemagne; et tous les cardinaux qu'il avoit créés furent admis dans le sacré collége (1).

Les lettres antiques profitèrent bientôt de l'exaltation d'un de leurs plus zélés admirateurs. Il attacha à sa cour un nombre prodigieux de copistes et de traducteurs du grec et du latin. Il envoya des savans rechercher des manuscrits, et les acheter pour son compte, dans les diverses parties de l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Grèce et dans le Levant. Pendant les huit ans qu'il régna, dit Jannozzo Manetti, plus d'auteurs grecs furent traduits en latin par sa sollicitude, qu'on n'en avoit traduit pendant les cinq siècles écoulés avant lui, et sous cent papes divers. Strabon, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore, Appien, Philon le juif, furent, sous le règne de Nicolas V, mis pour la première fois à la portée de ceux qui n'entendoient pas le grec. Plusieurs des ouvrages de Platon, d'Aristote et de Théophraste furent ajoutés à ceux qu'on avoit déjà. Les pères et les théologiens des premiers

(1) *Platina, Vita di Nicolo V.* p. 420.

CHAP. LXXV. 1447. siècles de l'Église furent l'objet de travaux de même nature : les œuvres d'Eusèbe de Césarée, de Denys l'aréopagite, de Bazile, de Grégoire de Naziance, de Jean Chrysostôme, de Cyrille, furent traduites en latin ; les langues orientales furent en même temps étudiées avec ardeur, et Jannozzo Manetti fut lui-même chargé par le pontife d'une traduction des livres saints, qu'il devoit faire sur le texte hébreu, et que la mort de Nicolas V lui fit abandonner (1).

Nicolas n'avoit pas moins de zèle pour l'avancement de l'architecture que pour les progrès de l'érudition. Dans toutes les villes de ses états il répara ou rebâtit les temples ; il agrandit, il orna, il entoura d'édifices somptueux les places publiques, il releva les murs détruits. Assise, Civita Vecchia, Civita Castellana lui dûrent des monumens qu'on étoit étonné de trouver dans de si petites villes. Il bâtit de magniques palais à Orviète et à Spolète ; il bâtit à Viterbe des bains pour les malades, dignes de recevoir non seulement des particuliers, mais des princes ; à Rome même il releva l'enceinte des murs, dont une moitié menaçoit ruine ; il restaura la plupart des

(1) *Vita Nicolai V, a Jannotto Manetto*. T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 926-927. — *Vespasiani Vita*. T. XXV, p. 282. Il ajoute le nom de tous les savans chargés par Nicolas de ces diverses traductions, et le montant des récompenses qu'il leur accorda.

églises de la ville, qui étoient alors au nombre de quarante, et il donna surtout ses soins aux sept principales basiliques. Celle de Saint-Pierre du Vatican tomboit en ruine; Nicolas y fit commencer, sur les dessins de Bernardo Rosellini et de Jean-Baptiste Alberti, une nouvelle tribune plus vaste que l'ancienne. Il vouloit élever dans la capitale des chrétiens un temple dont la magnificence n'eût jamais été égalée, et ses vastes fondemens étoient jetés; mais les murs n'étoient encore élevés que de trois coudées au-dessus de terre, lorsque la mort de Nicolas V suspendit cet ouvrage prodigieux. Il ne fut repris qu'au bout d'un demi-siècle, par Jules II et le Bramante (1). Pour suffire à ces dépenses royales, Nicolas V avoit accordé en 1450 un jubilé qui remplit les trésors de l'Église, et fit passer en peu de jours, dans les coffres des Médicis, banquiers du Saint-Siége, plusieurs centaines de milliers de florins (2).

Nicolas satisfit en même temps son goût pour les arts, en fondant la bibliothèque du Vatican; il rassembla cinq mille volumes dans ce palais pontifical, et l'on ne croyoit point alors que, depuis le temps des Ptolémées, aucune bibliothèque en eût contenu la moitié autant (3). Les savans auxquels il l'avoit destinée, et avec lesquels il

(1) *Jannozio Manetti*. T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 934-940.
(2) *Vespasiani Commentario*. T. XXV, p. 279.
(3) *Vespasiani Commentario*. p. 282.

CHAP. LXXV. 1447. vivoit familièrement, étoient attachés à lui par une douce affection, autant que par le respect et l'estime. Nicolas V paroît avoir eu dans la caractère de la gaîté, de la simplicité et de la bonhomie. Quand Vespasiani vint le voir après son élection, le pape lui dit en riant : « Eh bien, vos compa- « triotes de Florence auroient-ils pu croire qu'un « pauvre prêtre fait pour sonner des cloches, fût « nommé souverain pontife? » Vespasiani répondit que ce peuple qui le connoissoit, s'en étoit réjoui, puisqu'il attendoit de lui la paix : le pape répliqua aussitôt, que si Dieu lui faisoit la grâce de lui laisser accomplir son vœu, jamais il n'emploieroit pour sa défense d'autre arme que la croix de Jésus-Christ (1).

L'ambition d'étendre la domination pontificale, ou celle de rendre sa famille puissante, ne firent point en effet négliger à Nicolas V ses devoirs de pasteur commun des fidèles. Mais dans son administration temporelle, qui n'étoit pour lui qu'un intérêt tout-à-fait secondaire, il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Les priviléges réclamés par ses sujets lui faisoient perdre un temps qu'il vouloit épargner pour l'Église ou pour les lettres et les arts. D'ailleurs ayant vécu pendant de longues années dans la domesticité, il ne connoissoit que les rapports de maître et de serviteur, et il

(1) *Vespasiani Comment.* p. 279.

exigeoit une obéissance aussi illimitée que celle qu'il avoit rendue long-temps lui-même. Les magistrats romains se considéroient toujours comme représentans du peuple et de la république; il voulut les réduire au rang de simples agens du pontife souverain. Porcari, qui avoit témoigné de bonne heure son amour pour la liberté, qui par tous ses discours cherchoit toujours à maintenir dans le peuple cette antique flamme, étoit singulièrement suspect au pape. Cela n'empêcha pas Porcari d'être nommé podestat d'Anagni; mais il est probable, d'après l'usage universel d'Italie, que ce fut la ville, non le pape, qui lui donna cette place (1). A son retour, après avoir rempli cet emploi, Porcari ne perdit point de vue son projet de rendre la liberté à Rome. Un tumulte excité par les jeux de la place Navonne, lui parut une occasion favorable de tenter quelque chose pour le recouvrement des droits populaires; il se compromit de nouveau dans cette circonstance, et il fut exilé à Bologne, avec ordre de se présenter chaque jour devant le cardinal Bessarion, alors gouverneur de cette ville (2).

CHAP. LXXV.
1447.

(1) Léon Baptiste Alberti donne à entendre que Porcari auroit dû conserver de la reconnoissance pour cette faveur; mais alors même que Nicolas y auroit eu quelque part, la place de podestat d'une si petite ville étoit à peine ou lucrative ou honorable, pour un homme tel que Porcari. *De Porcaria Conjurat. Comment.* T. XXV. *Rer. Ital.* p. 309.

(2) *Leo Baptista Alberti de Conjur. Porcaria*, p. 309.

CHAP. LXXV. 1447. Ce fut pendant cet exil, que Stefano Porcari conçut le projet de faire secouer à ses compatriotes un joug qu'eux-mêmes regardoient comme ignominieux. Le gouvernement n'appartenoit plus qu'à des ecclésiastiques, la plupart d'une naissance obscure, étrangers, et que l'intrigue avoit élevés à un pouvoir auquel leur éducation ne les avoit point préparés. Mais les Romains rougissoient de devoir obéir à de telles gens; ils considéroient comme une usurpation le pouvoir des papes, qui dans ses commencemens, lors de la décadence de l'autorité impériale, avoit été limité par celui des Caporioni, vrais représentans de l'état, et qui ensuite avoit fait place à l'organisation d'une république, pendant toute la durée de la résidence de la cour à Avignon, et pendant toute celle du schisme. L'autorité temporelle des pontifes, que Martin V avoit rétablie en 1420, avoit à peine été reconnue quinze ans de suite. Eugène IV en fut dépouillé de nouveau en 1434, et fut obligé de s'exiler d'une ville où les magistrats légitimes ne vouloient pas même lui permettre de résider. Depuis son retour, des abus continuels de pouvoir, des exécutions sanglantes qu'aucun jugement ne précédoit, des guerres toujours renaissantes, et des rébellions dans le voisinage de Rome, n'avoient que trop fait connoître que le gouvernement des prélats joignoit tous les vices de l'anarchie, à tous ceux du despotisme. Pendant

le règne même de Nicolas, le mécontentement CHAP. LXXV.
étoit extrême, parmi la noblesse et parmi le peuple. 1447.
Ce pape protégeoit les arts et les lettres; mais ce n'est là, après tout, qu'un but secondaire pour le gouvernement, et les Romains pouvoient être fort mal gouvernés par le pape même qui restauroit le mieux les manuscrits et les bâtimens de l'antiquité. Les prélats étoient entraînés par l'ivresse du pouvoir, par leur luxe et leurs richesses, dans tous les vices des princes; et leurs excès choquoient d'autant plus qu'on exigeoit de leur ordre une retenue et une décence dont aucun d'eux ne donnoit plus l'exemple.

A ces motifs qui encourageoient Porcari dans son entreprise, Macchiavelli en joint un autre, qui est digne de remarque, puisqu'il nous fait connoître les opinions du siècle. Porcari lisoit avec ravissement la canzone de Pétrarque : *spirto gentil che quelle membra reggi*, dans laquelle l'ancienne capitale du monde est appelée par le poète à une nouvelle liberté. Non seulement il y voyoit que dans tous les temps les âmes élevées se sont proposé un même but; il considéroit encore cette ode comme un élan prophétique. Pétrarque lui sembloit avoir acquis, par la supériorité de ses lumières, le privilége de lire dans l'avenir, et il se croyoit lui-même appelé par le poète, avant sa naissance, sous la désignation du *cavalier que l'Italie entière honore*,

CHAP. LXXV. une aussi noble cause. Mais tandis qu'il les haranguoit encore, déjà il étoit trahi. Le sénateur, averti du rassemblement qui s'étoit formé dans cette maison, l'avoit fait entourer par ses soldats qui l'attaquèrent brusquement; les satellites des conjurés, séparés d'eux et ne recevant point d'ordres, ne purent les secourir. Porcari n'ayant point réussi à s'échapper, fut trouvé chez sa sœur caché dans un coffre : ses principaux complices furent aussi arrêtés; son neveu eut cependant la présence d'esprit et le courage de s'ouvrir avec les armes un chemin jusqu'à un lieu de sûreté (1). On n'examina point, on ne confronta point les accusés, on n'instruisit point de procédure; leurs projets et leur culpabilité ne nous sont donc connus que sur des témoignages bien suspects. Le même jour Étienne Porcari fut pendu avec neuf de ses associés, aux créneaux du château Saint-Ange. On leur refusa, avant de mourir, la confession et la communion, encore qu'ils les demandassent avec instance; car leur entreprise contre l'autorité temporelle des papes ne les empêchoit point d'être de zélés catholiques (2).

1453.

(1) *Leo Baptista Alberti, de Conjur. Porcaria.* p. 312.

(2) *Diario Romano di Stefano Infessura* p. 1134.—*Platina, Vita di Nicolo V.* p. 422. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 700. —*Annal Benincontrii Miniat.* T. XXI, p. 157. Jannozio Manetti et Vespasiani, dans leurs biographies, ne disent qu'un mot de cette conjuration, p. 943 et 314. C'étoit la

Nicolas V, persuadé qu'on avoit voulu l'assassiner, tandis qu'au contraire sa mort auroit évidemment fait échouer les projets de Porcari, devint dès cette époque timide et farouche, lui qui étoit auparavant confiant et d'un abord facile. De nouvelles exécutions succédèrent aux premières, presque sans interruption : le 12 janvier il fit pendre un docteur et un citoyen romain qui avoient accompagné Porcari dans son évasion de Bologne; le même jour il fit promettre mille ducats de récompense à celui qui livreroit à la justice deux parens de Porcari qui s'étoient cachés, et cinq cents ducats à celui qui les assassineroit. Il négocia auprès de tous les gouvernemens d'Italie pour se faire livrer ceux qui lui avoient échappé; en effet, plusieurs d'entre eux furent arrêtés à Venise et à Padoue : le plus notable d'entre eux tous fut Baptiste Sciarra, le neveu de Porcari; ils furent tous mis à mort. Sur les instantes sollicitations du cardinal de Metz, Nicolas fit grâce de la vie à l'un des prévenus, nommé Baptiste de Persona, qui étoit, disoit-on, absolument étranger au complot; mais le lendemain il le fit saisir de nouveau, et le fit pendre sans procédure. Les conjurés ne furent pas seuls en butte à ses cruautés. Un gentilhomme, nommé Ange Ronconi, qui avoit aidé au comte Averso

CHAP. LXXV. 1453.

partie la moins honorable de la vie de leur bienfaiteur et de leur héros.

CHAP. LXXV. de l'Anguillara à se cacher, pour échapper à la
1453. justice qui le poursuivoit, fut invité par le pape à se rendre à Rome, et muni d'un sauf-conduit de la main de sa Sainteté, ce qui n'empêcha pas Nicolas de le faire saisir, le 13 octobre 1454, lendemain de son arrivée, et de lui faire immédiatement trancher la tête. Il est vrai que le jour d'après il le fit redemander au capitaine de justice, et qu'il parut fort surpris et fort affligé quand on lui rappela qu'il avoit ordonné lui-même son supplice. Stefano Infessura ajoute qu'on en conclut que le pape étoit pris de vin quand il ordonna l'exécution de Ronconi, car il étoit accusé de beaucoup boire (1). Vespasiani affirme, au contraire, que l'accusation d'intempérance répandue contre Nicolas V, étoit fondée uniquement sur les achats qu'il faisoit, pour distribuer en présens des vins recherchés à ses amis, tandis qu'il ne la méritoit point par ses habitudes personnelles (2).

Le pape Nicolas V ne survécut pas long-temps à ces dernières exécutions. Il étoit cruellement tourmenté de la goutte : on assure que le chagrin de la prise de Constantinople, et les malheurs de la chrétienté qui s'ensuivirent, portèrent un
1454. coup funeste à sa santé. Dans la dernière année de sa vie, et comme il prévoyoit sa fin prochaine, il

(1) *Diario Romano di Stefano Infessura*. p. 1135.
(2) *Vespasiani Comment.* T. XXV, p. 276.

fit venir auprès de lui deux religieux qui avoient une grande réputation de science et de sainteté : l'un étoit Nicolas de Tortone; l'autre, Laurent de Mantoue : il les fit loger dans son palais. Un jour il vint dans leur chambre, et s'asseyant auprès d'eux, il se plaignit d'être l'homme le plus malheureux du monde. « Jamais, dit-il, je ne « vois passer le seuil de ma porte à un homme « qui me dise un mot de vérité. Je suis si con« fondu des tromperies de ceux qui m'entourent, « que si je n'étois retenu par la crainte du scan« dale, je renoncerois au pontificat, et je rede« viendrois Thomas de Sarzane. J'avois sous ce « nom plus de contentement en un jour, que « je n'en puis espérer désormais en une année. » Alors ce pontife, dont le règne avoit été si glorieux, et en apparence si heureux, s'attendrit jusqu'à verser des larmes (1). Qui sait, si parmi les erreurs dans lesquelles les intrigues de sa cour l'avoient entraîné, ses remords ne lui faisoient pas mettre au premier rang la croyance qu'il avoit donnée à un complot de Porcari contre sa vie, et la précipitation ou la rigueur des sentences qui avoient suivi la découverte de cette conjuration?

CHAP. LXXV. 1454.

Pendant la maladie de Nicolas, quoiqu'il souffrît des douleurs cruelles, on ne l'entendit jamais se plaindre; mais ses amis étoient en pleurs

(1) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 286.

CHAP. LXXV. autour de lui. Il remarqua au pied de son lit
1454. Jean, évêque d'Arras, savant théologien, qui étoit tout baigné de larmes. « Présente ces larmes, mon cher Jean, lui dit-il, au Dieu tout-puissant que nous servons, et avec d'humbles « et dévotes prières demande-lui de me pardonner mes péchés; mais souviens-toi aussi « que tu vois mourir aujourd'hui, dans le pape « Nicolas, un vrai et un bon ami. » L'évêque d'Arras ne pouvant plus alors retenir ses sanglots, fut obligé de sortir de la chambre (1).

1455. Nicolas V mourut le 24 mars 1455 (2). Le 8 avril le conclave lui donna pour successeur Alfonse Borgia, né à Valence et évêque de la même ville, qui prit le nom de Calixte III. Ce pontife, déjà fort vieux au moment de son élection (3), parut d'abord ne vouloir s'occuper que d'une croisade contre les Turcs auxquels il déclara la guerre; mais les faveurs qu'il accumula sur ses neveux durant son court règne, ouvrirent bientôt la voie des grandeurs à cette maison Borgia, qu'Alexandre VI et César son fils devoient rendre si honteusement célèbre. La perte

(1) *Vespasiani Commentar.* T. XXV, p. 287.

(2) *Stefano Infessura, Diario di Roma.* p. 1136. — *Platina, Vita di Nicolo V.* p. 424. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 716.

(3) Bonincontri de San-Miniato dit qu'il étoit âgé de quatre-vingts ans. T. XXI, p. 158; et Cristoforo da Soldo dit qu'il en avoit quatre-vingt cinq. *Storia di Brescia*, p. 892.

des dernières espérances de liberté pour Rome,
et la mort d'Étienne Porcari, devoient être suivies de bien près par le règne des tyrans les plus odieux. 1455.

Un des derniers actes du pontificat de Nicolas V avoit été d'engager Alfonse à confirmer le traité de Lodi; l'accession de ce monarque à la paix sembloit garantir le repos de l'Italie. En effet, le nouveau duc de Milan n'avoit point porté sur le trône l'inquiétude d'un condottière; il vouloit réparer les plaies que de si longues guerres avoient faites au commerce et à l'industrie de ses états, et il cherchoit tous les moyens de se rapprocher de ceux mêmes qu'il avoit combattus. Il signa une ligue de vingt-cinq ans avec les Florentins, les Vénitiens, et le roi de Naples; le maintien de la paix étoit l'objet de ce traité nouveau dont le pape se rendit garant. Bientôt Sforza contracta des liens plus intimes avec Alfonse. Malgré la haine acharnée qui les avoit divisés long-temps, malgré la perte de ses états de la Pouille, de l'Abruzze et de la Marche d'Ancône, qu'Alfonse lui avoit enlevés, il aima mieux s'associer à ce roi puissant, que de demeurer dans l'alliance de la maison d'Anjou, puisque ces mêmes Français qu'il avoit autrefois appelés en Italie à la conquête de Naples, avoient aussi des prétentions sur ses propres états. Alfonse, de son côté, sentoit lui-même ce qu'il

CHAP. LXXV. 1455. avoit enseigné à Philippe Visconti, combien il importoit à la sûreté de l'Italie, que le souverain du Milanès s'unît à celui de Naples, pour fermer la barrière des Alpes à la France, dont on voyoit la puissance s'accroître rapidement. La venue du roi René d'Anjou en Lombardie, dans l'année 1453, et l'année suivante la venue en Toscane de son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, avoient fait comprendre à Alfonse qu'une nouvelle guerre pouvoit compromettre son existence même. Il négocia donc avec François Sforza un double mariage, pour assurer par une alliance intime, et la succession de son fils naturel Ferdinand sur laquelle il pouvoit avoir quelques doutes, et la supériorité du parti d'Aragon sur celui d'Anjou. Il fiança en 1456, à Alfonse, fils de Ferdinand, Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, tandis que Sforza-Marie, troisième fils de Sforza, fut promis à Isabelle-Léonore, fille de Ferdinand. Le duc de Milan, qui vouloit affermir sa domination, en unissant sa famille par des mariages à tous les princes d'Italie, avoit promis son fils aîné à la fille du marquis de Mantoue, le second à la fille du duc de Savoie, et sa nièce, fille d'Alexandre, seigneur de Pesaro, à Santi Bentivoglio, chef et administrateur de la république de Bologne (1).

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXV, p. 677.—*Cron. di Bologna*. T. XVIII, p. 706.

Mais les guerres soutenues avec des soldats mercenaires, et étrangers au pays qu'ils défendoient, n'étoient point nécessairement terminées lorsque les souverains avoient signé la paix. Jacob Piccinino, héritier de l'armée comme de la réputation de Nicolas son père, et de Braccio, le fondateur de son école militaire, perdoit par la paix de l'Italie, et son existence et son asile. Les Vénitiens ne vouloient conserver à leur solde que le seul Barthélemi Coléoni, auquel ils assuroient cent mille ducats annuellement, pour entretenir son armée. Jacob Piccinino offrit aux soldats licenciés, de les conduire dans un pays où ils pourroient vivre par le pillage, au défaut de la solde qu'il n'étoit pas en état de leur assurer. Tous acceptèrent, et l'armée de Piccinino, qui se forma d'abord de trois mille chevaux et de mille fantassins, parut bientôt d'autant plus formidable, que l'argent qu'on avoit jugé jusqu'alors si nécessaire à la guerre, lui manquoit absolument. Il partit du voisinage de Brescia avec ces hommes accoutumés au désordre et au pillage, et incapables de retourner aux travaux de l'agriculture ou des arts de la paix. Il traversa les états du duc de Modène, qui, loin de lui opposer quelque résistance, s'empressa de lui fournir des vivres pour se concilier sa faveur. Il fut également bien reçu par Malatesta Novello, dans la ville même de Césène. En passant dans le Bo-

CHAP. LXXV.
1455.

CHAP. LXXV. lonois où il séjourna du 2 au 9 mai, il essaya
1455. de ranimer la faction qui avoit autrefois donné la souveraineté de cette ville à son père et à son frère; mais le duc de Milan avoit envoyé quatre mille chevaux dans l'état de Bologne pour la sûreté du parti dominant: celui de l'opposition ne fit aucun mouvement; et Piccinino, dépourvu d'artillerie et d'argent, ne put s'arrêter, ou songer à entreprendre un siége, durant lequel il auroit bientôt manqué de vivres (1). N'osant s'attaquer à des états puissans, il traversa l'Apennin et entra en Toscane entre Saint-Sépulcre et Anghiari. Il ménagea les Florentins plus qu'il n'avoit fait aucun autre état; il paya scrupuleusement tous les vivres qu'il prit chez eux, et il arriva ainsi jusqu'aux frontières de l'état de Sienne. Dans la dernière guerre, cette République avoit également mécontenté les Florentins en ouvrant ses forteresses au roi Alfonse, et ce roi, en lui refusant de se donner à lui. Aucun souverain d'Italie ne paroissoit s'intéresser à la défense des Siennois; toutefois François Sforza et le pape Calixte envoyèrent chacun leur armée à la suite de celle de Piccinino, pour l'enfermer dans la retraite qu'il avoit choisie. Piccinino avoit pris Cetona, Sartiano et quelques autres villages, dont le pillage enrichit ses soldats. Conrad Foliano et Robert de San-Severino, généraux du

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 716.

duc de Milan, se joignirent au comte de Vinti- CHAP. LXXV.
mille, général du pape; ils vinrent camper dans 1455.
la vallée d'Enfer, près de la rivière Fiora et de Pitigliano; ils s'étoient avancés jusqu'à trois milles de Piccinino, sans s'être cependant résolus à l'attaquer. Celui-ci prévint leur détermination, et les surprit au milieu du jour dans leur camp. Au premier choc il mit leur armée en désordre; mais Robert de San-Severino ayant réuni ses soldats, parvint enfin à le repousser (1).

Il falloit vaincre, dans la situation de Piccinino, et une bataille indécise étoit pour lui aussi fâcheuse qu'une défaite. Après le combat de la vallée d'Enfer, il se retira à Castiglione de la Pescaia, château qu'Alfonse avoit conquis dans la précédente guerre, et qui lui étoit demeuré. Piccinino espéroit y recevoir des secours du roi de Naples; mais cette forteresse, située entre un lac marécageux et la mer, dans l'endroit le plus pestilentiel de la Maremme, ne contenoit point assez de vivres pour nourrir son armée. Les soldats ne trouvoient dans ces déserts d'autres alimens que les fruits sauvages du prunellier et du cormier; les eaux étoient corrompues, et les vents contraires arrêtoient les vaisseaux de Naples, qui leur apportoient du biscuit. La fièvre maremmane attaqua bientôt cette armée, na-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXV, p. 679. — *Macchiavelli, Stor. Fior.* L. VI, p. 257.

CHAP. LXXV. guère si redoutable, et y causa une effroyable
1455. mortalité. Les généraux de Sforza, secondés par Pierre Brunoro, capitaine des Vénitiens, et Simonetta, capitaine des Florentins, retenoient, sans l'attaquer, Piccinino dans cette prison fatale. La moitié des soldats, qui, sous des étendards divers, avoient combattu en Italie pendant les dix dernières années, périssoient victimes du climat, tandis qu'Alfonse négociait vainement pour eux. Il voulait que la ligue italienne dans laquelle il étoit entré, consentît à tenir toujours sur pied une armée commune, dont Piccinino seroit le chef. Il vouloit qu'elle fût toujours prête pour arrêter les Turcs, dont les conquêtes faisoient trembler l'Europe; et il demandoit que les puissances d'Italie s'accordassent, pour assurer annuellement cent mille florins de solde à cette armée, et des quartiers à ses guerriers. François Sforza rejeta avec indignation la proposition de rendre l'Italie tributaire de celui qu'il appeloit un chef de brigands. Mais pendant ces débats, les chaleurs de l'été et la fièvre avoient détruit l'armée qu'on parloit d'opposer aux Turcs; à la fin de la campagne elle ne comptoit pas plus de mille cavaliers (1), et les armées chargées de l'observer n'avoient été guère moins maltraitées. Cependant l'hiver suivant, Piccinino surprit encore le port siennois d'Orbetello, dont le pillage assura

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 716.

sa subsistance. Il le rendit au printemps, avec ses autres conquêtes, moyennant vingt mille florins que lui paya la république de Sienne. Ce fut le roi Alfonse qui lui procura cette capitulation, et qui le retirant de ce confinement désastreux, le reçut avec ses troupes épuisées dans l'Abruzze, où il vint chercher à se rétablir (1).

CHAP. LXXV. 1455.

La prise de Constantinople, qui auroit dû faire adopter avec empressement la proposition d'Alfonse, de pourvoir à la défense commune par une armée maintenue à frais communs, avoit inspiré plus de terreur aux Vénitiens qu'à tout le reste de l'Italie. Leur république, limitrophe des Turcs, et propriétaire de plusieurs îles et de plusieurs colonies dans le Levant, avoit des rapports intimes de commerce et d'amitié avec la Grèce et les foibles restes de l'empire d'Orient. Mais, depuis que les armes des Turcs s'étoient étendues en Europe, l'empire de Constantinople, enfermé de tous côtés par la puissance musulmane, ne communiquoit plus que difficilement avec l'Italie; il entroit à peine dans les alliances des Italiens, et ne faisoit plus partie de leur balance politique; aussi il étoit presque oublié d'eux toutes les fois que quelque grande calamité ne rappeloit pas sur lui l'attention et la compas-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXV, p. 682. — *Commentarii Pii Papæ II, sub nomine Gobellini*. L. I, p. 26. Editio in-folio. Francfort, 1614.

CHAP. LXXV. sion. Constantinople, quoique toujours chré-
1455. tienne, n'appartenoit réellement déjà plus à la chrétienté durant le quinzième siècle; c'étoit un monde à part, sur lequel l'autre n'exerçoit point d'influence, et qui n'en exerçoit point à son tour. Les horreurs cependant qui accompagnèrent la prise de Constantinople, le massacre et l'esclavage de tant de milliers de chrétiens, frappèreut vivement tous les esprits. Nicolas V, et, après lui, Calixte III, voulurent réveiller le zèle des croisades; il y eut en effet beaucoup d'offrandes dans toute l'Italie, pour soutenir la guerre sacrée, et beaucoup de gens revêtirent le signe des croisés; mais Frédéric III paroissoit aux Allemands trop inepte pour qu'ils le choisissent pour chef dans une expédition hasardeuse. Charles VII, en France, ne voulut pas permettre qu'on prêchât la croisade dans ses états; la politique d'Italie absorba bientôt complètement l'attention des états italiens, et en 1456, la vigoureuse défense de Jean Huniade à Belgrade, qui coûta, dit-on, quarante mille hommes aux Turcs, refroidit encore le zèle de la chrétienté; elle persuada à des gens qui ne demandoient pas mieux que de s'abtenir de tout effort, que la puissance des Musulmans étoit suffisamment domptée (1).

Les Vénitiens furent les premiers à envoyer

(1) *Macchiavelli*, *Stor. Fior.* L. VI, p. 259. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 721, avec copie d'une lettre écrite de

un ambassadeur à Mahomet II, après la prise de Constantinople. Barthélemi Marcello fut spécialement chargé par eux de négocier avec les Turcs, pour la rédemption des captifs : il réussit au-delà de ses espérances ; non-seulement il racheta les prisonniers vénitiens, mais il conclut, le 18 avril 1454, au nom de sa république, un traité de paix et de bon voisinage avec le Sultan, en vertu duquel les Vénitiens continuèrent, comme sous les empereurs grecs, à envoyer un Bayle à Constantinople, pour être en même temps leur ambassadeur, et le juge de tous les différens de leurs sujets dans les états du Grand-Seigneur. Le même Barthélemi Marcello, qui avoit signé le traité, fut le premier Bayle des Vénitiens dans la capitale de l'empire turc (1). CHAP. LXXV. 1455.

Le doge de Venise, qui avoit prévenu par ce traité une guerre non moins dangereuse que celle qu'il avoit terminée neuf jours auparavant par le traité de Lodi, étoit alors parvenu à une extrême vieillesse. François Foscari occupoit cette première dignité de l'état dès le 15 avril 1423. A l'époque de son élection, quoiqu'il fût déjà âgé de plus de cinquante-un ans, il étoit cependant

Belgrade, et communiquée par la Seigneurie de Venise. — *Chron. d'Enguer. de Monstrelet.* Vol. III, f. 68.

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1154. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 200. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 709, avec le texte du traité. — *Navagiero, Stor. Venez.* T. XXIII, p. 1118.

CHAP. LXXV. 1455. le plus jeune des quarante-un électeurs. Il avoit eu beaucoup de peine à parvenir au rang qu'il convoitoit, et son élection avoit été conduite avec beaucoup d'adresse. Pendant plusieurs tours de scrutin, ses amis les plus zélés s'étoient abstenus de lui donner leur suffrage, pour que les autres ne le considérassent pas comme un concurrent redoutable (1). Le conseil des Dix craignoit son crédit parmi la noblesse pauvre, parce qu'il avoit cherché à se la rendre favorable, tandis qu'il étoit procurateur de Saint-Marc, en faisant employer plus de trente mille ducats à doter des jeunes filles de bonne maison, ou à établir de jeunes gentilshommes. On craignoit encore sa nombreuse famille, car alors il étoit père de quatre enfans, et marié de nouveau; enfin on redoutoit son ambition et son goût pour la guerre. L'opinion que ses adversaires s'étoient formée de lui fut vérifiée par les événemens; pendant trente-quatre ans que Foscari fut à la tête de la république, elle ne cessa point de combattre. Si les hostilités étoient suspendues durant quelques mois, c'étoit pour recommencer bientôt avec plus de vigueur. Ce fut l'époque où Venise étendit son empire sur Brescia, Bergame, Ravenne et Crême; où elle fonda sa domination en Lombardie, et parut sans cesse sur le point d'asservir toute cette province. Profond, courageux, iné-

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*. p. 967.

branlable, Foscari communiqua au conseil son propre caractère, et ses talens lui firent obtenir plus d'influence sur sa république, que n'en avoient exercé la plupart de ses prédécesseurs. Mais si son ambition avoit eu pour but l'agrandissement de sa famille, elle fut cruellement trompée : trois de ses fils moururent dans les huit années qui suivirent son élection; le quatrième, Jacob, par lequel la maison Foscari s'est perpétuée, fut victime de la jalousie du conseil des Dix, et empoisonna par ses malheurs les jours de son père (1).

CHAP. LXXV.

1455.

En effet, le conseil des Dix, redoublant de défiance envers le chef de l'état, en raison du crédit qu'il lui voyoit acquérir par ses talens et sa popularité, veilloit sans cesse sur Foscari, pour le punir de sa fortune et de sa gloire. Au mois de février 1445, Michel Bevilacqua, florentin, exilé à Venise, accusa en secret Jacob Foscari auprès des inquisiteurs d'état, d'avoir reçu du duc Philippe Visconti, des présens d'argent et de joyaux, par les mains des gens de sa maison. Telle étoit l'odieuse procédure adoptée à Venise, que sur cette accusation secrète, le fils du doge, du représentant de la majesté de la république, fut mis à la torture. On lui arracha par l'estrapade l'aveu des charges portées contre lui; il fut relégué pour le reste de ses jours à Napoli de Ro-

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 968.

CHAP. LXXV. manie, avec obligation de se présenter chaque
1455. matin au commandant de la place (1). Cependant le vaisseau qui le portoit ayant touché à Trieste, Jacob, grièvement malade des suites de la torture, et plus encore de l'humiliation qu'il avoit éprouvée, demanda en grâce au conseil des Dix de n'être pas envoyé plus loin. Il obtint cette faveur par une délibération du 28 décembre 1446; il fut rappelé à Trévise, et il eut la liberté d'habiter le lieu qu'il choisiroit dans le Trévisan (2).

Il vivoit en paix à Trévise; et la fille de Léonard Contarini, qu'il avoit épousée le 10 février 1441, étoit venue le joindre dans son exil, lorsque le 5 novembre 1450, Almoro Donato, chef du conseil des Dix, fut assassiné. Les deux autres inquisiteurs d'état, Triadano Gritti et Antonio Veneiri, portèrent leurs soupçons sur Jacob Foscari, parce qu'un domestique à lui, nommé Olivier, avoit été vu ce soir-là même à Venise, et avoit, des premiers, donné la nouvelle de cet assassinat. Olivier fut mis à la torture; mais il nia jusqu'à la fin, avec un courage inébranlable, le crime dont on l'accusoit, quoique ses juges eussent la barbarie de lui faire donner jusqu'à quatre-vingts tours d'estrapade. Cependant, comme Jacob Foscari avoit de puissans motifs d'inimitié contre le conseil

(1) *Marin Sanuto*. p. 968.
(2) *Marin Sanuto, Vite*. p. 1123.

des Dix qui l'avoit condamné, et qui témoignoit de la haine au doge son père, on essaya de mettre à son tour Jacob à la torture, et l'on prolongea contre lui ces affreux tourmens, sans réussir à en tirer aucune confession. Malgré sa dénégation, le conseil des Dix le condamna à être transporté à la Canée, et accorda une récompense à son délateur. Mais les horribles douleurs que Jacob Foscari avoit éprouvées, avoient troublé sa raison. Ses persécuteurs, touchés de ce dernier malheur, permirent qu'on le ramenât à Venise le 26 mai 1451. Il embrassa son père, il puisa dans ses exhortations quelque courage et quelque calme, et il fut reconduit immédiatement à la Canée (1). Sur ces entrefaites, Nicolas Erizzo, homme déjà noté pour un précédent crime, confessa, en mourant, que c'étoit lui qui avoit tué Almoro Donato (2).

Le malheureux doge, François Foscari, avoit déjà cherché à plusieurs reprises, à abdiquer une dignité si funeste à lui-même et à sa famille. Il lui sembloit que, redescendu au rang de simple citoyen, comme il n'inspireroit plus de crainte ou de jalousie, on accableroit plus son fils par ces effroyables persécutions. Abattu par la mort de

(1) *Marin Sanuto*. p. 1138. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III. L. VI. f. 187.

(2) *Marin Sanuto*. p. 1139.

CHAP. LXXV. ses premiers enfans, il avoit voulu, dès le 26 juin
1455. 1433, déposer une dignité durant l'exercice de laquelle sa patrie avoit été tourmentée par la guerre, par la peste, et par des malheurs de tout genre (1). Il renouvela cette proposition après les jugemens rendus contre son fils; mais le conseil des Dix le retenoit forcement sur le trône, comme il retenoit son fils dans les fers.

En vain Jacob Foscari, obligé de se présenter chaque jour au gouverneur de la Canée, réclamoit contre l'injustice de sa dernière sentence, sur laquelle la confession d'Erizzo ne laissoit plus de
1456. doutes. En vain il demandoit grâce au farouche conseil des Dix, il ne pouvoit obtenir aucune réponse. Le désir de revoir son père et sa mère, arrivés tous deux au dernier terme de la vieillesse, le désir de revoir une patrie dont la cruauté ne méritoit pas un si tendre amour, se changèrent en lui en une vraie fureur. Ne pouvant retourner à Venise pour y vivre libre, il voulut du moins y aller chercher un supplice. Il écrivit au duc de Milan, à la fin de mai 1456, pour implorer sa protection auprès du sénat; et sachant qu'une telle lettre seroit considérée comme un crime, il l'exposa lui-même dans un lieu où il étoit sûr qu'elle seroit saisie par les espions qui l'entouroient. En effet, la lettre étant déférée au conseil

(1) *Marin Sanuto*. p. 1032.

des Dix, on l'envoya chercher aussitôt, et il fut CHAP. LXXV.
reconduit à Venise le 19 juillet 1456 (1). 1456.

Jacob Foscari ne nia point sa lettre, il raconta en même temps dans quel but il l'avoit écrite, et comment il l'avoit fait tomber entre les mains de son délateur. Malgré ces aveux, Foscari fut remis à la torture, et on lui donna trente tours d'estrapade, pour voir s'il confirmeroit ensuite ses dépositions. Quand on le détacha de la corde, on le trouva déchiré par ces horribles secousses. Les juges permirent alors à son père, à sa mère, à sa femme et à ses fils, d'aller le voir dans sa prison. Le vieux Foscari, appuyé sur un bâton, ne se traîna qu'avec peine dans la chambre où son fils unique étoit pansé de ses blessures. Ce fils demandoit encore la grâce de mourir dans sa maison. — « Retourne à ton exil, mon fils, « puisque ta patrie l'ordonne, lui dit le doge, et « soumets-toi à sa volonté. » Mais en rentrant dans son palais, ce malheureux vieillard s'évanouit, épuisé par la violence qu'il s'étoit faite. Jacob devoit encore passer une année en prison à la Canée, avant qu'on lui rendît la même liberté limitée à laquelle il étoit réduit avant cet événement; mais à peine fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il y mourut de douleur (2).

(1) *Marin Sanuto*. p. 1162.

(2) *Marin Sanuto*. p. 1163. — *Navagiero*, *Stor. Venez.* p. 1118.

CHAP. LXXV. Dès-lors, et pendant quinze mois qu'il survécut,
1456. le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, ne recouvra plus la force de son corps ou celle de son âme; il n'assistoit plus à aucun des conseils, et il ne pouvoit plus remplir aucune des fonctions de sa dignité. Il étoit entré dans sa quatre-vingt-sixième année, et si le conseil des Dix avoit été susceptible de quelque piété, il auroit attendu en silence la fin, sans doute prochaine, d'une carriere marquée par tant de gloire et tant de malheurs. Mais le chef du conseil des Dix étoit alors Jacques Loredano, fils de Marc, et neveu de Pierre le grand-amiral, qui toute leur vie avoient été les ennemis acharnés du vieux doge. Ils avoient transmis leur haine à leurs enfans, et cette vieille rancune n'étoit pas encore satisfaite (1). A l'instigation de Loredano, Jérôme Barbarigo, inquisiteur d'état, proposa au conseil des Dix, au
1457. mois d'octobre 1457, de soumettre Foscari à une nouvelle humiliation. Dès que ce magistrat ne pouvoit plus remplir ses fonctions, Barbarigo demanda qu'on nommât un autre doge. Le conseil, qui avoit refusé par deux fois l'abdication de Foscari, parce que la constitution ne pouvoit la permettre, hésita avant de se mettre en contradiction avec ses propres décrets. Les discussions dans le conseil et la junte, se prolongèrent pendant

(1) *Vettor Sandi, Storia civile Venezia*na. P. II, L. VIII, p. 715-717.

huit jours, jusque fort avant dans les nuits. Cependant on fit entrer dans l'assemblée Marco Foscari, procurateur de Saint-Marc, et frère du doge, pour qu'il fût lié par le redoutable serment du secret, et qu'il ne pût arrêter les menées de ses ennemis. Enfin, le conseil se rendit auprès du doge, et lui demanda d'abdiquer volontairement un emploi qu'il ne pouvoit plus exercer. « J'ai « juré, répondit le vieillard, de remplir jusqu'à « ma mort, selon mon honneur et ma conscience, « les fonctions auxquelles ma patrie m'a appelé. « Je ne puis me délier moi-même de mon ser- « ment; qu'un ordre des conseils dispose de moi, « je m'y soumettrai, mais je ne le devancerai pas. » Alors une nouvelle délibération du conseil délia François Foscari de son serment ducal, lui assura une pension de deux mille ducats pour le reste de sa vie, et lui ordonna d'évacuer en trois jours le palais, et de déposer les ornemens de sa dignité. Le doge ayant remarqué parmi les conseillers qui lui portèrent cet ordre, un chef de la quarantie qu'il ne connoissoit pas, demanda son nom : « Je « suis le fils de Marco Memmo, lui dit le con- « seiller. — Ah! ton père étoit mon ami, » lui dit le vieux doge en soupirant. Il donna aussitôt des ordres pour qu'on transportât ses effets dans une maison à lui; et le lendemain 23 octobre on le vit, se soutenant à peine, et appuyé sur son vieux frère, redescendre ces mêmes escaliers sur

CHAP. LXXV. 1457.

CHAP. LXXV. 1457. lesquels, trente-quatre ans auparavant, on l'avoit vu installé avec tant de pompe, et traverser ces mêmes salles où la république avoit reçu ses sermens. Le peuple entier parut indigné de tant de dureté exercée contre un vieillard qu'il respectoit et qu'il aimoit; mais le conseil des Dix fit publier une défense de parler de cette révolution, sous peine d'être traduit devant les inquisiteurs d'état. Le 20 octobre, Pasqual Malipieri, procurateur de Saint-Marc, fut élu pour successeur de Foscari; celui-ci n'eut pas néanmoins l'humiliation de vivre sujet, là où il avoit régné. En entendant le son des cloches, qui sonnoient en actions de grâces pour cette élection, il mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui éclata dans sa poitrine (1).

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1164. — *Cronicon Eugubinum.* T. XXI, p. 992. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 891. — *Navagiero, Storia Veneziana*, T. XXIII, p. 1120. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 201.

CHAPITRE LXXVI.

Guerres d'Alfonse, roi de Naples, contre Malatesti de Rimini et contre les Génois. — Révolutions de Gênes ; acharnement d'Alfonse contre le doge Pierre de Campo Fregoso. — Mort de ce monarque et son caractère.

1455-1458.

Il ne restoit plus dans toute l'Italie d'autres germes de guerres nouvelles, que ceux qu'Alfonse de Naples n'avoit pas permis d'étouffer par le traité de Lodi, et par la ligue signée l'année suivante. Il avoit demandé que Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, qu'Astorre Manfredi, seigneur de Faenza, et que les Génois alors gouvernés par la famille de Campo Fregoso, demeurassent exclus de la pacification universelle. Cependant Alfonse n'attaqua point immédiatement ceux à qui il s'étoit réservé de pouvoir faire la guerre : il voulut lui-même donner quelque repos à ses peuples, qui depuis la mort de Jeanne II avoient été en proie tour à tour aux discordes civiles et aux invasions étrangères. CHAP. LXXVI.

Sigismond Malatesti avoit attiré son courroux

CHAP. LXXVI. par un manque de foi qu'on pouvoit qualifier d'escroquerie. Il s'étoit fait payer trente mille florins par le roi, à compte d'un armement qu'il devoit faire en sa faveur; et après avoir reçu l'argent, il avoit passé au service de ses ennemis. Cependant Alfonse se seroit peut-être contenté de le forcer à la restitution, par des menaces ou des négociations, si l'activité inquiète de Sigismond, sa violence et sa rapacité n'avoient attiré sur lui la haine de tous ses voisins. Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, étoit particulièrement irrité de son manque de foi. Sigismond vexoit, sous mille prétextes, les vassaux d'Urbin; il rompoit à plaisir les traités, et en négocioit de nouveaux pour les rompre encore. Les restitutions qu'il faisoit ensuite, ne compensoient jamais le dommage qu'il avoit causé (1).

Frédéric de Montefeltro avoit été, comme les Gonzague, élève de Victorin de Feltre, et il fut le plus chéri et le plus distingué de tous les écoliers de ce maître célèbre; il obtint en Italie autant de réputation par sa loyauté, sa franchise, sa délicatesse sur le point d'honneur, que par ses talens militaires. Brillant de tous les genres de gloire, il étoit en même temps l'ami et le protecteur des savans, dont il partageoit les travaux, et le Mécène des beaux-arts, qu'il fit fleurir à Urbin. Cette petite ville s'ornoit, sous son gou-

(1) *Guernieri da Bernio, Cronica d'Agobbio*. T. XXI, p. 990.

vernement, des plus beaux monumens d'archi- CHAP. LXXVI.
tecture (1). Frédéric, qui s'occupoit avec zèle de la prospérité de ses sujets, ne put souffrir de la voir troublée par les brigandages du prince son voisin et son rival. Cependant, avant de rallumer la guerre en Italie, il voulut avoir l'assentiment des états qui s'étoient engagés à maintenir la paix. Dans l'été de 1457, il visita Florence, Bologne, Milan et Ferrare; partout il fut reçu avec les égards que méritoit son caractère bien plus encore que son rang. Le duc de Modène, Borso, le fit rencontrer à Ferrare avec Sigismond Malatesti, dans l'espérance de les réconcilier; mais cette entrevue ne servit qu'à les aigrir davantage; ils se séparèrent avec des paroles injurieuses. Frédéric, après avoir vainement cherché la paix, se rendit à Naples, pour joindre son ressentiment à celui d'Alfonse. Il en revint au mois de novembre avec Jacob Piccinino, qui avoit eu le temps de rétablir son armée à Città di Chieti, dans l'Abruzze, où il avoit passé une année. Avant que les neiges forçassent ces deux généraux à entrer en quartiers d'hiver, ils prirent à Malatesti, Reforzato, Montalto, et quatre ou cinq autres châteaux (2).

(1) *Tiraboschi, Storia letteraria.* T. VI, L. I, Cap. II, §. 22. p. 49.

(2) *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio.* p. 992. — *Joann.*

CHAP. LXXVI. Mais la guerre de Romagne, qui se bornoit à de petits siéges entrepris avec de petites armées, n'étoit qu'un jeu qui troubloit à peine la tranquillité de l'Italie. L'autre guerre, qu'Alfonse s'étoit réservé le droit de poursuivre, étoit bien plus importante, et lui tenoit bien plus au cœur. Il existoit une haine héréditaire entre les Catalans et les Génois, et cette haine avoit toujours fait embrasser avec vivacité à la république de Gênes le parti de tous les ennemis d'Alfonse. Ce monarque n'avoit point oublié l'affront qu'il avoit reçu à Ponza, en 1435; ni cette bataille où il étoit demeuré captif avec ses frères et toute sa noblesse, et où il avoit pu croire sa fortune renversée pour jamais. De nouvelles offenses avoient ajouté à ce premier grief : des alliances contractées avec les rebelles de la république lui avoient fait embrasser un parti dans ses guerres civiles, et Alfonse croyoit son honneur intéressé à chasser de Gênes Pierre de Campo Fregoso.

La république de Gênes, séparée de la Lombardie par ses montagnes; plus occupée de son commerce du Levant que des révolutions de ses voisins, étoit de plus tellement affoiblie par ses dissensions civiles, tellement absorbée par ses affaires domestiques, qu'on l'oublioit dans le système politique de l'Italie, et qu'on avoit à peine

Simonetæ Hist. L. XXVI, p. 683. — *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 724.

vu, pendant les vingt dernières années, son nom ou ses forces se mêler aux grands événemens de cette contrée. CHAP. LXXVI.

Gênes a donné la preuve que la puissance des grands noms et des souvenirs historiques n'est pas moins durable dans les républiques que dans les monarchies. Mais cette puissance aristocratique n'étoit point associée à la constitution de l'état, et au lieu d'être une des bases sur lesquelles reposoient l'ordre et les lois, elle devenoit au contraire un ferment de révolution et d'anarchie. Un peuple ne conserve avec sûreté sa liberté, que lorsque l'aristocratie constitutionnelle représente dans tous ses intérêts l'aristocratie naturelle, qu'elles se prêtent mutuellement des forces; qu'elles se garantissent réciproquement, et que toutes deux cependant sont contenues dans leurs justes bornes par le pouvoir populaire. Mais si, au contraire, la puissance à laquelle la constitution a attribué le soin de conserver les droits anciens dans la république est en lutte habituelle avec les préjugés qui maintiennent la noblesse, l'état ne peut échapper à de violentes convulsions.

Plus un peuple est libre, plus chaque citoyen s'intéresse vivement aux grandes actions faites pour la patrie; plus aussi la gloire héréditaire, qui s'attache aux exploits et aux vertus publiques, est assurée. Le sujet d'un despote ne voit dans

CHAP. LXXVI. un général victorieux, que l'histrion qui a joué le premier rôle dans un brillant spectacle; le citoyen voit en lui son défenseur, son sauveur, l'auteur de sa propre gloire. Le nom illustré par une noble action est une propriété nationale qui, dans une patrie libre, fait tressaillir tous les cœurs. Aucun peuple ne montra plus d'enthousiasme pour ses familles nobles que les Génois; tout héritier des noms des Doria, des Spinola, des Fieschi ou des Grimaldi, ou des noms plébéiens, mais illustres des Adorni et des Fregosi, disposait d'une force d'opinion que la noblesse n'a jamais exercée dans aucune monarchie. Cette aristocratie de fait, avoit excité la jalousie de la magistrature, et les lois qui auroient dû s'appuyer sur elle comme sur une ancre, tendoient au contraire à la détruire.

Pour qu'un peuple soit librement gouverné, un élément aristocratique doit exister dans sa constitution; car la liberté n'a de garantie que dans l'équilibre; il faut un poids dans la balance, pour réprimer les emportemens du peuple, tout comme il en faut un pour comprimer la cupidité des grands. Il faut surtout qu'on retrouve, dans une république, les représentans du temps passé, comme ceux du temps présent, qu'on y voie un pouvoir conservateur comme un pouvoir rénovateur. Il faut qu'il existe quelque part dans le gouvernement un esprit aristocratique qui soit

le défenseur des anciennes institutions, et l'ancre de la république, pour l'affermir contre des agitations démocratiques. Le progrès de là pensée et la marche des siècles doivent faire espérer un perfectionnement graduel dans les institutions politiques; mais celles qui ont déjà la sanction d'une longue durée, qui reposent sur l'assentiment de plusieurs générations, ne doivent pas être abandonnées légèrement. Les lois ne doivent donc repousser aucune innovatiou, mais elles doivent les rendre toutes difficiles, pour assurer, sur toutes les questions, la maturité de l'examen. Tel est le besoin aristocratique de tous les états libres; il est heureux qu'il se trouve toujours en eux un élément aristocratique propre à le satisfaire.

Les préjugés, les passions, les intérêts de la noblesse, c'est-à-dire des familles illustrées par la reconnoissance publique, la rendent propre, dans tous les états, à ce rôle conservateur. Sa puissance est toute entière dans la durée et les souvenirs. Les passions du moment présent ont moins de prix à ses yeux que l'héritage des siècles; les innovations lui font peur, parce que l'ancienneté est sa seule garantie : elle applaudit au respect superstitieux pour les formes, pour les coutumes, pour les préjugés, parce que l'examen peut porter atteinte à son existence elle-même, et que la considération dont elle jouit, est liée à des préjugés. C'est ainsi que les intérêts propres

CHAP. LXXVI. de la noblesse, et ses passions privées, garantissent son zèle conservateur, si on ne lui donne dans l'état d'autres fonctions que celle de conserver; tandis que ces mêmes intérêts, ces mêmes passions, écraseroient toutes les autres classes, si elle exerçoit seule la souveraineté.

Gênes auroit conservé sa liberté et sa gloire, tout comme sa prospérité intérieure, si les nobles familles, dont les noms s'associoient toujours, dans le cœur de tout matelot, de tout soldat ligurien, aux victoires qui ensanglantèrent les rivages de la Sardaigne, des Siciles, de l'Italie et de la Grèce, avoient joui légalement d'un rang qui pût les satisfaire; si elles avoient été intéressées à maintenir la constitution tout comme la gloire nationale; si les lois, au lieu de les punir de leur célébrité, l'avoient reconnue, et s'étoient contentées de mettre des bornes à leur pouvoir. Mais l'imprudence du législateur n'avoit daigné voir l'illustration des descendans de Paganino Doria, et leur prodigieux ascendant sur le peuple, que pour les exclure avec tous les nobles de la première dignité de l'état. Il n'avoit pas mieux associé les Adorni et les Fregosi à la défense de la constitution, encore qu'il les reconnût pour plébéiens; il n'avoit voulu tenir aucun compte de la faveur populaire, et il avoit confié la défense de l'ordre établi, aux hommes du jour, en opposition avec ceux qui invoquoient

la puissance des siècles. Il en résulta que Gênes fut peut-être, de toutes les républiques, la plus malheureuse, celle qui fut exposée aux convulsions les plus violentes; celle qui, volontairement, subit le plus souvent le joug de l'étranger, parce que ceux que la nature avoit appelés à défendre ses lois, s'armèrent sans cesse pour les renverser; que les gardiens de l'honneur national le firent dépendre de leurs caprices, que l'opinion demeura sans force sur eux, une fois qu'ils se furent assurés que leurs nombreux partisans ne les abandonneroient point, alors même qu'ils traiteroient avec les ennemis de la patrie; enfin, Gênes fut la république la plus exposée aux révolutions, parce que dans toutes les occasions, l'aristocratie du gouvernement se trouva en opposition avec l'aristocratie qu'avoit créée l'opinion publique.

Nous avons raconté comment Gênes recouvra sa liberté à la fin de l'année 1435, et comment les citoyens s'emparèrent, au commencement de l'année suivante, du Castelleto, seule forteresse que le duc de Milan eût conservée dans leurs murs. A peine dès lors avons-nous eu occasion de nous occuper de cette ville; les orages qui, pendant vingt ans, suivirent cette révolution, ayant presque toujours été contenus dans son sein. Les citoyens rassemblés dans le temple de San-Syro, avoient choisi pour doge Isnard de Guarco, fils de ce Nicolas qui avoit été chef de

CHAP. LXXVI. la république, de 1378 à 1383, pendant toute la durée de la guerre de Chioggia. Mais deux familles puissantes dans Gênes, deux familles propriétaires d'un grand nombre de fiefs dans les deux rivières, et alliées à toute l'ancienne noblesse que la loi excluoit de la suprême magistrature, ne permettoient jamais que la couronne ducale demeurât hors de l'une ou de l'autre maison. A peine Isnard de Guarco avoit été placé sur le trône, lorsque Thomas Fregoso, rentré dans la ville avec une troupe de factieux, l'attaqua le septième jour de sa magistrature, le chassa du palais public, et assembla le conseil des électeurs. Thomas Fregoso leur représenta qu'à lui seul pouvoit appartenir le titre de doge de Gênes; qu'il avoit été élevé à cette haute dignité par une élection légitime, le 4 juillet 1415; qu'il n'avoit rien fait dès lors pour perdre un rang que sa patrie lui avoit accordé; qu'il s'étoit soumis, il est vrai, au traité par lequel la république, pour jouir de quelque repos, avoit appelé, le 2 novembre 1421, le duc de Milan à la Seigneurie; mais qu'il avoit été des premiers à venir, dès l'an 1425, au secours de la liberté opprimée; que sa tentative devoit être un mérite aux yeux de ses concitoyens, encore qu'elle n'eût pas réussi; que dès lors il n'avoit point perdu ses droits, et que la république étant enfin reconstituée, il devoit rentrer lui-même en jouissance de la dignité

qu'elle lui avoit déférée. Ce discours, soutenu par la présence de Baptiste Fregoso, le vaillant frère de Thomas, par le souvenir de sa victoire sur les Catalans à Bonifazio, et par un parti audacieux et armé, détermina le conseil à reconnoître Thomas pour doge, en vertu de sa précédente élection (1).

Les Génois, après leurs longues guerres civiles, avoient le malheur de ne plus voir de crime ni de honte à s'armer contre la patrie, et à saisir par la violence une autorité disputée. Les princes leurs voisins, qui vouloient dominer sur eux, veilloient toutes les occasions de se mêler à leurs troubles; ils séduisoient les chefs de parti par des offres de secours, et ils faisoient naître en eux des projets ambitieux, que ces chefs n'auroient peut-être jamais osé former d'eux-mêmes. Le duc de Milan fit insinuer à Baptiste Fregoso, que, puisque le peuple de Gênes n'avoit élu son frère qu'à cause de lui, il étoit bien insensé de placer Thomas sur un trône où lui-même étoit attendu, et de laisser recueillir à un autre les fruits de cette faveur populaire qui se dirigeoit toute vers lui. Il lui offrit des soldats, de l'argent, et une

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 591. — *Jacobi Bracelli, de bello Hispano.* L. IV, f. K. 11. — *Agostino Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 199. Editio in-folio, 1537, Genova. — *Senatus Populique Genuensis Historiæ atque Annales, auctore Petro Bizarro.* L. XII, p. 257. Editio in-folio, Antverpiæ, 1579.

CHAP. LXXVI. alliance puissante. Baptiste ne sut point résister à cette séduction; il s'assura de l'appui des gens de guerre qui lui étoient tous dévoués; il s'empara du palais public pendant que son frère assistoit à l'office divin, et il se fit saluer doge en 1437. Cependant les meilleurs citoyens, indignés de cet attentat contre les lois, et de cette trahison domestique, accoururent en foule autour de Thomas Fregoso; ils attaquèrent avec lui le palais; ils firent Baptiste prisonnier et ils le livrèrent à son frère. Thomas, loin de consentir à ce qu'il fût puni d'une peine capitale, comme le demandoient les tribunaux, lui pardonna, et lui confia l'année suivante le commandement des galères, que la république accordoit au roi René, pour combattre Alfonse dans le royaume de Naples (1).

La nomination de Jean Fregoso, autre frère de Thomas, au commandement d'une nouvelle flotte destinée, en 1441, à porter des secours au roi René, alluma une autre guerre civile. Les nobles s'étoient soumis, quoiqu'à regret, à la loi qui les excluoit de la magistrature suprême; mais ils conservoient la prétention de commander les flottes et les armées de la république; et les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi avoient montré, par un assez grand nombre

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 592.—*P. Bizarro, Hist. S. P. Q. Genuens.* L. XII, p. 259. — *Agost. Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 200.

d'exploits, qu'ils n'avoient point oublié l'art de conduire leurs compatriotes à la victoire. Ils prétendoient que le sénat étoit tenu de choisir alternativement les amiraux parmi les patriciens et les plébéiens. Déjà cependant quatre hommes du peuple avoient été chargés de commander les quatre dernières flottes. La nomination du cinquième étoit un affront qu'ils étoient déterminés à ne pas souffrir. Jean-Antoine de Fiesque mit dans ses réclamations et ses plaintes plus de hauteur et d'emportement que tous les autres : ses talens, autant que son crédit et ses richesses, lui donnoient de justes prétentions à la place qu'on venoit d'accorder à un autre. N'ayant pu obtenir justice, il se retira dans ses fiefs des montagnes; bientôt il y fut joint par des émissaires du duc de Milan, toujours empressé d'offrir des secours à tous les rebelles : Fiesque en avoit demandé d'autre part à Alfonse d'Aragon. La guerre commença en même temps de trois côtés à la fois. Fiesque, avec ses montagnards et les Milanois, étoit descendu jusqu'aux portes de la ville, et ravageoit la Polsevera; Galeotto de Carreto, marquis de Final, ouvroit ses ports et ses forteresses aux ennemis de la république, dont son petit fief avoit de tout temps été l'asile, et les Catalans avec leur flotte étendoient leurs déprédations sur tous les rivages (1).

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 596. — *Agos-*

CHAP. LXXVI. Malgré le danger et la ruine de cette guerre civile, les Génois, rendus obstinés par leur haine pour les Catalans, et par l'assurance de n'obtenir jamais le pardon d'Alfonse, continuèrent à consacrer leurs forces, leurs vaisseaux, leur argent, à donner des secours au roi René. La guerre de Naples étoit un gouffre que la république ne pouvoit combler, encore qu'elle y précipitât tous ses trésors. La généreusé assistance des Génois soutint le roi Réné dans sa misère; ils ne se rebutèrent pas même lorsqu'Alfonse se fut rendu maître de Naples; ils ravitaillèrent encore le château neuf: enfin ils transportèrent en 1442 le roi René sur leurs galères, d'abord à Florence, puis à Marseille (1).

Mais à peine cette guerre, qui avoit redoublé l'irritation d'Alfonse contre les Génois, étoit-elle terminée par la ruine entière du parti d'Anjou, que Thomas Fregoso, qui l'avoit dirigée, fut renversé à son tour. Son frère Baptiste étoit mort en 1442, et la pompe funèbre de ce vaillant capitaine avoit été célébrée avec un faste qui avoit révolté les citoyens d'un état libre. Jean-Antoine de Fiesque, averti dans son exil de leur mécontentement, en avoit pris plus de hardiesse; il

tino Giustiniani, *Annali di Genova*. L. V. f. 202. — *P. Bizarro*, *Hist. S. P. Q. Genuens*. L. XII, p. 266.

(1) *Uberti Folietæ*. L. X, p. 597. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 202. — *P. Bizarro*. L. XII, p. 267.

s'étoit tenu pour assuré que ses concitoyens le seconderoient; et comme il avoit reçu des secours d'Alfonse et de Philippe, il avoit préparé un débarquement pour la nuit du 15 décembre 1442, entre les églises de Saint-Nazare et de Saint-Celse. Son projet avoit été éventé, et des gardes avoient été placées sur le lieu même; mais la rigueur du froid et la violence d'un vent contraire parurent garder suffisamment le rivage, en sorte que les soldats se retirèrent après le milieu de la nuit. Le vent changea tout à coup; Jean-Antoine de Fiesque sut en profiter, et il entra dans Gênes sans rencontrer aucune résistance.

Les Génois, encouragés par la présence de ce chef de parti, se soulevèrent en effet, et résolurent de changer de gouvernement. Au lieu d'un seul magistrat, qui faisoit sans cesse craindre l'établissement du pouvoir despotique, ils résolurent de nommer huit citoyens, qui avec le titre de capitaines de la liberté, fussent à la tête de la république. Thomas Fregoso, abandonné de tous, s'étoit rendu prisonnier à Jean Antoine de Fiesque, et à Raphaël Adorno. L'un et l'autre furent au nombre des nouveaux magistrats, avec un Doria et un Spinola. Mais les factions de Gênes étoient trop acharnées l'une contre l'autre, et les esprits opposés étoient trop inflexibles, pour qu'un conseil où on avoit voulu les réunir pût subsister. Il n'avoit pas duré un

CHAP. LXXVI. mois, lorsque la scission continuelle entre deux partis toujours irréconciliables, contraignit à le supprimer, et à nommer de nouveau un doge. Raphaël Adorno, qui l'emporta dans cette occasion, étoit fils de Georges, et petit-fils d'Antoniotto, qui tous deux avoient été revêtus de la même dignité. Jean-Antoine de Fiesque, irrité de ce qu'une révolution qu'ils avoit accomplie, n'avoit eu d'autre effet que de faire passer l'autorité ducale, d'une famille populaire dans une autre famille populaire, sans que les nobles en retirassent aucun avantage, sortit de la ville, s'empara de Recco et de Porto-Fino, et recommença la guerre civile. D'autre part, Pierre Fregoso, neveu de Thomas, jeune homme plein d'audace et d'ambition, exilé par le nouveau gouvernement avec les autres Fregosi, se retira à Novi, dont la forteresse lui fut livrée par le duc de Milan, et commença de son côté les hostilités contre les Génois (1).

La famille Adorno avoit été presque constamment exilée de Gênes, pendant la guerre que les Génois avoient faite à Alfonse dans le royaume de Naples; aussi se trouvoit-elle moins en butte que ses rivales à l'inimitié de ce monarque. Elle en profita pour entamer avec lui

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 599. — *P. Bizarro, Hist. Genuensis.* L. XII, p. 269. — *Agost. Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 203.

un traité de paix; mais il fut ensuite difficile de
le faire accepter à la république. Celle-ci s'engagea enfin, en 1444, à remettre chaque année au roi de Naples, un bassin d'or en guise de tribut (1). Dès l'année suivante, Alfonse, au lieu de recevoir cette offrande sans apparat, voulut jouir de sa gloire, et de l'humiliation de ses nouveaux tributaires. Il fit entrer leurs ambassadeurs au milieu de sa cour; tous les grands de son royaume avoient été convoqués pour être témoins de son triomphe, et les Génois, étonnés de cette pompe inattendue, conservèrent dans leur cœur un ressentiment implacable du rôle honteux auquel ils s'étoient vus réduits (2). Al-

(1) *Barth. Facii.* L. VIII, p. 127. Il fut un des négociateurs du traité pour les Génois.

(2) *Uberti Folietæ Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro*, L. XII, p. 271. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 203. R. — C'est par ce traité de pacification, et par l'humiliation des députés génois, en portant leur tribut, que Jacques Bracelli de Sarzane finit son histoire, *de bello Hispano Libri quinque.* Elle comprend les événemens de 1412 à 1444, dont l'auteur, chancelier de la république de Gênes, avoit été non seulement témoin, mais acteur. Elle est écrite en latin, avec plus d'élégance et moins de prétention que la plupart des histoires latines de la même époque. Au lieu de discours supposés, ou de descriptions ambitieuses, on y trouve de la vérité dans les sentimens, de la justesse et de la précision. On dit que Bracelli s'étoit proposé d'imiter les Commentaires de César; mais cette imitation prétendue l'a ramené au naturel. J'ai suivi l'édition de Haguenau, 1530, *in*-4°; mais il a été réimprimé dans le Trésor de Grævius. T. I, p. 1267-1320.

CHAP. LXXVI. fonse, qui devoit ce triomphe à la famille Adorno, la considéra dès lors comme son alliée, et ne la comprit plus dans sa haine contre tous les Génois. Mais autant cette famille acquéroit de considération auprès d'un monarque ennemi, autant elle en perdoit dans sa patrie.

Les Adorni ne trouvoient point que Raphaël, leur chef, les fît assez jouir de sa puissance; ils auroient voulu, à la tête de la république, un homme qui tînt la balance moins égale entre les factions, et qui, au lieu de les réconcilier par sa douceur, enrichît l'une des dépouilles de l'autre. Ils persuadèrent à Raphaël, que pour calmer les esprits aigris par la conduite d'Alfonse envers leurs ambassadeurs, il convenoit que l'auteur du dernier traité ne fût plus le chef de l'état. Raphaël, plein de confiance en ses conseillers, autant que de modération, abdiqua, le 4 janvier 1447, une dignité qu'il avoit recherchée pour l'avantage de sa patrie, plus que pour le sien propre. Les Adorni profitant de cette modération inconsidérée, élurent à sa place, le même jour, Barnabas Adorno, qui leur promettoit une part bien plus riche dans les dépouilles de leurs adversaires (1).

Barnabas Adorno, pour affermir son autorité, accepta d'Alfonse une garde de six cents Cata-

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 600. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 272. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 204. X.

lans. C'étoit la seule force armée qui se trouvât à la solde de la République; en sorte que le même état, qui dans la guerre avoit ébranlé le trône d'un grand roi, trembloit, à la paix, devant une poignée de gens armés que ce même roi avoit introduits dans ses murs. Il n'y avoit aucune violence qu'on ne pût attendre d'un premier magistrat et d'un chef de parti, qui, dans une ville libre, s'entouroit d'une garde étrangère. Mais Barnabas étoit à peine depuis un mois sur le trône, lorsque Janus Fregoso osa entrer dans le port, au milieu de la nuit, avec une seule galère, débarquer quatre-vingt-cinq jeunes gens choisis, la fleur de son parti, qui s'étoient attachés à lui pour tenter une révolution, et attaquer le palais public, défendu par la garde du doge. Un combat acharné fut livré dans les rues étroites de Gênes, où l'avantage du nombre devenoit moins sensible. Plusieurs des compagnons de Fregoso furent tués; tous furent blessés, mais pas un de ceux qui pouvoient encore se soutenir, n'abandonna le combat. La garde fut enfoncée, Barnabas chassé du palais, et Janus Fregoso élevé, le 30 janvier 1447, à sa place sur le trône ducal. Pierre Fregoso fut rappelé par lui de son exil, et nommé commandant de la ville (1).

Janus déclara la guerre à Galeotto Carreto,

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 601. — *P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XII, p. 273. — *Agost.*

CHAP. LXXVI. marquis de Final, qui, toujours allié de tous les ennemis de la République, avoit profité des longs troubles de Gênes pour exercer sur ses voisins d'intolérables vexations. En haine du marquis de Final, les Génois se rendirent coupables d'un manque de foi sans exemple jusqu'alors dans les annales de leur ville. Ils saisirent les intérêts qui lui étoient dus par la banque de Saint-Georges. Jamais auparavant, jamais depuis, on ne les a vus se croire permis de ne pas payer à leurs ennemis une dette légitimement contractée. Final fut pris dans l'année 1449; les faubourgs de la ville furent pillés, et la forteresse rasée; mais, quoiqu'on eût proposé d'abord de détruire cette ville de fond en comble, les Génois firent grâce aux habitans; ils rendirent même un tiers du marquisat à Marc de Carreto, parent du dernier feudataire, qui n'avoit pas embrassé son parti (1).

Cette guerre ne fut pas terminée par Janus, mort à la fin de l'année 1448, mais par Louis Fregoso, son frère, qui lui avoit été substitué. Cependant, Louis Fregoso ne répondant point à l'attente universelle, fut déposé au mois de juillet 1450. Les conseils offrirent la couronne ducale à Thomas Fregoso, le même qui avoit

Giustiniani, Annali di Genova. L. V, f. 204. Y. — *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet.* Vol. III, p. 3.

(1) *Uberti Folietæ Hist.* L. X, p. 602. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 275. — *Agostino Giustiniani.* L. V, f. 204. P.

été doge en 1415 et en 1436. Mais Thomas, alors retiré dans sa seigneurie de Sarzane, répondit qu'il étoit trop affoibli par l'âge, par les travaux et les inquiétudes, pour gouverner l'état dans un temps difficile. Il conseilla de préférer son neveu Pierre Fregoso, alors commandant de la ville, dont le caractère et les talens répondoient à la confiance publique. Pierre fut élu en effet d'un commun consentement, le 8 décembre 1450 (1). CHAP. LXXVI.

Vers cette époque, la défense de Constantinople étoit devenue la plus importante de toutes les affaires des Génois, et l'on auroit dû s'attendre à lui voir occuper un grand espace dans les annales de Gênes. En effet, la colonie génoise de Péra, croissant rapidement en richesses et en puissance, sembloit devoir égaler un jour la ville impériale, dont elle n'avoit d'abord été qu'un faubourg. La république y avoit envoyé, en 1452, neuf cents soldats, archers ou cuirassiers, pour la défendre contre les Turcs. Jean Giustiniani, qui les commandoit, partagea vaillamment tous les travaux, tous les dangers du dernier Constantin; mais une blessure qui le mit hors de combat, sembla lui avoir en même temps ravi la présence d'esprit et le courage. Il abandonna son poste comme si tout étoit perdu, et la retraite de sa petite troupe ouvrit la ville aux Musulmans.

(1) *Uberti Folietæ*. L. X, p. 602. — *P. Bizarro*. L. XII, p. 275. — *Agostino Giustiniani*. L. V, f. 205. E.

CHAP. LXXVI. Péra se rendit immédiatement après Constantinople, et la perte de cette florissante colonie fut un des échecs les plus funestes que pût éprouver la république de Gênes. Les historiens génois, cependant, passent rapidement sur des événemens d'une si haute importance; ils ne paroissent point en avoir été instruits par leurs compatriotes; ils n'ajoutent rien, par leur récit, aux narrations des historiens grecs qu'ils ont évidemment suivies, et ils ne nous donnent connoissance d'aucune chronique originale de Péra. Cependant, leurs marchands étoient appelés à être témoins dans l'Orient de révolutions bien assez dignes de mémoire, et l'existence même, comme le gouvernement de leur colonie, offroit un phénomène politique et mercantile bien assez étrange pour réclamer leur attention (1). Après la perte de Péra, les Génois, craignant de perdre également leurs autres établissemens du Levant, surtout Caffa, ou Théodosie sur la mer Noire, en transférèrent la souveraineté à la banque de Saint-George, qui, toujours ferme au milieu de

(1) Les trois historiens génois que nous suivons, sont de près d'un siècle postérieurs à cette époque. Parmi eux, le seul P. Bizarro raconte la prise de Constantinople avec quelques détails, L. XII, p. 279-282. Mais il ne fait que copier les Grecs; sa description même de Péra est empruntée de *Petrus Gillius*, *Topographia Constantinopoleos*. — *Ubert. Folieta*, L. X, p. 603, et *Agost. Giustiniani*, L. V, f. 205, K-P, en rendent compte seulement par quelques lignes.

leurs révolutions, toujours sage au milieu de la CHAP. LXXVI.
folie et de l'ivresse des factions, sembloit plus en état que le doge et ses conseils de sauver une colonie dont la garde étoit difficile (1).

Dans la même année 1453, les Génois attribuèrent la souveraineté de l'île de Corse à la banque de Saint-George, parce qu'Alfonse leur avoit enlevé le port et la ville de Saint-Florentin, et menaçoit le reste de l'île. Ce monarque avoit regardé le rétablissement des Fregoso dans Gênes comme une déclaration de guerre; dès lors aussi sans doute, le tribut du bassin d'or ne lui avoit plus été payé. Le pape, effrayé des conquêtes des Turcs, interposa sa médiation, et obtint d'Alfonse, inquiet et épuisé lui-même,
une trève de six mois. Mais les vaisseaux cata- 1455.
lans qui en avoient profité pour se pourvoir de vivres dans le port de Gênes, rompirent cette trève au moment où ils ressortirent du port. Pierre Fregoso écrivit avec beaucoup de noblesse au roi, pour demander compte de ces hostilités, tandis que tous les souverains de l'Italie auroient dû réunir leurs armes contre les Turcs, vrais ennemis du nom chrétien; il lui proposa de soumettre leurs différens, soit au pape, soit à l'arbitre qu'Alfonse lui-même vou-

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 203. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 205. A.

CHAP. LXXVI. 1455. droit nommer (1). Le roi de Naples ne tint aucun compte de ces réclamations; et son amiral, Bernard de Villa-Marina, après s'être concerté avec les Adorni et les Fieschi, étendit ses déprédations sur les deux rivières (2).

Pierre Fregoso n'opposa pas de flotte à celle de l'Aragonois; mais, après avoir eu soin de munir toutes les forteresses, et de se mettre partout en état de défense, il laissa Villa-Marina se consumer en vains efforts. Il craignoit plus que cet amiral, les ennemis qu'il pouvoit avoir dans la ville même; et plutôt que de s'exposer à être surpris à l'improviste, il voulut, par une ruse peu honorable, leur donner lui-même une occasion de manifester leurs complots. Après avoir laissé une garde nombreuse au palais public, et avoir pris toutes les mesures convenables pour la sûreté de la ville, il annonça un voyage qu'il se croyoit obligé de faire dans les rivières pour les mettre de même à l'abri de toute attaque. Au lieu de s'y rendre, cependant, il passa secrètement le 28 juillet dans la forteresse, où il avoit une nombreuse garnison entièrement dévouée à ses ordres. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver : quand les factieux le crurent

(1) La lettre de P. Fregoso, en date du 27 juillet 1455, est rapportée dans Raynaldi, *Annales Eccles.* T. XVIII, p. 444. §. 35.

(2) *Ub. Folietæ.* L. X, p. 603. — *P. Bizarro.* L. XII, p. 285. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 206.

éloigné, ils prirent les armes, en répétant les noms d'Adorno et du roi d'Aragon, et ils vinrent attaquer le palais public. Fregoso attendit que tous ses ennemis secrets se fussent découverts; sortant alors de la citadelle avec ses troupes, il vint prendre par-derrière ceux qui attaquoient le palais : il en fit un grand carnage; il chassa de la ville les vaincus, et il punit quelques-uns de leurs chefs du dernier supplice (1).

CHAP. LXXVI. 1455.

Durant la mauvaise saison la flotte aragonoise s'étoit retirée dans les ports du royaume de Naples; elle revint au printemps de 1456 menacer les rivages de la Ligurie, et intercepter leur commerce. Elle s'empara aussi d'Albenga, qui cependant fut bientôt repris. Au milieu de ces difficultés, Pierre Fregoso recouroit alternativement au duc de Milan, aux Florentins, aux Vénitiens; mais tous s'étoient lié les mains par la ligue qu'ils avoient conclue avec Alfonse, et dont ils avoient eu la foiblesse d'exclure les Génois leurs anciens alliés. Le pape Calixte III, qui

1456.

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 604. — *P. Bizarro. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XII, p. 286. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 206. R. Mais Fregoso ayant apparemment quelque honte d'un stratagème peu loyal, écrivit à Alfonse, le 4 août, qu'il s'étoit effectivement embarqué le 28 juillet, et qu'il avoit été jusqu'à Sesto; qu'à son retour, le troisième jour, il avoit apaisé avec peu d'effusion de sang une révolte qui avoit éclaté en son absence. Sa lettre est rapportée par Raynaldi, *Annal. Eccles.* 1435. §. 36, T. XVIII, p. 444.

CHAP. LXXVI. 1456.

regardoit les Génois comme le seul peuple sur lequel il pût compter, pour la défense de la chrétienté dans le Levant, intercédoit avec zèle pour eux. Les secours continuels de vivres, d'armes et d'argent, que la république faisoit passer à Caffa et dans les îles qu'elle possédoit en Grèce, l'épuisoient et ne lui laissoient ni vaisseaux ni soldats à opposer à Alfonse. Pierre Fregoso et le conseil de la république de Gênes s'étoient toujours adressés, de concert avec Calixte, aux souverains les plus éloignés, pour les engager à faire passer des secours aux chrétiens du Levant. Leurs lettres au roi d'Angleterre et au roi de Portugal font voir, en même temps, combien ils avoient eux-mêmes fait de sacrifices, combien leurs négociations avec ces princes étoient avancées, et combien la guerre que leur faisoit Alfonse, nuisoit à la défense de la chrétienté (1).

Le roi de Naples, cédant enfin aux sollicitations de Calixte III, aux exhortations de tous les princes chrétiens, qui sembloient n'être occupés que de projets de croisade, peut-être même à la crainte d'être le premier exposé, si les Turcs continuoient leurs conquêtes, promit de joindre quinze galères à celles du pape; il annonça même

(1) La lettre du doge au roi d'Angleterre est du 7 avril 1456; celle au roi de Portugal est du 3 septembre de la même année; toutes deux sont rapportées dans *Raynaldus*, *Ann. Eccles.* §. 5 et 9, p. 454, 455.

l'intention de se mettre à la tête de l'armement des princes chrétiens, et il fit, sous ce prétexte, lever des subsides considérables dans tous ses états. Mais quelques tentatives des Génois pour recouvrer leurs possessions en Corse, rallumèrent tout à coup sa colère. Il repoussa avec insulte les sollicitations que lui fit le doge, de s'armer contre les Turcs; il reprocha aux Génois d'avoir les premiers transporté les Osmanlis en Europe. « C'est contre vous, qui êtes les vrais « Turcs de l'Europe, leur dit-il, que nous nous « faisons un devoir de tourner nos premiers ef- « forts; nous ne nous arrêterons point que nous « ne vous ayons forcés, avec l'aide du Christ, à « vous réduire en supplians à nos pieds. C'est « alors seulement que nous acheverons, et même « en dépit de vous, cette expédition contre les « Turcs d'Asie, à laquelle nous nous sommes « engagés. » La lettre écrite avec cette amertume insultante, étoit l'ouvrage d'un des savans attachés à la cour d'Alfonse, peut-être d'Antoine de Palerme; il y avoit conservé ce ton outrageant qui caractérise les querelles littéraires du quinzième siècle. La réponse de la république, écrite par Bracelli son chancelier, est au contraire aussi noble que convenable (1).

CHAP. LXXVI. 1456.

(1) La lettre d'Alfonse est du 23 juillet 1456; on la trouve, avec la réponse, dans *Bonincontri, Annal. Miniatens*. T. XXI, p. 159.—*P. Bizarro*. L. XII, p. 287-291.—*Agostin. Giustiniani*. L. V, f. 206 210, et les *Annal. Ecclesiast*. T. XVIII, p. 457.

CHAP. LXXVI. 1456. A cette époque même, les Génois avoient envoyé deux galères à Chio, avec cinq cents hommes de garnison, des armes de tout genre, et une quantité de blé suffisante pour approvisionner non-seulement cette île, mais encore celle de Rhodes. Ils avoient envoyé un vaisseau, des armes et deux cents hommes de garnison à Mytilène, enfin deux vaisseaux à Caffa, dont l'un, le plus grand qui eût encore navigué sur la Méditerranée, fut coulé à fond par un coup de tonnerre (1).

1457. Dans l'année suivante, Calixte, qui avoit renouvelé ses offres de médiation, se flatta quelque temps d'avoir engagé Alfonse à faire la paix avec les Génois; leurs ambassadeurs devoient rencontrer à Rome ceux du roi de Naples, et la négociation sembloit en bon train, lorsqu'un vaisseau d'Alfonse fut pris par les Génois. Quoiqu'il n'y eût point d'armistice, le roi fut aussi irrité de cet acte d'hostilité que s'il ne l'avoit point provoqué. Les ambassadeurs génois revinrent de Rome sans avoir rien pu conclure, et Pierre Fregoso, désespérant de trouver ailleurs du secours, s'adressa au seul ennemi qu'Alfonse pût encore craindre, au roi de France Charles VII, protecteur et parent de René d'Anjou (2).

(1) Lettre de P. Fregoso et de son conseil, à Calixte III, en date du 11 juillet 1456. *Ann. Eccl.* T. XVIII, p. 458.

(2) Lettre de Calixte III au doge. *Ann. Eccl.* 1457, §. 46, p. 499; et lettre d'Alfonse au pape. *Annal. Miniatens.* p. 160.

Malgré la manière inconsidérée dont René CHAP. LXXVI.
s'étoit retiré, en 1453, de la guerre de Lombardie, il n'avoit point renoncé à ses prétentions sur le royaume de Naples. Il avoit envoyé aux Florentins, conformément à ses promesses, son fils Jean, duc de Calabre, pour prendre le commandement de leurs troupes. Jean étoit arrivé à Florence le 7 février 1454; il y avoit été accueilli avec des honneurs infinis; le bâton du commandement lui avoit été consigné au milieu de fêtes brillantes (1). Cependant la négociation pour la paix étoit dès lors commencée, et cette paix fut publiée à Florence le 14 avril suivant, sans que le duc Angevin de Calabre eût eu occasion de rendre aucun service à ses alliés. Mais quoiqu'il dût regretter de voir la république florentine contracter une alliance avec son compétiteur, il ne témoigna aucun mécontentement d'une conduite que la situation des affaires rendoit nécessaire; il passa une année entière en Toscane, conformément à son traité; et à son départ, il accepta un présent de vingt mille florins, par-delà ce qui lui étoit dû. Il rentra en France au mois de mai 1455 (2).

1457.

C'est à ce prince, aussi bien qu'à Charles VII, que Pierre Fregoso eut recours; ce doge sentoit

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 78.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 81. — *Istoria di Giov. Cambi. Delizie Erudit.* T. XX, p. 333.

CHAP. LXXVI. que les souffrances d'une si longue guerre avoient
1457. rendu son autorité odieuse à ses concitoyens; entouré d'ennemis déclarés et d'ennemis secrets, il n'avoit plus moyen de leur résister, et il étoit cependant décidé à ne pas leur céder la victoire. Il résolut donc de mettre la république sous la sauve-garde d'un puissant protecteur. Par un traité conclu au mois de février 1458, il transféra à Charles VII la Seigneurie de Gênes, en réservant à sa patrie tous les droits et les priviléges d'une ville libre, tels qu'ils avoient déjà été spécifiés dans une concession semblable faite à Charles VI, le 25 octobre 1396 (1). Ce n'étoit proprement que le pouvoir du doge qui étoit concédé de cette manière à un souverain étranger, et dans l'intention du conseil tout au moins, la république devoit subsister avec la même liberté et la même juridiction, sous la magistrature temporaire d'un délégué du roi de France,
1458. que sous celle d'un Fregoso ou d'un Adorno. Jean d'Anjou, duc titulaire de Calabre, vint, conformément à ce traité, prendre le commandement des seuls ennemis que son rival eût encore à combattre en Italie. Il arriva à Gênes le 11 mai 1458: les magistrats vinrent lui prêter serment de fidélité au nom du peuple, dans les jardins Fregoso, au faubourg Saint-Thomas. Le duc de Calabre prêta à son tour, avant d'être admis dans les

(1) *Voyez* ci-devant, T. VII.

murs, le serment de respecter les lois et les privilèges des Génois, aussi bien que les statuts et l'indépendance de la banque de Saint-George: dès lors il partagea avec Pierre Fregoso le soin de la défense de la ville (1). CHAP. LXXVI. 1458.

Jean d'Anjou amenoit avec lui dix galères françaises, et assez de troupes pour mettre garnison dans Gênes et dans Savonne (2). Aussi Fregoso s'étoit-il flatté que le roi de Naples ne s'attaqueroit point à un aussi puissant protecteur; mais Alfonse parut au contraire redoubler d'efforts pour soumettre ses adversaires, en raison de leur obstination. Bernard de Villa-Marina, son amiral, avoit passé, avec vingt vaisseaux, l'hiver à Porto-Fino; au printemps, Alfonse lui en envoya dix autres, qui portoient des armes, des munitions, et des troupes de débarquement choisies dans l'élite de son armée. Cette flotte vint bloquer le port de Gênes, presque immédiatement après l'arrivée de Jean d'Anjou. Jean-Antoine de Fiesque, Raphaël et Barnabas Adorno, descendirent de leur côté des montagnes pour mettre le siége devant la ville. Pierre Spinola, également exilé,

(1) *Uberti Folietæ*. L. X, p. 604. — *Macchiavelli*, *Ist. Fior.* L. VI, p. 263. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 271. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 211. O. Fregoso avoit stipulé pour lui-même la cession de quatre châteaux dans le voisinage d'Avignon, et 30,000 ducats en argent. *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 725.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 683.

CHAP. LXXVI. rassembla sous les armes ses vassaux et ses partisans. D'autre part, Jean d'Anjou avoit fait rentrer tous les vaisseaux génois dans le port; il l'avoit fermé ensuite avec de fortes chaînes et des madriers flottans; il avoit garni toutes les forteresses de ses Français, joints aux soldats de Fregoso, et il attendoit avec courage un prochain assaut, lorsque, le 1er juillet, l'une et l'autre armée reçut avec une égale surprise la nouvelle de la mort d'Alfonse, survenue le 27 juin. Aussitôt la flotte des assiégeans se dispersa, une partie des vaisseaux regagna les ports de Catalogne, et l'autre les ports de Naples, d'où ils étoient sortis; l'armée des mécontens se retira de même dans les montagnes; Barnabas et Raphaël Adorno moururent tous deux au bout de peu de jours, ou des suites des fatigues de la guerre auxquelles ils n'étoient point accoutumés, ou du chagrin de se voir enlever une victoire dont ils se croyoient assurés. Les Génois, étonnés de cette délivrance inattendue, purent à peine s'en réjouir eux-mêmes, car la cherté et la mauvaise qualité des vivres dont ils s'étoient nourris pendant le siége, la misère, les fatigues et les soucis de la guerre, avoient engendré dans leurs murs une maladie contagieuse qui fit, parmi eux, plus de ravages que n'en avoit fait l'ennemi qui venoit de se retirer (1).

1458.

(1) *Joann. Simonetæ, Vita Franc. Sfortiæ.* L. XXVI,

Alfonse, âgé, au moment de sa mort, de CHAP. LXXVI. soixante-trois ans huit mois et vingt-sept jours (1), 1458. régnoit en Aragon depuis 1416; mais c'étoit seulement depuis la guerre qu'il avoit portée en Corse en 1420, et surtout depuis qu'il avoit été adopté par Jeanne II de Naples, qu'il avoit acquis en Italie une influence prépondérante. Il croyoit avoir assuré la succession de son fils naturel Ferdinand, par ses traités avec presque tous les princes d'Italie, et par l'investiture obtenue successivement de deux papes. L'ordre qu'il mettoit dans cette succession lui paroissoit conforme à la justice, puisqu'il ne disposoit en faveur de son bâtard, que du royaume de Naples qu'il avoit conquis lui-même, tandis qu'il laissoit tous ses états héréditaires à son frère Jean, roi de Navarre. Ce frère étoit alors en différend avec son fils du premier lit, don Carlos, qui portoit le titre de comte de Viane, et qui étoit venu chercher un asile à la cour de Naples. Le comte de Viane

p. 684. -- *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 605. — *P. Bizarro, Senatus Populique Genuens. Histor.* L. XIII, p. 292. — *Agostino Giustiniani, Annali di Genova.* L. V, f. 211. P. — *Pandolfo Collenutio, Istor. di Napoli.* L. VI, f. 201-206.

(1) D'après *Bonincontri, Annales Miniatenses.* T. XXI, p. 162. C'est par la mort d'Alfonse que se terminent les Annales : leur mérite est fort inégal; mais elles contiennent d'excellens renseignemens sur quelques parties de l'histoire de Naples. Les affaires de San-Miniato n'en occupent que la moindre partie.

CHAP. LXXVI. étoit à Rome, au commencement du mois de mai
1458. 1458, lorsqu'Alfonse tomba malade; et, à cette nouvelle, ce prince s'étoit hâté de revenir à Naples. Il étoit aimé du peuple et de la noblesse, et il méritoit de l'être. Alfonse ne vit pas son retour sans inquiétude. Il craignit, s'il venoit à mourir au Château-Neuf, que les Aragonois et les Catalans en garnison dans ce château, ne se déclarassent pour le comte de Viane, fils et héritier présomptif de leur nouveau roi. Tout malade qu'il se sentoit, il fit répandre le bruit de sa convalescence; il se fit transporter au château de l'Œuf, sous prétexte de changer d'air, et en même temps il donna le commandement du Château-Neuf, qu'il quittoit, à son fils Ferdinand. Le même jour il signa le testament par lequel il appeloit à la couronne de Naples, Ferdinand, son fils légitimé, et il laissoit les couronnes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, des îles Baléares, de Sardaigne et de Sicile, à son frère le roi de Navarre, conformément aux constitutions de ces royaumes. Vingt-quatre heures après il mourut (1).

Alfonse a conservé auprès de la postérité le surnom de *Magnanime*, qu'il dut principalement à une libéralité presque sans borne. Dans ce siècle où tous les souverains d'Italie rivalisoient en amour pour les lettres, il les égala ou les surpassa

(1) *Giannone, Istor. civile del regno di Napoli.* L. XXVI, c. VII, p. 540.

tous, par son enthousiasme pour l'antiquité, par son ardeur pour les études, et sa bienfaisance envers les savans, qu'il attiroit de toutes parts auprès de lui, et qu'il s'attachoit par de magnifiques récompenses. Il avoit pris pour écusson un livre ouvert; aussi, même parmi ceux qui ne furent point comme lui administrateurs ou guerriers, jamais souverain ne consacra plus de temps à la lecture. Il portoit partout avec lui Tite-Live et les Commentaires de César; il tenoit toujours des livres sous son chevet, pour les heures qu'il pourroit dérober au sommeil. Son secrétaire et son panégyriste, Antoine Beccadelli de Palerme, connu sous le nom de *Panhormita*, prétend l'avoir guéri à Capoue d'une maladie, en lui lisant la vie d'Alexandre par Quinte-Curce. Cosme de Médicis réussit, à ce qu'on assure, à l'adoucir, après l'offense que lui avoit donnée le traité de Lodi, et à le faire entrer dans la ligue de l'Italie supérieure, par le présent qu'il lui fit d'un beau manuscrit de Tite-Live (1).

CHAP. LXXVI.
1458.

Les gens de lettres, et surtout les érudits, sont trop souvent étrangers à l'esprit de leur siècle. Ils sont trop disposés à juger les princes d'après les intérêts de leur écoles, plutôt que d'après ceux des peuples, pour que leurs éloges soient

(1) *Ginguené, Hist. littéraire d'Italie.* Chap. XVIII, T. III, p. 268. — *Tiraboschi, Storia della lètteratura.* T. VI, L. I, chap. II, §. 17, p. 40.

CHAP. LXXVI. 1458. une garantie suffisante des vertus d'un roi; c'est un bien meilleur indice du noble caractère d'Alfonse, que sa confiance dans l'amour du peuple qu'il avoit conquis. Il parcouroit souvent à pied, et sans suite, les rues de Naples, et il répondoit à ceux qui croyoient y voir du danger : « Que « peut craindre un père qui se promène au milieu « de ses enfans? » Alfonse, en effet, étoit chéri du peuple à cause de ses vertus, et même à cause de ses défauts. Son éloquence, son affabilité, la noblesse de ses manières, et sa bravoure chevaleresque, charmoient ceux qui l'approchoient. Il leur plaisoit aussi par une sorte de sympathie qu'on trouve dans le peuple, pour la tendresse et la disposition à l'amour, que ce roi conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le caractère romanesque d'Alfonse eut une influence remarquable sur sa destinée. La naissance de son fils Ferdinand avoit été accompagnée de circonstances mystérieuses. Quelques historiens assurent qu'il provenoit d'un inceste avec Catherine femme de Henri, frère d'Alfonse; que, pour sauver la réputation de cette princesse, Marguerite de Hijar se laissa attribuer cet enfant, et fut ensuite victime de la jalousie de la reine, qui la fit étouffer (1). Alfonse ne par-

(1) *Surita*, *Anales del Reyno de Aragon*. L. XIV, chap. 35. — *Rocchi Pirri, Chronologia Regum Siciliæ, apud Burmannum Thesaurus Antiq. Ital.* T. X, P. V. p. 96. — D'autre part Pontanus, qui fut secrétaire de Ferdinand, appelle sa mère

donna jamais à sa femme cette barbarie; dès lors, il ne voulut plus la revoir, mais il resta jusqu'à sa mort engagé dans les liens d'un mariage qu'il détestoit, et qu'il ne pouvoit rompre. Sa dernière passion eut pour objet Lucrèce d'Alagna, fille d'un gentilhomme napolitain. Pie II, déjà pape lorsqu'il écrivit ses Commentaires, les vit ensemble, et fut touché de leur amour et de leur vertu. « C'est à Torre del Greco, dit-il, que vivoit Lu-« crèce, femme, ou plutôt vierge charmante, « née de parens napolitains nobles, mais pauvres. « Le roi l'aima éperdument, au point de paroître « hors de lui en sa présence. Il ne voyoit rien, « il n'entendoit rien que Lucrèce; ses yeux étoient « toujours fixés sur elle; il louoit ses paroles, il « admiroit sa sagesse, il applaudissoit à toutes ses « actions; il la combloit de présens, et vouloit « qu'elle fût honorée comme une reine; il s'aban-« donnoit tellement à elle, que personne ne « pouvoit obtenir audience de lui, si elle ne le « vouloit pas..... Cependant, si l'on en doit « croire le bruit public, jamais elle ne céda à ses « désirs. On assure qu'elle avoit dit plus d'une fois, « qu'elle ne sacrifieroit point au roi sa virginité, « et que s'il employoit la force contre elle, elle

CHAP. LXXVI. 1458.

Vilardona-Carlina, et ajoute que beaucoup de gens le disoient supposé par cette femme, et fils d'un cordonnier de Valence, mahométan, comme l'étoit presque tout le peuple dans ce royaume. *Pontanus Neapolitani belli.* L. II. Y.

CHAP. LXXVI. 1458. « préviendroit sa honte par la mort, au lieu de « se punir tardivement, comme avoit fait l'an- « tique Lucrèce (1). » Alfonse avoit espéré d'épouser Lucrèce d'Alagna; dans ce but, il avoit demandé à Calixte III un divorce d'avec Marie de Castille, pour cause de stérilité; mais quoique ce pape eût été auparavant son ambassadeur, le gouverneur qu'il avoit donné à son fils, et son homme de confiance, Calixte ne voulut jamais accorder ce que le roi lui demandoit (2).

De grands succès à la guerre, la conquête d'un royaume, de brillantes victoires sur Caldora, sur René d'Anjou, sur François Sforza, donnoient à Alfonse le lustre qui frappe le plus le vulgaire. La prospérité des Deux-Siciles et la paix rétablie après une longue anarchie, le faisoient ranger aussi parmi les sages administrateurs; cependant la vertu qui lui a attiré le plus d'éloges, sa libéralité, fut presque toujours imprudente et excessive; ses profusions le tenoient constamment dans la gêne : il reprenoit bientôt d'une main ce qu'il avoit donné de l'autre; il étoit forcé d'accabler ses sujets d'impôts immodérés, ou de leur vendre

(1) *Commentarii Pii Papæ II.* L. I, p. 27.

(2) *Platina, Vita di Calisto III.* p. 426. — *Annal. Ecclesiast. Raynaldi.* 1455, §. 36, p. 444, et 1456, §. 12, p. 457. — *Giannone Storia civile.* L. XXVI, chap. VII, p. 536. — *Rocchi Pirri, Chronologia Regum Siciliæ. Thesaurus Burmanni.* T. X, P. V, p. 99. — *Jo. Mariann. de Reb. Hispan.* L. XXII, *chap.* XVIII, p. 55.

des grâces contraires à l'ordre et à la bonne administration du royaume. L'argent manquant à ses prodigalités, il distribua aussi avec profusion, dans sa monarchie, les titres nouveaux, les dignités et les seigneuries féodales. Avec la même libéralité, il étendit les prérogatives des seigneurs, et il leur accorda une souveraineté presque entière sur leurs vassaux; il aggrava ainsi l'oppression de ces derniers, en leur retirant la protection de la couronne; il affoiblit l'autorité souveraine; il nuisit à la prompte exécution de la justice, et il multiplia les moyens de résistance des grands feudataires, dans les guerres civiles à venir. On peut donc révoquer en doute si le règne d'Alfonse a été favorable aux progrès de la civilisation dans le royaume de Naples; mais on ne peut lui refuser à lui-même le titre d'un des plus grands et des plus généreux monarques qui aient illustré le quinzième siècle (1).

(1) *Giannone, Istor. Civil.* T. III, L. XXVI, chap. V, VI et VII. — *Giornali Napolitani.* T. XXI. *Rer. Ital.* p. 1132.

CHAPITRE LXXVII.

Efforts de Calixte III et des barons napolitains pour empêcher Ferdinand d'Aragon de succéder à son père. Ils s'adressent à Jean d'Anjou, seigneur de Gênes. Pierre Fregoso est tué dans une attaque contre Gênes. Jean d'Anjou quitte Gênes pour le royaume de Naples. Guerre civile; batailles de Sarno et de San-Fabbiano entre les Angevins et les Aragonois.

1458—1460.

CHAP. LXXVII. DEPUIS qu'Alfonse étoit monté sur le trône de Naples jusqu'à sa mort, il sembloit n'avoir eu d'autre but dans sa politique que celui d'assurer la succession de ce royaume à son fils naturel Ferdinand. Aussitôt que le roi René d'Anjou s'étoit retiré de Naples, Alfonse s'étoit occupé de faire reconnoître par le parlement, comme habile à succéder à la couronne, ce fils qu'il avoit déjà légitimé. Le parlement de Naples étoit la grande diète nationale du royaume; il étoit composé de deux chambres seulement; dans celle de la noblesse siégeoient avec les princes et les barons, quelques prélats, en leur qualité de feuda-

taires, comme l'abbé de Mont-Cassin, reconnu pour premier baron du royaume, l'archevêque de Reggio et d'autres; dans celle des députés des villes, l'élu du peuple de Naples, et les syndics des principales communautés étoient appelés. Ce parlement avoit le droit de régler l'administration de la justice et les finances de l'état, de concert avec le roi (1); mais la nation n'avoit point une garantie suffisante de la convocation périodique de ses représentans, et les monarques napolitains négligèrent souvent, en effet, de les assembler. Alfonse les convoqua en 1443; ses confidens se chargèrent de faire envisager à la noblesse la nécessité de fixer l'ordre de la succession au trône. Si le fils naturel du conquérant y est appelé, dirent-ils, comme il n'aura pas d'autres états, et qu'il tiendra tout des Napolitains, il sentira davantage la nécessité de respecter leurs priviléges; si au contraire, à défaut de fils légitimes d'Alfonse, on laissoit passer la couronne à son frère le roi de Navarre, on ne pourroit point s'attendre à ce qu'il préférât l'Italie à sa propre patrie; la capitale demeureroit donc sans souverain; Naples seroit tout au plus la résidence d'un vice-roi, et devroit attendre les ordres d'une cour étrangère, qui ne connoîtroit ni les mœurs ni la langue du peuple qui lui seroit soumis. D'ailleurs, ajoutoient-ils, Alfonse ayant été élevé lui-même

(1) *Giannone*. L. XX, chap IV, T. III, p. 51-53.

CHAP. LXXVII. sur le trône par les armes des Napolitains, pouvoit être considéré comme un monarque élu par son peuple. Il n'avoit d'autres droits à la couronne que ceux qu'il tenoit de cette élection, à moins qu'il ne fît valoir le droit de conquête. Aucun pacte n'obligeoit ou ses sujets ou lui-même à faire participer son frère et la maison d'Aragon à une acquisition qui lui étoit personnelle. L'adoption de Ferdinand par la nation étoit donc aussi légitime qu'elle étoit convenable. Les barons, assemblés en parlement, parurent sentir ces motifs divers; ensuite de leur délibération, Honoré Caiétan, comte de Fondi, vint se prosterner aux genoux du roi, et le supplier, au nom de sa noblesse assemblée, d'accorder à son fils Ferdinand, alors âgé de dix-neuf ans, le titre de duc de Calabre, et de le désigner pour successeur à la couronne. Alfonse, au comble de ses vœux, accorda ce qu'il s'étoit fait demander; il investit son fils, dans l'église de San-Ligorio, du duché de Calabre : il lui remit la couronne, l'étendard et l'épée, et il lui fit prêter serment par la noblesse et les députés des villes du royaume (1).

Mais comme les papes prétendoient être seigneurs suzerains du royaume de Naples, la succession pacifique de Ferdinand n'étoit point assurée, jusqu'à ce que la cour de Rome, alors attachée au parti Angevin, eût reconnu le nou-

(1) *Giannone, Istor. Civile.* L. XXVI, chap. II, p. 489.

veau roi, et le droit héréditaire de son fils naturel. Le monarque chargea de sa réconciliation avec le pontife, Alfonse Borgia, évêque de Valence, le même qui se trouva élevé sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Calixte III, au moment où cette même succession s'ouvrit. Eugène reconnut en effet Alfonse, par le traité de paix signé à Terracina le 14 juin 1443; il lui expédia la même année des bulles par lesquelles il assuroit la succession aux enfans mâles d'Alfonse, sans ajouter la désignation de *légitimes*, et à leur défaut, aux descendans de ses frères (1). Le 14 juillet de l'année suivante, Eugène IV légitima Ferdinand, et le déclara habile à occuper les plus hautes dignités du royaume, comme à succéder à la couronne (2). Cependant de nouvelles bulles d'investiture, publiées à Naples le 2 juin 1445, limitoient encore la succession aux fils issus d'un légitime mariage (3). Apparemment qu'Eugène IV vouloit se réserver la possi-

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* 1443. §. 1, 2-9. T. XVIII, p. 273-279.

(2) La bulle rapportée dans Raynaldus, parle des plus hautes dignités, mais non de la couronne. Il est cependant probable qu'elle est tronquée, puisque non seulement Giannone, mais le pape Pie II, disent expressément qu'Eugène rendit Ferdinand habile à succéder à son père. Raynaldus, an 1444. §. 20, p. 304. — *Giannone*. L. XXVI, chap. II, p. 496. — *Pii Papæ II. Commentarii*. L. I, p. 29.

(3) *Annales Ecclesiastici* 1445. §. 1-11, p. 305-310.

bilité de disputer la succession de Ferdinand, lorsqu'elle viendroit à s'ouvrir, et que, par ce motif secret, il se refusoit à s'expliquer avec la clarté que demandoit le roi. Nicolas V, dont l'esprit étoit plus pacifique, se prêta aussi d'une manière plus expresse aux vœux d'Alfonse : il confirma, par une bulle du 14 janvier 1448, toutes les grâces accordées par l'Église au roi de Sicile; il reconnut et sanctionna de nouveau le droit de succession de Ferdinand, par une bulle du 27 avril 1449; enfin il accéda, le 26 janvier 1455, à la ligue de vingt-cinq ans entre Venise, Florence, le duc de Milan et le roi de Naples; ligue dont un des objets étoit le maintien de cette succession déjà sanctionnée par tant de traités (1). Le droit de Ferdinand sembloit donc établi par le consentement du peuple, par celui du seigneur suzerain, et par celui de tous les états d'Italie.

Alfonse cependant, pour ajouter encore à la sûreté de son fils, voulut lui procurer une alliance puissante dans ses propres états. Le premier en grandeur et en richesses, entre les feu-

(1) *Giannone*. L. XXVI, chap. III, p. 499. — L'annaliste de l'Église, pour ne pas mettre Calixte III en contradiction trop ouverte avec les actes de ses prédécesseurs, a déguisé une partie de ces faits. Il a supprimé les deux premières bulles de Nicolas V; mais comme il rapporte la troisième (1455, §. 3 et 4, p. 427), par laquelle le pape se rend garant de la succession de Ferdinand, le droit de ce prince au trône de Naples reste, même d'après lui, suffisamment établi.

dataires du royaume, étoit Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente. Ses trésors, l'étendue de ses fiefs, le nombre de ses vassaux, et celui des soldats qu'il tenoit toujours sous les armes, le mettoient presque en état de donner ou d'ôter la couronne à son maître. Orsini avoit auprès de lui à Lecce, Isabelle de Clermont, fille de la comtesse de Copertino, sa sœur; Alfonse la demanda pour son fils, et la lui fit épouser en 1444; en même temps il maria une de ses filles naturelles à Marin de Marzano, fils unique du duc de Suessa, et une autre à Lionnel, marquis d'Este (1).

Mais à la mort d'Alfonse, on vit se déclarer contre son fils les hommes mêmes dont ce monarque avoit cru s'être le mieux assuré. Le premier et le plus acharné de tous ses ennemis fut le vieux pape Calixte III, le même qui avoit été son négociateur à Rome, n'étant encore qu'évêque de Valence; qui avoit obtenu d'Eugène IV la légitimation de Ferdinand, et qui avoit accompagné ce même Ferdinand dans ses voyages. Dès qu'il apprit la mort d'Alfonse, il publia, le 12 juillet 1458, une bulle, dans laquelle il déclara son royaume dévolu au Saint-Siége, par l'extinction de la ligne légitime du dernier feudataire; comme si la cour de Rome n'avoit pas précédemment reconnu les droits de Ferdinand fils d'Alfonse, ceux de Jean son frère, et ceux de René 1458.

(1) *Giannone*, *Istor. Civile.* L. XXVI, chap. III, p. 496.

CHAP. LXXVII. 1458. d'Anjou son rival. Il défendit aux sujets napolitains de prêter à aucun des prétendans à la couronne le serment de fidélité; il délia de leurs obligations ceux qui l'avoient déjà prêté, et il invita tous ceux qui se croiroient quelque droit à cette succession, à se pourvoir par-devant les tribunaux ecclésiastiques (1).

Non content d'employer les armes et les menaces de l'Église pour soumettre le royaume de Naples, Calixte essaya d'engager le duc de Milan à seconder ses vues ambitieuses. Sforza avoit

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1458. §. 32-33, p. 517. — *Jovianus Pontanus, De bello Neapolitano.* L. I. Pontanus, l'un des plus distingués parmi les littérateurs du quinzième siècle, étoit secrétaire de Ferdinand I, à l'époque où il écrivit cette histoire. Il le fut ensuite d'Alfonse II et de Ferdinand II. Employé dans les missions diplomatiques les plus honorables, dans les négociations les plus importantes, il fut encore l'instituteur d'Alfonse II. Il succéda à Antoine Beccadelli, connu sous le nom de *Panhormita*, dans la présidence de l'académie de Naples, et ses poésies latines, plus que le reste de ses écrits, ont fondé sa réputation. (*Tiraboschi*, *Storia della letteratura Italiana.* T. VI, L. III, c. IV. §. 29-30, p. 886). Son Histoire de la guerre de Naples, en six livres, est écrite avec une grande élégance, un soin remarquable de peindre les lieux et les hommes, un coup d'œil très juste pour indiquer ce qui caractérise chaque gouvernement, et une grande habileté à faire intervenir dans ses récits les tableaux des peuples étrangers, ou des révolutions précédentes, qui se lient au temps sur lequel il écrit. L'édition in-4°, dont je me suis servi (*Haganoæ*, 1530), n'a point de pages marquées; j'ai indiqué les feuillets par les lettres d'imprimerie. Il a été réimprimé in Thesauro Antiq. Italic. T. IX, P. III.

perdu dans les Abruzzes et la Pouille, ses fiefs qui avoient été le premier fruit des victoires de son père; Calixte offrit de les lui rendre, d'y ajouter même de nouveaux états, si par l'assistance du duc, il réduisoit le royaume sous sa domination, et pouvoit en disposer en faveur de Pierre-Louis Borgia, son neveu favori. Mais François Sforza, loin de prêter l'oreille à ces négociations, déclara qu'il demeureroit fidèle à l'alliance qu'il avoit contractée avec la maison d'Aragon, et qu'il seconderoit Ferdinand de toutes ses forces (1). Au reste, Calixte III, qui formoit de si vastes projets, n'eut pas beaucoup de temps pour les mûrir; lorsqu'Alfonse mourut, il étoit déjà accablé de vieillesse, et atteint de la maladie qui devoit le mener au tombeau. Il suivit de près ce monarque, et il expira le 6 août (2). Calixte III, en montant sur le trône, avoit annoncé des intentions bienfaisantes, et il avoit fait attendre un règne vertueux; mais il se démentit bientôt; il ne songea plus qu'à enrichir et agrandir ses neveux, dont aucun n'étoit recommandable par des talens ou des vertus. L'un d'eux, Roderic Lenzuoli, qu'il fit cette année même évêque de Valence, auquel il fit prendre le nom de Borgia, et qui a donné à ce nom une

CHAP. LXXVII. 1458.

(1) *Joann. Simonetæ Hist.* L. XXVI, p. 685.

(2) *Ann. Eccles.* 1458, §. 40, p. 520. — *Stefano Infessura, Diar. Rom.* T. III. P. II, p. 1138.

CHAP. LXXVII. odieuse célébrité, a fait rejaillir sur son bienfaiteur la honte dont lui-même s'est couvert.
1458.

Les cardinaux donnèrent pour successeur à Calixte III, Æneas Sylvius Piccolomini, né à Corsignano, bourgade à vingt-deux milles de Sienne, qui prit ensuite le nom de Pienza, parce que le nouveau pape se fit appeler Pie II. C'étoit un des hommes les plus savans, les plus spirituels et les plus actifs de ce siècle. Sa célébrité avoit commencé durant le concile de Bâle, où il s'étoit distingué par son opposition à la cour de Rome. L'antipape Félix V le fit son secrétaire, et l'envoya en mission auprès de l'empereur Frédéric III. Celui-ci l'admit également au nombre de ses secrétaires, et ensuite le nomma l'un des consulteurs de l'empire (1). Il le chargea à son tour d'une négociation auprès d'Eugène IV. A cette occasion, Æneas Sylvius se réconcilia avec la cour de Rome, et il fut admis au nombre des secrétaires d'Eugène, avant d'avoir abdiqué le même emploi qu'il exerçoit auprès de Félix V (2). Tour à tour employé dans les négociations du concile, de l'empereur et du pape, il parcourut l'Europe à plusieurs reprises et dans tous les sens, et il se fit connoître de toute la chrétienté par

(1) *Vita Pii II, per Joann. Ant. Campanum.* T. III, P. II, p. 969-970.

(2) *Vita Pii II, per Joann. Anton. Campanum.* T. III, P. II, p. 971.

son éloquence, son érudition et son adresse dans les affaires. Eugène IV l'avoit fait évêque de Trieste; Nicolas V lui avoit donné l'évêché de Sienne, et Calixte III, le chapeau de cardinal (1). CHAP. LXXVII. 1458.

Au moment de son couronnement, Pie II se trouva sans argent et sans soldats; Calixte avoit tout donné à ses neveux, et ceux-ci commençoient déjà à vendre les forteresses de l'Église à Jacob Piccinino, tandis que ce dernier abandonnoit la guerre dont il étoit alors chargé contre Sigismond Malatesti, pour profiter des révolutions de la cour romaine. Pie, dans cet état de détresse, sentit la nécessité de s'attacher à François Sforza, qui mit pour condition à ses secours la réconciliation du pape avec le roi Ferdinand (2). D'ailleurs, Pie II, en montant sur le trône pontifical, embrassoit avec ardeur le projet de diriger une croisade contre les Turcs; il n'avoit cessé, comme évêque et comme légat, de signaler à la chrétienté le besoin de s'unir pour se défendre. Le premier acte de son pontificat fut de convoquer, pour le premier juin de l'année suivante, une diète des princes italiens à Mantoue, afin de s'y occuper de la guerre sacrée; et comme la paix intérieure étoit nécessaire au succès de cette diète,

(1) Pie II, dans son Commentaire sur sa propre vie, L. I, p. 30-31, donne des détails fort curieux sur le conclave où il fut élu.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 687.

CHAP. LXXVII. sa domination; seulement il leur falloit du temps
1458. pour préparer leur résistance. Le plus défiant parmi eux étoit ce même prince de Tarente, Jean-Antoine Orsini, dont le nouveau roi avoit épousé la nièce. Orsini n'osoit point quitter sa résidence de Lecce pour venir à la cour ; il se tenoit toujours en garde contre le fer ou le poison des émissaires de Ferdinand, il regardoit les grâces qu'il recevoit de lui, comme des amorces desti-
1459. nées à l'attirer dans des piéges dangereux. Il songea des premiers à former un parti contre le nouveau roi ; il s'allia d'abord au prince de Rossano, puis à Josias Acquaviva, duc d'Atri, et au marquis de Cotrone. Ces puissans feudataires envoyèrent au roi Jean de Navarre, pour lui offrir de le mettre en possession du royaume de Naples, au même titre auquel il venoit de recueillir celui d'Aragon, et le reste de la succession de son frère. Heureusement pour Ferdinand, que Jean étoit alors engagé dans des guerres civiles avec ses sujets de Catalogne et de Navarre. Dominé par sa seconde femme, il vouloit déshériter le comte de Viane, son fils du premier lit, pour lui substituer ce Ferdinand, né du second, qui fut connu depuis sous le surnom de *Catholique*. Trop occupé de ses affaires d'Espagne pour en aller chercher en Italie, il refusa de troubler l'administration de son neveu, et il déclara qu'il ne demandoit point à régner sur Naples, pourvu

que ce royaume restât dans une branche de la maison d'Aragon (1). CHAP. LXXVII. 1459.

Les barons napolitains, rebutés par le roi de Navarre, s'adressèrent à Jean, fils de René, duc de Calabre, qui gouvernoit toujours Gênes, et qui ne s'y étoit établi que pour épier les occasions de faire revivre les anciennes prétentions de la maison d'Anjou sur les Deux-Siciles (2). Ils déterminèrent aisément ce duc à profiter de circonstances qui paroissoient favorables; cependant, comme la guerre précédente et la maladie contagieuse qui avoit dévasté Gênes, ne lui laissoient point la disposition de forces nombreuses ou de beaucoup d'argent, il voulut, avant de s'engager dans cette expédition, se concilier, s'il lui étoit possible, l'amitié de son puissant voisin le duc de Milan. Il lui envoya en ambassade l'évêque de Marseille et Jean Cossa, baron napolitain, qui, par dévouement pour le parti d'Anjou, vivoit en exil depuis dix-neuf ans. Il lui fit rappeler l'antique alliance entre leurs deux familles. Sforza Attendolo, père du duc de Milan, étoit mort en combattant pour la maison d'Anjou; lui-même avoit perdu pour cette cause tous ses états du midi de l'Italie. Le duc de Calabre le supplioit, au nom de leur vieille amitié,

(1) *Giannone, Istoria civile.* L. XXVII, c. I, p. 552.

(2) *Jovianus Pontanus, De bello Neapolit.* L. I, N. 111. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1132.

CHAP. LXXVII. 1459. de seconder ces mêmes prétentions dont il avoit soutenu la justice les armes à la main, et de préférer à une alliance nouvelle et toute politique, une alliance de près d'un demi-siècle, que sanctionneroient de longues affections et une juste reconnoissance. Il offroit d'épouser lui-même Hippolyte, fille du duc de Milan, qui étoit destinée au fils de Ferdinand, beaucoup plus jeune qu'elle : il promettoit de rendre à la maison Sforza tout ce qu'elle avoit jamais possédé dans le royaume de Naples, d'y ajouter de nouveaux états, et de suivre en tout ses conseils (1).

François ne délibéra pas long-temps sur ces propositions : il connoissoit les prétentions de la maison d'Orléans sur le duché de Milan, il voyoit que celle-ci avoit mis dans Asti une garnison française ; il voyoit d'autres Français maîtres de Gênes, et si le royaume de Naples tomboit encore entre les mains des Français, il sentoit que c'en étoit fait de son indépendance, et de celle des princes d'Italie. Dans sa réponse au duc Jean de Calabre, il entremêla ses protestations d'amitié de quelques reproches, sur ce que le duc lui avoit dissimulé l'entreprise qu'il venoit de faire sur Gênes. Il déclara d'ailleurs que, quels que fussent les droits des prétendans à la couronne de Naples, il ne se permettroit pas

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 692.

de les juger, et que sa conduite ne pouvoit être CHAP. LXXVII.
dirigée que par les traités qu'il avoit signés. L'alliance conclue en 1455, entre tous les états 1459.
d'Italie, ne lui laissoit, dit-il, plus de choix. Si la maison d'Aragon étoit attaquée dans le royaume de Naples, il se voyoit obligé de la défendre; l'Italie entière, liée par le même traité, embrasseroit également la cause de Ferdinand; il invitoit le duc Jean à y réfléchir sérieusement, avant de s'engager dans une entreprise qui seroit probablement au-dessus de ses forces. Par la même raison, lui disoit-il, il n'étoit plus à temps d'accepter pour sa fille l'honorable alliance de la maison d'Anjou; elle étoit promise solennellement à Alfonse, fils de Ferdinand, et quels que fussent les événemens, il exécuteroit ses promesses (1).

François Sforza qui, en refusant son assistance au duc Jean, conservoit dans son langage tant de loyauté et de modération, préparoit cependant contre lui des intrigues secrètes, qui devancèrent l'attaque du royaume de Naples. Pierre Fregoso, celui qui, l'année précédente, avoit livré Gênes aux François, se plaignoit déjà amèrement de ce qu'on n'observoit point envers lui-même ou envers sa patrie les conditions convenues. Sforza l'accueillit dans l'état de Milan, lui permit d'y rassembler des armes, d'y solder des

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 693.

CHAP. LXXVII. gens de guerre, avec l'argent que lui fit passer
1459. Ferdinand; d'y mettre à leur tête Tiberto Brandolini, un des lieutenans du duc de Milan, et d'envahir l'état de Gênes, au mois de février 1459, avec une armée assez considérable. Dans le même temps, Villa Marina, avec douze galères de Ferdinand, bloquoit la ville du côté de la mer; Jean Antoine de Fiesque vint se joindre au camp de Fregoso, avec ses parens et ses amis; toutefois, dans les murs mêmes de Gênes, on ne vit aucun mouvement: tout le peuple paroissoit encore attaché aux Français, et les citoyens remplaçoient avec zèle les soldats qui manquoient au duc de Calabre; seulement ils évitoient de livrer bataille hors des remparts; Fiesque, pour les provoquer à une sortie, s'approcha de si près des murs, qu'il fut tué d'un coup de coulevrine. Cet accident fut funeste à son parti: ses parens, croyant tous avoir des droits égaux à son héritage, repartirent en hâte pour les divers châteaux de sa famille, afin de s'en assurer la possession par les armes. Pierre Fregoso, affoibli par leur dispersion, s'écarta de Gênes, et, après avoir levé des contributions à Sesto et à Chiavari, il retourna en Lombardie (1).

Le duc Jean avoit mérité l'affection que les

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXVI, p. 694. — *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. XI, p. 608. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 295. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 212.

Génois lui témoignoient; il avoit su adopter les mœurs et les sentimens des Italiens; il sentoit qu'il n'étoit à Gênes que le magistrat d'une ville libre, et, au lieu de commander en maître, il faisoit dépendre ses propres décisions des délibérations du sénat et du peuple. Ce fut en effet au sénat de Gênes qu'il communiqua les propositions qui lui furent faites par le prince de Tarente; il déclara que, quoiqu'il regardât sa tâche comme remplie, puisqu'il avoit repoussé loin des murs d'une ville qu'il aimoit, l'ennemi qui la menaçoit du pillage et de la servitude, il n'entreprendroit l'expédition à laquelle il étoit appelé, pour recouvrer l'héritage de ses pères, qu'autant que les Génois y consentiroient. Au reste, il croyoit avantageux pour leur république, comme pour lui-même, de rejeter sur la maison d'Aragon le fardeau d'une guerre dont elle accabloit depuis si long-temps la Ligurie, et de rendre au commerce et à l'activité des Génois les fertiles provinces d'où Alfonse et son fils Ferdinand les avoient exclus. Ce discours, et la modestie du duc de Calabre, excitèrent un enthousiasme universel; le sénat vota en faveur du prince d'Anjou, par un décret que confirma le grand conseil, l'armement de dix galères et de trois grands vaisseaux de transport, dont la paye seroit assurée pour trois mois; et de plus un subside de soixante mille florins à prendre sur

1459.

CHAP. LXXVII. la banque de Saint-George (1). Le roi René
1459. avoit, de son côté, fait armer à Marseille une flotte de douze galères, qu'il envoya joindre celle de son fils.

Ferdinand, averti de ces préparatifs, s'efforça de retenir le duc de Calabre à Gênes, en lui donnant dans cette ville de nouvelles occupations. Il envoya de l'argent à Pierre Fregoso, et le mit en état de rétablir son armée : il lui demanda seulement d'entrer de nouveau en Ligurie, avant que Jean se fût embarqué. Fregoso en effet traversa l'Apennin ; descendit la vallée de la Polsevera, et plaça son camp à quatre milles de Gênes ; mais on lui opposa le système de défense qui avoit déjà réussi contre lui au printemps. Aucun parti de soldats ne sortit des murs ; Fregoso ne trouvoit point à combattre ; il ne pouvoit faire subsister long-temps son armée dans ces montagnes arides, et l'argent qu'il avoit reçu de Naples alloit être bientôt épuisé. Cependant il apprit avec joie que la flotte provençale, jointe à celle de Gênes, étoit sortie du port et avoit fait voile vers Livourne. Comptant trouver la garnison de la ville fort affoiblie

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 696. — *Bernard Corio, Hist. Milanesi.* P. VI, p. 951. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 609. — *P. Bizarro, S. P. Q. Genuens. Histor.* L. XIII, p. 298. — *Agost. Giustiniani, Annal.* L. V, f. 212. A.

par l'absence de tant de guerriers, il osa, dans CHAP. LXXVII.
la nuit du 13 septembre, tenter une escalade. 1459.
Elle lui réussit, et ses soldats pénétrèrent jusqu'à Pietra-Minuta, la première des collines renfermées dans l'enceinte des murs extérieurs. Le duc Jean, toujours maître de l'enceinte intérieure, en sortit avec toute la garnison, pour marcher au-devant des ennemis. Il abandonna la ville à la bonne foi des citoyens; mais il y étoit si aimé, et Pierre Fregoso si redouté, que pas un des anciens partisans de celui-ci ne fit le moindre mouvement en sa faveur. Au point du jour, un combat sanglant fut livré entre les deux murailles. Chaque parti avoit pour se défendre l'avantage du terrain; chacun, lorsqu'il essayoit d'attaquer à son tour, éprouvoit des pertes cruelles; en ce moment Fregoso, apprenant que Paul Adorno venoit de rentrer dans la ville avec une galère, et que les Adorni prenoient les armes, voulut, par un coup hardi, décider son sort avant leur arrivée. Il descendit de Pietra-Minuta, et attaqua la porte de Saint-Thomas, d'où il fut repoussé : alors, longeant les murs de la vieille ville, il s'aperçut que la porte de la Vacherie étoit ouverte : il la traversa hardiment avec les cavaliers qui le suivoient. Aussitôt qu'il eut ainsi pénétré dans la ville, on referma cette porte sur lui, et il se trouva séparé de son armée. Il n'avoit plus dans ce moment que trois

CHAP. LXXVII. 1459. cavaliers auprès de lui. Se voyant perdu, et n'ayant plus d'espérance que dans la bonté de son cheval, il le poussa au galop vers les rues les plus éloignées du combat, pour s'échapper par la porte Orientale. En effet, il devançoit de beaucoup le petit nombre de soldats qui l'avoient reconnu, et qui le poursuivoient; mais la porte Orientale se trouva fermée. Lorsque de là il voulut gagner la porte de Saint-André, il commença à être assailli du haut des maisons à coups de pierres. Parcourant toujours au galop des rues désertes, où l'on ne prévoyoit point son arrivée, et toujours poursuivi par Jean Cossa, qui deux fois l'atteignit d'un coup de massue, il fut enfin accablé de pierres, et renversé de son cheval près du prétoire. Quand on le releva de terre, il ne répondit plus un seul mot à ceux qui l'interrogeoient, et il mourut au bout de peu d'heures (1).

Lorsque l'armée de Pierre Fregoso se vit séparée de son chef, et lorsque, bientôt après, elle apprit sa mort, les soldats découragés voulurent chercher leur salut dans la fuite, mais la plupart n'échappèrent point aux ennemis qui les poursuivoient; presque tous les cavaliers et une moitié

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 698. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 731. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 611. — *P. Bizarro, Hist.* L. XIII, p. 300. — *Agost. Giustiniani.* L. V, f. 213. D. E.

des fantassins demeurèrent prisonniers. Masino CHAP. LXXVII.
Fregoso, frère de Pierre, et Roland de Fiesque, 1459.
ayant été pris les armes à la main, furent condamnés comme chefs de rebelles, et punis du dernier supplice. Sigismond, fils de Tiberto Brandolini, qui fut pris en même temps, fut mis en prison, parce qu'il servoit dans l'armée du duc de Milan, alors en paix avec l'état de Gênes, en sorte que ses hostilités furent regardées comme une violation du droit des gens. Mais le reste des soldats fut remis en liberté, après qu'on eut exigé d'eux le serment de ne plus servir contre la maison d'Anjou (1).

Après cette victoire, le duc de Calabre regardant la sûreté de Gênes comme suffisamment garantie, disposa tout pour son embarquement. Il l'effectua le 4 octobre 1459, et il toucha en route à Luna, puis à Porto Pisano, où la république de Florence lui fit offrir des présens magnifiques, que ses vœux sincères accompagnoient. Malgré l'alliance qu'elle avoit conclue avec Alfonse, elle ne pouvoit point oublier son ancienne partialité pour la maison d'Anjou; elle ne soumettoit point, comme le duc de Milan, toutes ses affections à la politique, et elle jugeoit le caractère propre des combattans, plutôt que la

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 699. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 611. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 301. — *Agost. Giustiniani*. L. V, f. 214.

CHAP. LXXVII. convenance d'arrêter les progrès des Français en
1459. Italie. François Sforza, au contraire, ne se laissoit point rebuter par le mauvais succès de ses deux entreprises sur Gênes; il ne perdoit point de vue les moyens de secourir Ferdinand, et il dirigea surtout vers ce but les conférences auxquelles le pape Pie II avoit invité tous les princes chrétiens à Mantoue.

Pie II, qui avoit l'espérance de régler dans cette diète, et les efforts communs des chrétiens contre les Turcs, et la politique de l'Italie, s'étoit acheminé vers Mantoue avec une pompe religieuse, qui disposoit déjà les esprits du vulgaire à lui obéir. Dix cardinaux et soixante évêques l'accompagnoient; plusieurs princes séculiers s'étoient joints à son cortége, d'autres y avoient envoyé leurs ambassadeurs. Pérouse l'avoit reçu en souverain; Sienne, pour lui complaire, avoit rappelé ses nobles exilés, et leur avoit rendu les droits de cité; à Florence, Galeaz Marie, fils de François Sforza, les Malatesti, Manfredi et Ordelaffi, qui étoient venus au-devant de lui, portèrent sa litière; la république lui rendit les honneurs qu'elle réservoit aux plus grands rois (1). Les fêtes destinées aux divertissemens de sa cour, auroient mieux convenu à celle d'un jeune conquérant qu'au père spirituel des fidèles. Un grand tournoi lui étoit préparé

(1) *Commentarii Pii Papæ II*. L. II, p. 40.

sur la place de Santa-Croce, un grand bal sur la place du Marché neuf, et un combat de bêtes féroces sur la place de la Seigneurie. On vit, avec étonnement, descendre dans l'arène non moins de dix lions, et la surprise des étrangers redoubla, lorsqu'ils y virent paroître la gigantesque girafe, jusqu'alors presque inconnue à l'Europe. Mais, quelque effort qu'on fît pour provoquer ces animaux étrangers, et les forcer à combattre, on ne put jamais exciter leur colère, et en donner le divertissement à la cour pontificale (1). Continuant son voyage, Pie II fit son entrée à Mantoue le 27 mai 1459, porté dans sa litière par les députés des rois et des princes qui devoient former le congrès (2).

L'éloquence latine brilla dans cette assemblée d'un plus grand éclat qu'elle n'eût encore fait depuis le renouvellement des lettres. Pie II, dans ses différens discours sur la misère de Constantinople et les dangers de la chrétienté, arracha des larmes à tous ses auditeurs. L'on admira François Filelfo lorsqu'il parla pour le duc de Milan, et plus encore Hippolyte Sforza, fille de François et épouse promise d'Alfonse, lorsqu'elle complimenta le pape dans un discours latin. Les

(1) *Istorie di Giovanni Cambi. Delizie degli eruditi Toscani* T. XX, p. 369, 370.

(2) *Campanus, Vita Pii II.* p. 975-976. — *Comment. Pii Papæ II.* L. II, p. 39.

CHAP. LXXVII. 1459. députés du Péloponnèse firent une profonde impression sur cette auguste assemblée, par le récit de l'invasion des Turcs, et le tableau de l'horrible servitude dans laquelle les Grecs étoient tombés. Les députés de Rhodes, de Chypre, de Lesbos, d'Épire, d'Illyrie, montrèrent que, si leurs états n'étoient promptement secourus par les Latins, ils subiroient bientôt le sort qui menaçoit tout le Levant. Presque tous les princes d'Italie assistoient en personne à cette diète, où se trouvoient encore les ambassadeurs de presque tous les états de la chrétienté. Aucune assemblée plus solennelle et plus imposante ne s'étoit vue en Italie depuis plusieurs siècles; aucune n'avoit délibéré sur des intérêts plus grands, plus immédiats, plus universels. Le pape donna la paix à Sigismond Malatesti, attaqué et presque dépouillé par Piccinino et Frédéric de Montefeltro; il fit décerner l'honneur du commandement de toutes les forces de la chrétienté à Philippe, duc de Bourgogne, qui s'étoit voué à la croisade : il fit décider par la diète, que l'armée qu'on enverroit contre les Turcs, seroit levée en Allemagne, et que sa paye seroit fournie par la France, l'Espagne et l'Italie. Les contributions dans ce dernier pays furent réparties proportionnellement à la richesse des états, et les députés de Florence, de Sienne, de Gênes et de Bologne s'engagèrent, au nom de leurs cités, au payement de

la quote-part qui leur étoit assignée. Borso d'Este, CHAP. LXXVII.
duc de Modène et seigneur de Ferrare, pré- 1459.
voyant peut-être déjà qu'aucune de ces résolutions ne seroit exécutée, étonna l'assemblée par l'offre démesurée de 300,000 florins. Tout sem- 1460.
bloit réglé d'avance pour la guerre que la chrétienté alloit entreprendre d'un commun accord (1); mais ces préparatifs de croisade furent tout à coup arrêtés par la nouvelle des hostilités qui éclatoient de toutes parts entre les peuples latins. Les galères qu'on avoit vu armer sur les rives du Rhône, et qu'on croyoit destinées à l'expédition contre les Turcs, avoient été cédées par le roi de France à René, pour tenter la conquête de Naples; elles étoient arrivées à l'embouchure du Garigliano, et le duc Jean de Calabre avoit envahi la Campanie. A Rome même les Savelli, et dans l'état de l'Église, Piccinino et Sigismond Malatesti avoient recommencé la guerre. Des révolutions en Angleterre, en Castille, en Bohême, en Hongrie, anéantissoient les espérances qu'on avoit fait reposer sur ces peuples divers; et la diète de Mantoue, qui avoit commencé d'une manière si imposante, qui avoit paru animée d'un si grand zèle, se sépara sans avoir assuré aucun secours aux chrétiens du Levant (2).

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 732. — *Commentarii Pii Papæ II*. L. II, p. 52, et tout le Livre III, p. 60-93.

(2) *Joann. Ant. Campanus, Vita Pii II. Pont. Max*. T. III, P. II, p. 977. — *Comment. Pii Papæ II*. L. III, p. 93.

CHAP. LXXVII. 1460. Pie II fut vivement sensible à ce bouleversement de ses espérances et de ses projets; la tentative de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples lui paroissoit la cause immédiate de l'abandon de la croisade, et son ressentiment se confondit à ses propres yeux avec son zèle pour la chrétienté. D'ailleurs François Sforza, dans les conférences fréquentes qu'il eut avec ce pontife, confirma encore sa partialité pour la maison d'Aragon. Avec quelque zèle pour le bien de tous, qu'un pape parvienne à la tiare, les intérêts immédiats de sa souveraineté de Rome l'emportent bientôt dans son esprit sur ceux de la république chrétienne. François Sforza fit sentir à Pie II que l'agrandissement des Français en Italie le réduiroit à une absolue dépendance. Le pape considéra dès lors la défense de Ferdinand et la guerre de Naples comme une affaire personnelle, et il consacra au soutien de la maison d'Aragon, les trésors et les armes qu'il avoit rassemblés pour la guerre contre les Turcs.

Le duc Jean de Calabre, en arrivant sur les côtes du royaume de Naples, au mois d'octobre 1459, avoit compté être secondé par Antoine Centiglia, comte de Catanzaro et marquis de Cotrone; mais il apprit avec inquiétude que Ferdinand avoit fait arrêter ce seigneur peu de jours auparavant (1). Bientôt cependant il fut rassuré

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVI, p. 699. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 732.

par la levée de boucliers des autres feudataires ses associés. Leur rébellion éclatoit de toutes parts Marino Marzano, duc de Suessa, accueillit le premier le duc de Calabre, et leva l'étendard d'Anjou; la Campanie presque entière se souleva aussitôt en sa faveur. Dans les Abruzzes, Antoine Candola ou Caldora, fils de Jacques, avoit donné l'exemple; il fut bientôt suivi par Pierre-Jean-Paul Cantelmo, duc de Sora, et par Nicolas, comte de Campo Basso (1). Le prince d'Anjou, s'éloignant de sa flotte, visita chacun de ces chefs: il se rendit d'abord à l'Aquila qui lui ouvrit ses portes. De l'Abruzze il passa dans la Pouille, où Hercule d'Este vint le joindre avec les troupes sous ses ordres. Hercule, héritier légitime de la Seigneurie de Ferrare et du duché de Modène, étoit venu chercher du service dans le royaume de Naples, tandis que ses deux frères naturels régnoient successivement à sa place. Il avoit été chargé par Ferdinand de commander en Pouille, de concert avec Alfonse d'Avalos; mais il cédoit comme les autres à l'enthousiasme universel pour la maison d'Anjou. Luceria, Foggia, San-Severo, Troja et Manfredonia s'étoient empressées d'ou-

CHAP. LXXVII.

1460.

(1) *Jovianus Pontanus, De bello Neapolit.* L. I, p. 7. *In Thesauro Ant. Ital.* T. IX, P. III. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1133. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 94. — *Pandolfo Collenutio, Compendio dell' Ist. di Napoli.* L. VII, f. 211.

CHAP. LXXVII. vrir leurs portes aux Français; la route de Tarente n'étant plus fermée au duc de Calabre, le prince Jean-Antoine Orsini, qui jusqu'alors avoit dissimulé avec Ferdinand, embrassa le parti d'Anjou; et comme il avoit rassemblé sous ses ordres trois mille chevaux, il attaqua de plusieurs côtés à la fois les troupes de Ferdinand, et il contraignit les feudataires ses voisins, à embrasser le même parti que lui (1).

1460.

Les nouvelles des succès du prince d'Anjou, en se répandant en Italie, y causèrent une fermentation universelle. René et son fils Jean étoient connus des Italiens, et partout où l'on avoit eu quelque rapport avec eux, on conservoit pour eux de l'affection et du respect. La bonté, la simplicité, la loyauté et la franchise, faisoient le fond de leur caractère, et les distinguoient avantageusement de tous les autres princes. Alfonse d'Aragon avoit été loin d'exciter le même intérêt en sa faveur. On avoit redouté sa politique, on s'étoit plaint de son orgueil, et toutes les puissances de l'Italie, Venise, Florence, Gênes, le duc de Milan et le pape, avoient été tour à tour en guerre avec lui. Cependant on savoit combien ce prince étoit supérieur à son fils; on savoit que ce dernier étoit fourbe et cruel, qu'il avoit inspiré à toute la noblesse napolitaine une aver-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVI, p. 701. — *Jovianus Pontanus, De bello Neapolitano*. L. I, p. 14.

sion insurmontable, et que c'étoit la haine contre lui, non l'illégitimité de ses droits, qui rendoit la rébellion universelle. Plusieurs états d'Italie étoient d'ailleurs attachés par une alliance héréditaire à la maison d'Anjou. Les Florentins surtout se regardoient comme les alliés perpétuels de la France en Italie. Depuis deux cents ans, et dès les temps de Charles l'ancien, ils avoient consacré leur fortune et leur sang à établir sa domination dans le royaume de Naples. Ils apprirent avec la plus vive joie les victoires de Jean, qu'ils croyoient devoir être bientôt suivies de la conquête de tout le royaume.

CHAP. LXXVII. 1460.

Ferdinand qui, à la nouvelle de l'invasion de son rival, étoit revenu en hâte de Calabre à Naples, envoya, d'après le conseil de François Sforza, des ambassadeurs à Florence et à Venise, pour demander les secours que les états contractans s'étoient promis mutuellement pour vingt-cinq ans, par la ligue d'Italie conclue en 1455. Le duc Jean, averti de cette ambassade, en envoya de son côté une toute semblable, pour demander les mêmes secours, en vertu de l'ancienne alliance de la maison de France avec les deux républiques. Le droit des traités étoit évidemment pour Ferdinand, mais tous les cœurs étoient pour Jean. D'ailleurs, comme tous les gouvernemens sont toujours supposés traiter au nom des peuples, c'étoit envers les Napolitains,

CHAP. LXXVII. 1460. non envers la maison d'Aragon, que les deux républiques se croyoient engagées, et elles prétendoient que leur alliance avec le roi et le royaume de Naples, ne pouvoit les obliger à donner par force à ce royaume un roi qu'il détestoit. Les Vénitiens, comme les Florentins, cherchèrent de plus une excuse dans la guerre qu'Alfonse avoit fait faire en Toscane par Piccinino; ils prétendirent que ce monarque avoit ainsi dérogé lui-même à la ligue d'Italie, et qu'il avoit perdu tout droit aux secours stipulés, puisque, loin d'en donner alors à la république menacée, il s'étoit ouvertement allié à son ennemi. Les Florentins, plus zélés dans leur attachement à la maison d'Anjou, résolurent d'accorder au duc Jean un subside annuel de quatre-vingt mille florins, jusqu'à ce qu'il eût terminé sa conquête. Cependant, avant de prendre un engagement public, ils voulurent se concerter avec le duc de Milan. Cosme de Médicis lui écrivit avec chaleur; il n'oublia rien pour lui faire sentir tout ce que lui-même devoit à la maison d'Anjou, tout ce qu'il pouvoit en attendre, tous ses griefs, tous ceux de l'Italie contre la maison d'Aragon. Il lui représenta la fortune de Ferdinand comme déjà renversée, et il le supplia de ne pas s'obstiner, par prudence du moins, à ressusciter un mort. Il s'offrit à traiter au nom du duc de Milan avec le duc de Cala-

bre, et il se fit fort d'obtenir pour le premier les CHAP. LXXVIII. conditions les plus honorables et les plus avantageuses. 1460. Mais François, dans sa réponse, après avoir allégué ses engagemens, qu'il déclaroit être sacrés, montra que Ferdinand, encore maître de la capitale et des principales forteresses, avoit de bien meilleures chances que le duc Jean. Il ajouta que le premier, n'ayant d'autres états que celui de Naples, ne pourroit jamais s'éloigner des intérêts des Italiens, ou se rendre redoutable à toute la péninsule, comme l'étoit son père, qui gouvernoit en même temps plusieurs royaumes *barbares* (1); ou comme le deviendroit René et son fils, qui contiendroient Naples dans le devoir avec le secours des Français. Si les princes de la maison d'Anjou étoient fort supérieurs par leur caractère aux princes aragonois, Cosme ne pouvoit nier, d'autre part, que les Français leurs sujets ne fussent des voisins bien plus redoutables. Sforza lui rappeloit leur pétulance, leur insolence dans la prospérité, leur ambition insatiable, leur mépris pour les mœurs et les lois étrangères, et leur ingratitude envers ceux qui avoient fait leur grandeur. Il les montra embrassant déjà l'Italie par leurs garnisons d'Asti et de Gênes, leurs alliances en Romagne, et leurs con-

(1) Les Italiens, comme autrefois les Grecs, n'hésitoient pas à donner le nom de *barbares* à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue.

CHAP. LXXVII. 1460. quêtes en Calabre, et il fit sentir à Cosme tout le danger de les rendre plus puissans encore. Pie II, à son retour de la diète de Mantoue, eut une conférence avec ce chef illustre de la république florentine, et il insista sur les mêmes motifs de politique. Ses efforts, réunis à ceux de Sforza, engagèrent Cosme de Médicis à faire retirer par sa république le décret de subsides qui avoit déjà été voté en faveur du duc de Calabre. Les Florentins et les Vénitiens déclarèrent alors d'un commun accord, qu'ils observeroient une stricte neutralité entre les deux prétendans, et qu'ils accorderoient à l'un et à l'autre, autant qu'il dépendroit d'eux, leur amitié et leurs bons offices (1).

Sur la demande de Pie II et de François Sforza, Ferdinand avoit accordé la paix à Sigismond Malatesti, et rappelé Piccinino; mais celui-ci, qui se voyoit arrêter au milieu de ses victoires, et arracher des conquêtes qu'on lui avoit promises en fief, pour récompense de son activité; qui de plus voyoit le trésor de Ferdinand épuisé dès le commencement de la guerre, et qui ne pouvoit obtenir de lui le payement de sa

(1) Toute cette négociation nous a été transmise par ceux mêmes qui la conduisirent. Pie II raconte dans ses commentaires sa conférence avec Cosme de Médicis. L. IV, p. 96; et Jean Simoneta écrivit sous la dictée de Sforza, la lettre de celui-ci à Cosme de Médicis, qu'il rapporte, L. XXVI, p. 702-706. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 89.

solde arriérée, se regarda comme sacrifié par ce traité, et il entra en négociation avec Jean d'Anjou, pour passer à son service. Ce fut vainement que, pour l'en détourner, François Sforza lui envoya le père de l'historien Corio, avec l'offre de lui donner en mariage Drusiane, sa fille naturelle (1). Lorsque, malgré ces sollicitations, Piccinino se mit en mouvement avec une armée de sept mille hommes, pour passer dans l'Abruzze, le duc de Milan écrivit à son frère Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et au comte de Montefeltro, de lui couper le passage; ni l'un ni l'autre cependant ne voulut s'exposer à arrêter la guerre dans ses états, et Piccinino arriva sans combat jusqu'aux frontières du royaume (2). CHAP. LXXVII. 1460.

Toutes les forces de l'Italie se rassembloient dans ces provinces; Alexandre et Bosio Sforza, frères de François, y conduisoient l'armée du duc de Milan; Simoneta, celle du pape Pie II; d'autre part, la flotte génoise avoit paru de nouveau sur les côtes de la Campanie, et le duc Jean s'étoit approché de Nola pour en former le siége. Ferdinand vint à sa rencontre, après avoir joint à son armée celle que lui envoyoit le sou-

(1) *Bern. Corio, Hist. Milanesi.* P. VI, p. 953.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 707-709. — *Jovianus Pontanus.* L. I, p. 27. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* T. XXI, p. 996. — *Comment. Pii Papæ II*, L. IV, p. 100.

CHAP. LXXVII. verain pontife. A l'approche du roi, plusieurs 1460. châteaux qui s'étoient déclarés pour les Angevins, relevèrent les enseignes d'Aragon. Le duc Jean et le prince de Tarente, éprouvant déjà l'inconstance si souvent reprochée aux peuples du midi de l'Italie, sentirent le danger de leur position. Ils se retirèrent dans une sorte de presqu'île formée par deux rivières, qui sortent de montagnes impraticables, et qui, après un cours de deux milles dans la plaine, se réunissent pour se jeter dans la mer. Cette fortification naturelle, appuyée encore par le château de Sarno, étoit redoutable; mais, d'autre part, il eût été facile à Ferdinand d'enfermer Jean dans la retraite qu'il avoit choisie, et de l'y tenir comme assiégé (1). Il prit d'abord cette résolution; et s'il avoit persisté dans ce genre d'attaque, il eût peut-être terminé la guerre dans la plaine de Sarno; cependant l'argent lui manquoit pour la solde de ses troupes, et déjà deux cents fusiliers avoient passé à l'ennemi, lorsqu'il avoit refusé de les payer (2). D'ailleurs, on lui avoit rapporté que le pape vouloit rappeler ses troupes et se déclarer neutre. Il résolut alors de combattre, pour l'encourager s'il étoit victorieux, ou même pour éveiller son ressentiment s'il étoit vaincu. Un prisonnier que les Angevins avoient relâché, lui

(1) *Jovianus Pontanus, De bello Neapolitano.* L. I, p. 17.
(2) *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 104.

indiqua un passage au travers des montagnes CHAP. LXXVII.
pour entrer dans la presqu'île ; il y pénétra en 1460.
effet pendant la nuit du 7 juillet 1460, et il surprit ses ennemis. Les soldats de Ferdinand, croyant déjà le duc de Calabre sans ressources, se débandèrent pour piller son camp ; plusieurs milliers de paysans qui avoient suivi le roi pour partager sa victoire, donnèrent l'exemple du désordre ; et lorsque les capitaines Angevins, revenus de leur surprise, commencèrent à leur tour à attaquer les assaillans, cette cohue de pillards acheva de jeter la confusion dans les troupes aragonoises. La cavalerie, resserrée dans un espace trop étroit, ne pouvoit se déployer (1). Le jour avoit paru cependant, et bientôt la chaleur étoit devenue étouffante. Les Aragonois, entassés dans l'enceinte même où ils auroient pu enfermer leurs ennemis, rompus sans pouvoir se rallier, dominés par les fortifications demeurées entre les mains des Angevins, furent mis dans une déroute d'autant plus complète, que leur résistance avoit été plus longue. Ferdinand s'enfuit avec peine, suivi d'une vingtaine de chevaux ; la plus grande partie de son armée demeura prisonnière. On trouva parmi les morts Simoneta, du camp Saint-Pierre, général de l'Église, quoiqu'on ne découvrît sur son corps aucune blessure. On supposa qu'il avoit été renversé de son cheval et foulé aux pieds, et

(1) *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 20.

CHAP. LXXVII. 1460. que son grand âge et sa pesanteur ne lui avoient point laissé la force de se relever (1).

Après la défaite de Ferdinand à Sarno, toutes les places fortes de la Campanie et du Principato se rendirent aux Angevins; les San-Severini et tous les gentilshommes qu'on avoit cru les plus dévoués aux Aragonois, quittèrent leur parti pour celui du duc de Calabre. Honoré Caiétan, comte de Fondi, demeura presque seul fidèle au roi dans cette province. Ferdinand s'étoit réfugié à Naples avec les foibles restes de son armée; et comme il n'avoit aucun moyen d'y faire résistance, si Jean d'Anjou s'étoit présenté sous les murs de la ville, aussitôt après sa victoire, il est probable que la guerre auroit été finie en peu de jours. Mais le prince de Tarente, dont le pouvoir s'étoit démesurément accru pendant la guerre civile, ne désiroit pas y mettre sitôt fin. Il étoit oncle de la reine Isabelle, femme de Ferdinand; et l'on assure que celle-ci, déguisée en moine franciscain, pénétra dans son camp, se jeta à ses pieds, et le supplia de ne pas la faire descendre d'un trône où lui-même l'avoit placée. Jean-Antoine Orsini parut touché, et dès lors il se rallentit dans la poursuite de la guerre (2). Il persuada au duc Jean d'attaquer les petites villes de

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVII, p. 711. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 734.

(2) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1133.

Campanie plutôt que Naples; il lui fit ainsi perdre l'été sans aucun fruit, puis mettre, au commencement de l'hiver, ses troupes en quartier dans la Pouille (1). CHAP. LXXVII. 1460.

En même temps Piccinino se trouvoit opposé dans l'Abruzze à l'armée milanoise commandée par Alexandre et Bosio Sforza, et à Frédéric, comte de Montefeltro et d'Urbin. Piccinino vint établir son camp sur une colline, vis-à-vis de San-Fabbiano, à un mille de distance des Milanois. Un large fossé coupoit la pente de cette colline; autour de ce fossé les cavaliers des deux armées s'engageoient dans de fréquentes escarmouches. Celle qui commença le 27 juillet, quatre heures avant la nuit, devint bientôt une bataille générale. Les soldats de Sforza vouloient empêcher ceux de Piccinino de passer le fossé; ceux-ci au contraire s'y obstinèrent tellement, que le combat se continua à la lueur des flambeaux, jusqu'à trois heures après la nuit close. Aucune bataille italienne n'avoit encore été si obstinée ou si meurtrière; jamais on n'avoit vu les soldats de deux armées rester sept heures sur la même place, sans avancer ou reculer. Enfin Piccinino, désespérant de franchir le fossé, fit sonner la retraite; mais la perte étoit bien plus grande

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVII, p. 712. — *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 23.

CHAP. LXXVII. dans l'armée des frères Sforza que dans la sienne; 1460. les chevaux surtout avoient beaucoup souffert: à peine y avoit-il un gendarme qui ne fût démonté; le nombre des blessés étoit prodigieux; et les chefs, dès qu'ils virent le combat suspendu, au lieu de rentrer dans leur camp, ne songèrent plus qu'à leur retraite. Dans le jour, ils firent partir les blessés sur les mulets du bagage, dont ils laissèrent les fardeaux au pouvoir des ennemis; dès la nuit suivante, ils prirent sans bruit le chemin de la Marche, et ils ne s'arrêtèrent point qu'ils n'eussent passé le Tronto (1).

Piccinino, pour mettre à profit cette victoire, poursuivit ses ennemis dans l'état de l'Église, et répandit la terreur et la désolation autour de Rome. Mais François Sforza, qui regardoit la guerre du royaume comme sa propre affaire, dès qu'il reçut la nouvelle des succès des Angevins, fit passer de l'argent, de l'artillerie et des soldats à ses deux frères, ainsi qu'au pape et à Ferdinand, en sorte qu'il les mit en état de rétablir leur armée. Les partisans d'Aragon revinrent de leur terreur: Piccinino retourna prendre ses quartiers d'hiver en Pouille; les deux frères Sforza se cantonnèrent autour de Rome, et la

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 715. — *Jovianus Pontanus.* L. I, p. 29. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 734. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. IV, p. 105. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 997.

campagne se termina sans qu'il y eût rien de décidé (1). CHAP. LXXVII. 1460.

Pendant l'hiver, Ferdinand, dont les trésors étoient épuisés, fut obligé de recourir à la bienveillance de ses sujets pour mettre sur pied une armée. Ce fut principalement par la popularité et l'éloquence naturelle de sa femme, relevée encore par le charme de sa figure, qu'il obtint les secours dont il avoit besoin. Isabelle de Clermont, quatrième fille de Tristan, comte de Copertino, et de Catherine, sœur du prince de Tarente, joignoit le courage, la présence d'esprit, la constance dans l'adversité, aux vertus plus douces des femmes, à la modestie, à la grâce, et à une dévotion un peu superstitieuse. Elle fit porter avec elle dans les temples, les rues et les places publiques, ses enfans, dont l'aîné n'avoit pas plus de douze ans; et là, elle demandoit aux passans, avec une confiance qui n'étoit pas sans dignité, de contribuer à défendre les petits-fils d'Alfonse, le bienfaiteur du royaume; à défendre des princes italiens de naissance et leurs concitoyens, dont la domination devoit leur être chère; à repousser ces Français renommés pour leur arrogance, qui voudroient introduire au milieu d'eux une langue et des mœurs étrangères. Personne ne résistoit à cette noble solliciteuse; et

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVII, p. 717. — *Jovianus Pontanus, De bello Neapol.* L. I, p. 31-33.

CHAP. LXXVII. 1460. comme il restoit peu d'argent dans les coffres des particuliers, tous s'empressoient d'envoyer aux commissaires royaux des chevaux, des mulets de bagage, des armures, des habillemens pour les soldats, des cuirs pour les équipages, des toiles pour les tentes, enfin tout ce qui pouvoit être employé dans un grand besoin public (1). Isabelle ne vécut point assez pour voir Ferdinand se rendre indigne de l'affection du peuple qu'elle cherchoit à lui concilier. Elle lui avoit déjà donné six enfans, lorsqu'elle mourut à la fin de la guerre.

(1) *Jovianus Pontanus*. L. I, p. 32.

CHAPITRE LXXVIII.

La république de Gênes, soulevée par les intrigues de l'archevêque Paul Fregoso, secoue la domination des Français et remporte sur le roi René une grande victoire. — Désastres du parti angevin dans le royaume de Naples. — Tyrannie de Paul Fregoso à Gênes. Cette république se soumet au duc de Milan. — Dernières années et mort de Cosme de Médicis.

1460-1464.

Aussi long-temps que la république de Gênes CH. LXXVIII.
n'avoit point vacillé dans son attachement pour 1460.
le parti d'Anjou, ce parti avoit pu recevoir avec facilité des secours de France; les galères de la république étoient toujours prêtes à transporter des soldats et des munitions, de Provence en Calabre, et les ports de la Ligurie leur offroient des lieux de relâche. Gênes paroissoit satisfaite de la domination de la France, et Louis de la Vallée, qui y avoit été envoyé comme gouverneur, au départ du duc Jean, n'avoit d'aucune manière excédé ses droits, ou offensé les esprits si irritables de cette république. Cependant,

CH. LXXVIII. l'absence d'un grand nombre de citoyens avoit, 1460. dans les années précédentes, considérablement diminué les revenus publics; les fléaux de la guerre et de la peste avoient ruiné le trésor, et les expéditions annuelles dans le royaume de Naples demandoient des dépenses nouvelles, auxquelles on ne savoit comment suffire. On avoit recours à des emprunts forcés, à des contributions imposées arbitrairement sur les citoyens les plus riches; et ces impôts, qui mettoient l'intérêt privé en lutte immédiate avec l'autorité, causoient beaucoup de mécontentement. Les conseils délibérèrent à plusieurs reprises sur les moyens de rétablir l'ordre dans les finances. Les nobles proposoient d'augmenter les droits sur les consommations; les plébéiens, au contraire, de soumettre aux impositions générales tous ceux qui, par des priviléges, en avoient été exemptés. Cette contestation entre les privilégiés et le peuple ralluma bientôt les anciennes haines: le gouverneur français penchoit pour les nobles; ce fut une raison pour les plébéiens de faire revivre les partis des Adorni et des Fregosi, dont on avoit exilé les chefs. Le roi de France ayant demandé aux Génois d'armer quelques galères contre les Anglois, avoit par-là donné matière à un nouveau mécontentement. Plusieurs riches marchands génois étoient établis à Londres, et la république ne vouloit pas les

compromettre (1). Chaque jour de nouveaux CH. LXXVIII.
conseils étoient assemblés, et leurs disputes 1461.
étoient interminables; lorsque dans une de ces assemblées, le 9 mars 1461, un homme obscur, dont le nom même ne fut pas connu, s'écria que c'étoit par les armes, et non par de vaines discussions que le peuple devoit soutenir ses droits; en même temps il sortit en furieux du conseil, et parcourut le faubourg Saint-Étienne, en appelant ses concitoyens aux armes (2).

Le nombre de ceux qui se rassemblèrent à ce cri séditieux n'étoit pas d'abord très-considérable; mais le commandant et les magistrats crurent devoir les ramener par la douceur; et pendant qu'ils négocioient, de nouveaux mécontens se joignirent aux pelotons déjà formés. La nuit encouragea les rebelles; la ville entière fut sous les armes, et Louis de la Vallée se retira sans combat dans la forteresse du Castelletto, en chargeant les magistrats de continuer des négociations qui paroissoient devoir réussir. Mais pendant ce temps Paul Fregoso, archevêque de Gênes, entra dans la ville avec une troupe tumultueuse de paysans dévoués à sa faction. Paul étoit

(1) *P. Bizarri. S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XIII, p. 303. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 214. I.

(2) *Joann. Simonetæ* L. XXVIII, p. 719. — *Uberti Folietæ Gen. Hist.* L. XI, p. 612. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 304. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 214.

CH. LXXVIII. frère de ce Pierre Fregoso, qui avoit été tué 1461. deux ans auparavant. Non moins violent, non moins ambitieux, non moins sanguinaire que son frère, Paul n'avoit point pu, comme lui, dans l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé, racheter ces vices par une haute réputation militaire. En même temps, et par une autre porte, Prosper Adorno entra dans la ville avec d'autres paysans dévoués à sa famille. Les plébéiens avoient à peine obtenu la victoire, que déjà ils se divisoient entre leurs deux anciennes factions, et le même jour où les Français s'étoient retirés dans le Castelletto, il se livra plusieurs combats entre les Adorni et les Fregosi, dans plusieurs quartiers de la ville (1).

Déjà le parti des Adorni paroissoit s'être réconcilié avec les Français, par l'entremise des Spinola et de la noblesse : déjà l'on voyoit une disposition générale parmi le peuple à chasser de la ville Paul Fregoso, qu'on croyoit animé du désir de venger son frère. Mais les agens secrets du duc de Milan et ceux de Fregoso se répandirent dans le peuple, et l'exhortèrent à se défier des intrigues de la noblesse, à ne point perdre l'occasion qu'il tenoit déjà de recouvrer la souveraineté, à chasser les étrangers, et à reconstituer la république. La sédition, par leurs

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 270. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 613. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 304.

menées, se ranima avec plus de fureur que jamais, CH. LXXVIII.
et la populace entreprit le siége du Castelletto. 1461.
En même temps Fregoso profita de cette faveur renaissante pour entamer une négociation avec Adorno; il lui représenta que leurs intérêts à tous deux étoient les mêmes, que tous deux étoient chefs du parti populaire, et engagés par là dans une lutte éternelle avec le parti des nobles ou celui des étrangers; que, leurs forces étant égales, il étoit plus sage de faire alterner entre eux l'autorité ducale, que de se la disputer plus long-temps les armes à la main. Non-seulement il proposa de déférer tour-à-tour la magistrature, à l'un puis à l'autre, mais puisqu'il falloit que l'un ou l'autre cédât à son rival l'honneur de régner le premier, il déclara qu'il étoit prêt à donner l'exemple de la modération, à porter Prosper Adorno sur le trône ducal, et à se contenter lui-même du crédit que lui donnoit sa dignité d'archevêque de Gênes. Pendant cette négociation, Prosper et Paul avoient tous deux été obligés de sortir de la ville, où huit capitaines du peuple, nommés par une assemblée populaire, exerçoient temporairement le pouvoir suprême. Mais, dès que la convention proposée par Fregoso fut signée entre eux, ils rentrèrent ensemble dans Gênes, les capitaines du peuple abdiquèrent leur magistrature, et Prosper Adorno, porté également par les deux partis, fut élu doge avec

CH. LXXVIII. une unanimité qu'on voyoit rarement à Gênes(1).

1461. Cependant il étoit urgent de chasser la garnison française du Castelletto; et comme l'artillerie et l'argent manquoient également pour cette entreprise, Prosper et Paul recoururent à François Sforza, qui avoit dirigé jusqu'alors la révolution, et qui désiroit, plus vivement encore que les Génois, faire sortir les Français de la Ligurie. Le duc de Milan redoutoit moins dans cette occasion d'exciter la colère du roi de France, parce qu'il étoit assuré de l'amitié du dauphin, qui fut depuis Louis XI, lequel faisoit cause commune avec tous les ennemis de son père (2). Le duc fit donc passer à Gênes de l'artillerie et de l'argent, et l'on commença avec vigueur le siége de la forteresse. Comme on vit bientôt renaître entre Prosper Adorno et Paul Fregoso la défiance et l'inimitié, le duc appela Fregoso à Milan, pour laisser Prosper tout entier aux soins de la guerre étrangère (3).

Cependant Charles VII rassembloit une armée dans les provinces méridionales de France; dix vaisseaux longs furent préparés pour la recevoir,

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 736. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 614. — *P. Bizarro*. L. XIII, p. 306. — *A. Giustiniani*. L. V, f. 215.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 721.

(3) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 615. — *Bernard Corio*, *Hist. Milanesi*. T. VI, p. 955.

et le vieux roi René se chargea de la conduire. CH. LXXVIII.
Elle étoit composée de six mille soldats presque 1461.
tous gentilshommes, armés de casques et de cuirasses comme les cavaliers, mais combattant à pied; car les chevaux étoient de peu de service dans le pays montueux où ils devoient agir. René vint, au mois de juillet, prendre langue à Savonne, qui étoit demeurée fidèle aux Français, et il y fut joint par presque toute la noblesse génoise, qui de son côté avoit fait armer ses vassaux. L'approche d'une armée si redoutable inspira dans Gênes une extrême terreur. François Sforza y avoit déjà envoyé Marco Pio, seigneur de Carpi, avec un corps considérable de cavalerie; il y fit aussi retourner en hâte Paul Fregoso qu'il avoit eu soin de réconcilier avec Adorno. Paul, avec la troupe de Sforza et la fleur de la jeunesse génoise, se chargea de la défense des montagnes; Prosper prit sur lui celle de la partie habitée de la ville. Ces magistrats factieux, pour se procurer de l'argent, dans ce moment critique, firent saisir trente des plus riches citoyens de Gênes, leur demandant de payer une contribution arbitraire pour se racheter. Mais, au milieu des fureurs de la guerre civile, il restoit encore dans Gênes un sentiment si vif du respect dû aux lois, que, parmi ces trente captifs, il ne s'en trouva pas un qui ne se déclarât prêt à tout souffrir, plutôt que d'encourager une semblable vio-

CH. LXXVIII. lation de la liberté publique, en payant lâchement
1461. une rançon (1).

Le roi René avoit couché à Varagine, et ses troupes de débarquement s'en étoient emparées; de là, elles s'étoient avancées, sans rencontrer de résistance, jusqu'à San-Pier d'Arena; et la flotte française étoit à l'ancre en face de ce faubourg. Si elle avoit forcé l'entrée du port, et si l'armée avoit livré un assaut dès son arrivée, peut-être la ville, effrayée et découragée, auroit-elle été prise; mais les émigrés, qui suivoient le camp français, espéroient ramener l'ordre dans leur patrie par des négociations; ils supplièrent le roi de n'en pas venir tout de suite à la violence, et celui-ci, qui avoit de l'affection et de la reconnoissance pour les Génois, céda facilement à leurs instances (2). Cependant le troisième jour, 17 juillet, lorsqu'il vit ses ennemis redoubler leurs préparatifs de défense, il donna ses ordres pour attaquer les hauteurs. L'armée française, partie du couvent de San-Benigno, se mit en mouvement en trois divisions, pour s'emparer, au lever du soleil, de la montagne qui domine ce couvent. La première éminence fut forcée par les Français

(1) *Joann. Simonetæ* L. XXVIII, p. 723. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 616. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 308. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 216.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 723. — *Ub. Folietæ.* L. XI, p. 617.

avec peu de perte, et la première division génoise CH. LXXVIII.
fut repoussée; mais la disposition du terrain rendoit la défense des Génois facile dans leur retraite, tandis que les Français, déjà accablés par la chaleur et le poids de leurs armes, voyoient devant eux des escarpemens toujours nouveaux qu'il falloit gravir. Paul Fregoso avoit eu soin de faire préparer sur les hauteurs des rafraîchissemens et des vivres pour ses soldats, tandis que les Français, exposés à un soleil ardent, commençoient à souffrir de la soif. Cependant la bataille étoit encore égale à midi, lorsque trois soldats de Sforza, renommés pour leur vaillance, arrivèrent de Milan à Gênes, et accoururent sur le champ de bataille, en annonçant la venue prochaine de Tiberto Brandolini, avec un corps nombreux de cavalerie. Les combattans crurent cette cavalerie déjà dans l'enceinte des murs. Le nom de Sforza fut répété par les Génois avec de grandes acclamations; bientôt on crut reconnoître ce renfort dans une troupe de paysans de la Polsevera qu'on voyoit s'approcher; les Français perdirent courage, et commencèrent à tourner le dos. Leur corps de réserve essaya vainement de les soutenir; tous les paysans et les bourgeois rassemblés sur les hauteurs, qui jusqu'alors n'avoient pas osé prendre part au combat, se précipitèrent sur des ennemis qui fuyoient. Les Français furent renversés sur le revers des col-

1461.

CH. LXXVIII. 1461. lines et acculés sur le rivage. On assure que René, qui de sa flotte voyoit leur déroute, ne voulut point faire approcher ses vaisseaux pour les recevoir, déclarant que des chevaliers qui fuyoient, ne méritoient ni compassion ni secours. La déroute en fut plus complète; ce fut peut-être la bataille la plus sanglante qui de tout le siècle eût été livrée en Italie. On trouva deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille, et cependant un nombre considérable de fuyards s'étoient noyés, en se jetant à la mer pour gagner leurs vaisseaux. La pesanteur de leurs armes n'avoit permis à pas un d'entre eux de s'échapper à la nage, en sorte que tous ceux qui ne périrent pas furent pris (1).

Mais à peine cette victoire avoit-elle été remportée par les armes réunies de Prosper Adorno et de Paul Fregoso, que la jalousie de ces deux rivaux éclata avec une nouvelle fureur. Prosper donna ordre aux portes de ne point laisser rentrer Fregoso ou ses partisans : ceux-ci traversèrent le port avec des barques, et une fois dans la ville, ils ne voulurent plus en sortir. Des négociations on en vint aux armes, et le jour même qui avoit

(1) *Joann. Simonetæ* L. XXVIII, p. 725. — *Uberti Folietæ.* L. XI, p. 618. — *P. Bizarri.* L. XIII, p. 309. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 216. — *Cristof. da Soldo.* T. XXI, p. 893. — *Comment. Pii Papæ II.* L. V, p. 126. — *Bern. Corio.* P. VI, p. 956.

été signalé par une bataille si meurtrière contre les Français, les vainqueurs s'en livrèrent entre eux une seconde dans l'enceinte des murs. L'armée milanoise présente à ce combat, ne voulut point y prendre part; elle déclara n'avoir d'autre ordre que celui de secourir conjointement les Adornes et les Fregoses, et ne savoir lesquels choisir entre eux. Enfin, Prosper Adorno fut forcé de sortir de la ville avec tous ses partisans; Paul croyant alors la dignité de doge inconciliable avec celle d'archevêque, la fit donner à son cousin Spineta Fregoso. Le roi René ne pouvoit plus défendre le Castelletto; il espéra de susciter un ennemi à l'archevêque dans sa famille, en livrant cette forteresse à ce même Louis Fregoso qui avoit été doge de 1448 à 1450. Mais Paul, assuré de sa supériorité, fit rentrer Louis dans son parti, en le faisant nommer doge à la place de Spineta. René laissa pour commandant à Savonne le même Louis de la Vallée qui avoit commandé à Gênes, et il revint en France, où la mort de Charles VII, survenue le 22 juillet (1), lui avoit fait perdre l'appui sur lequel il comptoit le plus. Louis XI, qui succédoit à Charles, avoit toujours été, comme dauphin, l'allié des ennemis de son père; cependant il déclara aux ambassadeurs de François Sforza, qu'il puniroit désormais, comme roi de France,

CH. LXXVIII. 1461.

(1) *Enguerr. de Montrelet. Chroniques.* V. III, f. 87, v.

CH. LXXVIII. les hostilités qu'il avoit encouragées avant de ré-
1461. gner (1).

La rébellion de Gênes étoit un échec cruel pour le parti d'Anjou qui combattoit à Naples; elle le privoit de subsides annuels, d'une flotte redoutable, et même de la coopération de l'armée défaite devant Gênes, que René auroit amenée à son fils dans le royaume de Naples, s'il avoit eu à Gênes les succès qu'il pouvoit attendre. La guerre cependant se continuoit dans le royaume de Naples, et Pie II, auxiliaire intéressé de Ferdinand, prenoit possession en son propre nom des fiefs que son général Frédéric de Montefeltro enlevoit aux Angevins. En même temps, il faisoit donner à son neveu, en récompense de ses services, Castiglione de la Pescaia, qu'une garnison napolitaine occupoit encore en Toscane (2).

Durant cette campagne, la guerre fut presque renfermée dans l'enceinte de la Pouille. Ferdinand étoit venu se jeter dans Barlette; outre cette ville, il possédoit encore Trani; le reste de la province étoit entre les mains du duc de Calabre, qui se disposoit même à assiéger dans

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 726. — *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 619-620. — *P. Bizarri*. L. XIII, p. 311. — *Ag. Giustiniani*. L. V, f. 217.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXVIII, p. 727. — *Augustini Dathi Fragmentum Historiæ Senensis*. *Rer. Ital.* T. XX, p. 61. — *Comment. Pii Papæ II*. L. IV, p. 107.

Barlette le monarque aragonois. L'arrivée d'A- CH. LXXVIII.
lexandre Sforza fit diversion à ses desseins; 1461.
bientôt il vit avec étonnement un nouvel adversaire s'armer contre lui. George Castriot, surnommé Scanderbeg, le héros de la chrétienté, quittant les guerres des Turcs en Épire, débarqua sur le rivage de Pouille avec huit cents Albanois, pour porter du secours au fils de cet Alfonse d'Aragon dont il avoit si souvent obtenu l'assistance. Les Français du duc de Calabre ne tournoient leurs armes qu'avec répugnance contre ce valeureux champion de la foi. Ferdinand, ayant par ces divers renforts recouvré l'avantage, assiégea et prit la ville de Gesualdo, puis celle de Nola, sous les yeux des Angevins; après quoi il mit ses troupes en quartier d'hiver (1).

Mais encore que le duc de Calabre n'eût point conservé dans cette campagne les avantages qu'il avoit remportés dans la précédente, sa situation paroissoit toujours bien meilleure que celle de Ferdinand. Louis XI cherchoit, par des promesses, par des menaces, par tout le crédit de sa puissante monarchie, à détacher François Sforza de l'alliance du roi de Naples; en même temps il menaçoit Pie II de faire assembler un concile en France, si ce pape continuoit à pro-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 729. — *Jovianus Pontanus, De bello Neapol.* L. II, p. 34-42. — *Comment. Pii Papæ II.* L. VI, p. 165.

CH. LXXVIII. diguer au bâtard d'Aragon les subsides que la
1461. chrétienté avoit fournis pour combattre les Turcs. Pie II hésitoit; il écrivoit au duc de Milan que la guerre de Naples étoit une hydre toujours renaissante; que les trésors de l'Église étoient épuisés par ses victoires mêmes; que son devoir comme son intérêt l'appeloient à demeurer neutre entre les princes chrétiens. François Sforza, qui seul étoit l'appui de Ferdinand, n'étoit lui-même entouré que de partisans de la maison d'Anjou. Les Florentins et Cosme de Médicis, ses plus anciens alliés; le sénat de Milan, et sa femme elle-même, Blanche Visconti, le sollicitoient d'abandonner un prince qui ne pouvoit se soutenir sur le trône, et d'assurer à ses propres enfans la puissante protection de la maison de France. Ces instances redoublèrent encore lorsque François Sforza fut atteint, au commencement du mois d'août, de violentes douleurs articulaires, et en même temps d'une hydropisie. Blanche Visconti, qui ne conservoit presque aucune espérance de sa guérison, le supplioit de ne pas laisser sa famille engagée dans une guerre aussi dangereuse, et d'accorder plutôt la main de sa fille Hippolyte au duc de Calabre qui la demandoit de nouveau. Le bruit de la mort de Sforza s'étant répandu dans ses états, causa un soulèvement à Plaisance, qui put lui faire comprendre quelles révolutions éclateroient à son

décès (1). Son fils naturel, Sforzino, cherchoit CH. LXXVIII.
lui-même à lui débaucher un corp de troupes, 1461.
pour le conduire aux Angevins (2). Mais François Sforza, inébranlable dans le plan de politique qu'il avoit adopté, fidèle en même temps à des engagemens qu'il regardoit comme sacrés, repoussa toutes les instances de ses amis et de sa famille, et déclara qu'il demeureroit attaché à Ferdinand jusqu'à sa mort.

Dès que le duc de Milan commença à se réta- 1462.
blir de sa dangereuse maladie, il fit arrêter, au mois de février 1462, le comte Tiberto Brandolini, un de ses plus braves généraux, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part au soulèvement de Plaisance, et d'avoir traité ensuite avec Piccinino et le duc de Calabre, pour passer au service de la maison d'Anjou. Déjà, depuis six mois, il retenoit en prison son propre fils Sforzino, et il ne lui fit grâce de la vie que sur les sollicitations de sa femme (3). Brandolini fut condamné à une détention perpétuelle; mais, le 12 septembre suivant, il se coupa lui-même la gorge en prison, à ce que prétendirent ses geôliers (4). Ainsi disparoissoient peu à peu tous ces fameux condot-

(1) *Anton. de Ripalta Annal. Placent.* T. XX, p. 907.

(2) *Cronica di Bologna* T. XVIII, p. 739. *Ibid.* p. 756.

(3) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 1002.

(4) *Annal. Foroliviens.* T. XXIII, p. 226. — *Joann. Simonetæ.* L. XXVIII, p. 734.

CH. LXXVIII. tieri, amis dangereux par leur manque de foi,
1462. et ennemis impitoyables, dont la puissance, indépendante de celle des souverains, avoit fait trembler l'Italie, et dont la vie n'étoit point protégée par les lois sociales, qu'ils fouloient eux-mêmes aux pieds. François Sforza, le plus habile et le plus heureux de ces condottieri, en fit périr un grand nombre, sur des accusations qui, dans le système de guerre alors reçu, n'emportoient ni crime ni déshonneur : il semble que les connoissant mieux, pour avoir vécu longtemps dans leurs rangs, il ressentoit une défiance plus jalouse de leurs projets et de leur grandeur.

Les subsides considérables que François Sforza faisoit passer à Rome, pour entretenir, de concert avec le pape, l'armée de Frédéric de Montefeltro, et soudoyer seul celle de son frère Alexandre, ne suffisoient point encore pour assurer l'avantage au parti d'Aragon. Ferdinand, en s'emparant, le 22 avril, de la ville de Sarno, avoit bien soumis à ses lois toute la terre de Labour entre les rivières de Sarno et de Vulturne (1); mais le manque d'argent l'avoit contraint ensuite à demeurer inactif, tandis que Piccinino et le prince de Tarente s'emparoient, au commencement de l'été, de Giovenazzo, de Trani et d'Andria; et que le prince d'Anjou, avec une

(1) *Commentar. Pii Papæ II.* L. X, p. 245. — *Jovianus Pontanus.* L. II, p. 45.

autre armée, soumettoit toute la province voisine de Montegargano (1). Ce ne fut qu'au commencement du mois d'août, que Ferdinand se joignit à Alexandre Sforza, et passa, avec son armée, de la Campanie dans la Pouille; mais dès lors il vit commencer pour lui une suite de succès presque sans mélange de revers. Il entreprit le siége du château d'Orsaria, à peu de distance de Troie; le duc Jean et Piccinino voulurent le lui faire lever; une escarmouche, engagée, le 18 août, entre les deux armées, se changea bientôt en un combat général. L'armée des Angevins, tournée à deux reprises par l'habileté d'Alexandre Sforza, fut enfin mise en déroute. Une partie seulement des fuyards put entrer à Troie; les autres, poursuivis dans la campagne et dissipés, furent faits prisonniers. Cependant Piccinino, remarquant du haut des murs de Troie, le désordre des vainqueurs épars dans les champs à la recherche des prisonniers et du butin, fondit à son tour sur eux, et délivra de leurs mains un grand nombre de captifs (2). Cette foible revanche ne suffit pas pour qu'il se crût en état de demeurer en présence de l'ennemi; après s'être retiré avec le duc Jean à Luceria, il

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 735. — *Comment. Pii Papæ.* L. X, p. 246. — *Jov. Pontan.* L. IV, p. 60.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 738. — *Comm. Pii Papæ II.* L. X, p. 247-248. — *Jo. Pontan.* L. IV, p. 68-70.

CH. LXXVIII. 1462. alla rejoindre le prince de Tarente, laissant Troie et presque toute la Pouille entre les mains de Ferdinand (1).

A peine ces deux chefs du parti angevin étoient arrivés auprès du prince de Tarente, lorsqu'un vaisseau y apporta aussi Sigismond Malatesti, qui venoit leur demander des secours. Le prince de Rimini, chargé par le duc de Calabre d'inquiéter le pape dans ses propres états, avoit été surpris lui-même à Mondolfo, par Frédéric de Montefeltro, dans la nuit du 13 au 14 août, quatre jours avant la défaite de Troia, comme il revenoit de Sinigaglia, dont il s'étoit emparé. Le comte d'Urbin, poursuivant sa victoire, avoit conquis, dans le courant du mois de septembre, presque toutes les forteresses de Malatesti, et ne lui avoit laissé que la ville même de Rimini. Sigismond ignoroit le désastre du duc de Calabre, et le duc de Calabre ignoroit le sien; leur découragement fut extrême quand ils se virent presque en même temps privés de leurs soldats (2).

Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, auprès duquel s'étoient réunis tous ces généraux,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 740. — *Joann. Joviani Pontani.* L. IV, p. 71.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. XXIX, p. 742. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 745. — *Guernieri Bernio. Cron. d'Agobbio.* p. 1003. — *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 258.

regarda dès lors les affaires de la maison d'Anjou comme désespérées, et se hâta de conclure avec Ferdinand un traité qu'il négocioit secrètement depuis long-temps. Dès l'époque de la bataille de Sarno, il avoit mis peu d'activité à poursuivre la guerre; il avoit donné au duc de Calabre des conseils qui avoient retardé ses succès, et il ne l'avoit point aidé de ses immenses trésors qui étoient encore intacts. On ne pouvoit s'attendre, il est vrai, à ce qu'un prince, arrivé à une vieillesse avancée, et malade de la fièvre pendant une grande partie de l'année, déployât l'activité d'un jeune homme. Les Angevins, craignant de l'aliéner, ménageoient ses foiblesses et son avarice hors de saison. Ferdinand, d'autre part, avoit chargé le cardinal de Ravenne, et Antoine Trezzo, ambassadeur du duc de Milan, de lui faire les offres les plus brillantes : il l'appeloit toujours son oncle, et il l'entretenoit du respect et de l'amour qu'il conservoit dans son cœur pour lui; non-seulement il lui promettoit de lui assurer tous les fiefs, toutes les juridictions dont Orsini avoit été en possession sous le règne d'Alfonse, il lui rendoit encore les fonctions de capitaine général, et la paye de cent mille florins qui y étoit attachée; et, pour que le prince de Tarente pût se retirer honorablement de son ancienne alliance, Ferdinand offroit un sauf-conduit au duc de Calabre, à Piccinino et à leur

CH. LXXVIII.
1462.

CH. LXXVIII. armée, pourvu qu'avant quarante jours cette
1462. armée eût évacué les états du prince, et se fût mise en marche vers l'Abruzze (1). A ces conditions, la paix fut signée à Biseglio, en Pouille, le 13 septembre 1462, et le pape et le duc de Milan se rendirent garans du roi.

1463. Le prince d'Anjou et Piccinino prirent en effet leurs quartiers d'hiver dans l'Abruzze, et cette province devint, au printemps suivant, le théâtre de la guerre. Les expéditions de Piccinino n'avoient plus pour but que de faire subsister ses troupes, et le duc de Calabre, tombé dans la dépendance de son général, étoit obligé d'achever la ruine des sujets, par l'affection desquels il avoit compté monter sur le trône. C'est ainsi que Celano fut livré au pillage, et que Sulmone fut prise et se racheta par une contribution (2). Mais, malgré ces succès partiels, Piccinino regardoit la ruine de son patron comme imminente; il ne voulut pas y être enveloppé : il signa, le 10 août, un traité séparé avec Alexandre Sforza; il passa au service de Ferdinand avec son armée, et il se fit assurer en récompense la ville de Sulmone, avec un grand nombre de châteaux,

(1) *Jovianus Pontanus. Neap. Belli.* L. IV, p. 72. — *Joann. Simonetæ.* L. XXIX, p. 743. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 747. — *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 894. — *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 250.

(2) *Joann. Jovianus Pontanus.* L. IV, p. 77-78.

et quatre-vingt-dix mille florins d'or de traite- CH. LXXVIII.
ment annuel (1). La ville d'Aquila, menacée par 1463.
les armes d'Alexandre Sforza, capitula de même, avec la plus grande partie de l'Abruzze; enfin, Marino Marzano, duc de Suessa et prince de Rossano, dans les fiefs duquel se trouvoit alors le duc de Calabre, capitula le dernier; en sorte que le malheureux prince d'Anjou, après avoir été accueilli avec enthousiasme par un parti nombreux, et proclamé dans toutes les provinces, se vit abandonné par la fortune, trahi par ses amis, et forcé de chercher un asile dans le voisinage des états auxquels il prétendoit, à l'île d'Ischia, qui lui fut livrée, aussi bien que le château de l'OEuf, près de Naples, par deux Catalans mécontens de Ferdinand (2).

Pendant ce temps, Sigismond Malatesti, seul allié qui fût resté à la maison d'Anjou en Italie, étoit poursuivi avec acharnement par Frédéric de Montefeltro : il avoit déjà perdu Fano, Sinigaglia, et presque tous ses châteaux, et il avoit recouru, à plusieurs reprises, à la miséricorde du Pontife. Les ambassadeurs vénitiens sollicitoient en sa faveur; ceux de Florence le recommandoient aussi à la générosité de Pie II, auquel

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 747. — *Cronica di Bologna*. p. 752. — *Crist. da Soldo. Istor, Bresciana*. p. 897. — *Comment. Pii Papæ II*. L. XII, p. 319.

(2) *Joannis Simonetæ*. L. XXX, p. 748.

CH. LXXVIII. 1463. ils représentoient que Sigismond, poussé à bout, livreroit peut-être aux Turcs son port de Rimini (1). Le pape se détermina enfin à lui accorder la paix au mois d'octobre 1463, mais en réduisant son territoire à cinq milles de rayon autour de Rimini, et celui de son frère Dominique Malatesti à un rayon semblable autour de Césène. A la mort de ces deux princes, leurs deux villes devoient être réunies au domaine immédiat de l'Église romaine (2).

Sur ces entrefaites, Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, mourut le 16 novembre, dans son château d'Alta-Mura; on eut soin d'annoncer que c'étoit de vieillesse : cependant le bruit se répandit bientôt qu'il avoit été étranglé par ses domestiques, que Ferdinand avoit corrompus. Le roi se défioit toujours de ce prince, qui étoit demeuré en correspondance avec le duc de Calabre. Dès qu'il apprit sa mort, il accourut dans ses fiefs pour prendre possession de son héritage, comme mari de sa nièce : il y trouva d'immenses trésors en argent monnoyé, des marchandises de tout genre, de superbes haras

(1) *Comment. Pii Papæ II.* L. X, p. 266-272.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 749. — *Cron. di Bologna.* T. XVIII, p. 753. — *Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 897. — *Guern. Bernio. Cron. d'Agobbio.* p. 1006. — *Commentar. Pii Papæ II.* L. XI, p. 298. — *Scipionis Claramontii Hist. Cæsenæ.* L. XVI, p. 424. — *Thesaurus Burmanni.* Vol. VII, P. II.

de chevaux, des troupeaux nombreux, et dans CH. LXXVIII.
ses places de guerre quatre mille hommes de 1463.
bonnes troupes. Les richesses mobiliaires du prince de Tarente furent estimées à un million de florins; et ses fiefs, qui furent réunis à la couronne, étoient les plus opulens et les plus vastes du royaume de Naples. Ainsi Ferdinand, par la mort de l'homme qu'il redoutoit le plus, devint tout à coup le plus riche et le plus puissant souverain de l'Italie (1).

La mort du prince de Tarente acheva de ren- 1464.
verser les espérances de la maison d'Anjou : le vieux roi René étoit parti de Marseille avec dix galères, au printemps de 1464, pour porter du secours à son fils; mais, après l'avoir joint à l'île d'Ischia, et avoir délibéré avec lui sur l'état de leurs affaires, ils sentirent tous deux qu'il étoit inutile de répandre plus de sang, et de dépenser plus de trésors pour une cause déjà perdue. Ils se rembarquèrent donc et retournèrent en France, abandonnant, après six ans de combats, un pays où ils avoient signalé leur valeur et leur loyauté, mais où leur courage, non plus que leurs douces vertus, ne les avoient point préservés d'une suite de calamités (2).

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1133. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 753. — *Jovianus Pontanus*. L. V, p. 84. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 750.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 761. — *Jov. Pontanus*.

CH. LXXVIII. On eût dit que les Français, dégoûtés de ces
1464. guerres d'Italie, vouloient s'ôter jusqu'à la possibilité de rentrer dans ce pays. Il ne restoit plus en leur pouvoir que Savone, où Louis XI entretenoit une garnison qui lui coûtoit beaucoup, et dont il n'attendoit aucun avantage. Il résolut de céder cette place à Sforza, pour regagner ainsi l'amitié de ce prince, avec lequel il avoit entretenu de précédentes liaisons. Un traité fut conclu entre eux, moyennant lequel, non-seulement Conrad Foliano, officier du duc de Milan, fut mis en possession de Savone, au commencement de février 1464; mais encore tous les droits que le roi de France avoit acquis sur Gênes, par son accord avec les Génois, furent transmis au duc de Milan; et ce singulier traité, qui appeloit François Sforza à faire valoir des prétentions qu'il venoit de combattre, fut notifié par les ambassadeurs français à toute l'Italie (1).

Le duc de Milan, après s'être mis ainsi à couvert du ressentiment de la France, ne douta pas d'obtenir en peu de temps la seigneurie de Gênes. Les quatre années qui s'étoient écoulées depuis l'expulsion des Français, avoient été à Gênes,
1462. une période non interrompue de séditions, de

L. VI, p. 91. — *Giannone Istoria civile del Regno*. L. XXVII. C. I, p. 551-560.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 752. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 755.

violences et de pillages. Louis Fregoso, qui avoit été reconnu pour doge, étoit un homme doux et juste, mais foible, qui, cherchant à rétablir dans la ville le calme et l'empire des lois, se trouvoit sans cesse entravé par son turbulent cousin Paul Fregoso, archevêque de Gênes. Celui-ci rassembloit autour de lui tous ces factieux nourris dans les guerres civiles, tous ces brigands amnistiés, qu'on avoit vu combattre avec vaillance pour le parti vainqueur, mais qui, en temps de paix, n'avoient aucun revenu, aucune industrie, pour fournir à leurs besoins ou à leurs vices. L'archevêque leur rappeloit sans cesse que c'étoit lui, que c'étoient eux, qui avoient chassé de Gênes les Français, les nobles et les Adorni; que cette triple victoire avoit été acquise de leurs dangers et au prix de leur sang; mais qu'une ingrate patrie les condamnoit, lui à de timides fonctions ecclésiastiques, au milieu de ses prêtres, eux au mépris et à la misère. S'ils vouloient cependant l'en croire, ce ne seroit pas pour d'autres, mais pour eux-mêmes qu'ils auroient combattu. Ceux qui les avoient offensés n'oseroient plus lever les yeux devant eux, et les richesses n'appartiendroient plus qu'à ceux qui les méritoient, aux plus braves. Ayant par ces discours enflammé les passions de ses redoutables partisans, l'archevêque les mena, le 14 mai 1462, à l'attaque du palais public; il y surprit le doge son cousin, qui

CH. LXXVIII.

1462.

CH. LXXVIII. n'avoit aucune défiance de lui; il l'en chassa, et 1462. se fit saluer doge à sa place. Cependant cette violence excita un mouvement si universel d'indignation; tous les honnêtes gens, tout le peuple, témoignèrent tant d'éloignement pour un prélat qui troubloit ainsi la paix publique, et qui outrageoit les lois; le nombre de ses adhérens parut si petit, comparé à la foule qui lui étoit contraire, que Paul Fregoso, effrayé, abdiqua de lui-même, avant qu'un mois fût écoulé, l'autorité qu'il avoit usurpée. Huit capitaines du peuple prirent aussitôt sa place, et peu de jours après, le 8 de juin suivant, Louis Fregoso fut pour la troisième fois décoré de la couronne ducale (1).

Paul Fregoso cependant n'avoit abdiqué que pour se donner le temps de rassembler de nouvelles forces par de nouvelles intrigues; avant la fin de la même année, secondé par une bande de scélérats, il enleva son cousin, il le fit conduire devant la forteresse du Castelletto; il y fit dresser une potence, et il menaça de faire pendre le doge, si les portes de la citadelle ne 1463. lui étoient pas ouvertes. Louis ne résista point; la forteresse fut livrée à l'archevêque; celui-ci obtint du pape des bulles, en date du 31 janvier 1463, par lesquelles Pie II, après lui avoir adressé

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 620. — *P. Bizarri S. P. Q. Genuens. Hist.* L. XIII, p. 313. — *Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 217. E.

quelques exhortations, le reconnoissoit pour doge CH. LXXVIII.
de Gênes, et le délioit, soit de ses propres ser- 1463.
mens, soit des censures ecclésiastiques qui pouvoient empêcher un prélat d'exercer des fonctions civiles et militaires (1).

Dans cette seconde administration, Paul Fregoso donna un libre cours à ses passions et à sa cupidité. Il s'étoit adjoint un homme non moins violent, non moins ambitieux que lui; c'étoit Ibletto de Fiesque, auquel il donna le commandement de la troupe de brigands qui lui servoient de gardes et de soldats. L'autorité des lois et celle des magistrats furent suspendues dans la ville; les partisans de l'archevêque entroient en plein jour dans les maisons des riches, pour enlever l'argent, les marchandises, les femmes qu'ils vouloient ravir. Chaque jour étoit souillé par le meurtre de quelque citoyen qui avoit osé résister à ces violences, ou qui périssoit victime d'une ancienne inimitié. On eût dit que la ville avoit été prise d'assaut, si ce n'est que le pillage, autorisé par le chef de la religion et de la justice, au lieu d'être passager, se prolongea pendant plusieurs mois (2) Toute la noblesse, tous ceux

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* 1462, §. 51, T. XIX, p. 123. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. XI, p. 621. — *Commentar. Pii Papæ II.* L. XI, p. 292, 293. — *P. Bizarro, Hist. Genuens.* L. XIII, p. 315. — *Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 218. I.

(2) *Uberti Folietæ Genuens.* L. XI, p. 621. — *Joann. Si-*

CH. LXXVIII. qui avoient de quoi subsister hors des murs,
1463. s'enfuirent pour échapper à cette tyrannie. Toutes les villes dans les deux rivières, ne reconnoissant plus nulle part l'autorité de la république, et ne sachant comment lui demeurer fidèles, arborèrent les étendards du duc de Milan. Ce duc séduisit Prosper Adorno, Spineta Fregoso, Jacob de Fiesque, et donna à ces puissans
1464. citoyens de nouveaux fiefs en Lombardie, pour les lier plus intimement à son parti; enfin il gagna Ibletto de Fiesque lui-même, jusqu'alors l'agent et le ministre des fureurs de l'archevêque. En même temps il fit avancer contre Gênes Jacob de Vimercato, avec une puissante armée; Paul Doria et Jérôme Spinola se joignirent à lui, avec tous les vassaux de ces deux nobles maisons (1).

Paul Fregoso se sentoit trop foible pour résister à un tel orage; cependant il ne voulut ni prêter l'oreille aux négociations que François Sforza étoit disposé à entamer avec lui, ni renoncer à sa principauté, ni s'exposer à être accablé par le peuple, s'il attendoit l'ennemi dans les murs. La forteresse de Castelletto étoit

monetæ. L. XXX, p. 753. — *P. Bizarro*. L. XIV, p. 316. — *Ag. Giustiniani Annal.* L. V, f. 219. P.

(1) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 622. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 754. — *Bernard. Corio Storie. Milanesi*. P. VI, p. 963. — *P. Bizarro Sen. Pop. que Genuens. Hist.* L. XIV, p. 317.

entre ses mains, et il la regardoit comme le gage de sa rentrée future à Gênes. Il en confia la garde à Bartholomée, veuve du doge Pierre son frère, et à Pandolphe son autre frère. Il leur donna cinq cents de ses meilleurs soldats pour leur défense; prenant ensuite le reste de ces brigands déterminés qui s'étoient attachés à lui, il s'empara de quatre vaisseaux qui étoient dans le port, il les garnit d'armes et de munitions, et il sortit de Gênes pour exercer le métier de pirate, jusqu'à ce qu'une fortune plus propice lui permît de venir reprendre et la mitre pontificale et la couronne ducale qu'il étoit obligé de déposer momentanément (1). Nous le verrons, en effet, recouvrer dans la suite toute sa grandeur, et y joindre encore, en 1480, la pourpre de cardinal, sous le titre de Saint-Athanase.

CH. LXXVIII. 1464.

Après le départ de Paul Fregoso, Ibletto de Fiesque s'empara de l'une des portes et des jardins de Carignan; c'est par-là que, le 13 avril 1464, il introduisit Jacob de Vimercato dans la ville. Les autres portes lui furent livrées successivement. Ce général entreprit aussitôt le siége du Castelletto; il auroit eu de la peine à s'en rendre maître par la force; mais, au bout de quarante jours, la veuve Fregoso lui vendit cette

(1) *Uberti Folietæ*. L. XI, p. 622. — *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 754. — *P. Bizarro, Hist. Genuens*. L. XIV, p. 317. — *Agost. Giustiniani Annal*. L. V, f. 219. R.

CH. LXXVIII. forteresse pour quatorze mille florins d'or, et y 1464. introduisit les soldats milanois, à l'insu de son beau-frère qui devoit en partager la garde avec elle (1). Cependant vingt-quatre députés furent envoyés à Milan par la république de Gênes, pour déférer la Seigneurie à François Sforza, aux mêmes conditions auxquelles elle avoit été accordée au roi de France, et pour prêter serment de fidélité entre ses mains (2).

Les révolutions qui, après avoir ruiné la république de Gênes, finirent par la précipiter sous un joug étranger, avoient pris leur origine dans les guerres du royaume de Naples. C'étoit pour chasser de ce royaume la maison d'Aragon que la république avoit épuisé ses trésors et versé des flots de sang, et elle succomboit enfin elle-même aux troubles qu'elle avoit voulu exciter dans des provinces éloignées. Elle avoit abandonné une cause embrassée d'abord avec tant de zèle, elle avoit éprouvé toute la violence du gouvernement d'un chef de factieux, et elle avoit enfin été obligée, pour retrouver la paix, de renoncer à la liberté. Pendant les mêmes années, la république de Florence évita ces convulsions violentes, parce qu'elle s'efforça de s'isoler de la

(1) *Ub. Folietæ Hist.* L. XI, p. 623. — *P. Bizarro Hist. Genuens.* L. XIV, p. 318. — *Ag. Giustiniani.* L. V, f. 219. Y.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 757.

grande querelle qui divisoit toute l'Italie. Elle CH. LXXVIII.
avoit d'abord pris un intérêt presque aussi vif que 1464.
Gênes, à la grandeur de la maison d'Anjou, et elle avoit été sur le point de s'engager dans la même guerre; mais la prudence d'un de ses citoyens l'avoit retenue dans la neutralité, et elle avoit évité en même temps, et les dangers extérieurs, et les grandes commotions au dedans. Cependant elle avoit éprouvé de son côté les malheurs attachés à l'empire des factions; et si elle n'avoit pas perdu sa liberté, elle la voyoit du moins cruellement compromise par ceux-mêmes qui s'étoient élevés dans son sein comme défenseurs et protecteurs du peuple.

La forme légale du gouvernement de Florence s'approchoit infiniment de la démocratie; aucun corps dans l'état n'avoit un pouvoir stable, aucun ne nommoit ses propres membres et ne conservoit un esprit et des intérêts indépendans de ceux du peuple. Les conseils, la magistrature, le chef lui-même de l'état, tout changeoit sans cesse, tout se renouveloit rapidement; tous les citoyens devoient à leur tour commander comme ils étoient commandés; et, pour empêcher que l'esprit de corps ne se perpétuât dans les conseils, pour empêcher que la faveur ou la brigue ne restreignissent les élections à une seule classe de citoyens, à un petit nombre de personnes, le sort avoit été mis à la place du choix, et la

CH. LXXVIII. république attendoit son gouvernement du tirage d'une loterie.

Cette recherche exagérée de l'égalité entre les citoyens, fut justement ce qui la détruisit. La république n'auroit jamais été appelée à violer ses propres lois, si elle s'étoit contentée de faire élire son gonfalonier, ses prieurs, ses conseils, par les suffrages du peuple; et si, considérant quelques-uns de ces mandats du peuple comme irrévocables, elle avoit dans les conseils, tout au moins, conservé jusqu'à leur mort ceux qui y auroient été une fois placés par le vœu de leurs concitoyens. Elle se seroit ainsi donné un ancre qui l'auroit fixée au milieu des agitations populaires; elle auroit conservé dans le même corps la tradition de ses intérêts et de sa politique. Mais, dans la forme du gouvernement que la république avoit adoptée, il étoit impossible d'attendre de ses magistrats toujours nouveaux, de la suite dans les systèmes, de la constance dans les projets, des combinaisons politiques qui demandassent plusieurs années pour leur exécution. Il se formoit bientôt, en dehors du gouvernement, un parti, une faction, qui devenoit le vrai centre de l'autorité, le vrai gouvernement de la république. Ce parti, pour se donner une existence légale, avoit recours au parlement ou à l'assemblée de toute la nation. Par un acte de sa souveraineté, le parlement suspendoit la con-

stitution, et créoit une *balie*, comme les Romains créoient un dictateur, pour sauver la république par une autorité supérieure aux lois. Il composoit cette *balie*, ou commission, d'un certain nombre de citoyens les plus distingués, les plus actifs dans le parti dominant; quelquefois leur nombre alloit à plusieurs centaines. Le parlement confioit ensuite à ces citoyens le droit de remplir à leur discrétion les bourses d'où l'on tiroit le nom des magistrats, de choisir même tous les deux mois dans ces bourses les noms de ceux qui devoient siéger dans la Seigneurie, ce qu'on appeloit faire les élections à la main; d'exiler extrajudiciairement ceux qu'on regardoit comme dangereux pour le parti dominant; de trouver enfin, par des moyens arbitraires, l'argent nécessaire pour les besoins de l'état. La création d'une balie n'étoit rien moins qu'une tyrannie établie dans une république, et c'étoit une faute grossière du législateur de l'avoir rendue nécessaire. Telle étoit cependant l'inconsistance du gouvernement constitutionnel, que, lorsque la balie expiroit (car elle n'étoit jamais créée que pour un temps limité), la république étoit toujours menacée de retomber dans l'anarchie. CH. LXXVIII.

Depuis la révolution de 1434, la république de Florence avoit eu à sa tête deux hommes d'un mérite égal, quoique leur réputation ne soit pas demeurée égale, Neri Capponi et Cosme de

CH. LXXVIII. Médicis. Le premier, grand homme d'état, habile négociateur, général vigilant et heureux à la guerre, s'étoit, dès l'année 1420, rendu également cher aux citoyens et aux soldats, par les services constans qu'il avoit rendus à la république. Cosme de Médicis, non moins habile politique, s'il n'avoit aucune réputation militaire, étoit en revanche le protecteur généreux des lettres, des arts et de la philosophie. De plus, son immense richesse le mettoit à portée de répandre de toutes parts des bienfaits autour de lui, et son extrême générosité l'engageoit à prévenir toutes les demandes d'argent qu'on pouvoit lui faire. A peine dans tout son parti y avoit-il un citoyen qu'il n'eût obligé à son tour. Aussi, tandis que Neri Capponi n'avoit que des admirateurs et des partisans, Cosme de Médicis avoit des cliens qui lui étoient entièrement dévoués (1).

Malgré la rivalité de ces deux grands citoyens, et malgré quelques offenses mutuelles, ils demeurèrent en général unis entre eux, soit par zèle pour la république, soit par crainte du parti opposé des Albizzi, qui quoique abattu étoit encore puissant. Aussi, pendant vingt-un ans qu'ils furent conjointement à la tête de l'état, jusqu'à la mort de Capponi en 1455, trouvèrent-ils toujours le peuple disposé à leur continuer l'autorité de la balie, dès qu'elle étoit expirée. Elle fut renouve-

(1) *Macchiavelli, Istor. Flor.* L. VII, p. 274.

lée six fois dans cet espace de temps, et toujours d'une manière légitime, par le parlement assemblé sur la demande des conseils. CH. LXXVIII.

Mais l'autorité de la dernière balie se terminoit au 1er juillet 1455. Il n'y avoit aucune raison valable pour la renouveler; l'état étoit en paix avec ses voisins; au dedans, la faction des Albizzi étoit absolument abattue, et la révolution étoit achevée depuis trop long-temps, pour qu'on osât conserver un régime révolutionnaire. D'ailleurs, comme Neri Capponi étoit mort, Cosme de Médicis, demeuré seul, excitoit plus de jalousie. Ses amis qui n'avoient jamais eu l'intention de faire de lui un prince, n'avoient pas moins de défiance de l'accroissement de son pouvoir, que ses ennemis. Ils s'opposèrent donc dans les conseils au renouvellement de la balie; l'on en revint à tirer au sort la Seigneurie : cependant ce fut d'après les listes, et dans les bourses qui avoient été faites par les balies précédentes, en sorte qu'elles ne contenoient d'autres noms que ceux des amis de Médicis. Pierre Ruccellai, qui entra en charge le 1er juillet 1455, fut le premier gonfalonier nommé par le sort (1); et sa magistrature excita des transports de joie dans le peuple, qui crut rentrer seulement alors dans la jouissance de ses droits et de sa liberté. Le changement étoit en effet bien réel pour lui, car sous

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 82.

CH. LXXVIII. l'administration précédente, les jugemens des tibunaux et la répartition des impôts étoient devenus des objets de faveur et de brigue. Les Florentins, dans toutes les affaires contentieuses, s'étoient vus obligés de solliciter, souvent même d'acheter par des présens, l'appui des citoyens puissans qui gouvernoient l'état de concert avec Cosme de Médicis. Mais après la cessation de la balie, non seulement la magistrature nouvelle ne prêta plus l'oreille aux recommandations de faveur, elle prit plaisir, au contraire, à maltraiter ceux devant lesquels on avoit tremblé. Les mêmes citoyens, dont peu de mois auparavant les maisons étoient toujours pleines de cliens, qui portoient des présens, se virent délaissés et exposés aux sarcasmes de la multitude. Cosme de Médicis avoit prévu ce changement, qui ne l'atteignoit point, parce que les cliens que lui faisoit sa fortune, avoit toujours le même besoin de lui. Il avoit compris que ses amis seroient punis de leur jalousie, et il s'étoit complu à les voir, par leurs menées, se priver eux-mêmes de leur crédit, sans diminuer le sien (1).

Le gouvernement cherchoit à éteindre la dette publique qui s'étoit fort accrue pendant la précédente guerre; et l'un des moyens auxquels il s'arrêta pour augmenter le revenu, fut de renouveler

(1) *Macchiavelli.* L. VII, p. 276. — *Commentari di Filippo de' Nerli, de' fatti civili di Firenze.* L. III, p. 47.

le cadastre de 1427, en vertu duquel toutes les propriétés mobiliaires et immobiliaires de chaque citoyen avoient été estimées, et soumises à une imposition de demi pour cent du capital. Depuis cette époque, les riches avoient trouvé moyen de soustraire une grande partie de leurs biens aux impositions publiques, par le crédit qu'ils exerçoient sur les magistrats; aussi une loi qui établissoit une égalité proportionnelle dans les impôts, fut-elle regardée comme un sujet de triomphe par le peuple. Elle fut portée au commencement de 1458, et dix commissaires furent chargés de faire, dans l'année, la répartition de l'impôt d'après les fortunes (1). CH. LXXVIII.

Bientôt les grands et les anciens amis de Cosme se lamentèrent du changement introduit dans l'état; ils se plaignirent d'être abandonnés en proie aux caprices de la multitude. Les mêmes gens qui, par jalousie de Médicis, avoient mis obstacle au renouvellement de la balie, le supplioient à présent de se joindre à eux, pour en obtenir une. Cosme n'ayant point voulu céder à leurs instances, Matteo Bartoli, qui fut gonfalonier dans les deux mois suivans, essaya de demander la balie sans lui; mais loin de réussir, il donna lieu de porter une loi dans les conseils, d'après laquelle le parlement ne pouvoit être assemblé, qu'autant que toutes les voix, dans la

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 85.

CH. LXXVIII. seigneurie et le collége, seroient d'accord pour demander sa convocation, et que la proposition en auroit encore été approuvée par les deux conseils (1). Ce triomphe du parti populaire, auquel Cosme avoit contribué, ajouta encore à l'humiliation de ceux de ses amis qui s'étoient séparés de lui, et elle leur fit désirer plus vivement une réconciliation.

Cependant Cosme de Médicis, après avoir donné cette leçon à son parti, crut qu'il étoit temps de lui rendre sa vigueur première, et d'empêcher que Florence ne s'accoutumât trop à la jouissance de sa liberté. Le sort ayant donné Lucas Pitti pour gonfalonier des mois de juillet et août 1458, ce fut à ce citoyen riche, puissant et audacieux, que Cosme laissa le soin d'assembler un parlement; résolu de se tenir à l'écart, sans le seconder ouvertement et sans lui nuire, pour profiter de ses succès, et ne pas être enveloppé dans ses revers. Lucas Pitti remplit en effet le palais de gens armés; il força par des menaces, les prieurs ses collègues à demander l'assemblée du parlement; il garnit toutes les issues de la place de soldats et de paysans auxquels il avoit distribué des armes, et le 11 août 1458, ayant fait sonner la grosse cloche, il eut une assemblée du peuple tremblante et soumise, qui approuva et sanctionna tous les règlemens qu'il lui plut de

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 85.

proposer, et qui renouvela la balie de 1434, en y ajoutant dix nouveaux électeurs, et dix secrétaires. On motiva ce renouvellement d'une autorité dictatoriale dans la république, sur le danger que pouvoit lui faire courir la mort du pape Calixte III, les brigandages du comte Averso de l'Anguillara, et l'anarchie de Rome. Trois cent cinquante-deux citoyens furent rendus dépositaires de toute l'autorité de l'état; les élections des magistrats, les jugemens extrajudiciaires et les impôts, furent également soumis à leur volonté (1). CH. LXXVIII.

La balie fit l'usage le plus violent de l'autorité arbitraire qui lui avoit été attribuée : Jérôme, fils d'Ange Macchiavelli, avoit parlé avec vigueur du danger attaché à la convocation des parlemens, et de la subversion de la liberté causée par les balies. Il fut arrêté et mis à la torture, pour le forcer par la douleur, à confesser comme un complot les motifs de son opposition légitime à des entreprises contraires aux lois. En effet, on arracha à Macchiavelli les noms d'Antonio Barbadori et de Carlo Benizi, qu'il déclara partager ses sentimens; tous deux furent aussi mis à la torture : après quoi Macchiavelli et son frère, Barbadori et ses fils, Benizi et trois de ses parens, furent condamnés à des amendes considérables et à la relégation. Les deux premiers ne

(1) *Istorie di Gio. Cambi*. T. XX, p. 358.

CH. LXXVIII. s'étant pas confinés au lieu de leur exil, Jérôme Macchiavelli fut arrêté par la trahison d'un des seigneurs de la Lunigiane, et livré à la seigneurie de Florence, qui le fit mourir (1).

Lucas Pitti fut fait chevalier, en récompense de la vigueur qu'il avoit montrée. Cosme de Médicis et tous les amis du gouvernement se crurent obligés de lui faire des présens; il en reçut aussi de tous ceux qui vouloient gagner sa faveur, et de la république elle-même : on assure qu'ils montèrent à la somme de vingt mille florins. Cosme cependant étoit vieux et cassé. La goutte le tourmentoit souvent; il sembloit se dégoûter des affaires publiques, et il passoit à sa campagne la plus grande partie de son temps. Lucas Pitti, ambitieux et orgueilleux, profitoit de la retraite de son ami pour s'élever. C'étoit lui qui paroissoit le vrai chef de la république, et la faction qui dominoit ne s'appeloit plus le parti de Cosme, mais le parti de Pitti. Pour signaler son triomphe, il entreprit de bâtir deux palais, l'un à un mille de distance hors des murs, l'autre dans la ville; il en jeta les fondemens sur une échelle si étendue, et avec un faste si inouï, que Florence, accoutumée aux prodiges de l'architecture, Florence qui n'avoit point trouvé que

(1) *Istorie di Gio. Cambi.* T. XX, p. 361. — *Nic. Macchiavelli.* L. VII, p. 278. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 87.

Cosme fût sorti des bornes de la modestie d'un citoyen, en élevant le palais de Médicis (aujourd'hui palais Riccardi in via larga), considéra le palais Pitti comme une entreprise royale. Pour achever ce superbe édifice, devenu ensuite la résidence des grands ducs, Lucas Pitti reçut de toutes mains les présens de ceux qui avoient besoin de sa protection ou de sa faveur. Non-seulement les particuliers, mais les communautés qui avoient quelque demande à faire aux conseils de la république, s'adressoient à Pitti : tous savoient qu'ils n'obtiendroient son appui qu'en lui donnant des matériaux à employer dans son édifice. Tous les bannis, tous les malfaiteurs qui pouvoient craindre la vindicte publique, se réfugioient dans cette enceinte, et aussi long-temps qu'ils travailloient à bâtir, ils étoient en sûreté contre les officiers de la justice, qui n'osoient point les y poursuivre (1). CH. LXXVIII.

Cosme de Médicis, qui avoit toujours évité d'offenser les yeux de ses concitoyens par aucun faste extérieur, et qui, considéré dans les autres états comme un prince, n'avoit jamais cessé d'être dans sa patrie un simple citoyen, voyoit avec douleur le parti qu'il avoit formé, et qu'il appuyoit encore de son nom, donner un tyran à la république. Il se tenoit éloigné des affaires, il bâtissoit des temples à Florence et dans le voi-

(1) *Macchiavelli Istor.* L. VII, p. 280.

CH. LXXVIII. sinage; il s'entouroit de gens de lettres, et il
1464. s'occupoit avec Marsile Ficin, du renouvellement de la philosophie platonicienne, lorsqu'au commencement de novembre 1463, il eut le malheur de perdre son second fils, Jean de Médicis, âgé alors de quarante-deux ans. C'étoit sur lui que Cosme faisoit reposer ses espérances de grandeur pour sa famille; l'esprit et le caractère de Jean lui paroissoient d'une assez forte trempe, pour qu'il pût gouverner après lui la république, gagner le cœur de ses concitoyens, maintenir au-dehors la réputation des Médicis, et au-dedans protéger et faire fleurir les lettres et les arts. Pierre de Médicis, fils aîné de Cosme, âgé alors de quarante-sept ans, étoit d'une santé si foible, qu'on ne pouvoit s'attendre à lui voir supporter le poids des affaires. Le fils de Jean, nommé Cosme, étoit mort avant lui; les deux fils de Pierre n'étoient encore que des enfans. Le vieux Cosme de Médicis se faisant porter dans son vaste palais, qu'il n'avoit plus la force de parcourir à pied, s'écrioit en soupirant « Cette « maison est bien grande pour une si petite « famille (1)! »

Cosme de Médicis ne tarda pas long-temps à suivre le fils qu'il regrettoit: il mourut à sa maison de Careggi le 1er août 1464, dans sa soixante-quinzième année, également regretté par ses amis

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 91.

et par ses ennemis. Il s'étoit attaché les premiers CH. LXXVIII.
par des bienfaits sans nombre, les seconds avoient 1464.
déjà appris à redouter ceux qui devoient lui succéder dans le gouvernement de la république. Ils savoient que Cosme les forçoit encore à quelque modération, par le crédit seul de son nom, et ils trembloient de la tyrannie sous laquelle ils alloient tomber, lorsque l'état n'auroit plus ce modérateur.

Cosme, le plus grand citoyen qui se soit jamais élevé dans un pays libre, avoit été trente ans à la tête de la république la plus riche, la plus puissante et la plus éclairée qui existât alors. Avec un bonheur bien plus constant et un pouvoir bien plus durable que Périclès, il avoit, comme lui, enrichi la nouvelle Athènes de tous les prodiges des arts. Il avoit bâti à Florence le couvent et le temple de Saint-Marc, celui de Saint-Laurent, et le cloître de Sainte-Verdiane; sur la montagne de Fiesole, Saint-Jérôme et la Badie; dans le Mugello, le temple des Frères-Mineurs. Il avoit orné de chapelles, de statues, de tableaux, d'argenterie destinée au culte, les églises de Sainte-Croix, des Servites, des Anges et de San-Miniato. Il avoit bâti pour lui-même quatre palais à la campagne, à Careggi, à Fiesole, à Caffaggiuolo et à Trebbio; il avoit bâti à la ville le magnifique palais qui porte aujourd'hui le nom de *Riccardi;* enfin il avoit bâti à Jérusalem un hôpital pour

CH. LXXVIII. les pélerins. Mais au lieu d'employer, comme
1464. Périclès, les revenus publics à élever ces monumens, qui ont fixé le goût de la belle architecture, il avoit tout fait avec ses propres deniers (1); et tandis que ces travaux publics annonçoient un souverain, et dépassoient de beaucoup la magnificence des plus grands rois de l'Europe, ni ses habits, ni sa table, ni ses domestiques, ni ses équipages ne s'élevoient au-dessus de ceux de la classe commune; il traitoit avec chaque Florentin d'égal à égal et en simple citoyen; il s'étoit marié, il avoit marié ses fils et ses petites-filles, non dans des familles de princes, qui auroient recherché avidement son alliance, mais dans celles des Florentins qu'il considéroit toujours, et que chacun considéroit comme ses pairs.

Sans doute la réputation de Cosme de Médicis s'est conservée plus brillante, parce que sa famille s'est élevée après lui au pouvoir absolu dans sa patrie. Presque tous les historiens nés sous les Médicis, ont voulu les flatter dans le portrait de

(1) *Macchiavelli Ist.* L. VII, p. 282. — Dans les Ricordi écrits de la main de Laurent de Médicis, on trouve qu'il avoit fait le compte, que de l'an 1434 à l'an 1471, leur maison avoit dépensé en bâtimens, en aumônes ou en impositions, 663,755 florins d'or, équivalant, poids pour poids, à 7,965,060 francs, et d'après la proportion qui existoit à cette époque entre le prix des métaux précieux et celui du travail, à environ trente-deux millions de francs. *Ricordi di Lorenzo, apud Roscoë Life of Lorenzo.* T. III, p. 45.

leur chef; ceux qui auroient pu tenir un langage contraire ont été forcés au silence. Cependant un siècle après sa mort, les amis de la liberté accusoient encore Cosme de Médicis d'avoir excité la première guerre de Lucques avant son exil, pour augmenter sa propre importance, et de l'avoir fait échouer ensuite pour perdre ses ennemis; de s'être enrichi par le maniement des deniers publics, dont son crédit écartoit tous les autres citoyens; d'avoir étendu ses vengeances sur tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la république; enfin de s'être allié à François Sforza, pour l'avantage seul de sa famille et contre l'intérêt de sa patrie (1). CH. LXXVIII. 1464.

Pendant la durée de l'administration de Cosme de Médicis, Florence fit quelques acquisitions peu considérables, savoir Borgo San-Sepolcro qu'elle acheta du pape peu après la bataille d'Anghiari; Montedoglio, confisqué sur la maison de Pietramala; le Casentin, conquis sur les comtes Guidi, et le Val de Bagno sur la maison Gambacorti. Mais Cosme avoit toujours eu l'ambition de faire pour sa république une conquête plus considérable, celle de Lucques. François Sforza

(1) *Joannis Michaelis Bruti Histor. Flor.* L. I. *In Thesauro Antiquit. Italiæ.* T. VIII, P. II, p. 1-24. Jean-Michel Bruto écrivoit à Lyon sous la dictée, ou d'après les mémoires des émigrés florentins chassés de leur patrie par le grand-duc Cosme I. Sa partialité contre les Médicis est déclarée.

CH. LXXVIII. lui avoit promis que dès qu'il serait duc de Milan,
1464. il l'aideroit à s'emparer de cette ville, et Cosme ne lui pardonna point son manque de parole à cet égard (1). Ce fut cependant le seul de ses projets qui n'eut pas de réussite. Son administration fut en général aussi heureuse que glorieuse, et Florence reconnoissante lui rendit le plus noble témoignage, lorsqu'elle ordonna que le titre de père de la patrie seroit inscrit sur son tombeau (2).

(1) *Nic. Macchiavelli.* L. VII, p. 285.

(2) Sous le gonfalonier Nicolas Capponi, en 1465. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94. — Pie II fait un portrait fort noble de Cosme de Médicis, qu'il avoit beaucoup connu. *Commentarii Pii Papæ II.* L. II, p. 50, *ad annum* 1459.

CHAPITRE LXXIX.

Effroi que les conquêtes des Turcs causent à l'Italie. — Premières victoires de George Castriot ou Scanderbeg. — Guerre des Vénitiens dans la Morée. — Pie II arrêté par la mort, comme il alloit conduire une croisade en Illyrie. — Dernières victoires et mort de Scanderbeg.

1443—1466.

L'Italie parut respirer en paix, après les guerres acharnées qui avoient accompagné l'établissement de deux nouvelles dynasties dans ses deux plus puissans états, celle des Sforza dans le duché de Milan, et celle de la branche bâtarde d'Aragon dans le royaume de Naples. Cette contrée ne fut plus troublée que par des guerres courtes et de peu d'importance, jusqu'à l'invasion des François en 1494. Alors le changement de la politique de toute l'Europe la rendit le théâtre d'une lutte nouvelle entre les puissances les plus formidables, et la réduisit, au bout d'un demi-siècle, au rang de tributaire ou de sujette des ultramontains. Les trente années de paix dont jouit l'Italie avant cette dernière révolution, qui mit un CHAP. LXXIX.

CHAP. LXXIX. terme à son existence politique, furent consacrées à la culture des lettres anciennes, devenues d'un accès bien plus facile depuis l'invention de l'imprimerie, au renouvellement de la philosophie péripatéticienne et platonicienne, de la poésie et de l'éloquence latines, de la poésie vulgaire, de l'art dramatique, de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Tout le luxe de l'esprit et de l'imagination fut déployé ou du moins préparé dans cette brillante période; l'éclat des arts et des lettres, favorisé dans toutes les cours, doit remplacer désormais pour l'histoire, l'intérêt qu'excitoient auparavant des vertus antiques, dont la trace avoit disparu. La franchise, le désintéressement, la grandeur d'âme s'étoient évanouies avec la liberté; cette dernière, bannie de la cour des seigneurs, ne se conservoit pas même dans les républiques. Le pouvoir toujours croissant d'une famille ambitieuse, restreignoit chaque jour cette liberté à Florence et à Bologne; Gênes perdoit la sienne dans l'anarchie, et Venise sous le joug d'une oligarchie soupçonneuse. Beaucoup de beaux ouvrages et peu de belles actions illustroient l'Italie: et tandis qu'on trouvoit chez les érudits tant d'ardeur et de persévérance dans le travail, on trouvoit peu de caractère chez les magistrats, peu de courage chez les guerriers, peu de patriotisme chez les citoyens.

Cet oubli des sentimens et des devoirs publics se manifesta surtout dans la lutte où, à cette époque même, l'Italie se trouva engagée avec les Turcs : devenue tout à coup limitrophe de l'empire musulman, dont elle n'étoit plus séparée que par un bras de mer, elle ressentit à plusieurs reprises les alarmes d'une guerre imminente; elle retentit de prédications pour la croisade, mais elle ne prit aucune mesure énergique pour garantir du joug des Osmanlis les îles et les colonies que les peuples italiens possédoient encore dans les mers de la Grèce; elle laissa conquérir les côtes de la Dalmatie, de l'Épire et du Péloponnèse qui, demeurées aux chrétiens, leur auroient assuré l'empire de l'Adriatique, et qui, passées au pouvoir des Turcs, exposèrent l'Italie, dans toute sa longueur, aux déprédations et aux invasions d'un peuple qui menaçoit sa religion, ses mœurs, la liberté et la vie de tous ses habitans. L'impétuosité des musulmans se ralentit, il est vrai, plutôt qu'on n'auroit pu l'espérer; leur corruption fut aussi rapide que leurs succès, et le despotisme détruisit leur vigeur, avant qu'elle eût achevé d'accabler leurs voisins. Mais le pays où les arts et les lettres se renouveloient avec tant d'éclat, ne se sauva point par lui-même de l'invasion des barbares : il ne dut sa conservation qu'à des causes qu'il ne pouvoit prévoir, qu'il ne pouvoit diriger, et que la

CHAP. LXXIX. de la mer Adriatique, étoient sous la dépendance immédiate des Vénitiens. Depuis que l'empire d'Orient étoit détruit, tous ces états regardoient l'Italie comme le centre de leurs négociations; la cour du pape et la république de Venise comme leurs protectrices naturelles. Toutes les villes d'Italie étoient pleines de réfugiés levantins, dont les uns apportoient avec eux les reliques des saints du christianisme, d'autres les manuscrits les plus précieux de l'antiquité païenne, d'autres encore des monumens des arts. Plusieurs, avec ces richesses, s'efforçoient d'acheter des secours, non pour eux, mais pour leur patrie; d'autres au contraire ne songeoient qu'à faire un établissement paisible en Italie; et lorsqu'ils trouvoient la médiocrité et la sûreté, ils abandonnoient toute espérance de recouvrer leur rang et leur pouvoir dans le Levant. Plusieurs aussi n'avoient dérobé que leurs seules personnes à l'esclavage des Turcs, sans conserver aucun effet précieux : ils se faisoient, pour vivre, une ressource de leur érudition, de leur mémoire, de leur connoissance de la langue grecque, objet des études de tous; et leur plus haute ambition étoit de se faire admettre dans un monastère, pour y trouver la nourriture et le repos. L'Italie étoit pleine de Grecs et de Chrétiens orientaux : on les rencontroit en tous lieux, on s'occupoit sans cesse de leurs calamités; et les progrès des

Turcs, auxquels on avoit à peine accordé une attention distraite, pendant que Constantinople subsistoit encore, étoient devenus, depuis sa chute, un fléau toujours menaçant, un danger sur lequel on ne pouvoit s'étourdir. CHAP. LXXIX.

La dévastation s'avançoit vers l'Occident, et chaque année on voyoit tomber un nouveau royaume. Le premier qui suivit le sort de l'empire de Constantinople, fut celui de Servie. Les deux royaumes de Rascie et de Servie, situés dans le pays des anciens Triballiens, avoient été réunis, et gouvernés par la maison de Némagne, de l'an 1177 à l'an 1354, et peut-être plus longtemps encore (1). A cette antique race succéda celle des Lazares, qui portoient le titre de Crales de Servie; ils avoient reçu leur royaume, situé entre le Danube, la Save et la Morava, de la générosité d'Étienne, roi des Bulgares; leur résidence étoit à Senderova, à peu de distance de Belgrade. Cette dynastie avoit, dès son origine, éprouvé les fureurs des Turcs; car son fondateur Lazare Bulcus fut, en 1390, taillé en morceaux devant Bajazet, pour venger la mort d'Amurath I. Étienne Bulkowitz, son fils, fut, en 1427, dépouillé de ses états par Amurath II; ses enfans, et deux cent mille de ses sujets, avoient été emmenés en captivité, et leur pays étoit de-

(1) *Table généalog. de Ducange*, à la suite de l'*Histoire de Constantinople*. T. XX, p. 169.

CHAP. LXXIX. meuré à peu près désert (1). George Bulkowitz, fils d'Étienne, élevé chez les Turcs, et indifférent entre les deux religions, avoit été, en 1442, rétabli dans ses états par Amurath II, qui avoit épousé sa fille Cantacusène (2). Tour à tour allié des chrétiens et des Turcs, il conserva pendant sa vie la bienveillance des derniers, mais il mourut en 1457; son fils Lazare mourut en 1458. Alors Mahomet II s'empara de la Servie, qu'un testament de Lazare avoit léguée au Saint-Siége, et que le sultan réclamoit comme héritage de la veuve d'Amurath II (3).

Dans la même année 1458, on vit disparoître les restes du duché d'Athènes, qu'une suite de révolutions avoit fait parvenir à la maison florentine des Acciaiuoli. Après la conquête de Constantinople par les Latins, les maisons françoises de la Roche, puis de Brienne, et la maison catalane des bâtards de Sicile, avoient possédé le duché d'Athènes, qui comprenoit, avec le terri-

(1) *Annales Ecclesiastici ad ann.* 1443, §. 15, T. XVIII, p. 282. — *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 326. — *Leunclavius Pandectæ, Hist. Turcicæ Byzant.* T. XVI, p. 322.

(2) *Marini Barletii Scodrensis, Histor. Scanderbegii.* L. III, p. 61.

(3) *Philippi Callimachi de rebus Uladislai.* L. II. *Rer. Ungaric. Script.* T. I, p. 492.—*Oratio Æneæ Sylvii in conventu Francofurtensi. Inter ejus epistolas*, n° 131. — *Rayn. Ann.* 1454, §. 4, p. 420.—*Bulla Calixti III, P. M.* 15 *martii* 1458. *Rayn. ad ann.* §. 18, p. 513. — *Phranza Protovestiarius.* L. III, c. 22. *Byzant.* p. 115, T. XXIII.

toire de cette antique république, celui de ses plus illustres rivales, de Thèbes, de Corinthe, de Mégare et de Platée. La maison Acciaiuoli, établie en Grèce dès l'an 1364, avoit déjà donné plusieurs souverains à Athènes et à Thèbes, lorsqu'Antoine II mourut en 1435. Son fils François se réfugia à la cour d'Amurath II, dont il implora la protection, tandis que Renier II, frère d'Antoine, vint de Florence à Athènes, et fut installé dans le gouvernement (1).

Renier II ou Neri mourut après la conquête de Constantinople; sa femme, qui avoit de lui un fils en bas âge, recourut, pour se maintenir, à la protection du sultan; elle distribua des présens considérables aux favoris de Mahomet II, et elle se fit reconnoître pour duchesse. Peu après elle se laissa séduire par une folle passion pour le fils de Pierre Priuli, sénateur vénitien, gouverneur de Nauplie; elle lui fit offrir de le faire duc d'Athènes, s'il vouloit l'épouser et pour cela se défaire de sa propre femme. Le jeune Priuli consentit au crime qui lui étoit proposé, mais il en retira peu de fruit. Les Athéniens, indignés du marché honteux qui leur avoit donné un nouveau souverain, recoururent à Mahomet II, et lui demandèrent pour duc ce même François Acciaiuoli, qui s'étoit réfugié à la cour de son père. François s'empara

(1) *Ducange, Tables généalog.* T. XX, p. 161.

CHAP. LXXIX. d'Athènes sans opposition ; il fit arrêter la veuve de Neri son prédécesseur, et la retint quelque temps en prison à Mégare. C'étoit l'ordre qu'il avoit reçu de Mahomet; bientôt il le dépassa et fit mourir cette princesse. Le sultan s'empressa de punir une rigueur qu'il n'avoit pas commandée. Omar, fils de Turachan, pacha de Thessalie, vint mettre le siége devant Athènes. François Acciaiuoli se défendit long-temps dans la citadelle : il la rendit enfin au mois de juin 1456, mais en vertu d'une capitulation qui lui assuroit en retour la seigneurie de Thèbes et le gouvernement de la Béotie. Deux ans après il perdit l'un et l'autre avec la vie. Mahomet II fit étrangler François Acciaiuoli en 1458, parce qu'il le soupçonnoit d'avoir formé quelque complot pour rentrer dans Athènes (1).

Les deux frères qui se partageoient le Péloponnèse, Thomas et Démétrius Paléologue, avoient éprouvé à leur tour la puissance du sultan. Pour acheter la paix de lui, ils lui avoient cédé Corinthe, alors détachée du duché d'Athènes,

(1) *Laonicus Chalcocondyles, de rebus Turcicis* L. VIII, p. 187, 188; et L. IX, p. 200. *Byzant.* T. XVI. — *Ducange, Hist. de Constantin. sous les emp. franç.* L. VIII, chap. 44, p. 148. T. XX. *Byz.* — *Scipione Ammirato, Stor. Fior.* L. XXIII, p. 91. — Il reste à Athènes plusieurs monumens de la domination des Acciaiuoli : quelques familles prétendent tirer d'eux leur origine; et dans le grec moderne d'Athènes, on reconnoît quelque mélange du dialecte florentin.

Patras et plusieurs autres de leurs meilleures villes. Cependant ils furent assez insensés pour ne pas sentir la nécessité de demeurer unis, sous le poids de calamités communes. Ils cherchèrent alternativement à se surprendre des villes; chacun d'eux assiégeoit celles de son frère, au lieu de défendre les siennes, et ils employoient comme soldats les Albanois répandus dans le Péloponnèse, qui pilloient tous les Grecs indistinctement (1). Démétrius se mit sous la protection de Mahomet II, et lui promit sa fille en mariage. Mahomet vint le joindre à Sparte dans l'hiver de 1460 (2), et le contraignit à renoncer à ses états, pour aller vivre à Andrinople d'une rente que lui payoit le sultan. C'est là que Démétrius Paléologue mourut en 1471 (3). D'autre part, Thomas son frère, fuyant devant Mahomet, se retira d'abord à Corfou d'où il passa à Ancône, le 16 novembre 1461, pour solliciter les secours de Pie II et du duc de Milan. Il portoit avec lui, comme titre de recommandation auprès des princes chrétiens, la tête de l'apôtre saint André; mais ni ses reliques sacrées, ni ses droits héréditaires à l'empire de Constantinople, ne purent

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, c. 22, p. 116. — *Laonicus Chalcocondyles, de rebus Turcicis*. L. VIII, p. 188. — *Historia politica Turco Græciæ*. L. I, p. 17.

(2) *Laonicus Chalcocondyles*. L. IX, p. 195.

(3) *Histor. politica Turco Græciæ*. L. I, p. 20.

CHAP. LXXIX. émouvoir les Latins, qui ne s'armoient pas même pour leur propre défense. Sa fille, la reine de Servie, l'avoit suivi à Rome, et n'eut pas plus de succès que lui. Découragé, il retourna à Durazzo, où il mourut le 12 mai 1465; sa femme étoit morte trois ans auparavant à Corfou. Ainsi s'éteignit la famille impériale, et le Péloponnèse passa au pouvoir des Turcs, à la réserve d'un petit nombre de forteresses que Thomas avoit cédées au pape ou aux Vénitiens (1).

Ce fut en 1462 que les états chrétiens, situés sur le Pont-Euxin, furent à leur tour soumis au joug des musulmans. Sinope, Cérasus et Trébisonde paroissent s'être rendus à Mahomet II, sans faire aucune résistance, lorsqu'il s'approcha de ces villes. Le sultan accorda quelques revenus à David Comnène, empereur de Trébisonde, pour qu'il pût vivre à Monte-Mauro, lieu assigné à son exil; mais cette pension fut supprimée au premier soupçon que conçut le vainqueur; et David Comnène, qui s'étoit rendu odieux par son impiété envers son père, et son manque de foi envers son neveu dont il étoit tuteur, et qu'il avoit dépossédé, mourut assassiné bientôt après. Les princes de Sinope, de Cérasus et des autres petits états des bords du Pont-

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, c. 26., p. 122. — *Laonicus Chalcocondyles*. L. IX, p. 200. — *Crusius*, *Hist. politica Turco Græciæ*. L. I, p. 18.

Euxin, furent envoyés à Andrinople, où ils vécu- CHAP. LXXIX.
rent dans la mollesse des bienfaits du sultan (1).

Bladus Dracula, hospadar de Valachie et de Moldavie, fut attaqué par Mahomet II, immédiatement après l'empereur de Trébisonde. Une armée aussi forte que celle qui avoit conquis Constantinople, porta la désolation dans toutes les provinces de l'antique Dacie; mais le souverain de ce pays barbare avoit fait retirer toutes les femmes et tous les enfans dans des bois inaccessibles; tous les hommes étoient à cheval à sa suite, pour harceler l'armée turque, et, au milieu de ces déserts, le vainqueur et le vaincu étoient à peu près en même condition. Cependant le féroce Mahomet frémit d'horreur, lorsqu'il parvint avec son armée près de Praylab, au champ destiné par le prince chrétien, à ses exécutions. Une plaine de dix-sept stades étoit plantée de pieux, et vingt mille personnes y avoient été empalées par ordre de ce tyran atroce. Le moindre soupçon suffisoit pour qu'il infligeât cette peine; elle s'étendoit toujours à toute la famille du prétendu coupable, et l'on voyoit dans le champ de Praylab, sur ces horribles pieux, à côté des

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, c. 27, p. 123. — *Laonicus Chalcocondyles, de reb. Turc.* L. IX, T. XVI, p. 204-206. — *Turco Græciæ, Hist. pol.* L. I, p. 20. — *Demetrius Cantemir, Hist. Othom.* L. III, chap. I, §. 15, p. 108.

CHAP. LXXIX. hommes faits, des vieillards, des femmes, des enfans, dont plusieurs étoient encore à la mamelle (1). Aucun monstre ne poussa jamais la férocité aussi loin que Dracula, aucun n'inventa de plus affreux supplices. Il fut enfin victime de l'horreur qu'il avoit inspirée; ses sujets l'abandonnèrent pour son frère, qui avoit vécu dans le sérail de Mahomet II, comme un de ses favoris; et Bladus Dracula, réfugié à Belgrade, fut arrêté par les Hongrois qui le firent mourir en prison (2).

(1) *Laonic. Chalcocondyles, de reb. Turc.*, L. IX, T. XVI, p. 212. — Pie II donne beaucoup de détails encore sur les effroyables cruautés de Dracula; mais il le nomme Jean, tandis qu'il appelle Ladislas (Wladislaus, Bladus), un chef que Jean Huniades avoit donné aux Valaques en 1456. *Comment. Pii Papæ II*. L. XI, p. 296, 297. Le wayvode de Valachie étoit feudataire des rois de Pologne, et c'est dans les écrivains polonois qu'on doit chercher quelques renseignemens sur les princes valaques. Dlugoss, historien polonois, contemporain, donneroit lieu de croire que Bladus Dracula avoit usurpé la Valachie, mais qu'il étoit wayvode de Bessarabie; que son fils Radul lui succéda dans cette province, qu'il livra aux Turcs en 1474 (*Histor. Polonicæ*. L. XIII, p. 516), et que Bladus Dracula, après treize ans de captivité chez les Hongrois, fut relâché par eux en 1476, et périt la même année en Bessarabie, d'où il vouloit chasser les Turcs. *Historiæ Polonicæ*. L. XIII, p. 551.

Les Turcs nomment ce prince *Kazykluvoda*, ou le *Wayvode abondant en pieux*, l'empaleur. *Demetrius Cantemir, Hist. de l'Emp. ottoman, traduct. de Joncquières*. L. III, chap. I, §. 16, p. 108.

(2) *Laonicus Chalcocondyles*. L. X, p. 215.

Au milieu de cette désolation de la chrétienté dans l'Orient, on se sent soulagé en reposant quelque temps ses regards sur la noble résistance de George Castriot, surnommé Scanderbeg, où le bey Alexandre. Son père Jean, seigneur de Croia dans l'Albanie, de Sfétigrad et des vallées de Dibra, avoit été vaincu en 1413 par les Turcs, et forcé de donner en otage ses neuf enfans, quatre fils et cinq filles. George, le plus jeune de tous, avoit été circoncis comme ses frères, élevé dans la religion musulmane, et employé ensuite dans l'armée. Il n'avoit que neuf ans lorsqu'il fut mis entre les mains des Turcs; il en avoit dix-huit lorsque Amurath l'éleva à la dignité de sangiak, lui donna cinq mille chevaux à commander, et commença à l'employer dans les guerres d'Asie (1). La vaillance, l'adresse et la générosité de Scanderbeg le rendirent bientôt cher aux Turcs, et l'illustrèrent dans l'armée ottomane. Il contribua à ses succès en Asie et en Europe; il combattit vaillamment contre George Bulkowitz, despote de Servie, et autant de fois qu'il fut envoyé contre lui, autant de fois il rentra vainqueur à Andrinople (2).

Le père de George Castriot étoit mort en 1432. A cette époque, Amurath s'empara de Croia,

(1) *Marinus Barletius Scodrensis, De vitâ moribus ac rebus gestis Scanderbegii*. L. I, p. 7. Argentorati, folio 1537.

(2) *Marinus Barletius*. L. I, p. 13.

CHAP. LXXIX. forteresse presque imprenable, située au sommet d'une montagne, à sept lieues au nord de Durazzo, et à peu de distance de la mer. Une forte garnison musulmane y fut logée, et tout le reste du pays fut occupé par les Turcs. George Castriot, qui se voyoit dépouiller par Amurath de l'héritage paternel, dissimula dix ans encore le ressentiment qu'il en éprouvoit; il continua à rendre les services les plus signalés au sultan, et il rejeta avec douceur les offres des seigneurs épirotes qui l'invitoient à se mettre à leur tête. L'occasion favorable qu'il attendoit se présenta enfin à lui, après la grande victoire remportée en 1442, près de Sophie et de la Morava, par Jean Huniades, wayvode de Transylvanie, et par Wladislas, roi de Hongrie (1). Le pacha de la Romanie y avoit été complètement défait; Scanderberg arrêta dans sa fuite le secrétaire de ce pacha, et le contraignit à lui expédier un ordre adressé au commandant de Croia, pour qu'il lui remît cette forteresse, comme s'il en avoit été nommé gouverneur par le sultan : ensuite ce secrétaire et tous les Turcs qui servoient sous lui, puis tous ceux de la garnison de Croia, enfin tous ceux qui se trouvoient épars dans l'Épire et

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 15.—*Philippus Callimachus Experiens. de rebus Uladislai*. L. II. *Rer. Ungaric. Script.* T. I, p. 492. —*Demetrius Cantemir*. L. II, chap. IV, §. 30. p. 91. Traduct. franç.

l'Albanie, furent sacrifiés à une politique barbare, et massacrés par ses ordres (1). Déjà douze mille chrétiens s'étoient rangés sous ces étendards, lorsque, suivant son historien, il leur parla ainsi : « Je ne vois, mes amis, dans cette « révolution rien de nouveau, rien d'inattendu. « Je n'avois jamais douté de votre courage, de « votre vieille fidélité à mon père, de la noblesse « de vos sentimens; je n'avois, non plus, jamais « douté de moi. Souvent, tandis que je parois-« sois servir le tyran, vous m'avez invité à en-« treprendre votre défense, et je le rappelle avec « orgueil. Lorsque, ne voyant aucune espérance « certaine, aucune pensée arrêtée, je vous ren-« voyois tristement à vos maisons, vous croyiez « sans doute que j'oubliois ma patrie, mon hon-« neur, et notre liberté; alors cependant, sous « ce silence même, je servois vos intérêts et les « miens. Il s'agissoit de choses qui doivent être « faites avant que d'être dites, et je voyois bien « que vous aviez besoin de frein plutôt que d'ai-« guillon. Je vous ai caché mes desseins et ma « volonté, non que je me défiasse de votre foi, « mais parce que l'amour de la liberté entraîne « bien plus qu'il ne se laisse conduire; dès que « vous auriez entrevu la moindre occasion de la « recouvrer, vous auriez bravé mille morts, vous « auriez conjuré contre vous mille épées; et ce-

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 20.

CHAP. LXXIX. « pendant, si nous échouions dans une seule tentative, nous perdions pour jamais l'occasion « de secouer le joug, nous périssions dans les « supplices, et ceux qu'on auroit épargnés au- « roient été réduits à une servitude cent fois pire « que celle qui finit pour nous. Vous pouviez « choisir au milieu de votre nation d'autres restau- « rateurs de votre liberté; mais, d'après la vo- « lonté de Dieu, vous avez préféré attendre cette « liberté de moi, plutôt que de la chercher vous- « mêmes. De si nobles courages, élevés dans « l'indépendance, n'ont pas dédaigné de demeu- « rer dans les fers honteux des barbares, pour « attendre que je me joignisse à eux. Mais com- « ment puis-je usurper le nom de votre libéra- « teur? Non, sans doute, ce n'est pas moi qui « vous ai apporté la liberté, je l'ai trouvée chez « vous. A peine avois-je touché votre sol, à peine « aviez-vous entendu mon nom, que vous êtes « accourus, que vous avez volé, comme si vos « pères, vos frères, vos enfans, vous étoient « rendus du sein des morts; comme si tous les « dieux étoient descendus sur la terre. Ce n'est « point moi qui vous ai donné des armes, je « vous ai trouvé armés; ce n'est point moi qui « ai conquis cette ville, cet empire, c'est vous « qui me les avez donnés. Partout j'ai trouvé la « liberté dans vos cœurs, sur vos fronts, sur « vos épées, sur vos lances; vous vous êtes con-

« sidérés comme de fidèles tuteurs, et vous m'avez CHAP. LXXIX.
« rétabli dans les possessions de mes ancêtres.
« Achevez l'ouvrage commencé avec tant de
« gloire et de bonheur. Croia est recouvrée; les
« vallées de Dibra sont évacuées par l'ennemi;
« le peuple entier de l'Épire est soulevé, mais il
« reste au tyran des châteaux et des forteresses.
« A ne considérer que leur force et le nombre
« des garnisons, sans doute nous avons besoin
« d'un grand art et d'une grande obstination.
« Mais c'est en présence de l'ennemi, et le fer
« ardent à la main, que nous pourrons mieux
« en juger. Levons donc nos étendards, mar-
« chons avec les sentimens des vainqueurs, et
« la fortune nous secondera (1). »

La fortune en effet seconda les Épirotes : quoique le pays où ils commençoient leur révolte, soit situé à peu près sous le parallèle de Rome, entre le 42e et le 43e degré de latitude, les hautes montagnes dont il est couvert le rendent aussi froid que la Suisse. Des neiges épaisses cachoient la terre; toutes les eaux étoient gelées, et cependant Scanderbeg réduisit en un mois Petrella Petralba et Stellusio, forteresses situées sur le sommet des montagnes; car dans ce pays sauvage, où l'ordre et la paix étoient dès long-temps inconnus, on avoit choisi pour l'habitation de l'homme, non des lieux propres au commerce ou

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 22, 23.

CHAP. LXXIX. à l'agriculture, mais des retraites inaccessibles, où un sentier étroit et pénible menoit, par de longs détours, à la cime de quelque rocher escarpé (1).

Après avoir recouvré tout ce qui avoit appartenu à son père, Scanderbeg convoqua une assemblée des princes épirotes ses égaux, non point dans ses états ou dans les leurs, mais à Alessio (Lyssus) (2), ville située entre Croia et Scutari, qui appartenoit aux Vénitiens. Les noms de ces princes épirotes, qui pendant plusieurs siècles avoient conservé le droit de protéger et de conduire à la guerre, plutôt que de gouverner des vassaux affectionnés à leur famille, se présentent rarement dans l'histoire; et la guerre de Scanderbeg est la dernière flamme qui les éclaira avant de les consumer. On voyoit à la diète d'Alessio, Arianite Thopia, qui gouvernoit le pays situé près des bouches du Cattaro; André Thopia, seigneur des monts de la Chimère, qui n'ont jamais subi le joug des musulmans; les Musacchi, alliés des Castriots; les Ducagini, qui habitent les bords du fleuve Lodrino; Leccha Zacharias, seigneur de Dayna; Pierre Spanus, seigneur de Drivast, dont la famille se prétendoit issue du grand Théodose; Leccas Dusmanus; Étienne Czernowitzch, seigneur de Montenegro,

(1) *Marinus Barletius*. L. I, p. 26.

(2) Colonie fondée par Denys l'ancien, tyran de Syracuse.

et beaucoup d'autres princes, qui dans ce congrès se trouvoient mêlés aux commandans de Scutari, d'Alessio, et des autres villes et forteresses vénitiennes (1). CHAP. LXXIX.

Cette assemblée accéda au nom de toute l'Albanie, à la guerre que Castriot faisoit auparavant aux Turcs, avec les seules forces de ses seigneuries; elle le nomma général de toute l'Épire; elle promit un subside, qui joint aux salines qu'il possédoit déjà, porta ses revenus à deux cent mille florins, et elle lui forma une armée de huit mille chevaux et de sept mille fantassins (2).

C'est avec cette petite armée que Scanderbeg soutint pendant vingt ans tous les efforts de la puissance des Turcs, et qu'il parut d'autant plus grand, que des désastres plus inouïs frappoient, à cette époque même, la chrétienté dans le Levant. Après la défaite de Warna, où Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie, fut tué, le 10 novembre 1444, et d'où Jean Huniades n'échappa qu'avec peine, pour se réfugier en Transylvanie (3), Scanderbeg, qui avoit déjà remporté l'année précédente une grande victoire sur Aly Pacha (4), recueillit les restes de l'armée hon-

(1) *Marinus Barletius*. L. II, p. 37.

(2) *Marinus Barletius*. L. II, p. 44, 45.

(3) *Turco Græciæ Hist. polit.* L. I, p. 6.—*Philippi Callimachi de rebus Uladislai.* L. III, p. 514-518. *Rer. Ungar.* T. I. —*Annal. Eccles.* 1444, §. 9, 10, p. 294.

(4) *Marinus Barletius*. L. II, p. 53.

 groise; il les fit passer par mer à Raguse, et de là en Hongrie, et il se vengea par des incursions en Servie, des secours que le Crale George Bulkowitz avoit donnés aux infidèles (1). Feyrouz, et ensuite Mustapha, deux pachas envoyés contre Scanderbeg par Amurath II, furent défaits à leur tour. Amurath suspendit quelque temps une guerre qui lui coûtoit trop de soldats; mais Scanderbeg, dédaignant le repos, profita de cette trève pour attaquer les Vénitiens, parce qu'ils avoient accepté l'héritage de Leccha Zacharias, seigneur de Dayna, et l'un des petits princes de l'Épire, qui avoit été tué par un de ses voisins (2). Cependant il étoit plus facile à Castriot de vaincre les Turcs en rase campagne, ou par des embuscades, que de s'emparer d'une seule ville fortifiée. Il assiégea vainement Dayna, et après avoir dévasté son territoire, il fit la paix avec les Vénitiens. A cette occasion il fut admis par le sénat dans le corps de la noblesse vénitienne (3).

Amurath, irrité de voir ses pachas successivement défaits par Scanderbeg, résolut, en 1449, de conduire lui-même son armée en Albanie. Le prince épirote s'attendant à voir Croia assiégée, en fit sortir les femmes et les enfans, qu'il envoya

(1) *Marinus Barletius*. L. III, p. 63.

(2) *Marinus Barletius*. L. III, p. 75.

(3) *Ibid*. L. IV, p. 100. — *Sandi Storia civile Venez*. P. II, L. VIII, p. 779.

dans les villes maritimes, ou chez les Vénitiens.
Il fit chasser au loin tout le bétail épars dans les campagnes; il prépara également Sfétigrade à une défense obstinée (1); mais au lieu de s'enfermer lui-même dans une de ses villes, il se tint à quelque distance des ennemis, pour tomber sur leurs partis détachés. Amurath, après un long siége, s'empara enfin de Sfétigrade; et l'on assura que cette campagne ne lui avoit pas coûté moins de trente mille hommes. Encore sa victoire fut-elle due à la perfidie d'un habitant, qui jeta un chien mort dans la seule citerne où l'on puisât de l'eau pour la forteresse. Les Bulgares, qui faisoient partie de la garnison, se seroient résignés à périr de soif, plutôt que de toucher à l'eau souillée par un cadavre (2).

L'année suivante Amurath revint en Épire avec quarante mille hommes, et il entreprit le siége de Croia. Il fit fondre dans son camp même les canons qu'il employa pour ses batteries, et leur calibre dépassoit de beaucoup celui des plus grosses pièces dont nous fassions usage aujourd'hui (3); quelques brèches furent ouvertes par cette redoutable artillerie; mais l'accès pour y arriver étoit si difficile, et la colline si escarpée,

(1) *Marin. Barletius.* L. IV, p. 106.

(2) *Marin. Barletius.* L. V, p. 145. — *Laonic. Chalcocondyles, de reb. Turc.* L. VII, p. 145.

(3) *Marinus Barletius.* L. VI, p. 165.

CHAP. LXXIX que les assauts des musulmans furent toujours repoussés avec un grand massacre. Pendant ce temps, Scanderbeg surprenoit des partis détachés, il pénétroit la nuit jusque dans le camp d'Amurath, et le remplissoit de carnage et d'effroi. Ces surprises fréquentes forcèrent enfin le sultan à lever le siége. L'approche de Jean Huniades, avec une armée hongroise, qui avoit déjà passé les frontières de Turquie, hâta encore la retraite du monarque othoman (1). Après cette campagne humiliante, où Amurath avoit vu ternir devant un misérable château, une gloire établie sur la défaite de tant de rois, ce vieux souverain se retira à Andrinople, où après trente-un ans de règne, il mourut subitement dans un banquet, le dixième mois de l'an 855 de l'hégire, ou l'an 1451 de Jésus-Christ (2).

Les Italiens qui avoient à peine osé secourir Scanderbeg, tandis qu'il étoit accablé par toutes les forces du sultan, le félicitèrent avec transport sur sa victoire. Alfonse, roi de Naples, lui envoya trois cent mille muids de froment et cent mille muids d'orge, pour le dédommager de la

(1) *Laonicus Chalcocondyles*, *de rebus Turcicis*. L. VII, p. 146.

(2) *Laon. Chalcocond.* L. VII, p. 155. — *Annales Turcici Leunclavii*, p. 257. Barletius raconte qu'Amurath tomba malade et mourut devant Croia, le cinquième mois du siége de cette ville. L. VI, p. 192. Rien n'est plus faux; et cependant Barletius étoit contemporain et compatriote.

récolte qu'il avoit perdue (1). Mais Scanderbeg, presque toujours heureux dans les combats, étoit toujours malheureux dans le siége des villes. Il voulut reprendre Sfétigrade, et il fut repoussé; il mit le siége devant Belgrade des Arnautes, et il fut obligé de le lever, après avoir perdu beaucoup de monde (2). CHAP. LXXIX.

Les trésors de Mahomet II, qui avoit succédé à Amurath II, et recommencé la guerre d'Albanie, trouvèrent aussi des traîtres dans le conseil de Scanderbeg. Moïse Golenthus, son confident, et le meilleur de ses capitaines, tourna ses armes contre lui. Cependant Golenthus ne put pas supporter long-temps la colère d'un héros; il revint la corde au cou se jeter aux pieds de son maître, il lui demanda grâce et il l'obtint (3). A peine avoit-il expié sa faute, lorsqu'un autre des généraux de Scanderbeg, Amésa son neveu, et en quelque sorte son collègue, passa aux ennemis (4). Il revint bientôt dans l'Épire avec un Sangiak qui commandoit l'armée turque; Mahomet II l'avoit déclaré roi d'Albanie, et Amésa avoit vu Scanderbeg fuir devant lui. Son triomphe fut de courte durée; il fut surpris dans

(1) *Marinus Barletius* L. VI, p. 193. — *Barth. Facii Rer. Gestar. Alphonsi Regis*. L. IX, p. 154.

(2) *Marinus Barletius*. L. VIII, p. 231. — *Laonycus Chalcocondyles*. L. VIII, p. 179.

(3) *Marinus Barletius*. L. VIII. p. 251.

(4) *Ibid*. L. IX, p. 253.

CHAP. LXXIX. son camp, fait prisonnier avec le Sangiak, et envoyé dans les prisons de Naples (1). Scanderbeg annonça à tous les souverains de l'Europe cette victoire, dans laquelle il prétendit que trente mille Turcs avoient été tués; en envoyant aux princes latins une partie des dépouilles et des captifs, il leur demanda des secours pour continuer la guerre (2).

Cependant, loin que les Latins formassent une croisade pour défendre Scanderbeg, ce héros fut lui-même appelé en Italie par le pape Pie II, pour défendre Ferdinand, et témoigner ainsi sa reconnoissance au fils de cet Alfonse dont il avoit reçu des bienfaits. Déjà depuis quelque temps les Turcs évitoient une guerre où ils avoient éprouvé tant de revers; Amur et Sinan, deux pachas du voisinage de l'Épire, avoient été chargés d'en garder les frontières, sans les passer jamais. Pleins de respect pour la valeur du héros albanois, ils avoient recherché son amitié et l'avoient obtenue. Les deux nations n'avoient point fait la paix; mais par une convention tacite elles avoient suspendu les hostilités, et les Épirotes se livroient sans distraction à l'agriculture et au soin de leurs troupeaux. Les sollicitations du pape ayant ensuite déterminé Scanderbeg à passer en Italie,

(1) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 275. — *Annal. Eccles. Raynald.* 1458, §. 15 et 16, T. XVIII, p. 512.

(2) *Marinus Barletius*. L. IX, p. 281.

alors il accepta les conditions honorables que Mahomet II lui avoit fait offrir, et la paix fut signée entre les deux états, le 22 juin 1461 (1). Nous avons vu que Scanderbeg vint en effet se joindre à Ferdinand à Barlette, qu'il eut part à la victoire de Troies et à la guerre de Pouille contre les Angevins. Lorsqu'elle fut terminée, le roi de Naples lui donna en récompense Trani, Monte-Gargano, et San-Giovanni Rotondo, trois villes de l'Apulie, qui, situées vis-à-vis de la Macédoine, pouvoient être pour lui un asile précieux, s'il succomboit enfin aux attaques des Turcs (2). CHAP. LXXIX.

La lutte entre Scanderberg et toute la puissance turque avoit déjà été soutenue pendant dix-neuf ans; et les Italiens, spectateurs oisifs de ce grand combat, applaudissoient au héros, sans lui fournir de secours qui le missent en état de profiter de ses victoires. Ils étoient eux-mêmes distraits par des guerres importantes, et ils ne songeoient pas encore que le danger les menaçât de si près. Mais lorsque la guerre de Naples fut presque terminée, et que Scanderbeg reprit le chemin de son pays, ils regrettèrent l'oisiveté où alloit rentrer ce champion de la foi. C'étoit

(1) *Marinus Barletius*. L. X, p. 285.—L. X, p. 306, et L. XI, p. 311. Il parle d'une trève annuelle d'abord, et d'une paix ensuite; mais les dates ne peuvent pas permettre deux traités différens.

(2) *Marinus Barletius*. L. X, p. 306.

CHAP. LXXIX. d'après leurs propres convenances, non d'après les siennes qu'ils vouloient décider de la paix ou de la guerre en Albanie. Pie II reprit alors avec ardeur le projet de croisade pour lequel il avoit assemblé à Mantoue, peu d'années auparavant, les députés de la chrétienté; d'autant plus qu'une nouvelle conquête des Turcs avoit enfin porté leurs redoutables bannières jusqu'aux frontières même de l'Italie.

Sur la route que les Turcs devoient suivre pour entrer en Italie par le Friuli, ou en Allemagne par la Carniole, se trouvoit le royaume de Bosnie, que ses âpres montagnes, et les châteaux inexpugnables dont elles étoient couvertes, pouvoient faire regarder comme la forteresse de la chrétienté. Mais les Bosniaques n'étoient pas orthodoxes; on les accusoit d'être manichéens, ce qui probablement signifioit seulement, qu'à l'exemple des Bulgares, ils avoient embrassé la réforme des Pauliciens. D'ailleurs, l'ignorance et la barbarie du peuple avoient étouffé les lumières qui distinguoient originairement cette secte. Lorsque les Bosniaques reconnurent l'approche du danger, il cherchèrent à resserrer leur alliance avec les chrétiens occidentaux, et dans l'année 1445 leur roi Étienne Thomas se réconcilia à l'Église (1). Cependant, comme il se refusa à punir ceux de ses sujets qui étoient de-

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* §. 23, p. 316.

meurés attachés à l'ancienne croyance, les Latins
entretinrent des doutes sur son orthodoxie, et considérèrent les malheurs dont son pays fut ensuite frappé comme un jugement du ciel.

La conquête de la Servie, en 1458, avoit rendu la Bosnie limitrophe des Turcs ; dès lors Mahomet II avoit demandé un tribut à son roi, et il avoit fortifié le château de Cziftin, bâti au confluent de la Save et de la Bosna, pour s'assurer, quand il le voudroit, l'entrée du pays. Le roi Étienne, fils et successeur d'Étienne Thomas, prévoyant l'orage qui alloit fondre sur lui, écrivit en 1462 à Pie II, pour lui faire connoître le danger qui le menaçoit. Les Turcs, lui disoit-il, traitent avec tant de douceur les paysans bosniaques, qu'ils en ont séduit le plus grand nombre; les seigneurs sont abandonnés dans leurs donjons par leurs vassaux; et si les Vénitiens, le pape, ou quelqu'un des peuples latins, ne vient au secours de ce pays, il va se trouver ouvert sans combat aux ennemis de la chrétienté. Cependant si la Bosnie, avec ses montagnes sauvages et ses forteresses, est encore le bastion de l'Occident, elle deviendroit, entre les mains des Turcs, un repaire d'où ils fondroient à leur gré sur l'Italie ou sur l'Allemagne. Pendant que ce royaume subsiste encore, des forces très-peu considérables suffisent pour rendre le courage à ses peuples, et engager les belliqueux Bosniaques à se sacri-

CHAP. LXXIX. fier jusqu'au dernier, pour défendre leur patrie et couvrir la chrétienté; mais, si l'on attend sa chute, les armées les plus nombreuses seront à peine en état de fermer aux Turcs l'entrée de l'Italie et de l'Allemagne. Étienne rappeloit enfin que son père avoit annoncé de même à Nicolas V la prise de Constantinople, lorsque quelques milliers de soldats latins auroient pu la sauver, et il supplioit Pie II de ne pas laisser les Latins tomber une seconde fois dans la même faute (1).

1463. Mais Pie II n'étoit point encore prêt à fournir aux Bosniaques les secours qu'on lui demandoit. Ces peuples, affoiblis par des combats précédens, et peut-être désunis par la haine entre les deux sectes chrétiennes, ne firent presque aucune résistance, lorsque Mahomet II vint les attaquer en personne. Radaces, commandant de Bobazia, alors capitale de la Bosnie, rendit cette ville sans l'avoir défendue, et se joignit aux Turcs. Le duc Étienne, qui commandoit à Jaickza, ne se défendit pas mieux. L'un et l'autre sont accusés par l'annaliste de l'Église, d'avoir été manichéens: tous deux craignirent peut-être les persécutions

(1) Cette lettre, qui est pleine de noblesse, de raison et de sentiment, est rapportée tout entière par Pie II dans son Commentaire. L. XI, p. 297. Cependant le même Étienne est accusé d'avoir étranglé sur son lit son père Étienne Thomas, qu'il soupçonnoit de retourner au manichéisme. *Familiæ Sclavonicæ, Bossinenses Bani ac Reges. Ducange.* p. 257.

que Rome demandoit avec instance au roi de Bosnie, pour prix de ses secours. Ce roi s'enfuit avec peine de Jaickza, et s'enferma dans le château d'Eluth, mais il ne put y faire une longue résistance. Au bout de huit jours, Étienne fut amené prisonnier aux pieds de Mahomet II. Le sultan lui promit de le rétablir dans ses états comme prince feudataire de la Porte, sous condition que le roi lui livreroit les clefs des soixante-dix forteresses de la Bosnie. Le captif, à la merci de son vainqueur, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui; mais dès que les drapeaux du croissant flottèrent sur tous les châteaux forts de la Bosnie, Mahomet II fit trancher la tête au roi son captif, ou, selon d'autres, le fit écorcher. Il envoya au supplice toute la noblesse, dans les champs de Blagaï; il réduisit les habitans en captivité, et il peupla de musulmans cette province, où l'on ne trouve plus aujourd'hui un chrétien, et qui est devenue le boulevard de l'empire musulman. La reine de Bosnie s'enfuit à Rome, où elle vécut des charités du pape. Par reconnoissance, elle légua au Saint-Siége tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur les états de son mari (1).

CHAP. LXXIX.

1463.

(1) *Demetrius Cantemir*. L. III, chap. 1, §. 19, p. 109. — *Comment. Pii Papæ II*. L. XI, p. 311. — *Laonicus Chalcocondyles*. L. X, p. 225. — *Annales Turcici à Leunclavio editi*. p. 257. — *Raynaldi Annales Eccles*. 1463, §. 14-17, T. XIX, p. 127. — *Bossinenses Bani ac Reges in Ducangio Famil.*

CHAP. LXXIX. 1463. Les Turcs étoient à peine établis dans leur nouvelle conquête, qu'ils commencèrent à pousser plus loin leurs ravages. La même année 1463, le ban d'Esclavonie fut enlevé par eux dans ses états, et massacré avec cinq cents de ses gentilshommes. La guerre s'approchoit toujours plus des frontières de l'Italie, et tandis que les états vénitiens n'étoient plus séparés des avant-postes musulmans que par une ou deux journées de chemin, la guerre se rallumoit aussi en Grèce entre les mêmes Vénitiens et les Turcs. Les chrétiens ne se croyoient obligés envers les musulmans à aucune des lois prescrites par le droit des gens. Un esclave du sous-pacha d'Athènes avoit volé la caisse publique, et s'étoit réfugié chez Jérôme Valaresio, commandant vénitien de Coron, avec lequel il avoit partagé les cent mille aspres que contenoit cette caisse. Les Turcs firent redemander l'esclave et l'argent; on leur répondit que l'esclave s'étoit fait chrétien, et ne pouvoit être livré aux infidèles, et l'on ne rendit point l'argent. Les

Dalmat. p. 258. — *Dlugossi, Historiæ Polonicæ.* L. XIII, p. 322. T. II. Lipsiæ, fol. 1712. Les frères mineurs de Jaickza apportèrent, dans leur fuite à Venise, le corps de saint Luc l'Évangéliste; un autre corps du même saint Luc étoit à Padoue, et sa tête à Rome; l'authenticité de ces trois reliques étoit également prouvée par des miracles. La cour de Rome, sollicitée de prononcer entre elles, s'y refusa. *Annal. Eccles.* 1463, §. 18, p. 128. — *Comment. Pii Papæ II.* L. VIII, p. 192. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 1177.

Turcs, par représailles, s'emparèrent d'Argos, CHAP. LXXIX.
où commandoit Nicolas Dandolo, et la guerre 1463.
recommença au mois de mai 1463 (1).

Louis Loredano, procurateur et capitaine général des Vénitiens, craignit que sa république ne lui reprochât d'avoir, par cupidité, allumé une guerre dangereuse. Pour prévenir cette accusation, il s'efforça de persuader à la Seigneurie que l'occasion étoit favorable pour s'emparer de la Morée; que vingt mille Grecs étoient prêts à prendre les armes, et à se ranger sous les étendards de Saint-Marc; que la presqu'île enfin étant une fois entre les mains d'une puissance maritime, ne pourroit plus lui être enlevée. L'ambition aveugla le sénat; il se résolut à la guerre; il fit passer en Morée Bertoldo, fils de Taddée, d'une branche cadette de la maison d'Este, avec quinze connétables, pour commander les soldats qu'on leveroit dans le pays. En même temps, vingt-trois vaisseaux et cinq galéaces devoient transporter et protéger les troupes italiennes. Celles-ci débarquèrent à Modon, Bertoldo d'Este les conduisit à Napoli de Malvoisie; il attaqua Argos et le reprit sans difficulté (2). Il marcha ensuite vers

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1172.

(2) *Comment. Pii Papæ II.* L. XII, p. 314. — *Andrea Navagiero, Storia Venez.* T. XXIII, p. 1122. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1173. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 202.—*Laon. Chalcocond., De reb. Turc.* L. X, p. 231.

CHAP. LXXIX. l'isthme qui attache le Péloponnèse au continent.
1463. La flotte vénitienne, commandée par Loredano, étoit dans le golfe de Corinthe ou de Lépante; le golfe Saronique ou d'Engia étoit occupé par six autres vaisseaux vénitiens, en sorte que les chrétiens, maîtres en même temps de la terre et de la mer, n'eurent pas de peine à défendre l'Hexamiglion. Cette langue de terre qui, comme son nom l'indique, n'a que six milles de largeur (1), unit au continent une péninsule qui présente trois cent soixante milles de côtes. Trente mille ouvriers furent rassemblés dans la Morée, et en quinze jours de temps ils élevèrent un retranchement en pierres sèches, de douze pieds de hauteur; il étoit défendu par un double fossé, et surmonté par cent trente-six tours. Les matériaux avoient été dès long-temps rassemblés sur la place, pour la défense du Péloponnèse contre de précédentes invasions; mais les Grecs indolens ne les avoient jamais mis en œuvre.

Pour s'assurer la possession de la péninsule, il ne suffisoit pas d'en défendre l'entrée, il falloit encore en chasser le petit nombre de Turcs qui y étoient cantonnés. A l'arrivée des Vénitiens, un camp de quatre mille chevaux couvroit Co-

(1) L'Hexamiglion a bien moins de six milles de largeur au point le plus étroit. Apparemment que son nom désigne la mesure et le développement des retranchemens qu'on y avoit élevés.

rinthe; ils se retirèrent au-delà de l'isthme, après un premier combat. Benedotto Coléoni soumit toute la Laconie, à la réserve de la seule forteresse de Misitra, mais il fut tué sous ses murs; Giovani Magno se rendit maître de l'Arcadie; cependant il échoua devant le château de Léontari, à deux lieues des ruines de l'ancienne Mégalopolis. Le reste de la Morée, à l'exception de Corinthe, obéissoit aux Vénitiens. Bertoldo rassembla toute son armée pour faire le siége de cette dernière ville, la plus forte et la plus peuplée de la presqu'île. Dans les deux premiers assauts, quelques ouvrages extérieurs furent enlevés; mais, au troisième, le général fut blessé d'une pierre à la tempe, et il mourut au bout de douze jours (1). L'armée, découragée par la perte de son chef, et rebutée par la rigueur de l'hiver qui avoit commencé, abandonna le siége. Les habitans, redoutant les cruelles vengeances des musulmans, n'osoient point se déclarer pour la république.

1463.

1464.

Bientôt on annonça que Mahomet, pacha de Livadie, s'avançoit avec une armée considérable; les plus effrayés en portoient la force à quatre-vingt mille chevaux. Bettino de Calcina, qui avoit succédé à Bertoldo d'Este dans le commandement des Vénitiens, n'osa point attendre l'ennemi. Il

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 203.—*Navagiero, Stor. Venez.* p. 1122.

CHAP. LXXIX. abandonna l'isthme pour s'enfermer dans des
1464. places fortes, et cette lâcheté perdit la Morée (1). Le pacha de Livadie étoit si loin d'en pouvoir faire la conquête, que lorsqu'on lui avoit annoncé que deux mille fusiliers gardoient l'Hexamiglion, il avoit écrit au sultan pour excuser d'avance le peu de succès auquel il devoit s'attendre. Il rebroussoit chemin, lorsqu'un Albanois, traversant le golfe d'Engia, lui apporta de Corinthe la nouvelle de la retraite des Italiens. Il partit donc de Platée, et, passant de nuit le Cithéron, il vit les vaisseaux vénitiens qui occupoient encore les deux mers. A peine en put-il croire ses yeux, lorsqu'il trouva les fortifications de l'isthme abandonnées. Les forteresses, dans lesquelles l'armée découragée des Vénitiens s'étoit dispersée, n'opposèrent presque point de résistance; Argos fut repris pour la troisième fois, et l'armée turque, s'avançant en deux divisions sur Léontari et sur Patras, chassa devant elle les Latins, et passa au fil de l'épée tous les Grecs qui s'étoient déclarés pour eux. Les seules places fortes que les Vénitiens possédoient avant la guerre, demeurèrent à l'abri de cette
1463. rapide conquête (2).

(1) *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*. p. 1176. — *Laon. Chalcocond.* L. X, p. 232.

(2) *Laon. Chalcond.* L. X, p. 233. Cet historien grec nous manque à la fin de cette campagne. Avec l'indépendance de la Grèce, on voit finir, à cette époque, tous ses monumens historiques.

La guerre des Vénitiens et des Turcs, celle de Bosnie et celle d'Esclavonie avoient ranimé le zèle de Pie II. Ce pontife, libre des soucis que lui avoit donnés jusqu'alors la succession au royaume de Naples, avoit assemblé un consistoire, et avoit représenté aux cardinaux qu'il étoit temps de commencer cette guerre sacrée, à laquelle il s'étoit engagé dès son assomption au pontificat. « Chaque année, dit-il, les Turcs « dévastent quelque nouvelle province de la « chrétienté; dans celle-ci nous leur avons vu « conquérir la Bosnie, et massacrer le roi de « cette nation. Les Hongrois sont effrayés, tous « les peuples voisins sont frappés de terreur: et « nous, que ferons-nous? Exhorterons-nous les « rois à marcher à leur secours, à repousser l'en- « nemi de nos frontières? Mais nous l'avons déjà « tenté en vain. On a peu de crédit quand on dit « aux autres: *allez;* peut-être le mot *venez* aura- « t-il plus d'effet sur eux; je veux le tenter à son « tour. J'ai résolu de marcher moi-même à la « guerre contre les Turcs, et d'inviter ainsi par « des faits, autant que par des paroles, les princes « chrétiens à me suivre. Peut-être, lorsqu'ils « verront leur maître et leur père, le pontife ro- « main, le vicaire de Jésus-Christ, vieux et ma- « lade, partant pour la guerre sacrée, ils rou- « giront de rester chez eux, ils prendront les « armes, et ils embrasseront enfin avec tout leur

CHAP. LXXIX.

1463.

CHAP. LXXIX. 1463.

« courage la défense de notre sainte religion. Si « nous ne pouvons exciter les chrétiens à la guerre « par cette voie, nous n'en savons aucune autre. « Sans doute, notre vieillesse rend l'entreprise « hasardeuse, et nous marchons à une mort « presque assurée, mais nous ne la refusons point. « Nous devons mourir une fois, et le lieu de « notre mort n'est pas ce qui importe à la chré- « tienté. Vous aussi, qui nous avez exhorté si « souvent à la guerre contre les Turcs; vous, « cardinaux, membres de l'Église, vous devez « suivre votre chef..... Nous l'avons promis au « duc de Bourgogne, nous l'avons promis aux « Vénitiens; une flotte redoutable de Venise nous « accompagnera et dominera la mer; les autres « puissances d'Italie nous suivront. Le duc de « Bourgogne entraînera l'Occident avec lui (1); « du côté du nord, le Turc sera pressé par le « Hongrois et le Sarmate; les chrétiens de la « Grèce se souleveront, et ils accourront dans « nos camps. Les Albanois, les Serviens, les

(1) Ce fut dès l'année 1453, et sur la nouvelle de la prise de Constantinople, que le duc Philippe de Bourgogne fit vœu, avec la plus grande partie de sa noblesse, de marcher à la croisade. L'engagement en fut pris au milieu des fêtes de cette cour élégante, sur le faisan, avec toutes les pompes de l'ancienne chevalerie. *Chron. d'Enguerr. de Monstrelet*. Vol. III, p. 55. Deux ans après le duc engagea les états de son royaume à tripler les aides, pour subvenir aux frais de cette croisade. (*Ibid*. p. 64.)

« Épirotes se réjouiront de voir arriver le jour « de la liberté, et ils nous prêteront leur assi- « stance ; dans l'Asie même, nous serons secon- « dés par les ennemis des Turcs, le Caraman et « le roi de Perse. Enfin, la faveur divine nous « donnera la victoire. Pour moi, ce n'est point « au combat que je marche ; la foiblesse de mon « corps, le sacerdoce auquel il ne convient point « de manier le fer, doivent m'en détourner. J'imi- « terai donc le saint patriarche Moïse, qui prioit « sur la montagne, tandis qu'Israël combattoit « les Amalécites. A genoux, sur une poupe éle- « vée, ou sur la cime d'un mont, j'aurai devant « les yeux la Sainte-Eucharistie ; vous m'entou- « rerez, et, avec un cœur contrit et humilié, « nous demanderons au Seigneur la victoire pour « nos soldats (1). »

CHAP. LXXIX. 1463.

Il n'y eut que deux cardinaux dans le consistoire, celui de Spolette et celui d'Artois, qui ne partagèrent pas l'enthousiasme du vieux pontife. Une bulle éloquente, datée du 22 octobre 1463, appela tous les chrétiens à la guerre sacrée ; elle annonça le rassemblement de l'armée à Ancône, et menaça des foudres de l'Église ceux qui troubleroient sa paix par des hostilités

(1) Aucune harangue n'est plus authentique, puisque celui même qui la prononça l'a insérée dans ses Commentaires. *Pie II*, Lib. XII, p. 336 à 341 ; et *Raynaldus*, *Annal. Eccles.* 1463, §. 26, p. 130. J'en ai retranché une partie.

CHAP. LXXIX. 1463.

de chrétiens à chrétiens (1). Le pape écrivit en même temps au doge de Venise, Cristoforo Moro, en invitant le vieux chef d'une république à se joindre en personne au vieux pontife de la chrétienté. Le conseil des Pregadi n'hésita pas à lui en faire prendre l'engagement. Le doge faisoit quelque difficulté de monter sur la flotte, à cause de son grand âge, et les conseillers ayant en vain essayé d'autres moyens de persuasion, Victor Cappello lui dit : « Sérénissime prince, « si votre sérénité ne veut pas s'embarquer de « bon gré, nous le ferons bien partir par force; « car nous faisons plus de cas du bien et de l'hon- « neur de ce pays, que de votre personne. » Cependant, comme le doge déclaroit ne point entendre la guerre maritime, on lui promit de lui donner pour amiral son parent Lorenzo Moro, duc de Candie (2).

Les exhortations de Pie II n'eurent point sur les princes chrétiens tout l'effet qu'il en avoit attendu. Les François, occupés des intrigues de Louis XI, et les Allemands se débattant dans l'anarchie, qui durant le règne du foible Frédéric III rendoit leur nation toujours plus impuissante, ne prirent aucune part à ce qui devoit être l'affaire de tous. Le duc de Bourgogne, qui s'étoit à plusieurs reprises engagé solennellement à la

(1) *Annales Ecclesiastici.* 1463, §. 29-40, p. 131.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1174.

croisade, s'exempta de marcher; mais Pie II trouva CHAP. LXXIX.
plus de zèle dans l'héroïque roi de Hongrie, 1463.
Matthias Corvinus, fils du grand wayvode Jean Huniades. Matthias conclut, le 12 septembre 1463, un traité avec la république de Venise, par lequel les deux parties s'engageoient à attaquer de concert les musulmans avec toutes leurs forces, et à ne poser les armes que d'un commun accord (1). Le pape ne pouvoit négliger d'appeler aussi à son aide ce Scanderbeg, dont le nom seul remplissoit les Turcs d'effroi, et dont les ports et les forteresses, situés en face de l'Italie, favoriseroient le débarquement des Latins. Mais Scanderbeg avoit accepté et juré la paix avec le sultan, et les musulmans observoient la traité avec fidélité. Quelques brigandages de troupes irrégulières, commis en Albanie, avoient même été punis par Mahomet II, avec une grande sévérité, et il avoit fait restituer au prince épirote la valeur entière de ce qui lui avoit été enlevé. Pie II chargea Paul Angelo, archevêque de Duraz, de déterminer le champion de la foi à ne point manquer au combat que les occidentaux alloient livrer pour sa cause. Il lui offrit de le délier de tous ses sermens, par la puissance souveraine de l'Église. Gabriel Trévisani, ambassadeur vénitien, appuya ses sollicitations. Scanderbeg, retenu quelque temps par ses scrupules, céda enfin

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1463, §. 50, 51, p. 136.

CHAP. LXXIX. aux instances du chef de sa religion (1). Il entra
1463. en campagne sans déclaration de guerre, et il enleva dans les provinces turques qui l'avoisinoient, soixante mille bœufs et quatre-vingt mille moutons; prenant pour prétexte de ces hostilités, les brigandages mêmes dont Mahomet lui avoit donné une ample satisfaction. Celui-ci ayant encore cherché à rétablir la paix, Scanderbeg lui répondit, le 26 mai 1463, qu'il n'entendroit à aucun traité, si Mahomet n'abandonnoit, avant tout, le culte de son faux prophète (2).

1464. Cependant Pie II, après avoir fait ses prières dans la basilique des Saints-Apôtres, se mit en chemin le 18 juin 1464: déjà il se sentoit atteint d'une petite fièvre, et comme il ne vouloit point s'arrêter pour la soigner, il obligea par serment ses médecins à ne révéler son mal à personne (3). Dès le troisième jour de son voyage, on vint annoncer à Pie II, que la foule des croisés rassemblée à Ancône commençoit à se plaindre de ne rien trouver de prêt pour la traversée. Le vieux pontife choisit un vieux cardinal son ami, pour le représenter auprès de la multitude, exhorter

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 313. — *Comment. Pii Papæ II*. L. XII, p. 330.

(2) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 325.

(3) *Jo. Ant. Campanus, Vita Pii II*. T. III, P. II. *Rer. Ital.* — *Jacobi Cardinal. Papiensis Comment*. L. I, p. 354. *Ad Calcem Comment. Pii II.*

celle-ci à la patience, et pourvoir à ses premiers CHAP. LXXIX.
besoins. C'étoit un Espagnol, Jean Carvajal, car- 1464.
dinal de Saint-Ange. L'ayant appelé auprès de lui, il lui fit connoître l'objet de sa mission, et lui demanda en grâce, plutôt qu'il ne lui ordonna, de partir. C'étoit avec quelque pudeur qu'il imposoit un si pesant fardeau à un vieillard chargé d'années, et dont les forces s'étoient déjà brisées au service de l'Église. Mais, considérant l'importance de l'entreprise, et combien peu d'hommes étoient en état d'en venir à bout, il ne crut point devoir épargner son vieil ami. « J'assistois seul « à cet entretien (dit le cardinal de Pavie); le « langage de Carvajal fut toujours le même, plein « d'humilité et de courage. *Saint pontife, si je « suis tel que tu me croies propre à de si grandes « choses, je suivrai tes ordres sans retard, et plus « encore ton exemple. Avec ta frêle santé n'ex- « poses-tu pas ta vie pour moi et pour le reste de « tes brebis? Tu m'as écrit* VIENS, *et me voici; « tu m'ordonnes d'aller, et je vais. Ce n'est point « cette dernière partie de ma vie que je refuserai « au Christ.* Ces mots touchèrent le pontife; il « étoit d'autant plus ému, qu'il voyoit plus de « courage dans le vieillard : Jean Carvajal aimoit « uniquement Pie II, et il avoit été un des plus « ardens conseillers de cette sainte entreprise (1). »

Pie II, en approchant de la mer Adriatique,

(1) *Jacobi Papiensis Commentarior.* L. I, p. 355.

CHAP. LXXIX. 1464. rencontroit chaque jour des bandes de Croisés qui revenoient sur leurs pas, renonçant déjà à cette expédition sacrée. Parmi ceux qui s'étoient assemblés à Ancône, il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui ne demandoient pas mieux que de prendre du service; mais quand ils virent que la cour pontificale ne leur offroit d'autre paye que des indulgences, ils s'en retournèrent tous avec un mélange d'indignation et de moquerie (1). Cependant Pie II, en publiant la croisade, avoit annoncé à toute la chrétienté, que les grandes indulgences ne seroient accordées qu'à ceux qui auroient servi au moins six mois à leurs frais. Les soldats n'en avoient tenu compte, sachant bien que sans eux on feroit un rassemblement et non pas une armée; et le bas peuple étoit aussi accouru sans armes ni argent, comptant être défrayé et transporté en Grèce par un miracle. Comme cette foule déjà détrompée de ses espérances, croisoit, en se retirant, la litière du pontife qui avançoit; on voyoit se peindre sur le visage du vieillard le découragement et la douleur de commencer son entreprise sous de si fâcheux auspices (2). Lorsqu'il arriva enfin à Ancône, il y trouva encore une nombreuse multitude de gens de la plus basse classe, qui, sans chefs,

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 764. *In vita Francisci Sfortiæ*.

(2) *Jacobi Cardinal. Papiensis Comment*. L. I, p. 357.

sans argent, sans armes et sans vivres, avoient espéré que le pontife fourniroit à tous leurs besoins. Pie II fut obligé de renvoyer tous ceux qui n'avoient pas de quoi se maintenir six mois à leurs frais; il accorda cependant à leur bonne volonté les indulgences de la croisade, qu'ils avoient si peu méritées. Il promit aux autres de leur procurer leur passage sur deux galères vénitiennes; mais, comme ces galères se faisoient attendre, les Croisés perdant courage se séparèrent presque tous. CHAP. LXXIX. 1464.

Tandis que le pape voyoit ainsi s'éteindre l'enthousiasme, et se dissiper cette multitude sur laquelle il avoit compté, il donna audience à Ancône à des ambassadeurs de Raguse, qui lui annonçoient qu'une armée turque, campée à trente milles de leur ville, les menaçoit d'une destruction entière, s'ils faisoient partir les vaisseaux qu'ils avoient promis à la flotte pontificale. Pie II les exhorta à persister encore, et leur promit de leur conduire bientôt de puissans secours. Mais déjà il n'avoit plus de confiance dans les espérances qu'il vouloit leur donner (1). Il hésita s'il n'iroit point lui-même s'enfermer dans Raguse; espérant, par son danger personnel, réveiller enfin la chrétienté endormie. Cependant

(1) *Annales Ecclesiatici.* 1464, §. 38, p. 161. — *Andrea Navagiero, Storia Venez.* p. 1124. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 358.

CHAP. LXXIX. on ne tarda pas à lui annoncer que les Turcs
1464. avoient pris un autre chemin. Enfin une flotte vénitienne de douze galères, conduite par le doge Cristophe Moro, arriva devant Ancône. Pie II se fit aussitôt porter sur le rivage pour la voir, et après l'avoir parcourue des yeux, il s'écria en gémissant : « Jusqu'à ce jour il m'avoit « manqué une flotte pour ma navigation ; aujour-« d'hui c'est moi qui vais manquer à la flotte. » En effet, une dysenterie s'étoit jointe aux maux qui l'accabloient déjà, et malgré les flatteries de ses courtisans, il sentoit qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Accablé de douleur de se voir surpris par la mort, au moment où il vouloit consacrer sa vie au service de la chrétienté, il supplia le cardinal de Pavie de suivre l'expédition qu'il avoit préparée, et de monter sur la flotte ; il appela tous les cardinaux au baiser de paix ; il leur demanda de pardonner ses fautes et de prier pour lui, et il mourut entre leurs bras, le même jour 14 août 1464 (1).

(1) Pie II a écrit et publié lui-même, sous le nom de *Gobelinus*, des Commentaires sur sa vie et son pontificat. Il les termine au dernier jour de l'année 1463, au milieu de la sixième année de son règne, et avant son voyage à Ancône, pour lequel il fait des vœux. (L. XII, p. 347 et *ultima.*) Aucun des historiens de cette époque ne montre plus de justesse d'esprit, une connoissance plus universelle des hommes, des lieux, des révolutions et des gouvernemens, un plus grand art de varier son histoire, de récapituler tout ce qui appar-

La mort de Pie II détruisit toutes les espérances des chrétiens du Levant, et dissipa l'expédition qui étoit prête à partir. Quarante-huit mille florins, qu'on trouva dans sa cassette, furent envoyés, selon son désir, à Matthias Corvinus, roi de Hongrie, pour soutenir la guerre où la cour de Rome l'avoit engagé (1). Il semble que c'est là tout ce qui restoit du trésor amassé par le pontife pour la guerre sacrée. Pie II avoit compté sur la coopération puissante de tous les princes de l'Europe : il avoit voulu seulement donner l'exemple ; mais ses préparatifs n'étoient nullement proportionnés à la grandeur de son entreprise. La guerre seule de Naples, dans laquelle il n'étoit qu'auxiliaire, lui avoit coûté plus d'un million de florins ; et l'on comprend à peine que ce sage pontife ait songé à attaquer un ennemi incomparablement plus fort que le duc de Calabre, avec moins du vingtième de cette somme. Indé-

CHAP. LXXIX.
1464.

tient à chaque pays, à mesure qu'il l'introduit sur la scène. Il se fait lire avec autant d'intérêt et d'amusement que d'instruction. On sent constamment que le pontife étoit l'homme de son siècle qui avoit les opinions les plus libérales, et le plus d'instruction. Le cardinal de Pavie, son ami intime, son confident, souvent son compagnon unique, a consacré les premières pages de son Commentaire à raconter le voyage et la mort de ce grand homme. C'est un des morceaux d'histoire les plus touchans que je connoisse, et l'un de plus dignes de figurer dans une épopée. *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 361.

(1) *Annal. Ecclesiast. Raynaldi.* 1464, §. 50, p. 165. — *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. I, p. 362.

CHAP. LXXIX. 1464. pendamment de ses revenus ecclésiastiques qui étoient considérables, il avoit levé dans toute l'Europe une imposition du trentième denier de la rente, pour soutenir la guerre sacrée, et il avoit fulminé des excommunications contre ceux qui tarderoient à l'acquitter. Il avoit dans le même but autorisé le commerce des indulgences: chaque péché avoit son prix fixe, et l'indulgence plénière de toutes fautes étoit taxée à vingt mille florins. Ce trentième denier, et ce trafic d'indulgences avoient causé de grandes clameurs contre lui (1). Le mécontentement auroit été plus grand encore, si l'on avoit su que tous les trésors levés sur les fidèles avoient été dissipés pour affermir le trône de Ferdinand, de ce prince si peu digne d'estime. On doit donc convenir avec le cardinal de Pavie, que Pie II fut heureux dans sa mort comme dans sa vie; elle fut sublime aux yeux des hommes, elle fut pieuse aux yeux de Dieu, et elle le déroba aux difficultés, au moment où sa gloire alloit être compromise par d'imprudentes déterminations (2).

Pour ne pas paroître abandonner entièrement

(1) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 898-899.

(2) *Cardinalis Papiensis Epist.* 41 *apud Raynald.* 1464, §. 45, p. 163. — Simoneta ne peut croire que Pie II ait eu réellement l'intention de s'embarquer. Il prétend qu'il vouloit seulement mettre son honneur à couvert, en montrant à toute l'Europe que les princes qui devoient le seconder l'avoient abandonné. *Histor. Franc. Sfortiæ*. L. XXX, p. 744.

le projet de Pie II, les cardinaux, après avoir combié d'honneurs le doge Cristophe Moro, et lui avoir donné séance dans le consistoire, lui offrirent de joindre cinq galères armées à sa flotte, et de les solder pour quatre mois, s'il vouloit continuer la guerre sainte. Cependant, au bout de peu d'heures, ils se dédirent de leur offre, et se réduisirent à trois galères déjà armées à Venise, et qu'ils promettoient de payer. Le doge voyant que la coopération de l'Église romaine seroit presque nulle, et qu'elle ne compenseroit pas la gêne que cette alliance apporteroit aux opérations de sa république, crut plus convenable de ramener sa flotte à Venise : il partit d'Ancône le 16 août, pour se diriger sur l'Istrie, et il y reçut bientôt l'ordre du sénat de rentrer dans les lagunes et de désarmer (1).

Les cardinaux se hâtant de retourner à Rome, s'enfermèrent en conclave dans le palais du Vatican. Avant de procéder à l'élection ils s'imposèrent, pour la bonne administration et la réforme de l'Église, plusieurs lois que chacun d'eux s'engagea par serment à observer, s'il étoit favorisé par les suffrages de ses collègues. Le pape futur étoit tenu de continuer l'expédition contre les Turcs, avec toutes les forces de l'Église romaine, et d'y consacrer le produit tout entier des mines d'alun récemment découvertes. On voulut

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1180-1181.

CHAP. LXXIX. qu'il promît de ne point faire voyager la cour
1464. romaine sans le consentement des cardinaux; d'assembler avant trois ans un concile œcuménique pour travailler à la réforme de l'Église; de ne jamais porter au-dessus de vingt-quatre le nombre des cardinaux; de n'en choisir qu'un seul parmi ses parens; de ne faire entrer dans le sacré collége aucun homme qui n'auroit pas étudié le droit ou les lettres sacrées, ou qui seroit âgé de moins de trente ans. On voulut encore que le nouveau pontife promît de ne point diminuer le patrimoine de l'Église; de ne point déclarer la guerre sans le consentement des cardinaux; on voulut qu'il prît leurs suffrages à haute voix, et non à l'oreille, pour qu'on ne lui vît plus prononcer, comme résultat de la délibération, une décision contraire au vote de chacun des délibérans. On voulut qu'il n'employât jamais dans ses diplômes la formule : *Sur la délibération de nos frères*, quand il ne les auroit pas consultés. Enfin on exigea qu'il se fît relire chaque mois ces conditions dans le consistoire, et que ses cardinaux examinassent deux fois par année, hors de sa présence, s'il les avoit exécutées fidèlement (1).

Après avoir en quelque sorte donné, par ce concordat, une constitution nouvelle à la répu-

(1) *Jacobi Card. Papiens. Commentar.* L. II, p. 366. — *Raynaldi Annales Eccles.* 1464, §. 52, p. 165.

blique de l'Église, les cardinaux procédèrent à l'élection. Elle se fit avec plus d'accord et de promptitude qu'aucune des précédentes. Pierre, cardinal de Saint-Marc, de la famille des Barbi de Venise, âgé de quarante-huit ans, fut élu le 16 septembre. Il voulut d'abord se faire appeler Formose; mais comme il étoit en effet d'une beauté remarquable, on le dissuada de prendre un nom qui auroit indiqué un orgueil tout humain. Il se fit appeler Paul II (1). C'est ce pontife qui a acquis une triste célébrité par la persécution qu'il exerça contre les gens de lettres. Mais bien auparavant il démentit les espérances qu'on avoit conçues de lui. On ne s'étoit pas contenté du serment qu'il avoit prêté en commun avec tous les cardinaux, sur les devoirs du pape futur; on le lui fit renouveler et signer au moment de son élection. Cependant il ne fut pas plus tôt couronné, qu'il annula cette constitution; il voulut avoir, pour cet acte de mauvaise foi, l'assentiment de tous les cardinaux; il obtint celui du plus grand nombre, moitié par prières, moitié par menaces. Le cardinal de Pavie confesse en rougissant qu'il céda lui-même à cette séduction; mais il honore Jean Carvajal pour y avoir résisté (2).

1464.

(1) *Comment. Jacob. Card. Pap.* L. II, p. 368.—*Raynaldi Ann. Eccl.* §. 53-54, p. 166.

(2) *Comment. Jacob. Cardin. Pap.* L. II, p. 371.—*Raynald. Ann.* §. 57-60, p. 167.

CHAP. LXXIX. Paul II assembla, dès le commencement de 1464. son règne, un consistoire, pour délibérer sur les moyens de poursuivre la guerre sacrée, et il y admit les ambassadeurs des puissances qui venoient le féliciter sur son élection. Leur présence donnoit à cette assemblée l'apparence d'une diète de toute l'Italie, et le pape en profita pour répartir, entre ses divers états, le subside annuel qui devoit servir à maintenir l'armée de la chrétienté (1). Mais, comme les ambassadeurs étoient sans mission pour cet objet, ils se contentèrent de promettre qu'ils en écriroient à leurs commettans; on ne leur donna point de réponse, et la ligue de l'Italie fut abandonnée, comme la croisade de Pie II (2).

Les Vénitiens, seuls entre les puissances d'Ita-

(1) Voici comment cette somme fut répartie; cette convention donne une idée de la richesse proportionnelle des états d'Italie.

Le pape dut payer.	100,000	florins.
Les Vénitiens.	100,000	
Le roi Ferdinand.	80,000	
Le Duc de Milan.	70,000	
Les Florentins.	50,000	
Le duc de Modène.	20,000	
La république de Sienne.	15,000	
Le marquis de Mantoue.	10,000	
La république de Lucques.	8,000	
Le marquis de Montferrat.	5,000	
Total.	458,000	florins.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 62, p. 168. — *Cardinalis Papiensis Epistola* 54.

lie, demeurèrent chargés du fardeau de la guerre CHAP. LXXIX.
contre les Turcs; et cependant, presque à la 1464.
même époque, ils en avoient entrepris deux autres, qui ne leur laissoient pas la libre disposition de leurs forces. Toutes deux, il est vrai, n'eurent qu'une très-courte durée; la première fut commencée et terminée en 1463, pendant que Pie II vivoit encore; la seconde éclata deux ans après. Les habitans de Trieste, qui dépendoient de l'empereur Frédéric III, archiduc d'Autriche, avoient élevé la prétention de forcer tous les marchands qui se rendoient du golfe Adriatique en Allemagne, à passer par leur ville. Les Vénitiens n'avoient garde d'admettre un privilége aussi ruineux pour leur propre commerce. Ils n'hésitèrent point à attaquer Trieste, malgré la protection impériale, et à forcer cette ville à renoncer à la prérogative qu'elle réclamoit. Pie II se hâta d'offrir sa médiation pour arrêter des hostilités qui pouvoient amener une guerre dangereuse sur les frontières mêmes de la Turquie. Le traité dans lequel il intervint fut signé le 17 décembre 1463; et, pour reconnoître la condescendance de la république, il rendit, à sa sollicitation, ses bonnes grâces à Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, que les Vénitiens vouloient mettre à la tête de leur armée dans la Morée (1).

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1178. —

CHAP. LXXIX. L'autre guerre, dans laquelle ils s'engagèrent 1465. en 1465, pouvoit compromettre davantage encore les intérêts de la chrétienté dans le Levant. Ils attaquèrent la religion de Saint-Jean de Jérusalem et le grand-maître de Rhodes, pour punir ces chevaliers d'avoir arrêté deux vaisseaux de commerce de la république, à bord desquels se trouvoient plusieurs marchands maures et égyptiens. L'honneur du pavillon de Saint-Marc et l'hospitalité accordée à des étrangers avoient été violés par une piraterie vainement déguisée sous le manteau de la religion; tous les passagers musulmans avoient été mis aux fers. Le sénat envoya dans l'île de Rhodes la même flotte qui avoit été armée pour accompagner Pie II. Elle se partagea en deux divisions, et fit en même temps deux débarquemens, au levant et au couchant de l'île : pendant trois jours, les Vénitiens pillèrent et brûlèrent tous les alentours de la capitale, jusqu'à quinze milles de distance, et ils ne se retirèrent que lorsque le grand-maître leur eut fait rendre leurs captifs (1).

Dans le Péloponnèse, la campagne de 1464 n'avoit été signalée par aucun combat. Les Vénitiens avoient laissé piller tout le voisinage de Coron et de Modon, où ils étoient enfermés. A

M. A. Sabellico. Deca III, L. VIII, f. 203, v. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 897.

(1) *Andrea Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1124.

leur tour ils avoient ravagé l'Arcadie avec trois mille hommes. Les deux armées accabloient également et sans pitié les malheureux Grecs, sur lesquels elles se vengoient toujours de la résistance de leurs ennemis. La flotte vénitienne s'empara de l'île de Lemnos ou Stalimène, qui lui fut cédée par un corsaire de la Morée. Elle se partagea ensuite entre les ports de Modon, de Zonchio, de Coron et de Napoli, où elle passa l'hiver (1).

CHAP. LXXIX. 1465.

Au commencemeut de l'année 1465, Orsato Giustiniani succéda à Louis Loredano, dans le commandement de la flotte vénitienne. Il la réunit à Coron, où il se trouva avoir trente-deux galères sous ses ordres. C'étoit bien plus que les Turcs ne pouvoient lui en opposer. Mais cette supériorité ne lui fit tenter aucune entreprise glorieuse. Il fit la guerre en pirate, plutôt qu'en soldat. Lorsqu'il réussit à prendre des vaisseaux marchands aux ennemis, il fit tailler en morceaux, pendre ou noyer tous ceux qui les montoient. Il attaqua de nuit Mételin, dans l'île de Lesbos, et, dans la première surprise, il y fit trois cents Turcs prisonniers. Il en fit empaler le plus grand nombre, noyer d'autres, et ceux à qui il accorda le plus de faveur furent pendus. Il donna ensuite deux assauts à la forteresse de

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 204, v.—*Marin Sanuto vite de' Duchi.* p. 1179.

CHAP. LXXIX. Mételin; l'on y combattit avec un acharnement 1465. inouï; les Turcs, avertis du sort qui les attendoit, se défendirent en désespérés; enfin, un renfort de deux mille chevaux leur arriva sur le rivage opposé, et Giustiniani fut obligé de lever le siége, après y avoir perdu cinq mille hommes. Mais ce mauvais succès l'accabla d'une telle douleur, qu'à son retour à Modon, il y mourut demi-heure après s'être fait débarquer sur le rivage. Le même Sabellico, qui raconte ces actions féroces, ajoute: « Telle fut la fin d'Orsato « Giustiniani, que l'élévation de son âme et sa « courtoisie avoient rendu illustre, entre ses pa« reils. » La plus atroce barbarie exercée contre des infidèles, n'étoit pas considérée comme pouvant diminuer en rien l'estime qu'on devoit à un homme de bien; elle étoit presque toujours la preuve d'un zèle plus ardent pour la religion (1).

D'autre part, l'armée de terre étoit tombée dans une embuscade aux champs de Mantinée, elle y avoit perdu quinze cents hommes, taillés en pièces avec Cecco Brandolini et Jean de la Tela qui la commandoient. A cette époque même, Sigismond Malatesti débarqua en Morée, amenant avec lui environ mille hommes d'armes; mais ce renfort n'étoit point suffisant pour réparer les pertes de l'armée vénitienne, ou lui

(1) *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VIII, f. 205. — *Istoria Bresciana di Cristoforo da Soldo*. p. 899.

donner de meilleures chances de succès. Malatesti, confondu de voir à quel petit nombre de soldats elle étoit réduite, et à quelle misère on l'abandonnoit, exprima vivement ses regrets d'en avoir accepté le commandement (1). Il entreprit cependant le siége de Misitra, bâtie près des ruines de Sparte. Il se rendit sans peine maître de la ville; mais le château, bâti sur des rochers dont les aspérités permettent à peine aux soldats de mettre un pied l'un devant l'autre, lui opposa une opiniâtre résistance, et fut enfin ravitaillé par les Turcs. Avant de se retirer, Malatesti brûla Misitra qu'il avoit occupée. C'est ainsi que la ruine des Grecs étoit accomplie par les armes des Latins, et que la croisade entreprise pour le soulagement des chrétiens orientaux, les accabloit seuls de toutes les calamités de la guerre. Avant que l'année se terminât, Malatesti fut averti que Paul II songeoit à lui enlever la seigneurie de Rimini. A cette nouvelle, il quitta en toute hâte la Morée, et revint en Romagne pour se défendre (2).

1466.

La flotte dont Victor Cappello vint prendre le commandement l'année suivante, ajouta encore aux désastres de la guerre et à la désolation des Grecs. L'île de Négrepont ou l'Eubée, apparte-

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 205. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1181.

(2) *Marin Sanuto, Vite.* p. 1182.

CHAP. LXXIX. 1466. noit aux Vénitiens; un bras de mer qui les séparoit du continent, suffisoit pour les y mettre en sûreté; mais ils ne réussissoient à se maintenir dans aucune de leurs conquêtes de terre-ferme. Cappello passa le détroit de l'Eurype; il débarqua ses troupes à Aulis, le rendez-vous de la Grèce dans la guerre de Troie; il se rendit maître du Pyrée, il attaqua Athènes, dont les foibles murailles furent bientôt renversées; ses portes furent brûlées, et cette ville, qui étoit encore une des plus riches et des plus peuplées de la Grèce, fut livrée au pillage. Les soldats, et jusqu'aux galériens de l'armée, s'enrichirent des dépouilles de ceux qu'on avoit prétendu délivrer; et à peine cette exécution cruelle étoit-elle achevée, que les Vénitiens se retirèrent précipitamment sans être poursuivis, et remportèrent leur butin à Négrepont (1).

Une expédition pareille fut tentée sur Patras, ville moins illustre, mais presque aussi opulente; car les fugitifs du reste de la Grèce s'y étoient réunis et y avoient apporté de grandes richesses. Cappello avoit séduit des traîtres qui avoient promis de lui livrer le château. Il arriva devant Patras avec vingt-trois galères et trente-six moindres vaisseaux; il mit à terre Nicolas Ragio avec deux cents chevau-légers, et Jacques Barbarigo,

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 206. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1183.

provéditeur, avec quatre mille fantassins. Ceux-ci, en entrant dans le faubourg, à un mille de distance de la ville, se jetèrent aussitôt dans les maisons pour les piller; ainsi dispersés, ils furent hors d'état d'opposer aucune résistance à trois cents Turcs, qui tombèrent sur eux à l'improviste, et qui les taillèrent en pièces. A peine, sur toute la troupe débarquée, mille hommes réussirent-ils à s'échapper. Barbarigo, renversé de son cheval, mourut foulé aux pieds dans le combat, mais le commandant turc fit empaler son cadavre; il soumit au même supplice Nicolas Ragio, commandant de la cavalerie, qui étoit tombé vivant entre ses mains. Victor Cappello ne perdit cependant pas courage; ce mauvais succès étoit dû à l'indiscipline de ses troupes, non à la vigueur de l'ennemi. Il débarqua le reste de son armée, et au bout de huit jours il tenta une nouvelle attaque sur Patras. L'assaut continua pendant quatre heures, mais les Vénitiens furent enfin repoussés, après avoir laissés plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Victor Cappello, affoibli par ces deux défaites, honteux de tant de mauvais succès, resta dès lors dans l'inaction pendant huit mois entiers, au bout desquels il mourut à Négrepont. Jacob Veniero, qui lui succéda, ne fit, pendant seize mois qu'il commanda en Grèce, autre chose que défendre les forteresses

1466.

CHAP. LXXIX. qui lui étoient confiées, sans tenter rien contre
1466. l'ennemi (1).

Tandis qu'une guerre si déshonorante pour le nom latin, si calamiteuse pour les Grecs, se continuoit avec tant de brigandages et si peu de valeur; tandis que la barbarie des troupes vénitiennes forçoit leurs alliés naturels à faire cause commune avec les musulmans, s'ils vouloient sauver leurs villes du pillage, leurs femmes du déshonneur, leurs enfans de la captivité, la guerre se continuoit aussi en Albanie avec une férocité peut-être égale; mais du moins elle ne frappoit que des ennemis, et elle étoit rachetée par plus d'héroïsme.

1464. Ballabanus Badera avoit envahi l'Épire avec quinze mille chevaux, lorsqu'à peine la mort de Pie II pouvoit y être connue. Né lui-même de parens albanois et vassaux de Castriot, mais élevé dans la religion musulmane, il conservoit pour le héros de sa patrie un respect qu'il lui témoigna dès le commencement de la guerre, en lui envoyant des présens. Scanderbeg n'y répondit que par des railleries provocantes. Il envoya une pioche, un soc de charrue et une faux à Ballabanus; en l'invitant à retourner au métier de ses

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 206, v. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1184. — *Andr. Navagiero, Stor. Venez.* p. 1125.

pères, et à laisser la conduite des armées à des hommes nés pour les commander, car le grand art de la guerre ne pouvoit être connu par des paysans comme lui. Ballabanus jura de se venger d'une insulte gratuite, et d'autant plus blessante qu'elle lui étoit faite en retour d'un hommage flatteur (1). CHAP. LXXIX. 1464.

Ballabanus ne réussit pas à vaincre Scanderbeg, mais il ne lui livra pas une bataille qui ne laissât aux Épirotes des regrets cuisans. Castriot n'avoit que quatre mille chevaux à opposer à quinze mille, et que quinze cents fantassins pour combattre trois mille musulmans. L'art de la guerre n'étoit point encore assez perfectionné pour qu'aucun général sût faire un bon usage d'une armée nombreuse; Scanderbeg ne les aimoit point, et il avoit coutume de dire que celui qui ne savoit pas vaincre son ennemi avec huit ou tout au plus douze mille hommes, ne le sauroit pas mieux avec un nombre bien plus considérable (2). Les deux camps étoient placés à peu de distance l'un de l'autre, dans la riante vallée de Valchalia. Derrière les musulmans étoit un défilé où Scanderbeg devina sans peine qu'ils avoient placé une embuscade; il en prévint ses soldats avant d'engager le combat, et il les exhorta à ne point poursuivre leur victoire au-delà des extrémités

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 334.

(2) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 334.

CHAP. LXXIX. de la plaine, et à s'arrêter d'eux-mêmes devant 1464. les fourches de Valchalia. Les musulmans qui l'avoient attaqué, ayant été repoussés, se retirèrent en effet en désordre par le défilé. La prévoyance et les exhortations de Scanderbeg ne purent retenir huit de ses plus valeureux officiers. Sourds aux prières et aux ordres de leur chef, ils s'engagèrent dans le défilé; quoique attaqués aussitôt sur les flancs, ils le traversèrent tout entier; mais couverts de blessures, et accablés par le nombre des ennemis, ils furent enfin faits prisonniers. Moïse Golenthus, le même qui avoit une fois passé aux ennemis, étoit le premier d'entre eux; Giurisa Wladenius, et Musacchius d'Angelina, tous deux parens de Scanderbeg, l'avoient accompagné; les cinq autres n'étoient pas moins distingués par leur naissance et leur bravoure. En vain Scanderbeg offrit de les racheter à tous prix, ou de les échanger contre les plus distingués de ses captifs; Ballabanus les avoit envoyés à Mahomet II, et ce barbare les fit écorcher vivans. A cette nouvelle, les soldats épirotes revêtirent des habits de deuil, et laissèrent croître leurs cheveux et leurs barbes; puis ils se jetèrent en furieux sur le territoire turc, et cherchèrent l'occasion de venger leurs malheureux compagnons d'armes (1).

Une seconde bataille, près d'Oronichio, dans

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 336.

la Dibra supérieure, ne satisfit qu'imparfaitement leur ressentiment : elle fut sanglante des deux parts. Ballabanus fut enfin mis en fuite, mais il ne fut pas détruit; et Mahomet II, trouvant qu'aucun de ses généraux n'avoit encore opposé une aussi heureuse résistance au héros de l'Épire, recruta de nouveau son armée, la porta à dix-sept mille chevaux et trois mille fantassins, et promit au pacha que, s'il réussissoit à vaincre Scanderbeg, ce seroit lui qui succéderoit à la couronne de l'Albanie. Ballabanus eut cependant encore le désavantage dans une grande bataille près de Sfétigrade, mais elle fut long-temps disputée. Scanderbeg fut renversé par son cheval sur un tronc d'arbre; étourdi et blessé au bras, il fut quelque temps sans mouvement; enfin il revint à lui, et réussit à mettre les musulmans en fuite, parceque ceux-ci en le voyant reparoître, crurent reconnoître la fatalité qui rendoit ce héros invincible; mais sa vaillante armée resta affoiblie par une victoire trop chèrement achetée (1).

Mahomet II et Ballabanus ne furent point rebutés par ce nouvel échec : d'après le conseil du second, deux armées, également fortes, reçurent l'ordre de pénétrer en même temps en Épire par deux points différens. Jacob Arnauth fut le collègue donné à Ballabanus; partant de la Grèce et de la Thessalie, il devoit entrer en Albanie

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 339.

CHAP. LXXIX. 1464. par le midi, et suivre la mer, tandis que Ballabanus, parti de Thrace et de Macédoine, y entreroit par les défilés des montagnes au couchant. Scanderbeg avoit l'avantage d'être toujours bien servi par ses espions, et de connoître les plans de campagne de l'ennemi, lorsque celui-ci commençoit à peine à les exécuter. Il comprit que, par sa promptitude seule, il pourroit prévenir la jonction des deux armées dirigées contre lui, et sauver sa patrie. Tandis que Ballabanus entroit dans l'Épire avec vingt mille chevaux, et quatre mille fantassins, par la vallée de Valchalia, Scanderbeg avoit formé son camp à quinze milles de distance, devant le château de Pétralba. Il n'avoit avec lui que huit mille chevaux et quatre mille fantassins, mais ces soldats étoient la fleur de toute la jeunesse albanoise (1).

Avant de livrer le combat, cependant peu s'en fallut que Scanderbeg ne fût victime de la trahison de ceux qu'il avoit chargés de reconnoître le camp ennemi; il avoit lui-même été vendu par eux. Comme il s'avançoit sur leurs traces avec cinq compagnons seulement, il tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée. La rapidité de son cheval le sauva; il s'enfuit vers une forêt, et, franchissant d'un saut un arbre renversé, qui fermoit le seul chemin praticable, il mit cette barrière entre ses ennemis et lui. Un

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 343.

seul Turc avoit un cheval assez vigoureux pour sauter par-dessus l'arbre qui arrêtoit les autres; mais Scanderbeg se retournant, abattit sa tête d'un coup de cimeterre (1). CHAP. LXXIX. 1464.

Revenu à Pétralba, Scanderbeg conduisit immédiatement son armée contre Ballabanus; et, quoiqu'il eût une distance de quinze milles à parcourir avant de joindre l'ennemi, après l'avoir franchie, il n'hésita pas à offrir la bataille. Mais le pacha, qui avoit donné rendez-vous dans cette même vallée à Jacoub Arnauth, ne vouloit point combattre, qu'il ne vît paroître ses drapeaux sur les hauteurs derrière Scanderbeg. Celui-ci mettoit au contraire tout en œuvre pour irriter Ballabanus; en même temps qu'il le faisoit harceler par ses archers et ses fusiliers, il avançoit avec le gros de son armée, et les Albanois reprochoient aux musulmans de n'oser pas combattre. Ces derniers frémissoient d'impatience, ils grinçoient les dents, et menaçoient le chef qui osoit arrêter leur ardeur. Ballabanus vit enfin que s'il persistoit, il seroit forcé dans son camp, et qu'il perdroit ainsi l'avantage qu'il pouvoit espérer de la colère de ses soldats. Il sortit donc de ses retranchemens, à la tête de son armée partagée en quatre corps : celui qu'il commandoit lui-même fut opposé à la division que conduisoit Scanderbeg, et c'est là que le combat fut le plus animé.

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 343.

CHAP. LXXIX. 1464. Cependant l'Épirote ayant réussi à tourner Ballabanus par un mouvement rapide, l'armée entière des musulmans fut jetée dans un effroyable désordre. Leur chef, après les avoir long-temps animés, soutenus, ralliés, avec autant d'habileté que de courage, s'ouvrit enfin un passage pour se retirer, suivi d'un petit nombre des siens; le reste fut tué ou fait prisonnier (1).

L'armée de Scanderbeg, qui avoit remporté cette brillante victoire, n'étoit pas encore sortie de la vallée de Valchalia, les dépouilles des vaincus n'étoient pas encore partagées entre les soldats, et les corps palpitans des musulmans étoient encore couchés sur la terre, lorsqu'un messager de Mamiza, sœur de Scanderbeg, lui arriva de Pétrella, où elle étoit enfermée avec sa famille, sous la garde d'une seule cohorte. Elle écrivoit à son frère que Jacoub Arnauth, avec seize mille chevaux, étoit entré en Épire par Belgrade, et qu'il ravageoit tout devant lui; le surnom donné à Jacoub, d'Arnauth, est le nom turc des Albanois, que ce chef désignoit; il étoit né de parens chrétiens et épirotes, mais il avoit été réduit en esclavage dès son enfance, et élevé dans la foi musulmane. Il s'étoit signalé en Asie et en Europe, dans les guerres de Mahomet II; il vint mourir sous l'épée de Scanderbeg: car celui-ci ayant conduit immédiatement son armée

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 345.

dans les montagnes de la Tyranne, où étoit Jacoub Arnauth auprès de Cassar, fit jeter devant lui un grand nombre de têtes de musulmans, de l'armée de Ballabanus, pour lui apprendre la défaite de son collègue. Il attaqua ensuite ces soldats, que la fortune de Scanderbeg effrayoit plus encore que la vaillance de ses troupes; il atteignit Arnauth lui-même, et après l'avoir blessé d'un coup de lance, il abattit sa tête de son cimeterre. Les musulmans, frappés de terreur, ne firent presque aucune résistance; ceux qui échappoient aux soldats par la rapidité de leur fuite, venoient tomber entre les mains des paysans, et étoient égorgés ou faits prisonniers. Dans les deux batailles, l'historien de Scanderbeg assure que les Turcs perdirent vingt-quatre mille hommes tués et six mille faits prisonniers, tandis qu'on délivra de leurs mains quatre mille captifs. Les Épirotes avoient perdu environ mille soldats; mais les survivans furent enrichis par la dépouille de deux camps; un immense butin fut partagé entre les vainqueurs, et déposé dans Croia; et cette capitale, que la guerre rendoit opulente, accueillit avec des transports de joie le héros qui l'accoutumoit aux triomphes (1). CHAP. LXXIX. 1464.

Mahomet II, si long-temps couronné par la victoire, ne pouvoit s'accoutumer aux revers: cet angle de l'Épire, qui se soustrayoit à sa do- 1465.

(1) *Marinus Barletius*. L. XI, p. 349.

CHAP. LXXIX. mination, et dont chaque château étoit illustré
1465. par la défaite d'une de ses armées, lui paroissoit menacer la domination musulmane tout entière. En effet, ses fanatiques soldats avoient été victorieux dans les autres combats, par leur confiance dans la volonté du ciel; toute leur vigueur étoit anéantie s'ils commençoient une fois à se persuader que le ciel favorisoit leurs ennemis. La croyance à la fatalité, qui rend si redoutables des armées accoutumées aux succès, les rend aussi plus susceptibles que d'autres de terreurs paniques, lorsque la fortune commence à leur être défavorable. Mahomet chercha d'abord à se défaire de Scanderbeg par un assassinat. Deux musulmans se présentèrent au prince épirote, comme empressés de se convertir, de recevoir le baptême et de combattre ensuite pour la foi sous ses drapeaux. En effet, ils furent reçus dans la garde même de Scanderbeg : mais une querelle violente, élevée entre eux, dévoila leur complot avant le moment qu'ils avoient choisi pour l'exécuter; il s'accusèrent réciproquement des trahisons qu'ils méditoient, et tous deux, arrêtés et examinés, subirent un même supplice (1).

Cependant Mahomet II entroit lui-même en Épire avec toutes ses forces : les chrétiens épouvantés assuroient que le sultan menoit avec lui deux cent mille combattans. Scanderbeg n'essaya

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 351.

point de tenir tête à une armée aussi formidable ; CHAP. LXXIX.
il laissa dans Croia une forte garnison, sous les 1465.
ordres d'un italien, Balthasar Perducci, qui entendoit mieux que les Épirotes la défense aussi bien que l'attaque des places. Il se retira ensuite dans les montagnes, pour harceler l'armée qu'il n'osoit combattre, et tomber sur les partis détachés. Mahomet n'entreprit pas le siége de Croia, qui présentoit de trop grandes difficultés, et qui pouvoit compromettre l'honneur du sultan ; il ravagea seulement les campagnes, et il prit ensuite par capitulation la ville de Chidna, dans la Chaonie, où tous les habitans de la contrée s'étoit retirés. Au retour d'une expédition que le sultan commandoit lui-même, des têtes devoient être étalées aux yeux du peuple, et décorer les portes du sérail, pour ne laisser aux musulmans aucun doute sur la victoire de leur souverain. Mahomet fit massacrer huit mille des habitans de Chidna, et emporta ainsi à Constantinople un trophée de têtes chrétiennes suffisant pour orner son triomphe (1).

Mais Ballabanus, laissé dans l'Épire avec une forte division de l'armée musulmane, entreprit le siége de Croia. Scanderberg, dont les états avoient été entièrement ravagés, dont l'armée épuisée par ses victoires mêmes, suffisoit à peine

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 353.

CHAP. LXXIX. aux garnisons de ses forteresses, traversa l'Adriatique pendant ce siége, vint à Rome, et se présenta à Paul II, pour lui demander des secours d'argent et des munitions, dont il avoit un pressant besoin. Introduit dans le consistoire, et accueilli par les cardinaux comme le héros de la chrétienté, il leur fit le tableau des progrès rapides des Turcs, et des dangers qui s'approchoient toujours plus de l'Italie. « Après la destruction « de l'Asie et de la Grèce, leur dit-il; après « le massacre des princes de Constantinople, de « Trébisonde, de Servie, de Bosnie, de Valachie et d'Esclavonie; après la soumission du « Péloponnèse, et la dévastation de la plus grande « partie de la Macédoine et de l'Épire, je demeure seul, avec mon foible et petit état, avec « mes soldats épuisés par tant de combats, brisés « par tant de batailles, que l'Épire n'a plus dans « son corps une partie saine où elle puisse recevoir de nouvelles blessures, qu'il ne lui reste « plus de sang à verser pour la république chrétienne. Dans cette Macédoine, si fertile en soldats, de tant de princes, de tant de chefs, de « tant de guerriers, il ne reste plus que ma « petite armée; de notre antique fortune il ne « reste plus que notre courage et des esprits indomptés. Venez donc à notre aide pendant « qu'il en est temps encore; bientôt peut-être il

1465.

« ne demeurera plus d'athlètes du Christ de « l'autre côté de la mer Adriatique (1). » CHAP. LXXIX. 1465.

Paul II accorda à Scanderbeg des distinctions honorifiques : il lui fit présent d'un chapeau et d'une épée bénis de sa main; il y joignit quelque argent, mais il ne lui fournit que peu ou point de soldats. Il écrivit, il est vrai, à tous les princes de la chrétienté, pour leur demander des subsides, mais aucun ne s'empressa de faire des sacrifices dont ce pape ne donnait point l'exemple. Scanderbeg, de retour en Épire, trouva Ballabanus campé devant Croia. Cette forteresse, qui domine les champs Æmathiens, est bâtie au sommet du mont Cruinus. La montagne, à l'une de ses extrémités, présente de toutes parts des escarpemens inaccessibles, et c'est sur leurs rochers à pic que s'élèvent les murs de la ville. Mais, du côté opposé, le joug même de la montagne s'abaisse imperceptiblement vers la plaine, et se termine par plusieurs monticules. C'est au sommet de cette croupe, et en suivant ses flexuosités, qu'un sentier unique ouvre les communications entre Croia et la campagne. Ballabanus étoit campé sur les bases de la montagne, et sur le penchant du mont Cruinus. Scanderbeg rassembla son armée dans la ville vénitienne d'Alesio ou Lyssus. Il y fut averti que Jonyma, frère de

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 357. — *Michael Canesius, Vita Pauli II, Pont. Max*. T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 1021.

CHAP. LXXIX. 1465. Ballabanus, arrivoit avec un corps nombreux qu'il amenoit à l'armée turque. Scanderbeg, prenant avec lui une troupe d'élite, surprit Jonyma au milieu des montagnes, le fit prisonnier, avec son fils Aydar; et les conduisit tous deux sous les murs de Croia, où il eut soin de les faire voir à Ballabanus, au moment même où il venoit l'attaquer. Lorsque le pacha reconnut son frère et son neveu, leur captivité lui parut un signe de cette fatalité qui poursuivoit tous les adversaires de Scanderbeg. Il ne prit plus conseil que de son désespoir, et attaquant en furieux les avant-postes de Croia, il y fut tué d'un coup de fusil dans la gorge. Dans la nuit qui suivit sa mort, son armée se retira en bon ordre jusqu'à la montagne de la Tyranna, à huit milles de Croia : elle étoit encore fort supérieure en nombre et en forces à celle de Scanderbeg; elle ne put cependant ressortir de l'Épire qu'après avoir perdu tous ses bagages et une grande partie de ses soldats (1).

(1) *Marinus Barletius*. L. XII, p. 359. Cet historien parle de deux expéditions de Mahomet II en Épire, dans deux années consécutives, de deux siéges de Croia, de deux retraites du sultan, après des tentatives inutiles. Comme l'une de ces campagnes ne diffère point de l'autre, et comme il ne s'écoula que dix-sept mois entre la mort de Pie II et celle de Scanderbeg, je soupçonne Barletius d'avoir raconté deux fois de suite les mêmes exploits. La chronologie de Barletius est très difficile à établir, parce que dans le récit d'une vie de soixante-

Après la mort de Ballabanus, le sultan chargea Ali et Haia, deux pachas limitrophes, de réprimer les incursions des Albanois, sans rechercher de nouveaux combats. Ces pachas envoyèrent à Scanderbeg des présens magnifiques, et celui-ci répondit à cette courtoisie militaire, avec une égale libéralité. Il rassembloit cependant son armée, pour reprendre la Valonne que Mahomet avoit fortifiée. Les Vénitiens assurent qu'il leur avoit auparavant consigné lui-même la ville de Croia, et que ce fut Jean Matteo Contarini, provéditeur en Albanie, qui en prit possession au nom de la

CHAP. LXXIX.

1465.

trois ans et d'un règne de vingt-quatre ans, il ne met jamais d'autres dates que celles du petit nombre de lettres qu'il rapporte. L'imitation des anciens a formé, mais quelquefois aussi, a gâté cet historien dont la lecture est si attrayante. Né à Scutari dans l'Albanie, élevé dans le pays même dont il écrit l'histoire, il connoît les lieux et les hommes, et il les peint avec une vérité plus rare encore que son élégance. Sa partialité pour son héros nuit quelquefois, il est vrai, à sa sincérité, et déguise les événemens et les caractères. Il rapproche avec art l'antiquité des temps modernes, et il déploie beaucoup de connoissances classiques à côté de celles de la politique et de l'art militaire des Turcs et des Albanois ; surtout il est animé d'un vif enthousiasme pour la religion, la liberté et la gloire de son pays. Les harangues dont il insère un grand nombre dans son récit, sont souvent remarquables par leur éloquence. Quelquefois, il est vrai, l'on sent trop l'imitation de l'antique dans ses orateurs et dans ses guerriers, et l'on ne distingue que confusément le sénateur ou le soldat épirote, sous la toge ou la cuirasse romaine dont il les a revêtus.

CHAP. LXXIX. république (1). En effet, au lieu d'y retourner
1465. et de s'y établir, Scanderbeg parcourut d'abord toute la province; il s'arrêta ensuite dans la ville vénitienne d'Alessio, où il avoit convoqué un congrès; mais il y fut saisi par une fièvre violente, qui, faisant des progrès rapides, ne permit bientôt plus à lui-même ou aux autres de douter que le terme de sa vie ne fût arrivé (2).

Scanderbeg sur son lit de mort, entouré de ses capitaines, de ses amis, de ses alliés, leur recommanda la défense de cette foi chrétienne pour laquelle il avoit combattu pendant vingt-quatre ans avec tant de bonheur; la défense de ce pays qu'il avoit arraché aux barbares, et qu'il avoit accoutumé à la gloire comme à la liberté, la défense de son fils Jean, qu'il avoit eu de son tardif mariage avec Donica, fille d'Haryanites Cominatus (3). « Je ne vous ai jamais regardés, leur « dit-il, comme des soldats, des satellites, des « ministres, mais comme des associés et des frères. « Je n'ai pas souvenance, non-seulement d'avoir « jamais porté la main sur aucun de vous, mais « encore d'avoir prononcé contre aucun une pa- « role blessante. Dans les travaux des camps, « dans les offices militaires, dans les veilles, ma

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1183.

(2) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 367.

(3) *Marinus Barletius*. L. VII, p. 199.

« part n'étoit point différente de la vôtre ; tout CHAP. LXXIX.
« étoit commun entre mes camarades et moi, et 1465.
« je demandois qu'on suivît, non mes ordres,
« mais mon exemple. Les dépouilles des ennemis,
« le butin enlevé sur les barbares, c'est entre
« vous que je les partageois, sans en rien retenir
« pour moi. L'empire, le commandement, les
« richesses, tout étoit commun entre nous, rien
« ne me demeuroit en propre. Mais à présent,
« chers camarades, je meurs, il faut que je vous
« quitte ; cette foi, cette bienveillance, cette cha-
« rité que vous avez trouvées en moi, je vous les
« demande aujourd'hui pour mon fils, pour son
« royaume et pour votre patrie. Regardez-le
« comme mon image, qu'il soit mon représen-
« tant, mon lieutenant au milieu de vous (1). »

Scanderbeg étoit entouré de ses soldats qui re- 1466.
cevoient ses adieux, lorsque la ville entière retentit d'un tumulte subit. On annonça que les Turcs s'approchoient, qu'ils ravageoient les champs voisins, qu'on voyoit déjà la fumée de leurs incendies. Le héros, quoique affaissé par la maladie, crut à cette nouvelle retrouver ses forces et son esprit guerrier. Se soulevant sur son lit, il demanda ses armes et son bouclier, et ordonna qu'on sellât son cheval ; mais quand il vit tous ses membres trembler sous ce poids, qu'ils n'étoient plus faits pour supporter, retombant sur sa couche il dit à

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 367.

CHAP. LXXIX. ses soldats. « Allez, mes amis, allez combattre les
1466. « barbares; vous ne me devancerez que de peu « de pas; j'aurai bientôt assez de forces pour vous « suivre. » Un escadron épirote sortit en effet de la ville, et se dirigea vers le torrent de Clirus, où le pacha Anamathius s'étoit montré avec un corps de cavalerie, ravageant le territoire de Scutari. Les Turcs ne doutèrent pas que Scanderbeg ne fût à la tête de l'armée qu'ils voyoient avancer sur eux; ils s'enfuirent précipitamment au travers des montagnes couvertes de neige; ils abandonnèrent tout leur butin, et perdirent beaucoup de monde dans les défilés occupés par les paysans. La nouvelle de cet avantage avoit été à peine portée à Scanderbeg, qu'après avoir reçu tous les sacremens de l'Église, il expira le 17 janvier 1466, dans la soixante-troisième année de sa vie, et la vingt-quatrième de son règne. Son cheval de bataille ne voulut plus après sa mort se laisser monter par personne; il devint farouche et indomptable, et mourut enfin au bout de peu de semaines (1).

Scanderbeg fut enterré dans la grande église de Saint-Nicolas d'Alessio. Ses os y reposèrent en paix jusqu'à l'année 1478, où les Turcs achevèrent la conquête de l'Albanie, et prirent Scutari et Alessio. Ils accoururent en foule à son tombeau, empressés de toucher tout ce qui restoit de ce

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 370.

grand homme; ils se partagèrent ses ossemens, et les enchâssant dans l'or ou l'argent, ils les portèrent suspendus à leur cou, comme des joyaux précieux, ou comme des amulettes qui leur communiqueroient le courage et la force invincible de celui qu'ils admiroient (1). CHAP. LXXIX. 1466.

Au moment où Scanderbeg mourut, Lechas Ducaginus, l'un des petits princes de l'Épire, sortit dans les rues en s'arrachant les cheveux et la barbe; et il s'écria : « Accourez, citoyens, « accourez, nobles Albanois, défendez-vous; car « les murailles de l'Épire et de la Macédoine sont « aujourd'hui tombées en poussière, nos citadelles « sont abattues, notre force est anéantie, et le « siége de l'empire est renversé par la mort de « cet homme seul. » En effet, l'Épire, dont il avoit fait la puissance et la gloire, devoit à peine survivre à son héros. Le fils de Scanderbeg se réfugia dans les châteaux que Ferdinand lui avoit donnés dans le royaume de Naples (2). Les Albanois, qui l'avoient si long-temps suivi dans les combats, périrent en partie par le glaive, les

(1) *Marinus Barletius*. L. XIII, p. 371, et *ultima*.

(2) Jean Castriot eut plusieurs enfans, qui ont porté dans le royaume de Naples les titres de ducs de Saint-Pierre in Galatina, de ducs de Ferrandina, de marquis d'Atripalda, et de marquis de Cité Saint-Ange. Ces diverses branches des Castriots napolitains paroissent cependant s'être toutes éteintes dans le seizième siècle. *Familiæ Dalmaticæ et Sclavonicæ Ducangii*. p. 269.

CHAP. LXXXIX. 1466. autres furent emmenés dans une misérable servitude. « Les villes qui, jusqu'à ce jour, avoient « résisté à la fureur des Turcs (écrivoit le pape « Paul II au duc de Bourgogne), sont désormais « tombées en leur puissance. Tous les peuples « qui habitent sur les bords de l'Adriatique, « tremblent à l'aspect de ce danger imminent. On « ne voit partout qu'effroi, que deuil, que capti« vité et que mort. On ne peut, sans verser des « larmes, contempler ces vaisseaux, qui partis « du rivage albanois, se réfugient dans les ports « d'Italie, et ces familles nues, misérables, qui, « chassées de leurs demeures, sont assises sur les « bords de la mer, tendant les mains au ciel et « remplissant l'air de lamentations, dans une « langue qui n'est point entendue (1). »

Un fils, peut-être un petit-fils d'une sœur de Scanderbeg et de cet Amésa, dont nous avons vu la défection et la captivité, se trouvoit entre les mains du sultan; il étoit élevé dans la religion musulmane. Ce fut à lui que Mahomet II destina l'héritage de Scanderbeg; et il le mit en effet en possession d'une partie de l'Épire. Plusieurs des forteresses demeurèrent aux Vénitiens, mais nous les verrons tomber successivement entre les mains

(1) *Epistola Pauli II ad Philippum Burgundiæ Ducem; apud Cardinalis Papiensis Epistolas*, n° 163. — *Annales Ecclesiast.* 1466, §. 2, p. 178.

des Turcs, avant la paix de 1478, qui enleva aux chrétiens les derniers restes de l'héritage de George Castriot (1). CHAP. LXXIX. 1466.

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. III, chap. XXVI, p. 126. — *Leunclavius*, *Annales Turcici*. p. 257. — *Gio. Batt. Pigna*, *Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 728. — *Demetrius Cantemir*, *Hist. Ottomane*. L. III, chap. I, §. 21, p. 109.

CHAPITRE LXXX.

Fausse politique des Vénitiens dans l'administration de leurs provinces d'outre-mer. Perfidie de Ferdinand de Naples ; il fait périr Jacob Piccinino. — Dernières années et mort de François Sforza. Troubles de Florence sous l'administration de Pierre de Médicis. Projets et foiblesse de Lucas Pitti.

1464-1466.

CHAP. LXXX. Les vrais intérêts de l'Italie se décidoient à cette époque sur l'autre bord de la mer Adriatique. C'est là que l'on combattoit, non pour savoir si chaque état étendroit ses frontières sur quelque ville, sur quelque petit district de plus ; si chaque corps dans le gouvernement, chaque faction entre les citoyens conserveroit ses prérogatives, mais pour savoir s'il y auroit encore une Italie depuis qu'il n'y avoit plus de Grèce, de Macédoine, ni d'Illyrie ; si la religion, la liberté et l'honneur national ne seroient pas détruits ; si les marchés ne seroient pas pillés, les villes brûlées, les hommes adultes enlevés comme des animaux domestiques et vendus pour un lointain esclavage ; les enfans

arrachés à leur mère pour recruter la milice des janissaires, et devenir les ennemis de ceux qui les avoient mis au jour. Le danger s'avançoit, la puissance des Turcs croissoit en se rapprochant, leur invasion sembloit inévitable, et cependant l'Italie sommeilloit encore. Aucune ligue n'avoit été conclue entre ses puissances pour la défendre, aucune armée n'avoit été mise sur pied, aucun trésor n'avoit été rassemblé pour subvenir aux frais d'une guerre imminente; et si les bannières du Croissant avoient une fois franchi la mer Adriatique, tous les états situés de l'extrémité de la Calabre jusqu'aux Alpes, auroient été conquis plus rapidement et avec bien moins de résistance que les royaumes belliqueux d'Épire, de Macédoine, de Servie, de Bosnie, d'Esclavonie, ne l'avoient été sur la rive opposée. Il nous reste à voir quels intérêts occasionnoient la distraction des Italiens à cette époque, quels motifs divers les empêchoient de se préparer à cette grande lutte. Il nous reste à voir le duché de Milan passer à un prince voluptueux et cruel, dont les vues ne s'étendoient point au-delà de sa vanité et de ses plaisirs; le royaume de Naples, affoibli par la perfide politique de Ferdinand, qui ne ruinoit ses ennemis domestiques qu'à l'ombre des traités; la république de Florence succombant à des factions dont les chefs avoient perdu les vertus qui distinguoient leurs pères; le pape

Paul II semant la discorde, et voulant rallumer une guerre universelle, pour unir au domaine ecclésiastique quelques petits fiefs qui en étoient séparés à juste titre. Nous nous étonnerons de tant de misères mises à la place de si hauts intérêts ; d'un oubli si complet de la prudence et de la politique chez des gens renommés pour leur sagesse ; de la folle sécurité des peuples qui reposoient sur le bord des précipices ; et nous ne pourrons nous empêcher de remarquer qu'aux époques signalées par de grandes révolutions, leur cause doit être cherchée moins dans la force de ceux qui les opèrent, que dans la foiblesse de ceux qui les souffrent ; dans cet esprit d'étourdissement et de vertige, qui frappe quelquefois les nations et leurs chefs comme une fatale épidémie, et qui, les aveuglant sur le danger qui les menace, les entraîne souvent à se précipiter au-devant de ce qu'ils devroient le plus craindre.

Entre les états de l'Italie, qui abandonnoient la cause de la chrétienté, les plus coupables peut-être étoient les Vénitiens ; cependant ils étoient déjà eux-mêmes engagés dans la guerre avec les Turcs ; ils étoient attaqués dans leurs colonies, et menacés sur leurs frontières continentales ; ils soutinrent seuls, il est vrai, le combat où ils étoient abandonnés par tous les Latins, et ils équipèrent des flottes dignes de la puissance de leur république ; mais ils augmentèrent le dan-

ger pour eux-mêmes et pour les autres, par la plus fausse politique et le plus faux système de guerre. Ils ne considérèrent jamais leurs possessions du Levant comme des parties intégrantes de leur état; ils ne les gouvernèrent jamais de manière à les faire fleurir; ils ne les défendirent jamais de manière à les sauver; ils n'assurèrent jamais aux peuples ce degré de prospérité et de paix, qui auroit attaché leurs sujets à la république, qui leur auroit concilié l'affection de leurs voisins, et qui les auroit fait reconnoître pour les alliés et les défenseurs naturels de tous les chrétiens soumis aux Turcs. CHAP. LXXX.

La république de Venise étoit formée, en quelque sorte, de trois nations : les Vénitiens, les peuples de Terre-Ferme, et les Levantins. Les habitans de Venise même et des lagunes se regardoient comme le peuple-roi; les prérogatives de la souveraineté n'appartenoient, il est vrai, qu'à un corps de noblesse peu considérable, formé au sein de cette nombreuse population; mais tous les Vénitiens se sentoient encore membres de la république, et dominateurs dans les pays qu'ils avoient conquis. Le gouvernement les flattoit et les ménageoit, et c'étoit chez eux seuls qu'il trouvoit au besoin des marins fidèles et des citoyens dévoués. La seconde classe des sujets étoit celle des habitans des provinces de Terre-Ferme. Soumis pour la plupart à la Seigneurie depuis

CHAP. LXXX. moins d'un siècle, ils avoient conservé des prérogatives et un gouvernement municipal; ils ne se croyoient point Vénitiens, mais Bressans, Bergamasques, Véronois, Padouans; ils ne songeoient pas même à demander quelque participation à la souveraineté, mais ils maintenoient avec soin leurs franchises; elles étoient telles, que le commerce et l'agriculture florissoient chez eux, et que l'aisance et la population s'y accroissoient. Enfin les habitans des provinces situées au-delà des mers, formoient une troisième classe, méprisée, opprimée, et toujours sacrifiée aux deux autres. Leurs ports étoient des marchés réservés aux seuls Vénitiens, où ils exerçoient, sans rivaux, un odieux monopole; leurs forteresses devoient contenir les sujets dans la crainte, et assurer la domination de la mer Adriatique; mais elles ne couvroient point les frontières, et ne protégeoient point l'agriculture et la paix dans une enceinte inviolable; leurs milices n'étoient point régulièrement armées; les soldats, levés dans ces pays si guerriers, n'étoient point incorporés avec le reste de l'armée vénitienne; ils étoient repoussés au dernier rang de l'établissement militaire.

Cependant, si l'on considère l'étendue de la domination vénitienne au-delà du golfe Adriatique, dans l'Istrie, la Dalmatie, une partie considérable de l'Albanie et de la Grèce; si l'on réfléchit au climat heureux de presque toutes ces

provinces, aux riches productions de leur sol, à l'esprit industrieux d'une partie des habitans, au caractère guerrier des autres, à la force des sites, au nombre et à la grandeur des ports, on sent bientôt que la république de Venise auroit dû avoir l'ambition de devenir une puissance illyrienne plutôt encore qu'italienne; d'étendre sur toutes les côtes de la mer Adriatique les bienfaits du commerce, de l'agriculture, de l'aisance et de la sûreté; d'y accueillir, sous la protection de lois sages et justes, la population de tous les états voisins, toujours prête à s'y réfugier; de recruter ses flottes par les marins qu'auroient pu former les îles semées en si grande abondance dans le golfe du Quarnero; de donner une nouvelle ardeur à ses armées, en y incorporant cette race d'hommes vigoureux et hardis, que nourrissent les montagnes de la Morlacchie et de l'Albanie; enfin, d'associer les Illyriens, les Albanois et les Grecs à sa gloire, à sa richesse et à son gouvernement.

Mais les états les plus sages sont eux-mêmes souvent conduits par les préjugés des peuples bien plus que par leur jugement. Chacun des agens de l'autorité partageoit les préventions nationales contre tous les sujets levantins de la république. Tous les Grecs étoient réputés faux et corrompus, tous les Illyriens barbares. Le Vénitien se seroit senti humilié, s'il avoit été

CHAP. LXXX. confondu avec de semblables hommes. Il ne pouvoit s'affectionner à ces possessions lointaines; jamais il n'y faisoit d'établissement durable, jamais il ne vouloit y être considéré autrement que comme un étranger. Il y venoit pour faire sa fortune; dès qu'elle étoit faite, il se hâtoit de l'emporter ailleurs. Cette avidité pour amasser de l'argent devenoit dans les colonies le caractère national : rien n'étoit honteux de ce qui pouvoit enrichir; la justice devenoit vénale, les finances étoient épuisées par des malversations, les approvisionnemens de guerre étoient incomplets et de mauvaise qualité, les armées étoient composées de beaucoup moins de soldats qu'on n'en portoit sur les rôles, l'honneur et la sûreté de l'état étoient sans cesse sacrifiés à la cupidité de ses ministres.

Les Vénitiens dans leurs guerres contre le duc de Milan, avoient mis en campagne dix-huit mille chevaux pesamment armés, et presque autant de bonne infanterie. Loin d'opposer une armée aussi forte à un ennemi bien autrement dangereux, ils n'eurent presque jamais en Morée deux mille hommes sous les armes : il est vrai que dans ce nombre n'étoient pas comprises les milices du pays; mais les Grecs, dont elles se composoient, si souvent vaincus par les Turcs, si effrayés de l'ascendant victorieux du Croissant, étoient de plus tellement méprisés et mal-

traités par les commandans vénitiens, qu'ils ne CHAP. LXXX.
pouvoient s'intéresser aux succès de la république.

Pendant que cette misérable armée représentoit seule, au-delà des mers, toute la puissance des Italiens, et arrêtoit leurs ennemis, les souverains, jouissant d'une paix mal assurée, comme s'ils avoient pu se livrer à la plus entière sécurité, ne songeoient plus qu'à venger leurs vieilles offenses, à écraser leurs ennemis secrets, et à faire payer, avec usure, les arrérages de leur indulgence passée, à ceux qu'ils avoient été auparavant forcés de ménager.

Ferdinand, roi de Naples, avoit triomphé de son compétiteur, en détachant l'un après l'autre, de la maison d'Anjou, les grands de son royaume, qui avoient fait cause commune avec elle. Il leur avoit accordé les conditions les plus avantageuses, et il les avoit confirmées par les sermens les plus solennels. Mais les traités ni les promesses n'étoient point des liens pour lui; aussi, quoiqu'il fût en paix avec tout le monde, rassembla-t-il son armée dans la Campanie, au commencement de l'année 1464, comme il l'avoit 1464.
fait les années précédentes. En même temps, il invita les seigneurs avec lesquels il s'étoit réconcilié à se rendre auprès de lui. Le danger de lui résister étoit évident, celui de se fier à lui étoit au moins douteux, et les hommes foibles aiment mieux s'aveugler sur leur situation, que de re-

CHAP. LXXX. connoître dès l'abord combien elle est périlleuse.
1464. Marino Marzano, duc de Suessa, vint le premier, au mois de juin, lui rendre hommage dans son camp, après s'être fait donner la garantie de François et d'Alexandre Sforza. Il étoit beau-frère du roi, et son fils étoit promis à la fille de Ferdinand. Cette double alliance lui donnoit une sécurité que les traités seuls ne lui auroient peut-être pas inspirée. Mais Ferdinand n'avoit point oublié que Marzano s'étoit le premier déclaré pour Jean d'Anjou : il le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Naples, au mépris de ses sermens et de la parole donnée par ses plus fidèles alliés : il fit arrêter en même temps ses fils, et il s'empara de tous leurs états (1).

Cette violation de la foi publique remplit d'effroi tous ceux qui avoient fait la guerre à Ferdinand, et qui avoient cru pouvoir se reposer sur les traités conclus avec lui. Le plus inquiet de tous étoit Jacob Piccinino, qui avoit été longtemps à la tête du parti d'Anjou, et qui s'étoit vu sur le point de renverser Ferdinand de son trône. Piccinino étoit alors universellement reconnu pour le plus grand général de l'Italie : il demeuroit seul à la tête de cette vieille école militaire de Braccio, qui avoit passé ensuite sous la direction de son père Nicolas, puis de son frère François; et qui, pendant soixante-dix ans,

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXX, p. 762.

s'étoit maintenue en rivalité avec l'école de Sforza. On l'en distinguoit par sa manière de faire la guerre, qui étoit plus prompte, plus impétueuse et quelquefois plus téméraire. Cette milice étoit demeurée indépendante, et continuoit à prendre indifféremment la solde de ceux qui vouloient l'employer, tandis que l'élévation de Sforza au duché de Milan avoit fait descendre ses anciens compagnons d'armes au rang de ses sujets, et leur avoit ôté la faculté de s'offrir à l'enchère aux diverses puissances. Piccinino, lorsqu'il s'étoit réconcilié à Ferdinand, avoit reçu de lui pour récompense la principauté de Sulmona et des fiefs considérables. Mais les grâces qu'un roi parjure avoit accordées, il pouvoit les reprendre, et Piccinino crut qu'un vieux guerrier ne fausseroit pas si aisément sa parole d'honneur. Malgré la longue rivalité entre sa famille et celle de Sforza, malgré leurs offenses mutuelles, il se fioit au duc de Milan, et il résolut de se mettre entre ses mains. Dès long-temps Sforza lui avoit fait offrir en mariage sa fille naturelle Drusiana, comme gage de la réconciliation entre les Bracceschi et les Sforzeschi. Piccinino l'accepta : il annonça qu'il iroit lui-même la chercher; et pour donner en même temps au duc de Milan un gage de sa foi, il remit entre les mains de Thomas Thebaldi, lieutenant de celui-ci, la ville même de Sulmona, toutes ses

CHAP. LXXX. 1464. forteresses, et l'armée qui servoit sous lui. Il prit seulement deux cents chevaux pour son cortége, et partit ainsi pour la Lombardie (1). Ferdinand, qui le voyoit à regret s'éloigner, le rappela en vain par les lettres les plus flatteuses et les plus prévenantes; mais en même temps il attaquoit la maison de Caldora, avec laquelle ses traités ne le lioient pas moins qu'avec Piccinino; il forçoit le chef de cette maison, Antoine, à s'établir à Naples, avec les femmes et les enfans de sa famille; il obligeoit tous les jeunes gens du même nom à vivre dans l'exil, et lorsqu'il les avoit fait passer à un service étranger, il leur enlevoit leurs forteresses avec presque tous leurs biens (2).

Cependant Piccinino étoit arrivé à Milan, il y avoit été accueilli par le duc avec toutes les marques d'estime et d'affection les plus flatteuses. Toute la noblesse de Milan lui témoigna plus d'empressement encore; elle avoit eu de longues liaisons avec Piccinino, lorsque sous les ordres de son père il servoit le dernier des ducs de la maison Visconti, et lorsque ensuite il avoit été le général de la république milanoise. Tous les gentilshommes allèrent l'attendre bien loin en avant des portes, tout le peuple y accourut aussi. Piccinino traversa Milan aux acclamations d'une

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 762.
(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXX, p. 763.

foule immense, et son entrée ressembla presque à un triomphe (1). Son mariage avec Drusiana fut célébré avec modestie; la mort toute récente de Cosme de Médicis, le vieux ami de François, auroit rendu une plus grande pompe inconvenable. Sforza se chargea d'affermir, par de nouvelles négociations, l'amitié entre le roi de Naples et son général, il lui fit confirmer pour une autre année le commandement des armées du royaume, avec une solde de cent mille florins. Broccardo Persico, son lieutenant, fut envoyé à Naples; il y fut traité avec distinction par le roi, et il reçut ponctuellement tout l'argent promis aux soldats. Par son entremise, Ferdinand invitoit Piccinino à retourner auprès de lui; et Broccardo Persico, enchanté de l'accueil qu'il avoit reçu, assuroit son maître, dans toutes ses dépêches, que, loin d'avoir quelque chose à craindre, il seroit comblé d'honneurs à son retour.

1464.

Hippolyte-Marie, fille de François Sforza, devoit épouser Alfonse, fils du roi de Naples. Au printemps de l'année 1465, Frédéric, second fils de Ferdinand, s'approcha de Milan avec six cents chevaux pour la chercher et lui servir d'escorte. Piccinino préféra ne pas l'attendre; il repartit pour Naples avec Pierre de Posterla, son ami particulier, sous la sauvegarde duquel François Sforza avoit compté le mettre, en le choi-

1465.

(1) *Nicolo Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 293.

CHAP. LXXX. 1465. sissant pour son ambassadeur. Piccinino visita en chemin Borso d'Este, à Ferrare, et Dominique Malatesti à Césène ; tous deux désapprouvèrent son voyage, et s'efforcèrent de le retenir. Ferdinand s'étoit assez donné à connoître, pour ne leur inspirer aucune confiance. Piccinino lui-même éprouvoit quelquefois de violentes inquiétudes ; mais une sorte de fatalité l'entraînoit à Naples. Broccardo Persico étoit revenu auprès de lui, et ne l'entretenoit que des honneurs qu'il avoit reçus. Piccinino cheminoit cependant ; et dès qu'il eut dépassé la frontière, les hommages qu'on lui rendit lui firent oublier ses craintes. Toute la première noblesse de Naples s'étoit avancée jusqu'à trois journées de la ville pour le recevoir ; des fêtes signaloient son passage dans chaque bourgade, et le roi lui-même vint hors des portes, au-devant de lui, avec une suite nombreuse. Il l'embrassa affectueusement, et le traita comme un frère. Pendant vingt-sept jours, des réjouissances continuelles se succédèrent en son honneur, et la prévenance de Ferdinand ne se démentit pas un instant. Enfin Piccinino demanda et obtint son audience de congé pour retourner à Sulmona : c'étoit le 24 juin, jour de la fête de saint Jean-Baptiste ; il fut introduit auprès du roi dans le Château-Neuf ; il trouva en lui les mêmes marques d'affection et de confiance, et il se sépara de lui avec de nouveaux embrassemens.

Mais à peine Ferdinand s'étoit-il retiré, que des archers se jetèrent sur Piccinino, et l'entraînèrent dans un cachot. Son fils François fut arrêté en même temps que lui, aussi-bien que son lieutenant Broccardo et quelques autres. Pendant les fêtes qu'on lui avoit données, on avoit envoyé des ordres sur toutes les routes, à tous les commandans de provinces, pour l'arrêter s'il vouloit s'échapper, pour saisir ses biens, et tomber à l'improviste sur ses troupes, qui furent partout dévalisées. Ses soldats privés de chefs, et dépouillés de leurs équipages, ne se retirèrent qu'avec peine chez Dominique Malatesti à Césène (1). CHAP. LXXX. 1465.

L'Italie entière accusa François Sforza d'avoir eu part à cette trahison : on disoit qu'il n'avoit pas rougi de sacrifier sa propre fille, pour attirer dans le piége un rival qu'il redoutoit ; que sa jalousie avoit été redoublée par les honneurs que les Milanois avoient rendus à Piccinino ; qu'enfin il avoit craint pour son fils, après sa mort, la concurrence d'un capitaine si accrédité, qui lui disputeroit la faveur du peuple. Ces accusations ont été répétées par la plupart des historiens, et Macchiavel, en les adoptant, leur a donné un nouveau crédit (2). Cependant le récit détaillé de

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XXXI, p. 765-766. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1134.

(2) *Macchiavelli Istorie*. L. VII, p. 291-294. — *Muratori, Annali d'Italia*. 1465, p. 308. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*. p. 903.

CHAP. LXXX. 1465. Simoneta, secrétaire du duc de Milan; et l'indignation qu'il exprime contre ce forfait, contre-balancent à nos yeux tous ces témoignages. Si son maître avoit été complice du roi, Simoneta n'auroit pas manqué d'appuyer sur le complot de Piccinino, que Ferdinand prétendit avoir découvert, et qu'il annonça, par ses circulaires, à tous les princes de l'Europe. Il auroit feint, tout au moins, de croire le récit du roi de Naples, sur le sort du prisonnier. Ce roi disoit que Piccinino, attiré par les clameurs du peuple, à la rentrée de la flotte royale, s'étoit attaché aux barreaux d'une fenêtre élevée de sa prison, pour voir ce qui se passoit, qu'il étoit tombé et s'étoit cassé la cuisse; qu'enfin il étoit mort au bout de douze jours. C'est ainsi que Simoneta n'avoit pas hésité à justifier les arrestations de Charles Gonzague, de Guillaume de Montferrat, de Tiberto Brandolini, et la mort du dernier. Mais, à l'occasion de Piccinino, il fait sentir combien la supposition d'un complot étoit absurde, combien la fable de son accident étoit ridicule, combien la conduite entière de Ferdinand, dont il relève toutes les circonstances, étoit perfide et honteuse (1). D'ailleurs, le complot qu'on prête au

(1) *Joan. Simonetæ*. L. XXXI, p. 769.—*Bernardino Corio, Hist. Milanesi*. P. VI, p. 965. Celui-ci, tout en repoussant l'accusation de complicité, parle de l'inquiétude de François Sforza avoit conçue pour les honneurs rendus à Piccinino, de manière à faire naître des doutes.

duc de Milan étoit trop compliqué et trop hasar- CHAP. LXXXI.
deux pour le but qu'on lui suppose. Pendant qu'il 1465.
avoit tenu son rival à Milan, avec deux cents cavaliers seulement, loin de son armée et de ses forteresses, il lui auroit été facile de l'arrêter et de le faire périr; l'enthousiasme du peuple pour lui, auroit aisément fourni un prétexte à des conjurations supposées, ou le poignard d'un assassin obscur n'auroit pas laissé reconnoître le vrai coupable; mais donner sa propre fille à Piccinino, le laisser ensuite traverser l'Italie en liberté, le livrer à des conseils qui, jusqu'au dernier jour de sa route, pouvoient l'écarter du piége, c'est un mélange d'imprudence et de scélératesse dont il ne semble pas juste de charger la mémoire de François Sforza.

Lorsque le duc de Milan reçut la nouvelle de cette trahison, il exprima hautement combien il en ressentoit de douleur et de colère (1). Il fit partir aussitôt un courrier pour porter à sa fille Hippolyte l'ordre de s'arrêter partout où ce courrier l'atteindroit. Si l'on en croit Simoneta, ce courrier la joignit à Sienne, à la fin de juin, et Hippolyte n'en repartit qu'à la fin du mois d'août (2). Alors seulement le duc de Milan,

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 760.

(2) Il se présente ici une circonstance suspecte. D'après les journaux de Sienne, Hippolyte arriva dans cette ville le 29 juin, et en repartit le 4 juillet. *Cronaca d'Allegretto Alle-*

CHAP. LXXX. 1465. réfléchissant qu'il ne pouvoit rendre son gendre Piccinino à la vie, et qu'il seroit imprudent de rompre, pour un événement irréparable, une alliance à laquelle il avoit fait des sacrifices prodigieux, pendant la guerre de Naples, permit à sa fille de continuer sa route. Dans l'intervalle, il avoit envoyé son fils Tristan à Naples pour redemander Piccinino, qu'il croyoit encore vivant. Tristan, à qui l'on répondit que son beau-frère étoit mort, incertain s'il ne languissoit point dans quelque cachot, exigea qu'on déterrât son cadavre, et se le fit représenter. De cette manière, il s'assura que Piccinino avoit été mis à mort le second ou le troisième jour après son arrestation (1). Le duc de Milan ne retarda pas davantage l'alliance projetée; sa fille Drusiana revint tristement à Milan, où elle accoucha peu de temps après d'un fils de Piccinino (2). Tandis qu'elle traversoit l'Italie avec un cortége de deuil, pour revenir de Naples, sa sœur s'y rendoit entourée de pompe et de magnificence; deux de ses frères l'accompagnoient, Philippe, et Sforza Marie; et le premier fut, à cette occasion, investi du duché de Bari.

gretti. T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 772. Peut-être cependant s'arrêta-t-elle en effet dans la province siennoise.

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXXI, p. 768.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 761. — *Crist. da Soldo*, *Ist. Bresciana*. p. 904.

Le duc de Milan, assuré de son alliance avec Naples, ne mettoit pas moins de prix à resserrer celle qu'il avoit conclue avec la France. La part qu'il avoit prise aux guerres de Gênes et de Naples, et les prétentions de la maison d'Orléans sur le Milanès, auroient pu lui susciter de dangereux ennemis de ce côté; mais Louis XI, qui régnoit alors, avoit une prédilection pour les hommes élevés de bas lieu. Le duc de Milan étoit à ses yeux un parvenu, et lui paroissoit en cette qualité, d'autant plus digne de sa confiance. L'union étoit intime entre eux, et le roi, qui regardoit la fausseté comme de la politique, croyoit pouvoir s'instruire encore dans cet art, par les conseils d'un prince italien. La guerre, qu'on appela *du bien public*, avoit éclaté en France : Louis XI recourut à l'assistance de François Sforza, et celui-ci lui envoya aussitôt son fils Galeaz, avec quinze cents hommes d'armes et trois mille fantassins (1). Galeaz entra par le Dauphiné dans le Forez, qui appartenoit au duc de Bourbon, l'un des plus foibles parmi les princes confédérés. Il le mit à feu et à sang : il montra la supériorité des Italiens dans l'art d'attaquer les villes : il rendit du courage aux partisans du roi, et jeta le trouble dans l'armée des

CHAP. LXXX.

1465.

(1) *Macchiavelli, Istor. Fior.* L. VII, p. 291. — *Mémoires de Phil. de Commines*. L. I, chap. VIII, p. 379.

CHAP. LXXX. princes (1). Pendant ce temps Louis XI négocioit avec son frère et les grands de son royaume; d'après le conseil de Sforza, il leur promettoit tout pour dissoudre leur ligue, bien décidé intérieurement à ne leur rien tenir. De cette manière le traité de Conflans fut conclu et publié

1465. avant la fin de l'année. Galeaz Sforza n'avoit cependant point encore quitté la France, lorsqu'il

1466. y reçut la nouvelle de la mort de son père survenue le 8 mars 1466. La disposition à l'hydropisie qui s'étoit manifestée chez François Sforza quelques années auparavant, lui avoit laissé dès lors une santé toujours languissante; mais sa dernière maladie ne dura que deux jours. Blanche Visconti sa femme, malgré sa douleur, assembla le sénat au milieu de la nuit, l'avertit de l'événement auquel elle devoit s'attendre, et fit prendre des mesures efficaces pour assurer la tranquillité de la ville, au moment où la mort du souverain seroit publiée. En même temps elle envoya des ambassades au roi de Naples, aux Florentins, à Paul II et aux Vénitiens, pour leur demander de protéger son fils au besoin, et de rester fidèles à sa maison (2).

La figure de François Sforza étoit noble et spi-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 773.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 776. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 905.

rituelle, sa taille étoit grande et bien proportionnée, sa force et son agilité dans tous les exercices du corps étoient remarquables ; bien peu d'hommes pouvoient l'égaler au saut, à la course, à la lutte, ou dans la vigueur avec laquelle il lançoit le javelot. Il marchoit la tête nue devant son armée, bravant aussi bien les glaces de l'hiver que l'ardeur du soleil de l'été. Il supportoit avec une extrême patience la faim, la soif et la douleur ; il n'eut cependant que peu d'occasions de mettre sa constance à cette dernière épreuve ; car encore qu'il eût passé sa vie au milieu des batailles, il ne fut presque jamais blessé. Il n'avoit pas besoin d'un long sommeil pour se reposer ; mais quelle que fût l'agitation de son esprit, quel que fût aussi le tumulte dont il étoit entouré, il dormoit avec le même calme. Ni les cris et les chants des soldats dans sa tente, ni les hennissemens des chevaux ou le son des clairons et des trompettes, ne sembloient le troubler ; aussi se complaisoit-il au bruit que faisoient ses compagnons d'armes, loin de leur imposer silence pendant qu'il reposoit. Singulièrement sobre à sa table, il n'avoit pas la même retenue pour les autres plaisirs : il aimoit passionnément les femmes ; il vécut cependant toujours bien avec Blanche Visconti, qui avoit l'indulgence de lui pardonner ses fréquentes infidélités. Généreux, et quelquefois prodigue, il partageoit tout ce

CHAP. LXXX. 1466. qu'il avoit entre les pauvres, les soldats et les savans, qu'il attiroit auprès de lui. Il repoussoit même avec quelque hauteur les conseils de prudence et d'économie que lui donnoit Cosme de Médicis, en disant qu'il ne se sentoit pas fait pour être marchand. Il avoit un très grand empire sur lui-même, et ne manifestoit presque jamais son inquiétude, son chagrin, sa joie ou sa colère. Très-attaché à conserver une bonne réputation, il s'informoit avec beaucoup de soin de ce qu'on disoit de lui, et il expliquoit avec empressement celles de ses actions qu'il croyoit suspectes, ou que le public accusoit (1).

Lorsque Galeaz Sforza reçut la nouvelle de la mort de son père, il confia le commandement de son armée à Jean Pallavicini, et il se fit passer pour l'associé d'un marchand milanois établi a Lyon, avec lequel il revint sans appareil et sans suite. Ce n'étoit pas sans raison qu'il évitoit de se faire connoître dans les provinces qu'il avoit à traverser; ses voisins veilloient le moment où la succession de Sforza s'ouvriroit, pour se dédommager de la crainte et des ménagemens auxquels ce grand homme les avoit obligés. Louis, duc de Savoie, fils d'Amédée VIII, étoit mort à Lyon le 29 janvier 1465; son fils Amédée IX, qu'on a surnommé le Bienheureux, parce qu'il ne s'occupa que d'aumônes, de fondations de couvens et de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 778-779.

pratiques religieuses, étoit sujet à des attaques CHAP. LXXX.
d'épilepsie, qui avoient affoibli sa tête, et qui le 1466.
rendoient incapable de gouverner. Ses conseillers voulurent faire arrêter Galeaz, au mépris du sauf-conduit qu'ils lui avoient donné, espérant tirer parti de sa captivité, durant les troubles qu'ils s'attendoient à voir naître dans l'état de Milan. On crut le reconnoître à son passage à la Novalèse, et les paysans attroupés voulurent se saisir de lui. Galeaz s'enferma dans une église, où il soutint pendant deux jours une sorte de siége. Il en fut tiré par Antoine Romagnani, jurisconsulte qui jouissoit en Piémont d'une grande autorité, et qui le conduisit sain et sauf à Novarre. Galeaz fit ensuite son entrée solennelle à Milan, le 20 mars 1466, et il fut reconnu sans aucune difficulté par le peuple, comme souverain légitime (1).

La mort de François Sforza influa aussi sur le gouvernement de Florence, où elle affoiblit le

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXXI, p. 780-782.—*Antonii de' Ripalta, Annales Placentini.* T. XX, p. 916. — *Bern. Corio, Storie Milanesi.* P. VI, p. 967. C'est ici que se termine le récit de Simoneta; cet excellent historien étoit secrétaire de François Sforza, et il ne le quitta presque jamais, depuis l'année 1444 à l'année 1466. Il se trouvoit ainsi à portée de connoître à fond la politique de son propre souverain, et celle des autres états d'Italie. Sa narration est claire, élégante, détaillée et généralement impartiale. Il laisse après lui dans l'histoire un vide qui, dans les années suivantes, excitera souvent nos regrets.

CHAP. LXXX. parti des Médicis, et donna du courage à leurs
1466. ennemis. Une étroite amitié avoit uni Cosme et François; leurs fils n'avoient ni les mêmes rapports entre eux, ni des talens égaux à ceux de ces grands hommes. Pierre de Médicis prétendoit cependant être chef de la république florentine, comme l'avoit été son père. Mais les hommes d'état florentins, qui se sentoient supérieurs à lui par leur âge, par leurs talens, par le souvenir de leurs services, par le rang qu'avoient occupé leurs ancêtres, étoient bien éloignés de lui accorder cette déférence, qu'ils n'avoient point voulu disputer
1464. à son père. Pierre ne se recommandoit à eux ni par la mémoire, ni par l'espérance d'une belle action; aucune supériorité dans son esprit ou dans son caractère, n'en promettoit pour l'avenir; sa santé même ne lui permettoit pas de s'employer utilement pour la république. Les citoyens florentins le voyoient avec indignation réclamer des prérogatives héréditaires, entre des égaux, dans un état libre. Au sein même de l'ancien parti des Médicis, il s'en étoit formé un qui se montroit contraire à cette famille. Lucas Pitti le dirigeoit; depuis qu'il avoit assemblé le dernier parlement, il se regardoit lui-même comme le chef de l'état, et il vouloit attirer à lui le pouvoir qu'avoit exercé Cosme. On distinguoit la faction qui lui étoit attachée par le nom du lieu où il avoit bâti son palais, *il poggio*, la colline; tandis

que le parti des Médicis étoit nommé le parti *del* *piano*, de la plaine (1). CHAP. LXXX. 1464.

Mais Lucas Pitti étoit loin d'avoir des talens proportionnés à son ambition. Ses associés profitoient de son crédit et de sa richesse pour donner plus de relief à leur parti, et ils se proposoient bien de l'empêcher de parvenir jamais à un grand pouvoir. Parmi eux, on distinguoit Diotisalvi Neroni, le plus accrédité entre les anciens collègues de Cosme de Médicis, et celui que sa capacité mettoit le plus en état de gouverner la république; Nicolas Soderini, de tous les citoyens le plus attaché à la liberté; Ange Acciaiuoli enfin, dont le mécontentement étoit aigri par le souvenir d'une injustice que Cosme de Médicis lui avoit faite (2).

Pierre de Médicis, toujours malade, et redoutant toute application, négligeoit, avec les affaires publiques, celles du commerce que son père avoit étendu sur toute l'Europe. Déjà quelques pertes qu'il avoit éprouvées lui annonçoient le sort qui l'attendoit dans un négoce qu'il ne pouvoit plus diriger. Il consulta Diotisalvi Neroni, en qui il

(1) *Commentari del Nerli*. L. III, p. 50. — *Scipione Ammirato, Storia Fiorentina*. L. XXIII, p. 93.

(2) *Macchiavelli*, *Istor*. L. VII. p. 298. — *Jo. Michaelis Bruti*. L. II, p. 26, *apud Burmannum*, *Thesaurus Rer. It.* T. VIII, P. II, *ibid*. p. 33. Il expose différemment que Macchiavel l'injustice faite à Acciaiuoli.

CHAP. LXXX. avoit une grande confiance, et celui-ci l'exhorta
1464. à retirer ses fonds de la circulation, pour les employer en achats de terre. C'étoit le seul expédient par lequel les Médicis pussent mettre à couvert leur fortune; mais il étoit en même temps le plus propre à détruire le crédit exorbitant qu'ils avoient acquis. Les relations d'intérêt que Cosme avoit formées avec tous les ordres de citoyens, lui avoient assuré de nombreuses et de dangereuses créatures. Pierre, en exécutant trop brusquement le projet qu'on lui avoit suggéré, mécontenta tous les amis de son père. Il enleva tout à coup, et sans avertissement, des sommes considérables aux maisons que les Médicis soutenoient par des commandites, et il causa ainsi de nombreuses faillites parmi ses compatriotes, non seulement à Florence, mais à Venise et à Avignon (1). Les propriétaires de terre et les chefs de manufacture, auxquels Cosme avoit fait des avances considérables, furent dans un plus grand embarras encore, quand son fils en demanda le remboursement. De toutes parts il faisoit mettre en vente, par autorité de justice, des biens grevés d'hypothèques; et de même qu'il jetoit ainsi ses débiteurs dans une condition bien pire que s'il ne les avoit jamais aidés, il changeoit

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 761.

leur reconnoissance passée en un violent ressentiment (1). CHAP. LXXX. 1464.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre la mort de Cosme de Médicis et celle de François Sforza, les deux partis firent plusieurs fois dans les conseils l'épreuve de leurs forces, sans en venir aux mains. En raison même de cette lutte, le pouvoir de la balie, qui finissoit au mois de septembre 1465, ne fut point renouvelé; et les conseils ordonnèrent, presque à l'unanimité, qu'au lieu d'élire les magistrats, on recommenceroit, suivant l'ancien usage, à les tirer au sort dans les bourses fermées. Cette loi causa une joie universelle, comme si elle rendoit à la république sa liberté (2). 1465.

Cependant ces bourses de la magistrature avoient été composées par la faction même des Médicis, et elles ne contenoient que les noms d'hommes qui leur étoient dévoués. Les tribunaux étoient toujours dans leur dépendance; les finances étoient entre leurs mains; ils disposoient, pour leurs intérêts privés, des revenus de la république; un système de corruption et de clientelle avoit déjà vieilli dans l'état, et Florence obéissoit toujours à Pierre, par la force d'une habitude que l'estime ou la reconnoissance ne

(1) *Macchiavelli* L. VII, p. 297. — *Jo. Mich. Bruti Hist. Flor.* L. II, p. 28.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94.

CHAP. LXXX. 1465. garantissoient plus. Mais les chefs de ces anciennes familles qui avoient fondé la liberté, et qui dédaignoient les Médicis comme de nouveaux riches, les hommes d'état qui avoient acquis, par leurs talens et par une longue habitude des affaires, la confiance de leurs concitoyens, ne pouvoient, sans indignation, se voir supplantés par un homme foible d'esprit et de corps, vieilli avant le temps par les infirmités, et dont le crédit ne reposoit sur rien. Lorsque, le 1er novembre 1465, le sort fit écheoir le gonfalon de justice à Nicolas Soderini, la ville entière se confiant dans son courage, sa vaste érudition, son éloquence et son amour pour la liberté, espéra qu'il profiteroit de sa magistrature pour détruire de vieux abus, rendre aux lois leur vigueur, et faire accorder de nouveau les institutions avec les mœurs. Le désir qu'avoient les Florentins de sortir de la tutelle de Pierre étoit si unanime, que la nomination de Nicolas Soderini fut une fête nationale. Le peuple entier l'accompagna au palais public, et applaudit avec transport lorsque, sur son chemin, on lui présenta une couronne d'olivier, symbole de la victoire pacifique qu'on attendoit de lui, et du repos qu'il devoit fonder sur la liberté (1).

Le quatrième jour de sa magistrature, Sode-

(1) *Macchiavelli.* L. VII, p. 305. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 94. — *Jo. Michael. Bruti.* L. III, p. 51.

rini rassembla un conseil de cinq cents citoyens, pour délibérer sur l'état de la république. Il l'ouvrit par un très-beau discours sur les dangers de la discorde, et sur les malheurs qui menaçoient une cité divisée. Mais on s'aperçut alors qu'il lui manquoit cet entraînement dans la volonté, sans lequel on ne gouverne point les états. Il n'avoit pas arrêté dans sa tête un plan fixe de réforme, il disoit seulement ce qu'il falloit éviter, non ce qu'il falloit faire; il demandoit un conseil, quand c'étoit à lui à le donner; et son éloquence demeuroit sans effet parce que son but étoit de briller, non de convaincre ou de persuader. Le conseil, après une inutile délibération, et le choc d'opinions toutes contraires, se sépara sans avoir rien conclu. Un nouveau conseil de trois cents citoyens fut assemblé huit jours après, et Soderini invita encore une fois tous les amis de la paix, de l'ordre et de la liberté, à proposer ce qu'ils croiroient le plus propre pour sauver la république. Ceux qui avoient compté que Soderini fixeroit leurs opinions flottantes, s'étonnoient que le chef de l'état n'eût pas plus de décision dans le caractère, et ils lui retiroient la confiance qu'ils lui avoient d'abord si libéralement accordée. D'autre part, ses associés, jaloux de la faveur avec laquelle il avoit d'abord été accueilli, aimoient mieux faire réformer la république par un autre que par lui. Enfin, son frère Thomas étoit attaché

1465.

CHAP. LXXX. aux Médicis, et il employoit tout ce qu'il avoit
1465. d'adresse, de talent et de séduction, à empêcher le gonfalonier d'agir. Ce fut d'accord avec ce frère, que Nicolas Soderini résolut enfin d'entreprendre lui-même la réforme de l'état. En vrai ami de la liberté, il voulut le faire par les voies légales, par conséquent lentement, et sa courte magistrature lui échappa, avant que l'ouvrage commencé par lui eût acquis aucune solidité. Il s'étoit borné à deux objets, revoir les comptes de l'administration précédente, et commencer un nouveau scrutin. Dans la première opération, qui devoit rétablir les finances, il fut traversé par Lucas Pitti, que les anciens abus avoient enrichi; dans la seconde, qui devoit renouveler légalement toutes les autorités constitutionnelles, il eut à lutter avec tous les intérêts particuliers de ceux qui entroient dans le vieux scrutin, et il causa un mécontentement universel. Aussi, lorsqu'il sortit de charge sans avoir rien exécuté, sans avoir donné aucune stabilité à l'œuvre qu'il commençoit, avoit-il perdu et la faveur populaire et la haute réputation dont il jouissoit deux mois auparavant (1).

1466. La république étoit encore dans l'agitation de ces projets de réforme, lorsqu'on reçut à Flo-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 94. — *Macchiavelli*. L. VIII, p. 306. — *Commentari di Filippo de' Nerli*. L. III, p. 51.

rence la nouvelle de la mort de François Sforza. CHAP. LXXX.
Au mois de juillet suivant, les ambassadeurs de 1466.
son fils vinrent demander la confirmation du traité d'alliance entre les deux états, et celle du subside annuel payé par les Florentins. Pierre de Médicis appuya hautement la demande de Galeaz Sforza. La république, dit-il, avoit fait des sacrifices immenses, pour élever et pour maintenir la maison Sforza sur le trône ducal de Lombardie, parce que cette maison servoit de contre-poids à la puissance des Vénitiens, et assuroit l'équilibre de l'Italie. Il falloit se garder de perdre, par une mesquine avarice, un ami qui avoit coûté si cher à établir; et si, comme le disoient ses adversaires, Galeaz Sforza n'avoit ni la réputation ni le talent de son père, il avoit d'autant plus besoin des secours qu'on vouloit lui retirer. Les amis de la liberté répondirent que François Sforza n'avoit reçu de subsides que comme général d'armée, et sous la condition qu'il seroit toujours prêt à servir les Florentins; puisque Galeaz son fils n'étoit point général, il n'avoit point droit à une paye toute militaire. D'ailleurs, il étoit évident que les Médicis vouloient continuer son traitement, pour opposer ensuite ce duc à ceux qui voudroient délivrer leur patrie d'un joug honteux. Déjà François Sforza s'étoit montré l'ami, non de Florence, mais des Médicis; les revenus de la république

CHAP. LXXX. 1466. avoient fait sa grandeur; mais ce n'étoit point à elle qu'il avoit voué sa reconnoissance (1).

Cependant le manque de résolution de Soderini, tandis qu'il avoit été gonfalonier, avoit jeté du discrédit sur son parti. Ceux qui par timidité étoient jusqu'alors demeurés neutres, se joignirent à la maison des Médicis, parce qu'ils ne doutèrent plus qu'elle ne remportât enfin la victoire. La populace, gagnée par la libéralité de ces riches marchands, leur étoit toujours favorable, et ceux qui soutenoient la cause publique, virent avec étonnement qu'ils ne formoient que la minorité dans les conseils. Pour maintenir les droits d'un peuple souverain, et l'autorité légitime, ils furent obligés de tramer une conjuration, comme s'il s'étoit agi de se soustraire au joug d'un tyran. Ils cherchèrent en même temps des appuis étrangers pour les opposer à Galeaz Sforza; ils conclurent une alliance avec le duc Borso de Modène, qui leur promit d'envoyer à leur aide son frère Hercule d'Este, avec treize cents chevaux. Nicolas Soderini avoit rassemblé trois cents soldats allemands; il devoit, à leur tête, attaquer Pierre de Médicis, le chasser de son palais et de la ville, peut-être même le faire mourir; car on se souvenoit combien les

(1) *Macchiavelli*. L. VII, p. 301-302. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 95. — *Jo. Michael. Bruti Hist. Flor.* L. II, p 38.

Albizzi s'étoient repentis d'avoir épargné Cosme son père (1). CHAP. LXXX. 1466.

Quelque inférieur que fût Pierre de Médicis à son père ou à son fils, pour le talent et pour le caractère, il prit cependant avec promptitude, dans cette occasion, le parti le plus sage et le plus vigoureux. Jean Bentivoglio, qui exerçoit sur la république de Bologne à peu près la même autorité que Médicis sur Florence, l'avertit que Guido Rangoni, Jean-François de la Mirandola, et les seigneurs de Carpi et de Correggio, s'avançoient vers les montagnes de Frignano, avec un grand nombre de milices levées dans les états de Modène et de Reggio, et que cette armée se rendoit à Florence pour secourir ses adversaires. Pierre de Médicis obtint de son côté, du duc de Milan, la permission de disposer d'une armée que Costanzo Sforza et les San-Severini tenoient assemblée à Bologne. En même temps, il tira plus de quatre mille hommes de milices du Bolonois (2). Il partit ensuite de sa maison de campagne de Careggi, avec quelques hommes armés, pour se rendre à Florence. Il se faisoit porter dans sa litière, et son fils Laurent le précédoit à cheval. Valori, qui a écrit la vie du dernier, prétend

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 96. — *Nic. Macchiavelli*. L. VII, p. 307. — *Jo. Mich. Bruti*. L. II, p. 50. — *Comment. Jacob. Cardin. Papiens*. L. III, p. 381.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 763.

CHAP. LXXX. 1466. que comme Laurent remarqua beaucoup de gens armés et de mouvement sur cette route, il craignit quelque entreprise sur la vie de son père, et qu'il lui fit dire de prendre un autre chemin; tandis qu'en même temps il calma l'attente de ces soldats, en leur annonçant que son père le suivoit de très près. On en a conclu qu'il y avoit un complot pour assassiner Pierre; ce qui n'est rien moins que prouvé (1).

Pierre avoit réussi, par une intrigue secrète, que conduisoit Antonio de Pucci, à détacher Lucas Pitti du parti des mécontens, en lui faisant espérer de l'allier à sa famille par un mariage (2). Après avoir ainsi désuni ses ennemis, Pierre entra dans Florence. Un grand nombre d'hommes armés l'attendoient dans sa maison, et beaucoup d'autres parmi ses partisans vinrent encore se réunir à lui après son arrivée. Il envoya alors à la Seigneurie la lettre de Bentivoglio, pour s'excuser de ce qu'il prenoit les armes : ses adversaires, disoit-il, avoient commencé avant lui, et il y étoit contraint pour se défendre. Ceux-ci cependant n'étoient nullement prêts; Nicolas Soderini seul, compensant dans cette

(1) *Valori in vita Laurentii.* p. 10. Il a été copié par Scipione Ammirato. L. XXIII, p. 96; et par *W. Roscoë*, *Life of Lorenzo.* T. I, p. 80; mais réfuté par J. Michel Bruto. L. III, p. 55.

(2) *Jacopo Nardi, delle Ist. Fior.* L. I, p. 10. — *Comment. di Filippo Nerli.* L. III, p. 52.

occasion, par son activité et sa résolution, ce qui lui avoit manqué pendant qu'il étoit gonfalonier, joignit deux cents de ses amis à ses trois compagnies allemandes, rassembla tout le peuple du quartier du Saint-Esprit où il habitoit, et vint auprès de Lucas Pitti le supplier de prendre les armes de son côté, et de livrer bataille aux Médicis, avant qu'ils se fussent fortifiés par les secours qu'ils attendoient du dehors. La victoire étoit encore à eux s'ils avoient su la saisir; mais Lucas Pitti prétexta son respect pour la mémoire de Cosme de Médicis, son ami; et il déclara qu'il vouloit sauver sa famille des fureurs populaires (1). Plus tard, on reconnut qu'il avoit été trompé par les négociations qu'il avoit commencées pour son avantage privé. Dietisalvi Neroni se rendit au palais public. Le gonfalonier et quatre des prieurs étoient attachés à son parti; cependant ils agissoient en bons magistrats, de concert avec leurs collègues, pour terminer les contestations à l'amiable, et faire poser les armes. Une sorte d'armistice fut conclu par leur entremise; chaque parti demeura fortifié dans son quartier, tandis qu'on négocioit, mais Pierre de Médicis ne songeoit qu'à gagner du temps par cette négociation. La Seigneurie qui régnoit alors étoit près de finir ses deux mois; le gonfalonier, chef

CHAP. LXXX. 1466.

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. III, p. 381-382.

CHAP. LXXX. de celle qui devoit entrer en fonctions peu de
1466. jours après, devoit être pris dans le quartier de Santa-Croce, presque tout dévoué aux Médicis. En effet, il fut tiré au sort le 28 de ce mois, et ce fut Roberto Lioni, un des plus chauds partisans de Pierre; toute la nouvelle Seigneurie lui étoit également favorable. Les amis de la liberté sentirent alors, mais trop tard, quelle faute ils avoient faite de laisser perdre tant de temps. Ils prêtèrent l'oreille à des propositions d'accommodement présentées par les deux Seigneuries réunies; elles furent signées par Lucas Pitti, et par Lorenzo et Giuliano de Médicis (1).

Pierre avoit été obligé de se soumettre à des conditions, parce qu'aussi long-temps que la magistrature suprême se conservoit impartiale, les mouvemens de son parti pouvoient être punis comme des actes de rébellion; mais il viola effrontément ces conditions, dès que ses amis furent installés dans la Seigneurie. Roberto Lioni, feignant de croire que Nicolas Soderini vouloit reprendre les armes, assembla le parlement dès le 2 septembre 1466, quatre jours après la signature des articles de paix; quoique la condition la plus essentielle de cette paix fût la promesse des Médicis de ne point assembler de parlement,

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 98. — *Macchiavelli Istorie*. L. VII, p. 309. — *Jo. Michael. Bruti Hist. Flor*. L. III, p. 59.

et de ne point demander de balie (1). Il avoit garni la place de soldats affidés aux Médicis, et il obtint par force, du peuple, la nomination d'une balie composée de huit créatures de Pierre. Cette balie déclara aussitôt que le tirage au sort de la magistrature resteroit suspendu pour dix ans, et elle y substitua des élections faites par la seule faction des Médicis. A cette nouvelle, les amis de la liberté, prévoyant déjà les rigueurs qu'on exerceroit contre eux, s'enfuirent précipitamment de toutes parts; mais les sentences révolutionnaires de la balie les atteignirent dans leur fuite; Acciaiuoli et ses enfans furent relégués pour vingt ans à Barlette, Neroni et ses frères en Sicile; un autre de ses frères, qui étoit archevêque de Florence, se retira à Rome; Soderini et ses fils furent relégués en Provence; Gualtière Panciatichi fut exilé pour dix ans des états florentins. Un grand nombre de familles moins illustres furent frappées en même temps de peines semblables (2). Au bout de peu de jours, les rigueurs redoublèrent encore; et tandis que la Seigneurie ordonnoit des processions et des actions de grâces pour une révolution

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 98.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 99. — *Guernieri Bernio, Storia d'Agobbio*. T. XXI, p. 1012. — Il donne une longue liste des condamnés. — *Jo. Mich. Bruti Hist. Florent.* L. III, p. 67.

CHAP. LXXX. 1466.

qu'elle prononçoit être le salut de l'état, on arrêta, au milieu de ces processions mêmes, plusieurs citoyens pour les jeter dans des cachots, ou les livrer aux bourreaux (1). Lucas Pitti fut seul excepté de cette persécution universelle; mais, soupçonné d'avoir vendu ses amis, d'avoir communiqué à Pierre de Médicis la liste même de ceux qui s'étoient déclarés contre lui; méprisé de tous les républicains, dédaigné par le parti vainqueur, il traîna les restes de sa vie dans l'opprobre, évité de tous, ruiné, hors d'état de terminer les palais superbes qu'il avoit commencés avec tant de faste, et dont l'un, acheté au bout d'un siècle par le premier grand-duc, est demeuré un monument de son orgueil et de son imprudence.

(1) *Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 313. — *Jacopo Nardi, Hist. Florent.* L. I, p. 10. — *Commentari del Nerli.* L. III, p. 52. — *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100. — *Jo. Mich. Bruti.* L. III, p. 72. — *Comment. Jacobi Card. Papiens.* L. III, p. 382.

CHAPITRE LXXXI.

Les émigrés florentins se réunissent sous la protection de Venise, et attaquent sans succès les Médicis : injustice du gouvernement florentin : mort de Pierre de Médicis. — Ambition inquiète de Paul II. Il veut s'emparer de l'héritage des Malatesti. Il cherche vainement des alliés ; il meurt détesté des Romains et des gens de lettres.

1466—1471.

MALGRÉ de déplorables abus, la liberté exerçoit toujours à Florence sa puissance créatrice, et au milieu des malheurs résultant de l'empire des factions, elle consoloit encore les citoyens. La ville étoit troublée par des passions orageuses; les partis s'animoient, ils se provoquoient, ils combattoient, et dans l'ivresse de la victoire, le vainqueur étendoit sa proscription sur tous les vaincus ; il les privoit de leur patrie, il remplissoit l'Italie entière d'exilés. On ne peut voir sans douleur une si détestable vengeance, un tel oubli des droits des citoyens; mais la pitié que ces scènes violentes inspirent est mêlée d'étonne- CHAP. LXXXI.

ment. On se demande comment un si petit état pouvoit faire de si grandes pertes; comment d'une ville seule pouvoient sortir tant d'hommes puissans et illustres; comment Florence avoit alors plus de noms historiques que la France entière; comment chacun de ces citoyens qu'on voyoit tour à tour élevés ou renversés, étoit plus connu de l'Europe, plus riche, plus réellement puissant qu'un des pairs d'une grande monarchie, dont le fief égaloit peut-être en étendue tout l'état florentin. On se demande qu'est-ce qui faisoit grandir ainsi les hommes dans quelques républiques d'Italie, tandis qu'ils paroissoient encore si petits dans le reste de la chrétienté; qu'est-ce qui attache au souvenir de chacune de leurs actions; qu'est-ce qui lie leur vie à l'histoire de la civilisation humaine; qu'est-ce qui a couvert leur terre natale d'admirables monumens, où le goût et la magnificence de ces bourgeois illustres, surpassent ce que firent jamais les princes et les rois; et on seroit bien aveugle si à chacun de ces prodiges on ne reconnoissoit l'ouvrage de la liberté.

Cette liberté étoit alors fortement ébranlée; elle n'avoit plus dans les lois, dans les institutions une garantie suffisante; elle n'assuroit plus aux citoyens une justice impartiale, une sûreté personnelle inviolable, bienfaits qu'on auroit dû attendre d'elle; trop de secousses la menaçoient d'une ruine prochaine et entière; mais ses habi-

tudes restoient encore dans tous les cœurs. Les citoyens florentins ne savoient plus quels étoient leurs droits, ils savoient encore quelle étoit leur dignité. Un noble orgueil leur tenoit lieu de plus solides garanties, et quoique dans leur lutte contre l'établissement de la tyrannie des Médicis, nous devions désormais les voir presque toujours succomber, du moins cette lutte fut longue, elle se renouvela pendant deux ou trois générations, jusqu'à la destruction finale de tous ceux qui avoient été élevés dans ces généreuses maximes; et quand les patriotes florentins succombèrent enfin, ils ne tombèrent qu'avec noblesse. CHAP. LXXXI.

La ruine et la dispersion des Soderini, des Acciaiuoli, de Lucas Pitti, et de leur parti, assura à Pierre de Médicis la domination dans la ville même de Florence; mais l'Italie fut remplie d'émigrés florentins. Ceux qui avoient été chassés par Cosme en 1434, se joignirent à ceux que son fils Pierre expulsoit en 1466. Jean-François, fils de Palla Strozzi, pouvoit être considéré comme le chef des premiers; les richesses qu'il avoit acquises par le commerce lui assuroient ce même crédit, qui avoit commencé la grandeur des Médicis; Angelo Acciaiuoli étoit à la tête des seconds. Il ne voulut point cependant se réunir aux enfans de ceux qu'il avoit persécutés, avant d'avoir fait une tentative pour se réconcilier avec ses anciens amis; mais il reçut de Pierre une ré-

CHAP. LXXXI. ponse dérisoire : celui-ci, avec des protestations de respect filial, l'engageoit à se soumettre à l'exil et à la persécution (1). Tous les exilés florentins se rendirent alors à Venise; ils demandèrent à la république de protéger des hommes proscrits pour cette noble cause de la liberté à laquelle elle attachoit sa gloire. Ils eurent de fréquentes conférences avec le conseil des Pregadi, et avec Barthélemi Coleòni, général des Vénitiens. A cette nouvelle les Florentins condamnèrent tous leurs exilés cemme rebelles, et mirent leur tête à prix (2). En même temps ils se préparèrent à la guerre, et confirmèrent leur alliance avec le duc de Milan et le roi de Naples.

Les émigrés n'avoient cependant point obtenu que Venise épousât ouvertement leur cause. Cette république s'étoit contentée de licencier Barthélemi Coleoni, et de leur permettre de l'engager à leur service. Ce général vivoit alors à Bergame; quoiqu'il ne se fût jamais illustré par de grands exploits, comme il avoit survécu aux maîtres de l'art militaire ses contemporains il étoit demeuré le capitaine le plus renommé de l'Italie (3). Les Vénitiens lui avancèrent secrète-

(1) *Appendix to Roscoë's Life of Lorenzo*, n° 10, p. 38. — *Nic. Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 315. — *J. Mich. Bruti.* L. III, p. 78.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 100.

(3) Antoine Cornazzano, issu de la même famille que le

ment de l'argent; les émigrés florentins, enrichis par le commerce, rassemblèrent aisément des sommes considérables. Ils ne se contentèrent pas de Coleoni, qui devoit être leur général en chef, et qui avoit déjà rassemblé sous ses drapeaux quelques milliers de soldats; ils entrèrent en traité avec Hercule d'Este, frère légitime du duc de Ferrare, et ils le prirent à leur solde avec quatorze cents chevaux (1). Ils enrôlèrent de même les seigneurs de Carpi, de la Mirandole et de Forli, Marc Pio, Galeotto Pico, et Pino des Ordelaffi; étendant ainsi leur alliance autour des frontières de Toscane. Astorgio Manfredi, seigneur de Faenza, s'étoit engagé avec les Médicis; il devoit garder les défilés du val de Lamone, de concert avec Frédéric de Monte-

CHAP. LXXXI. 1466.

féroce Othon de Terzi, tyran de Parme, a écrit en six livres des commentaires sur la vie de Barthélemi Coleoni; il avoit vécu long-temps auprès de lui, dans son château de Malpaga, près de Brescia, où ce vieux capitaine réunissoit des savans et des artistes à ses anciens compagnons d'armes : il le peint comme un homme d'un esprit juste et cultivé, et d'une conversation philosophique; il relève aussi tous les hauts faits de son héros, et le présente comme le plus grand capitaine du siècle : sa partialité intéresse quelquefois, mais elle s'accorde mal avec l'histoire. Cornazzano est imprimé dans la sixième partie du tome IX de Burmannus. *Thesaurus Antiq. et Hist. Italiæ.* p. 1-40. Coleoni mourut à Venise le 4 novembre 1475; il étoit né en 1400.

(1) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 908. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de' Principi d'Este.* L. VIII, p. 730.

CHAP. LXXXI. 1467. feltro. Cependant, après avoir reçu leur argent, il changea tout à coup de parti; il se déclara pour les émigrés, et il mit en grand danger l'armée florentine qu'il avoit reçue dans son pays (1). Enfin la famille Sforza elle-même ne resta pas sans partage attachée aux Médicis. Alexandre, seigneur de Pesaro, frère du dernier duc de Milan, envoya son fils Costanzo à l'armée des émigrés. Tout sembloit favoriser ces derniers; tous les anciens amis de la république avoient embrassé leur cause, et l'on comptoit dans leur armée huit mille chevaux et six mille fantassins de bonnes et vieilles troupes, lorsque Barthélemi Coleoni passa le Pô le 10 mai 1467. Il s'avança jusqu'à Dovaldola, dans le territoire d'Imola, avec l'intention d'entrer en Toscane par la Romagne (2).

Les Florentins avoient opposé à Coleoni Frédéric de Monte-Feltro, comte d'Urbin, qui, formé à l'école de François Sforza, unissoit une haute réputation militaire à celle qu'il avoit obtenue dans les lettres. De même que son adversaire, cependant, il n'étoit plus dans toute la vigueur de l'âge, et tous deux songeoient bien plus à conserver leur vieille réputation, par une prudence souvent exagérée, qu'à terminer prompte-

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiensis.* L. III, p. 384. — *Jo. Michael. Bruti.* L. IV, p. 83.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 101.

ment la guerre par des exploits hardis. Autant les émigrés d'une part, les Médicis de l'autre, languissoient après une action décisive, pour mettre à profit des armemens immenses qui épuisoient leurs trésors, autant les deux généraux sembloient l'éviter avec soin (1). Cependant le jeune duc de Milan, Galeaz Sforza, s'étoit empressé de se rendre au camp florentin, pour témoigner, d'une manière éclatante, qu'il resteroit fidèle aux alliances de son père avec les Médicis et la république. Son rang forçoit à lui déférer un commandement qu'on trembloit de confier à son inexpérience. Non moins impétueux que Montefeltro étoit réservé, il étoit encore enivré par les basses flatteries de ses courtisans; il croyoit tout savoir, il vouloit tout oser; mais aucun vrai courage ne s'allioit à son audace. Il se conduisoit en lâche dans le danger après avoir été le chercher en téméraire. Deux fois il entraîna Frédéric de Monte-Feltro à offrir la bataille; deux fois, saisi par une terreur panique, il l'abandonna au moment de l'action, et l'armée florentine auroit été détruite, si Coleoni avoit été plus jeune et plus confiant, et s'il avoit su profiter de ses avantages (2).

Les décemvirs de la guerre à Florence, savoient que Monte-Feltro ne répondoit plus du sort de

(1) *Commentarii Jacobi Cardin. Papiensis*. L. III, p. 387.
(2) *Jacobi Cardin. Papiens*. L. III, p. 387.

CHAP. LXXXI. 1467. l'armée qui lui étoit confiée, tant qu'il auroit un tel collègue. D'autre part ils connoissoient la présomption de Galeaz Sforza, et ils craignoient de l'offenser. Ils prirent le parti de l'inviter à Florence, pour assister à des fêtes publiques, par lesquelles la république vouloit lui témoigner sa reconnoissance et son respect (1); et Frédéric de Monte-Feltro eut ordre de profiter de son absence pour livrer bataille. En effet, le 25 juillet 1467, peu après midi, il attaqua Coleoni à la Molinella. La bataille fut obstinée, et, après un engagement de huit heures, l'obscurité seule sépara les combattans, lorsque la nuit étoit déjà avancée. L'artillerie légère, employée dans cette bataille, contribua, dit-on, à la rendre plus meurtrière; on a tiré parti de cette circonstance pour faire honneur à Coleoni de l'invention des pièces de campagne; néanmoins on les vit employées dans les deux armées, sous le nom d'*espingardes*, et elles n'assurèrent l'avantage ni à l'un ni à l'autre général (2).

En se retirant du champ de bataille de la Molinella, l'une et l'autre armée calcula ses pertes avec découragement; les deux généraux s'éloignèrent, comme si tous deux avoient été battus.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 101. — *N. Macchiavelli*. L. VII, p. 320.

(2) *Jacob Card. Papiens*. L. III, p. 389. — *Gio. Batt. Pigna*. L. VIII, p. 731.

Coleoni avoit cependant perdu plus d'hommes CHAP. LXXXI.
et plus de chevaux. Au bout de peu de jours ils 1467.
signèrent un armistice, et entamèrent des négociations (1).

Pendant le même temps, messire Philippe de Bresse, frère du duc de Savoie, étoit entré dans les états du marquis de Montferrat, et menaçoit ceux de Milan. Galeaz retourna en hâte en Lombardie, pour lui tenir tête, avec quatre mille chevaux et cinq mille fantassins; mais les deux armées s'observèrent et se menacèrent sans combattre, pendant que le roi de France négocioit pour rétablir la paix. En effet, elle fut signée entre le duc de Savoie, le duc de Milan, et le marquis de Montferrat, le 14 novembre 1467 (2).

Les deux républiques de Florence et de Venise avoient encore plus besoin de paix; elles n'avoient retiré aucun avantage d'armemens très dispendieux, et n'avoient fait aucune conquête. Les émigrés qui s'étoient épuisés pour mettre sur pied l'armée de Coleoni, n'ayant plus d'argent, n'étoient plus considérés. La guerre n'avoit plus de but, et cependant la pacification ne fut point

(1) *Cron. di Bologna*. T. XVIII, p. 767. — *Guernieri Bernio*. T. XXI, p. 1013. — *Antonii de Ripalta, Annal. Placent.* T. XX, p. 921. — *Jo. Michael. Bruto*. L. IV, p. 90.

(2) *Benvenuto da San Giorgio, Hist. del Montferrat*. T. XXIII, p. 739. — *Cristof. da Soldo Istor. Bresciana*. p. 910. — *Marin Sanuto, Vite de' Dogi*. T. XXII, p. 1185.

CHAP. LXXXI. facile à conclure. Borso d'Este, duc de Modène,
1467. et le pape Paul II se présentèrent comme médiateurs. Le premier, fidèle à la politique de sa famille, qui depuis le commencement du siècle avoit été la pacificatrice de l'Italie, cherchoit de bonne foi les moyens de conciliation; Paul II, au contraire, s'efforçoit secrètement de l'entraver. Tantôt il représentoit au duc de Modène, que la discorde des grandes puissances de l'Italie ajoutoit à la sûreté des petites, et à la considération du pontife (1). Tantôt il cherchoit à persuader aux Florentins qu'il étoit sur le point de s'unir avec eux contre Venise. François Naselli, ambassadeur de Ferrare, eut bien plus de peine à déjouer les menées secrètes du pape, sans l'offenser, qu'à concilier les intérêts des puissances ennemies (2).

Enfin le duc de Modène, après avoir discuté tous les articles avec les parties contractantes, fit honneur au pontife seul du traité de paix. Paul II le publia, le 2 février 1468, sous la forme d'une sentence pontificale, menaçant d'excommunication quiconque ne s'y soumettroit pas. Les articles convenus de part et d'autre étoient peu compliqués, aucune conquête n'avoit été

(1) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 733.

(2) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 734-739. C'est le discours même de Naselli, qui, sous les formes du respect et de la crainte religieuse, dévoile toute l'immoralité du pontife.

faite, en sorte qu'il n'y avoit rien à rendre, et quant aux émigrés florentins pour lesquels la guerre avoit été entreprise, et qui en avoient fait presque seuls tous les frais, ils furent abandonnés lâchement par leurs alliés; rien ne fut stipulé en leur faveur. Les souverains, dont la morale publique n'a d'autre sanction que la force, ne considèrent point leurs engagemens envers des particuliers, comme faisant partie du droit politique. Mais aux articles de paix stipulés de concert, Paul II y ajouta la condition inattendue de nommer Barthélemi Coleoni, général de la chrétienté, pour soutenir la guerre contre les Turcs en Albanie, avec une paye de cent mille florins fournie par tous les états d'Italie (1). Les souverains, CHAP. LXXXI. 1468.

(1) La proportion fixée pour cette contribution est une des données à recueillir, pour juger de l'état comparatif de richesses et de puissance des souverains de l'Italie.

Le saint-siége devoit contribuer pour	19,000 florins.
Le roi de Naples	19,000
Les Vénitiens	19,000
Le duc de Milan	19,000
Les Florentins	15,000
Les Siennois	4,000
Le duc de Modène	3,000
Le marquis de Mantoue	1,000
La république de Lucques	1,000
Total	100,000 florins.

Le décret se trouve tout entier *ap. Raynaldi Ann. Eccles.* 1468, §. 15-21, p. 192. — *Comment. Jacob. Card. Papiens.*

CHAP. LXXXI. 1468. sommés de concourir ainsi à l'entretien de Coleoni, étoient persuadés que le pape n'avoit point le dessein de l'envoyer en Albanie, mais qu'après se l'être attaché, il s'en serviroit pour opprimer l'Italie. Les Florentins promirent de payer leur quote part, mais seulement lorsque Coleoni auroit mis le pied sur le territoire des Turcs. Le duc de Milan et le roi de Naples protestèrent avec plus de hauteur contre une stipulation pour laquelle ils n'avoient point donné de pouvoirs aux médiateurs; ils menacèrent de s'en faire raison par les armes, et d'appeler de l'excommunication du pontife à un concile futur. Paul II, déconcerté, modifia sa sentence le 25 avril, et en retrancha ce qui regardoit Coleoni. Elle fut alors acceptée et publiée dans toute l'Italie (1).

Non seulement le gouvernement des Médicis ne rendit point aux émigrés florentins leurs biens qu'il avoit fait saisir, et ne les rappela point dans leur patrie; il prit, au contraire, occasion de cette guerre pour devenir plus tyrannique et plus arbitraire, et pour étendre ses persécutions sur une foule de citoyens qui n'avoient pas été compris dans les premières sentences. Les familles les

L. IV, p. 392. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 103. — *Navagiero*, *Storia Veneziana*. p. 1127.

(1) *Cristoforo da Soldo*, *Istor. Bresciana*. p. 911. — *Scipione Ammirato*. L. XXIII, p. 103. — *Gio Batt. Pigna, Storia de Princ. d'Este*. L. VIII, p. 743.

plus considérées de Forence étoient celles qu'on traitoit avec la plus excessive rigueur. Les Capponi, les Strozzi, les Pitti, les Alessandri et les Soderini, qui avoient échappé aux premières condamnations, furent compris dans celles du mois d'avril 1468 (1). Des complots vrais ou prétendus, pour s'emparer tantôt de Pescia, tantôt de Castiglionchio, furent punis par le supplice d'un grand nombre de prévenus. La justice étoit devenue absolument vénale; les magistratures, loin d'avoir pour but de protéger le peuple, ne sembloient plus instituées que pour satisfaire des passions privées, en écrasant alternativement tous ceux qui excitoient la jalousie ou la cupidité des hommes puissans (2). Pierre de Médicis, retenu presque constamment à sa campagne de Careggi, par la violence de sa maladie, ne connoissoit qu'imparfaitement les désordres qui se commettoient par son autorité et en son nom; d'ailleurs, il ne savoit comment s'y prendre pour y porter remède. La goutte avoit été suivie en lui d'une sorte de paralysie, qui, enchaînant tout son corps, ne laissoit libre que sa tête. Ses fils, encore très jeunes, annonçoient, il est vrai, les talens qui les illustrèrent; mais ils n'étoient point

CHAP. LXXXI.

1468.

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 104.

(2) *Macchiavelli, Istor.* L. VII, p. 322. — *Cronaca di Leonardo Morelli.* T. XIX. *Delizie degli Eruditi Toscani.* p. 184.

CHAP. LXXXI. 1469. d'âge à prendre part au gouvernement de l'état, ou à réprimer la tyrannie de leur parti. Des fêtes brillantes, des joutes et des tournois, dans lesquels les jeunes Médicis se distinguèrent (1), étourdirent quelque peu le peuple sur sa misère; et comme les érudits, qui seuls dans ce siècle distribuoient la réputation, recevoient de petits présens et de petites pensions de Pierre, de même qu'ils en avoient reçu de Cosme son père, ils n'ont pas hésité à le décorer également du nom de Mécènes, à célébrer son caractère, son esprit, ses talens, ses lumières; à le représenter enfin comme le premier citoyen de l'Italie, parce qu'il en étoit le plus riche (2).

Ce fut un motif pour multiplier ces fêtes et

(1) Ces tournois ont une célébrité qui est alliée aux lettres. Ils ont été l'occasion de deux poëmes; la *Giostra di Lorenzo* de Pulci, et la *Giostra di Giuliano* de Poliziano. D'après le *journal de Leonardo Morelli* (T. XIX, p. 185), que M. Roscoë ne paroît pas avoir connu, le tournois de Laurent fut donné le

12 février $\frac{1468 \text{ an. florent.}}{1469 \text{ an. vulgaire.}}$

(2) M. Roscoë a recueilli toutes ces adulations prodiguées aux Médicis, avec une partialité pour toute la famille de son héros, qui n'est pas digne de sa bonne critique, ou de son amour pour la liberté. Il écarte soigneusement de son récit tout ce qui peut nuire à la mémoire de Cosme, de Pierre, ou de Laurent, et il ne veut pas croire, à leur désavantage, même les historiens dépendans de cette famille, et obligés à la flatter sans cesse. *Voyez* sur Pierre, *Life of Lorenzo*. T. I, p. 88-106.

ces spectacles brillans, que le mariage de Laurent de Médicis, fils aîné de Pierre, avec Clarice, fille de Jacob Orsini, prince romain. Les Florentins ne voyoient pas sans jalousie un de leurs concitoyens rechercher cette alliance étrangère avec un grand seigneur. Cosme l'ancien avoit été plus sage; il n'avoit point marié ses enfans hors de sa patrie, et il ne s'étoit point exposé à ce qu'on l'accusât de dédaigner l'égalité républicaine. Ce mariage fut célébré avec une grande pompe, le 4 juin 1469 (1). CHAP. LXXXI. 1469.

Cependant Pierre sentoit diminuer ses forces, et voyoit approcher la fin de sa vie; il ne pouvoit se dissimuler que la mauvaise conduite des chefs de son parti attiroit sur sa famille la haine publique, et compromettoit des jeunes gens qu'il alloit bientôt laisser sans défenseurs, au milieu des passions populaires. Macchiavel assure qu'il appela auprès de lui ceux qui gouvernoient la république, pour leur adresser de dernières exhortations. « Je n'aurois jamais cru, leur dit-il, qu'il viendroit un temps où la conduite et les mœurs de « mes amis me feroient regretter mes ennemis, « où les fruits de ma victoire me feroient regretter « une défaite. Je me figurois alors m'être associé

(1) *Cronaca di Leonardo Morelli. Deliz. Erud.* T. XIX, p. 185.--*Ricordi di Lorenzo de Medici Append. ad Roscoë* 12. T. III, p. 44.

CHAP. LXXXI. 1469.

« à des hommes qui mettroient quelque terme à « leur cupidité; des hommes qui se contenteroient « de vivre honorés dans leur patrie, et vengés « de leurs ennemis; mais je vois aujourd'hui com- « bien je m'étois trompé, combien j'avois mal « connu le cœur humain et votre ambition. Il ne « vous suffit pas d'être les premiers, d'être les « princes d'une si grande ville, de jouir seuls des « honneurs, des dignités, des avantages qui sem- « bloient autrefois une récompense suffisante à « la masse des citoyens; déjà vous avez partagé « entre vous les biens de vos ennemis; vous avez « rejeté sur les autres tout le fardeau des impo- « sitions publiques, en réservant pour vous tous « les bienfaits publics; cela ne vous contente « point encore, si vous n'accablez vos concitoyens « par tous les genres d'injures. Vous dépouillez « vos voisins de leurs héritages; vous vendez la « justice; vous vous dérobez à l'autorité des tri- « bunaux; vous opprimez les hommes pacifiques « pour exalter les plus insolens; je ne crois pas « que le reste de l'Italie pût présenter autant « d'exemples de violence et d'avarice qu'en ras- « semble cette cité..... Écoutez cependant l'en- « gagement que je prends sur cette foi que des « hommes d'honneur doivent garder. Si vous con- « tinuez à vous conduire de sorte que je me re- « pente de ma victoire, je saurai aussi agir de

« manière à vous faire repentir d'avoir mal usé CHAP. LXXXI.
« de vos succès (1). » En effet, ses exhortations 1469.
demeurant sans efficacité, il fit secrètement venir Ange Acciaiuoli à sa maison de Caffaggiolo, pour traiter avec lui du rappel des exilés, et des moyens de réprimer l'insolence du parti vainqueur; mais la mort qui l'enleva au commencement de décembre, prévint l'exécution de ses nouveaux projets (2). Pendant son administration, le territoire de la république florentine s'étoit accru par une seule acquisition faite d'une manière toute pacifique. La seigneurie acheta, le 28 février 1467, des mains de Louis de Campo Fregoso, Sarzane et la forteresse de Sarzanello, pour le prix de trente-sept mille florins. Cette petite ville commandoit la Lunigiane, et l'ouverture de deux passages importans qui conduisoient en Toscane, l'un de Gênes, l'autre de Parme, par Pontremoli. Elle avoit été cédée en fief à la maison Fregoso le 2 novembre 1421, par un traité entre la république de Gênes et le duc de Milan (3).

Pendant ce temps, les souverains du midi de

(1) *Macchiavelli*, *Ist.* L. VII, p. 326.—*J. Mich. Bruti Hist. Flor.* L. IV, p. 94.

(2) Le 2 décembre, selon Lorenzo; le 3, selon Scipione Ammirato; le 13, selon Morelli. *Ricordi di Leon. Morelli.* p. 185.—*Ricordi di Lorenzo*, n° 12, p. 44.—*J. Mich. Bruti.* L. IV, p. 98.—*Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 106.

(3) *Cron. di Leon. Morelli.* T. XIX, p. 184.—*Ricordi di Lorenzo de' Medici.* p. 43.

CHAP. LXXXI. l'Italie appesantissoient le joug qu'ils faisoient porter à leurs sujets. Ferdinand, après avoir frappé les victimes les plus illustres, avoit trouvé facile d'atteindre à leur tour tous ceux qui, dans la guerre civile, lui avoient causé une inquiétude momentanée, et qu'il avoit endormis ensuite par de vaines espérances et de faux sermens. Au commencement il avoit suivi cette politique tortueuse, de concert avec Paul II. Quelques grands feudataires du Saint-Siége avoient été victimes de la perfidie du pape, en même temps que les barons de Naples succomboient à celle du roi. Les comtes de l'Anguillara avoient causé beaucoup d'inquiétude aux précédesseurs immédiats de Paul II. Dolce s'étoit distingué comme condottière, Averso, pendant le règne d'Eugène IV, avoit, à plusieurs reprises, porté la guerre civile jusque sous les murs de Rome; il avoit ensuite quitté l'alliance des Orsini pour celle des Colonna, et tenté de s'assurer par les armes la succession au comté de Tagliacozzo (1). Un des fils d'Averso avoit été tenu sur les fonts de baptême par Paul II; ce pape, au commencement de son règne, profita de cette relation pour entamer avec lui et son frère des négociations amicales, et le solliciter à passer à son service, plutôt que de s'engager avec Piccinino. Ils étoient presque d'accord sur la solde convenue; mais tous les articles n'étoient pas

(1) *Commentar. Pii Papæ II.* L. II, p. 39.

encore dressés; cependant le pape faisoit avancer
des troupes vers les frontières du roi de Naples; celui-ci en faisoit marcher de son côté; c'étoit le moment où Piccinino étoit arrivé auprès de Ferdinand, et y étoit accueilli avec des fêtes brillantes. On croyoit que la guerre alloit éclater entre ce roi et le Saint-Siége, que Piccinino seroit opposé aux comtes de l'Anguillara, lorsque tout à tout Piccinino fut arrêté et mis à mort; les fils du comte Averso furent frappés en même temps d'une sentence d'excommunication; les troupes du roi se joignirent à celles du pape, et, en onze jours, douze forteresses du comté d'Anguillara, qu'on croyoit inexpugnables, furent enlevées à leurs maîtres légitimes. François Averso de l'Anguillara fut arrêté avec ses enfans, et retenu dans les prisons du pape; Déiphobe, son frère, réussit à s'enfuir; et Paul II, qui avoit combiné cette trahison avec celle de Ferdinand contre Piccinino, dit hautement que la mort de ce dernier avoit été la délivrance de l'Italie (1).

Le pape cependant prétendoit un tribut du royaume de Naples. Les anciennes chartes d'investiture l'avoient fixé à huit mille onces d'or, ou soixante mille florins, pour les Deux-Siciles; mais depuis la séparation de l'île d'avec la terre ferme, le tribut de ce dernier royaume avoit été

(1) *Mich. Cannesius Viterbiensis in Vita Pauli II*, *Rer. It.* T. III; P. II, p. 1013-1018.

CHAP. LXXXI. réduit à quarante mille cinq cents florins (1). Paul II en exigeoit le payement; Ferdinand, pour s'en dispenser, alléguoit la misère de son royaume, et les frais de son expédition contre les comtes de l'Anguillara, qui avoit été entreprise pour le service du pape (2). D'autres contestations sur la souveraineté de Terracina, du duché de Sora, de la mine d'alun de Tolfa, aigrirent bientôt ces deux puissans voisins, qui commençoient à n'avoir plus besoin l'un de l'autre. Ferdinand ne vouloit pas déclarer la guerre au pape, mais il espéroit l'intimider en faisant montre de ses forces. D'après ses ordres, son fils Alfonse occupa, les armes à la main, les territoires en contestation, tandis que Paul II lui reprochoit amèrement son ingratitude envers le Saint-Siége, auquel il devoit sa couronne (3).

La succession aux fiefs des Malatesti en Romagne, que Paul II prétendoit recueillir par l'extinction de la ligne légitime, jeta de nouvelles semences de discorde entre ce pontife impétueux, le roi de Naples, et ses autres voisins. Les deux frères, Dominique et Sigismond Malatesti, avoient également encouru la colère des pontifes. Ceux-ci avoient consenti avec peine à les laisser

(1) *Mich. Cannesius.* p. 1022.

(2) *Giannone, Istor. civile.* L. XXVII, c. II, p. 563.

(3) *Commentarii Jacobi Cardin. Papiens.* L. IV, p. 393. — *Rayaldi, Annales Ecclesiastici.* 1468, §. 29-31, p. 196.

jouir d'une partie de leurs états pendant le reste CHAP. LXXXI.
de leur vie; mais ils attendoient impatiemment la mort de ces princes, pour réunir leurs seigneuries au domaine immédiat de l'Église, ou pour en doter leurs neveux. Pie II avoit, en 1463, montré beaucoup de colère de ce que Dominique Malatesti, seigneur de Césène, avoit vendu aux Vénitiens la petite ville de Cervia et ses salines. Lorsque ce Dominique mourut, le 20 novembre 1465, Paul II fit saisir son héritage, et n'en accorda qu'une petite partie à Robert, fils de Sigismond (1).

L'héritage de Sigismond Pandolfe Malatesti 1468.
étoit beaucoup plus important encore. Ce prince mourut le 13 octobre 1468, après un règne de trente-neuf ans, durant lequel il avoit déployé plus de talens pour la guerre qu'aucun des chefs de cette maison si féconde en grands capitaines (2). Tantôt Sigismond avoit combattu pour son propre compte autour de Rimini; tantôt il s'étoit mis à la solde des rois de Naples, des Florentins ou des Vénitiens. Mais sa perfidie s'étoit signalée plus encore que son habileté ou sa vaillance; jamais aucun engagement n'avoit eu la puissance de le lier. Gendre de François Sforza, et beau-père

(1) *Guernieri Bernio*, *Storia d'Agobbio*. p. 1010. — *Scipionis Claramontii Histor. Cæsenæ.* L. XVI, p. 424. *In Thesauro Rer. It. Burmanni.* T. VII, P. II.

(2) *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 227.

CHAP. LXXXI. du comte d'Urbin, il les avoit trahis tous deux; 1468. il avoit mérité, par son manque de foi envers le pape, l'acharnement de Pie II à le dépouiller; et si sa politique tortueuse pouvoit trouver quelque apologie dans l'exemple que lui donnoient tous les princes ses contemporains, sa conduite dans l'intérieur de sa famille l'avoit signalé comme un méchant homme. Marié trois fois, il avoit fait périr ses deux premières femmes d'une manière cruelle; la troisième, Isotta, qui lui survécut, étoit d'une naissance obscure, et avoit été longtemps sa maîtresse (1). Aucune d'elles ne lui avoit donné d'enfans; mais de deux autres maîtresses il avoit eu deux fils, Robert II, et Salluste, que le pape Pie II avoit légitimés en 1450. Le même homme cependant partageoit le goût pour les lettres, les arts et la magnificence, qui illustra les princes italiens du quinzième siècle. Il avoit orné sa petite ville de Rimini de palais et d'églises dignes de ce goût plus pur qui renaissoit dans l'architecture; il y avoit fondé à grands frais une bibliothéque; et, quoique l'imprimerie eût été inventée de son temps, elle avoit encore trop peu diminué le prix des livres, pour qu'il ne dût pas employer une part considérable de l'argent qu'il avoit gagné dans les batailles, et de sa propre solde, à réunir les écrits des anciens (2). Les

(1) *Jacobi Cardin. Papiens.* L. V, p. 403.

(2) Le premier privilége accordé à un imprimeur, est du

cours d'Italie étoient très-éloignées du luxe qu'on y voit de nos jours; la maison du prince ne se composoit que d'un petit nombre de gardes et de simples valets; on n'y connoissoit point de grands officiers de la couronne, en sorte que les plus petits états eux-mêmes n'étoient point écrasés par le faste des souverains. Au lieu de maréchaux, de chambellans, de grands-veneurs, Malatesti réunissoit autour de lui quelques hommes distingués, auxquels il ne demandoit aucun service. Il avoit composé lui-même quelques poésies italiennes, et il se plaisoit dans le commerce des poètes et des savans. Il trouvoit dans leurs discours une instruction qu'il savoit aussi chercher dans leurs livres; il disputoit volontiers, et il permettoit qu'on le contredît; il aimoit à traiter les questions les plus obscures de la philosophie naturelle, et ces conversations animées faisoient l'agrément des festins de son palais, ou des repas de ses sujets, auxquels il assistoit familièrement (1).

mois de septembre 1469. Ce fut le conseil des Pregadi de Venise qui concéda à Jean de Spire le droit exclusif d'imprimer pendant cinq ans les épîtres de Cicéron et de Pline. *Vite de' Duchi di Venezia di Marin Sanuto*. p. 1189. Il est remarquable que quinze ans tout au plus après la première invention de l'imprimerie, un libraire ait cru avoir besoin d'un privilége.

(1) *Robert Valturio, De re militari. Oratio ad Sigismundum Malatestam*. L. I, cap. 3. — *Apud Tiraboschi*, *Storia della Letteratura*. T. VI, L. I, cap. II, §. 23, p. 53.

CHAP. LXXXI. 1468

Au moment de la mort de Sigismond Malatesti, son fils Robert, auquel il avoit destiné sa succession, étoit au service du pape, et hors de Rimini. Robert reçut un courier de sa belle-mère, Isotta, qui lui annonçoit la mort du prince, et l'invitoit à venir recueillir sa succession. Isotta n'aimoit point Robert; cependant elle avoit plus de confiance en lui que dans le pape, et elle préféroit obéir à son beau-fils, au déplaisir de voir s'éteindre la souveraineté où elle avoit régné. Mais il n'étoit pas facile à Robert de se tirer des mains de Paul II; il essaya de le séduire par une fausse confidence; il lui montra la lettre d'Isotta, en lui promettant de trahir sa belle-mère, et de la livrer dans six jours, avec toutes ses forteresses, aux officiers du pape. Les seigneuries de Sinigaglia et de Mondovi lui furent promises pour récompense; mille florins lui furent avancés pour les frais de son expédition, et le pape crut s'être assuré de lui par des sermens. Mais cette garantie est bien foible, quand l'objet même du traité est une perfidie et un parjure. Robert, qui juroit au pape de trahir sa belle-mère, se promettoit à lui-même de trahir le pape à son tour. A son arrivée à Rimini, il y fut accueilli avec empressement, et proclamé seigneur par le peuple. Aux talens de son père, il joignoit les manières les plus aimables; d'ailleurs, les habitans de Rimini redoutoient une

réunion à l'Église, qui auroit fait décheoir leur cité du rang de capitale, à celui d'une petite ville de province. Tous les états voisins s'intéressoient à la conservation de la maison Malatesti. Frédéric de Monte-Feltro, qui avoit été si long-temps ennemi de Sigismond, avoit donné sa fille en mariage à Robert; les Florentins et le roi de Naples vouloient que la Romagne fût divisée entre de petits princes, et ils l'auroient vue avec peine tomber sous la puissance immédiate de l'Église. Robert, assuré de tous ces alliés, refusa de rendre la ville aux commissaires du pape, et en demanda au contraire l'investiture, aux mêmes conditions auxquelles son père l'avoit obtenue (1).

Paul II, demeuré la dupe de ses propres intrigues, n'éclata point en reproches; il parut reconnoître Robert, et ne voulut pas le menacer, avant d'avoir tout préparé pour le détrôner. Cependant il conclut avec les Vénitiens, le 28 mai 1469, une alliance qui devoit durer vingt-cinq ans (2); en conséquence il obtint d'eux une armée de quatre mille chevaux et trois mille fantassins, qui s'avança en Romagne. En même temps il fit offrir à Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, une part dans les dépouilles de son

(1) *Comment. Jacobi Cardin. Papiens.* L. V, p. 205-206.

(2) Le traité rapporté par Raynaldi. *Annal. Eccles.* 1469, §. 24-25, p. 205.

CHAP. LXXXI. voisin, et il donna rendez-vous auprès de Rimini, à Napoléon Orsini, et à plusieurs autres capitaines de l'Église. Quand ses forces furent de toutes parts en mouvement, il fit, au mois de juin, enlever par surprise le faubourg de Rimini, par l'archevêque de Spalatro, gouverneur de la Marche. A ce signal, l'armée pontificale se rassembla sous les murs de cette ville, pour en entreprendre le siége (1).

1469.

Déjà le roi de Naples et les Florentins faisoient passer des troupes à Frédéric de Monte-Feltro, pour marcher au secours de Malatesti. Le pape s'y étoit attendu, et ses intrigues n'alloient à rien moins qu'à allumer une guerre générale pour cette petite succession. Il comptoit partager la Romagne avec les Vénitiens; il leur promettoit même Bologne, que les Vénitiens devoient enlever aux Bentivoglio, pour la posséder aux mêmes conditions qu'eux. Paul II promettoit le trône de Ferdinand à René d'Anjou, et à son fils Jean, qu'il rappeloit en Italie. Ferdinand, disoit-il à son consistoire, avoit mérité, par son ingratitude, de perdre la couronne : bâtard lui-même, il s'étoit empressé de s'armer pour un autre bâtard (2); mais les alliés sur lesquels Paul avoit compté, étoient plus éloignés

(1) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* p. 1017.—*Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 228.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXIII, p. 105.

que ceux de ses adversaires. Le duc Alfonse de Calabre, d'une part; Tristan Sforza, frère du duc de Milan, de l'autre, vinrent en personne se joindre à l'armée de Frédéric de Monte-Feltro; et celui-ci se sentant le plus fort, attaqua le 29 août l'armée pontificale, et la mit dans une complète déroute. Les princes de Romagne, qui la composoient en partie, combattoient à regret contre leur confrère, dans la crainte d'être à leur tour dépouillés comme lui. Ils firent une si molle résistance, qu'il n'y eut dans le combat qu'une centaine d'hommes de tués, quoique Monte-Feltro eût fait trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvoient les douze officiers les plus distingués de l'armée. Les bagages et le camp furent pillés, et l'artillerie, qui étoit fort belle, tomba entre les mains des vainqueurs (1). Frédéric de Monte-Feltro auroit pu aisément tirer un très-grand parti de sa victoire; mais, en repoussant l'armée pontificale, il ne voulut point attaquer l'Église. Il se contenta de forcer une trentaine de châteaux des territoires de Rimini et de Fano à se soumettre à Robert Malatesti; après quoi, il licencia son armée au mois de novembre (2).

Le mauvais succès de l'expédition contre Ri-

(1) *Comment. Jacobi Card. Pap.* L. V, p. 416. — *Raynaldi Annal.* 1469, §. 26, p. 206.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 777.

CHAP. LXXXI. mini calma un peu l'ardeur guerrière de Paul II; 1469. il sentit qu'il n'avoit point la supériorité en Italie, et il commença à concevoir des inquiétudes sur les négociations ultramontaines, encore vagues et mal combinées, dans lesquelles il s'étoit engagé. Avant d'avoir mis en mouvement les alliés qu'il cherchoit par delà les monts, il pouvoit être accablé par ses voisins les plus proches. D'ailleurs, l'état de l'Europe promettoit peu de succès aux ligues nouvelles que Paul II avoit voulu former. Borso d'Este, duc de Modène, beaucoup plus versé que lui dans le système des intérêts et des alliances de la grande république européenne, profitoit des connoissances qu'il avoit acquises, pour éclairer le pape sur ses vrais intérêts, lui faire comprendre qu'il avoit beaucoup à craindre et rien à espérer des ultramontains, et le ramener à des sentimens pacifiques, qui convenoient autant à son rang de souverain qu'à sa qualité de père des fidèles (1).

L'empereur étoit le premier des souverains auxquels le pape pouvoit proposer son alliance. Mais Paul venoit justement alors de recevoir sa visite, et la connoissance personnelle de Frédéric III n'étoit pas faite pour inspirer de la confiance. Frédéric étoit parti précipitamment de ses états pour l'Italie, à la fin de l'année 1468;

(1) *Gio. Batt. Pignà, Storia de' Principi d'Este*. L. VIII, p. 755-764.

il avoit passé le 10 décembre à Ferrare avec peu CHAP. LXXXI.
de suite, et il étoit arrivé à Rome pour la veille 1469.
de Noël, sans autre dessein que celui d'accomplir un vœu qu'il avoit fait. Le pape, qui ne pouvoit croire que la seule dévotion dirigeât les actions des rois, étoit persuadé que ce voyage cachoit quelque grand projet politique; il en avoit conçu une extrême défiance; il avoit rempli Rome de soldats; et il s'étoit tenu sur ses gardes, comme si le successseur des Henri devoit être autant qu'eux l'ennemi de sa tiare. Il avoit cependant bientôt pu reconnoître que le nonchalant monarque de Vienne venoit à sa cour, pour adorer et pour recevoir des lois, non pour en dicter. Frédéric s'étoit empressé de baiser les pieds, aussi bien que les mains et le visage du pape (1). Il avoit paru plus jaloux de l'honneur de lire l'évangile devant lui, en habit de sous-diacre, que de sa couronne impériale (2); il avoit tenu l'étrier du pape, lorsque celui-ci montoit à cheval, et chacune de ces petites humiliations de sa haute dignité avoit été soigneusement recueillie et consignée dans l'histoire de la cour de Rome (3). Au reste, dès ses premières conférences avec

(1) *Jacobi Card. Papiens.* L. VII, p. 439.—*Annal. Eccles.* 1468, §. 43, p. 199.

(2) *Annal. Eccles.* 1468, §. 45, p. 199.

(3) *Diario di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1141. — *Augustini Patritii Senensis, De adventu Friderici III.* T. XXIII, p. 205-216. — *Annal. Eccles.* 1469, §. 3, p. 201.

CHAP. LXXXI. Paul II, il avoit manifesté la foiblesse et la versatilité de son caractère. Bientôt il avoit paru à Rome aussi méprisable qu'il l'étoit dès longtemps aux yeux des Allemands, des Bohémiens et des Hongrois. Frédéric n'avoit su maintenir ni les prérogatives de sa couronne, ni les frontières de son empire. Tous ses droits avoient été envahis par les états d'Allemagne : depuis trente ans qu'il régnoit, la chrétienté avoit été exposée à des calamités toujours croissantes; les Turcs étoient enfin parvenus jusqu'aux limites de ses états héréditaires, et il n'avoit encore rien fait pour les défendre. Dans cette impuissance avouée, il avoit néanmoins l'ambition de faire valoir les vieilles prétentions de l'empire sur le duché de Milan. Il n'avoit point voulu reconnoître François Sforza ; il ne reconnut pas davantage son fils Galeaz. Les ambassadeurs du dernier s'étant présentés à lui, il les repoussa en déclarant qu'il n'y avoit point d'autre duc de Milan que lui-même. « C'est par l'épée, reprit l'un d'eux, que le duc « François a acquis ce duché; son fils attendra « pour le perdre qu'il lui soit ravi par l'épée (1). » Mais Frédéric étoit loin de se mettre en mesure de faire une conquête aussi importante. Il désiroit, il est vrai, faire une ligue avec le Saint-Siége, qui comptoit Galeaz parmi ses ennemis; loin d'y réussir il inspira à Paul II tant de mépris

1469.

(1) *Cronica d'Agobbio di Guernieri Bernio*. p. 1017.

pour sa foiblesse, que celui-ci auroit plutôt accepté l'alliance de Galeaz lui-même, si à ce prix il avoit pu se faire garantir les conquêtes qu'il méditoit en Romagne (1). CHAP. LXXXI. 1469.

Galeaz Sforza redoutoit peu l'empereur, et ne songeoit point à ménager le pape. Il s'étoit attaché uniquement à la France. Louis XI avoit flatté sa vanité : ce roi avoit mis du prix à son alliance, et il venoit encore de la cimenter par un mariage. Le 6 juillet 1468, Galeaz Sforza épousa Bonne de Savoie, sœur de Charlotte, femme de Louis XI. Pour faire ce mariage, il rompit avec le marquis de Gonzague, dont la fille lui étoit promise dès long-temps. Bonne avoit été élevée à la cour de France, et Louis XI en disposoit comme si elle ne dépendoit que de lui. Il ne consulta pas même son frère Amédée IX, duc de Savoie, ou plutôt la régence qui gouvernoit pour ce prince, que de fréquentes attaques d'épilepsie avoient rendu presque imbécille. Louis XI assigna pour dot à Bonne de Savoie, la ville de Verceil, autorisant Galeaz Sforza à s'en emparer de vive force; mais celui-ci, qui en fit la tentative au mois d'octobre 1468, ne put réussir à s'en rendre maître (2).

(1) *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 762.

(2) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* T. XXI, p. 912. C'est ici que se termine l'histoire de Brescia de Christophe da Soldo. L'auteur avoit été magistrat dans sa patrie, et il rap-

CHAP. LXXXI. 1469. Le duc de Milan, enorgueilli de la noble alliance qui l'avoit fait beau-frère du roi de France, devint impatient de toute gêne et de tout contrôle. Il ne voulut plus écouter les conseils de sa mère Blanche Visconti, qui s'étoit toujours montrée tendre et généreuse envers lui. Il maltraita indignement cette princesse; il la força enfin à quitter la cour et à se retirer à Crémone. Elle ne tarda pas à y mourir, le 19 octobre 1468, et l'on avoit déjà conçu une telle idée de la scélératesse de Galeaz, qu'on l'accusa de l'avoir empoisonnée, pour prévenir le projet qu'on supposoit à Blanche, de livrer Crémone aux Vénitiens (1).

Paul II, rebuté par le duc de Milan, n'avoit rien à espérer de Louis XI, d'après la liaison intime qui existoit entre ce monarque et le duc. C'étoit cependant à la cour de France qu'il avoit espéré trouver un défenseur et un vengeur, et c'étoit de ce côté qu'il avoit tourné ses premières

porte, avec une minutieuse exactitude, les choses qui se sont passées sous ses yeux; mais son langage, ses préjugés, et l'importance qu'il donne aux bruits populaires, montrent assez qu'il étoit dépourvu de toute éducation. Son histoire est imprimée T. XXI. *Rer. It.* p. 789-914.

(1) *Antonii Galli Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII, p. 264. — *Bernard. Corio, Histor. Milan.* P. VI, p. 970. *Si disse che era morta più di veneno che di mal naturale.* Mais Corio, page de Galeaz, n'ose indiquer sur qui portèrent les soupçons. Galli est plus explicite.

négociations. Mais Jean d'Anjou, duc de Calabre, auquel il s'étoit adressé pour l'armer contre le roi de Naples, étoit alors engagé dans une autre guerre, au milieu de ces mêmes Aragonois auxquels il avoit précédemment disputé la couronne de Naples, et cette guerre ne laissoit pas espérer au pape les secours des Espagnols plus que ceux des Français. Le frère du grand Alfonse, Jean, roi de Navarre, lui avoit succédé sur le trône d'Aragon, sans vouloir, comme il s'y étoit engagé, céder la Navarre, héritage de sa première femme, à son fils Charles, comte de Viane. La demande seule qui lui en avoit été faite, avoit excité en lui un violent ressentiment contre ses enfans du premier lit; et sa seconde femme Jeanne-Henriquez, qui lui avoit donné pour fils le trop fameux Ferdinand-le-Catholique, avoit eu soin d'aigrir ce ressentiment, et de le changer en une haine implacable. C'étoit à Ferdinand que Jean vouloit transmettre les couronnes qu'il avoit héritées d'Alfonse. Il avoit fait la guerre au comte de Viane, dont la cause étoit embrassée par le roi de Castille. Les Catalans s'étoient soulevés en faveur de leur prince héréditaire, et le roi, pour se défaire de lui, avoit eu recours à la trahison. Il avoit appelé son fils, sous la foi publique, aux cortès d'Ilerda; il l'y avoit ensuite fait arrêter, au mépris de son sauf-conduit, et lorsque des insur-

1469.

CHAP. LXXXI. 1469. rections universelles l'eurent forcé à le relâcher, il ne le remit en liberté qu'après qu'on lui eût administré un poison, dont le malheureux comte de Viane mourut, le 24 août 1461 (1). Deux sœurs légitimes, héritières du comte de Viane, restoient encore sur le chemin de Ferdinand. Le roi Jean sacrifia l'aînée, Blanche, épouse séparéee du roi de Castille, à la cadette Éléonore, qui fut reine de Navarre, et qui avoit épousé le comte de Foix. Blanche fut livrée à Éléonore, elle fut enfermée au château d'Orthès, et y périt empoisonnée en 1464 (2). Tant de crimes ne

(1) *Annal. Eccles. Raynald.* 1461, §. 130, p. 116. — *Antonii Galli Commentar. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 247. Ferdinand-le-Catholique, auquel le comte de Viane avoit été sacrifié, voulut laver du souvenir de tant de crimes la mémoire de ses parens, et il chargea Lucius-Marineus Siculus d'écrire l'histoire de cet événement (L. XIII, p. 415). La vérité perce encore cependant, même dans le récit de cet historien mercenaire. Charles de Viane fut arrêté aux cortès d'Ilerda, le 2 décembre 1460 (*Marin Siculus*. L. XIII, p. 418. — *Mariana, De reb Hispan.* L. XXIII, c. II, p. 61). Il fut relâché le 1er mars 1461 à Barcelonne (*Marian. Sicul.* L. XIII, p. 422. — *Mariana.* p. 62); et il mourut, selon Mariana, le 24 septembre de la même année; selon Gallus, le 24 août, (*Mariana.* L. XXIII, c. III, p. 62.—*Marin Siculus.* L. XIII, p. 424). Marineus Siculus attribue les bruits de poison qui se répandirent, à la superstition de ceux qui crurent entendre dans les rues de Barcelonne, l'ombre du comte de Viane accuser sa belle-mère. Mariana énonce plus franchement le soupçon, au moins de tout un parti; soupçon qui causa d'effroyables guerres civiles.

(2) *Mariana.* L. XXIII, c. IV, p. 63.

firent qu'augmenter la répugnance des peuples CHAP. LXXXI.
pour de tels souverains. Les Catalans, plutôt 1469.
que de reconnoître Jean ou son fils, appelèrent au trône don Pedro, infant du Portugal, et celui-ci étant mort en 1466 (1), ils s'adressèrent enfin au vieux roi René d'Anjou, qui par sa mère, Yolande d'Aragon, étoit petit-fils de Jean I d'Aragon, mort en 1395. René, trop vieux pour s'engager dans de nouvelles guerres, céda les hasards de cette expédition à son fils Jean, duc de Calabre : Jean fut en effet proclamé roi à Barcelonne; c'étoit là qu'il avoit reçu les pre- 1470.
mières propositions de Paul II, et comme il avoit peu de succès dans la guerre qu'il avoit entreprise, peut-être n'auroit-il pas été éloigné de la pensée de tenter encore une fois sa fortune dans le royaume de Naples; mais une maladie contagieuse dont il fut atteint, l'emporta à Barcelonne, le 16 décembre 1470 (2), à l'âge de quarante-cinq ans, et mit fin à la résistance des Catalans, aux négociations du pape, et aux dernières espérances du parti d'Anjou (3).

Avant même la mort du duc de Calabre, les

(1) *Mariana.* L. XXIII, c. VI, p. 65. — *Marineus Siculus.* L. XVI, p. 451.

(2) *Mariana.* L. XXIII, c. XVI, p. 80. — *Marin. Siculus.* L. XVII, p. 455.

(3) *Anton. Galli. Comment. Rer. Genuens.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 245-262. — *Giornali Napoletani.* p. 1135. — *Gaillard, Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne.* L. III,

CHAP. LXXXI. progrès des Turcs, qui remplirent l'Italie d'effroi,
1470. l'invasion de la Croatie en 1469, la conquête de Négrepont, en 1470, firent enfin sentir à Paul II combien il seroit imprudent d'allumer une nouvelle guerre aux portes de Rome, et d'employer contre un feudataire du Saint-Siége, des soldats et des richesses dont il pourroit bientôt avoir besoin pour défendre sa propre existence. Il consentit donc à laisser à Robert Malatesti les fiefs qu'avoit possédés son père; et, par l'entremise de Borso, duc d'Este, il proposa à tous les états d'Italie une ligue pour la défense générale, et le maintien de chacun dans son indépendance; ligue qui fut enfin acceptée par tous, et publiée le 22 décembre 1470 (1).

Paul II avoit complètement trompé les espérances des cardinaux et de toute l'Église; l'unanimité des suffrages en sa faveur, au moment où l'on cherchoit un homme digne de succéder à Pie II, l'un des plus grands pontifes qu'eût eu l'Église, avoit fait attendre de lui de grands talens et de grandes vertus; et il se montroit au contraire ambitieux, emporté, perfide dans ses négociations, ingrat envers sa patrie, imprudent

c. III. — *L. Marin Siculus.* L. XXV, p. 439. L. XVI, p. 452, et L. XVII, p. 455.

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 783. — *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* L. XXI, p. 1020. — *Gio. Batt. Pigna.* L. VIII, p. 769.

dans sa politique, insouciant sur les vrais intérêts de la chrétienté. Au moment où il rendit malgré lui la paix à l'Italie, il se livra à de nouveaux projets de vengeance contre d'autres ennemis qu'il croyoit avoir découverts. C'étoient les gens de lettres de Rome, qui venoient d'y fonder une académie d'après l'exemple qui leur avoit été donné par les autres villes d'Italie. Une farouche défiance fit considérer par Paul II, leur association comme un complot contre la sûreté du pape et la paix de l'Église. Il soumit à la torture ces mêmes hommes dont le nom n'étoit alors prononcé qu'avec vénération; il assista lui-même à leurs tourmens pour presser leur interrogatoire; il laissa les bourreaux excéder tellement les bornes qui leur étoient prescrites, même dans cette effroyable procédure, qu'Agostino Campano, un des savans qu'il avoit fait arrêter, mourut à la question entre leurs mains. Tant de cruautés cependant ne lui firent découvrir aucun complot qui pût motiver sa colère, aucune hérésie contre l'Église, aucune conspiration contre l'état (1). Elles attirèrent seulement sur lui la haine de ses contemporains et celle des gens de lettres, et elles auroient ôté tout défenseur à sa mémoire, autre que ceux qui défendent par état tout les actes du Saint-Siége, si un bienfait qu'il accorda à la mai-

1470.

(1) *Platina, in Vita Pauli II.* p. 449. — *Ginguené, Hist. Littér. d'Italie.* T. III, c. XXI, p. 411.

CHAP. LXXXI. son d'Este, ou plutôt un titre d'honneur dont il
1470. flatta sa vanité, ne lui avoit procuré pour apologistes tous ceux que la reconnoissance lioit à cette maison.

1471. Borso d'Este avoit été créé, par l'empereur, duc de Modène et de Reggio; mais il n'avoit encore d'autre titre à Ferrare que celui de vicaire pontifical. Les deux premières villes relevoient de l'Empire, et celle-ci du Saint-Siége. Borso regrettoit de ne pas prendre son titre le plus honorable de la ville où il faisoit sa résidence habituelle, de celle qui obéissoit depuis plus longtemps à sa famille. Borso avoit mérité la reconnoissance du pontife, par son zèle comme médiateur dans la dernière paix. C'étoit lui qui avoit retiré Paul II de l'embarras où il s'étoit imprudemment engagé par l'agression de Rimini, et par ses négociations avec le duc de Calabre. Le pape, pour en témoigner sa gratitude, consentit à ériger Ferrare en duché relevant du Saint-Siége. Il appela Borso à Rome, le jour de Pâques 14 avril 1471, pour l'investir de cette nouvelle dignité avec une pompe extraordinaire. Au commencement de la cérémonie, le pape l'arma chevalier de Saint-Pierre; il lui remit l'épée nue à tenir pendant la messe, pour la défense de l'Église, et la confusion des infidèles. Il la lui fit ceindre ensuite par Thomas, despote de la Morée, frère du dernier empereur d'Orient. Il lui fit chausser les

éperons par Napoléon Orsini, général de l'Église, et par Costanzo Sforza, fils du seigneur de Pesaro. Jusqu'alors Borso avoit pris rang parmi les archevêques; lorsque le pape lui donna ensuite le manteau ducal, il le fit asseoir entre les cardinaux, comme s'il venoit de le rendre leur égal; enfin, Paul II lui présenta la rose d'or, que le pontife est dans l'usage de donner le jour de Pâques à quelqu'un des plus grands seigneurs de la chrétienté (1). Aucune charte ne paroît avoir été jointe à cette nomination; aucune du moins n'est rapportée par l'annaliste de l'Église, ou celui de la maison d'Este (2). Ce fut cependant en raison de ce titre nouveau, que cette maison fut ensuite dépouillée d'un état qu'elle avoit possédé plus de quatre siècles. Le vicariat perpétuel du Saint-Siége, changé en duché, ne fut plus qu'un fief de l'Église, qui, à l'extinction de la ligne légitime, devoit faire échute au suzerain. Originairement les seigneurs de Ferrare avoient reconnu la suzeraineté de l'Église, pour se dispenser de reconnoître celle de l'empereur; ce n'étoit pas d'elle qu'ils tenoient leur autorité, mais d'un ancien contrat avec le peuple. La vaine pompe qui donna

(1) *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VIII, p. 775.

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1471, §. 56, p. 231. — *Diario Romano di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1142. — *Diario Ferrarese.* T. XXIV, p. 228.

CHAP. LXXXI. un titre à la maison d'Este, riva des chaînes que 1471. jusqu'alors on avoit à peine aperçues; la souveraineté de Ferrare fut considérée, aussi bien que la dignité ducale, comme une faveur du Saint-Siége qu'il avoit pu limiter par des conditions, et retirer quand il le trouveroit bon. Don César d'Este perdit le duché de Ferrare le 13 janvier 1598, parce que Borso avoit eu la foiblesse de recevoir la couronne ducale le 14 avril 1471.

Au reste, cette pompe théâtrale fut à peu près le dernier acte du règne et du pape et du nouveau duc. Paul II mourut subitement le 26 juillet de cette année, laissant après lui un trésor considérable en argent comptant, et surtout une grande quantité de pierres précieuses, pour lesquelles il avoit un goût puéril. Son avarice, qui étoit extrême, lui avoit attiré la haine de la cour romaine et de tous les seigneurs d'Italie. Il retenoit en commanderie tous les riches bénéfices des prélats qui mouroient, et il le faisoit pour le plaisir seulement d'entasser; car il n'enrichit point ses parens, et il n'employa pas plus ses trésors à satisfaire un luxe royal, qu'à l'avantage de l'Église, ou à l'accomplissement de ses projets (1). Borso, premier duc de Ferrare, qui avoit rapporté de Rome une fièvre continue, qu'on attribuoit à un poison lent, mourut à son tour le

(1) *Raynaldus*, *Annal. Eccles.* 1471, §. 61-65, p. 232. — *Cron. di Bologna.* T. XVIII. *Rer. Italic.* p. 788.

20 août 1471 (1). Ainsi la scène du monde étoit en entier renouvelée. Alfonse de Naples, Cosme de Médicis et son fils Pierre; François Sforza et sa femme Blanche; Jean Huniades et Scanderbeg, Jean d'Anjou, Sigismond Malatesti, tous ceux enfin qui avoient eu une part importante aux révolutions du milieu du seizième siècle, étoient emportés presque en même temps; et, en se retirant, ils faisoient place à de nouveaux personnages, animés par de nouveaux intérêts et de nouvelles passions (2). CHAP. LXXXI.

(1) Ce n'est qu'avec une extrême défiance que dans la chronologie je m'écarte de Muratori, et surtout pour celle de la maison d'Este, dont il étoit l'historiographe en titre. Il dit cependant que Borso arriva à Ferrare, de retour de Rome, le 18 mai, et qu'il y mourut le 27 du même mois (*Annali ad Annum*). Tandis que la Chronique de Bologne, qui à cette époque s'écrivoit jour par jour, parle au 3 juillet d'une ambassade qu'on lui envoya pendant qu'il étoit malade (T. XVIII, p. 787), et que le Diario Ferrarese fixe également la mort de Borso au 20 août. T. XXIV, p. 229.

(2) En même temps que la génération précédente nous échappe, nous sommes aussi abandonnés par les historiens qui nous ont conduit jusqu'ici. La Chronique de Bologne, qui comprend environ quatre cents ans, et qui a été continuée par une suite d'écrivains presque toujours contemporains, finit avec l'année 1471, (T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 240-792). C'est une histoire populaire, où les bruits de la ville, le prix des denrées, toutes les nouvelles enfin des carrefours tiennent autant de place que les événemens historiques. Cependant lorsqu'une plus grande culture des esprits fit abandonner cette manière grossière d'écrire l'histoire, on perdit en même temps un des points de vue sous lesquels se présentoient les événemens, et on cessa d'avoir l'expression naïve des sentimens du peuple.

CHAPITRE LXXXII.

Suite de la guerre des Turcs ; leurs ravages dans la Carniole et le Friuli ; ceux des Vénitiens dans la Grèce et l'Asie mineure. — Révolutions de Chypre qui réduisent ce royaume sous la dépendance de la république de Venise.

1469—1473.

CHAP. LXXXII. PAUL II n'avoit point voulu, pendant son pontificat, conserver la paix que son prédécesseur avoit établie en Italie ; mais il songea moins encore à défendre la chrétienté contre les invasions toujours plus menaçantes des Turcs. Un des principaux motifs qu'avoit eu le conclave pour arrêter son choix sur lui, avoit été sa naissance vénitienne. On avoit cru que son affection pour sa patrie, que l'influence de ses parens, de ses amis, seconderoient les intentions de l'Église, qui vouloit rallier toute la chrétienté à la république de Venise, pour repousser en commun les Ottomans. On avoit vu Pie II prêt à monter sur la flotte du vieux doge, et l'on avoit compté que son successeur s'accorderoit mieux encore avec le premier magistrat de la république où il étoit

né. Mais Paul II, incertain dans ses rapports avec se patrie, fut, pendant l'expédition de Coleoni, sur le point de se déclarer contre elle; et lorsque ensuite il contracta une étroite alliance avec les Vénitiens, ce fut pour satisfaire sa propre ambition, en détournant à son profit les armes qu'ils employoient contre les Turcs. Il ne nuisit pas moins à leur cause, en dirigeant contre les hérétiques de Bohême les forces de Matthias Corvinus, leur unique allié.

Matthias Corvinus étoit fils du grand Jean Huniades, qui avoit été vingt ans le bouclier de la Hongrie. Ladislas de Pologne, qu'il avoit fait roi, lui avoit, en retour, donné la dignité de wayvode de Transylvanie. Pendant la minorité de Ladislas le Posthume ou l'Autrichien, que Frédéric III retenoit captif dans sa cour, Jean Huniades avoit gouverné douze ans le royaume comme régent et capitaine général. Un mois avant sa mort, il avoit encore, en 1456, repoussé Mahomet II qui attaquoit Belgrade (1). Ladislas le Posthume, fils d'Albert d'Autriche, loin de se montrer reconnoissant envers la famille de ce grand homme, jeta, lorsqu'il parvint au trône, Matthias Corvinus dans un cachot à Prague, et fit mettre son frère à mort (2). Corvinus fut tiré

(1) *Spiegel der Ehren*. B. V, c. X, p. 626. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach. Chron Austriac*. L. IV, p. 880.

(2) *Spiegel der Ehren*. B. V, c. XI, p. 633.

CHAP. LXXXII. de prison au bout de deux ans, par George Podiebrad, au moment de la mort subite de Ladislas, à Prague, le 23 novembre 1457; il avoit encore les fers aux pieds et aux mains lorsqu'il fut proclamé roi de Hongrie à la place de Ladislas, en même temps que George Podiebrad fut proclamé roi de Bohême. Il épousa la fille de ce dernier; et ces deux souverains, nommés par deux nations reconnoissantes, se montrèrent également dignes du trône (1). Le règne de Matthias Corvinus fut dès lors signalé par des victoires aussi brillantes que celles de son père. En 1462, il recouvra Jaicza, capitale de la Bosnie, et il la défendit l'année suivante contre Mahomet II (2). La guerre s'étant dès lors allumée entre les Vénitiens et les Turcs, Corvinus contracta une étroite alliance avec la république, et celle-ci lui fit passer chaque année cent mille ducats, pour défrayer en partie ses armemens (3). Le roi de Hongrie porta ses armes tour à tour dans la Rascie, la Valachie, la Croatie et la Transylvanie; il y remporta de brillantes victoires sur les musulmans, et plus encore sur les princes chrétiens leurs vassaux.

Le bruit de ces victoires ayant donné au pape

(1) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XII, p. 644. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach. Chron. Austr.* L. IV, p. 889.

(2) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XVIII, p. 734.

(3) *Bonfinus Rer. Ungaricar.* Deca III, L. IX, p 533.

une haute idée de la puissance de Matthias Corvinus, la cour de Rome le sollicita de tourner ses armes contre un ennemi qu'elle redoutoit moins que les Turcs, mais qu'elle haïssoit davantage; c'étoit George Podiebrad, roi de Bohême. La secte de Jean Huss étoit toujours fort nombreuse dans son royaume; et Podiebrad, élevé sur le trône par les suffrages de sa nation, étoit obligé de ménager des sectaires qui faisoient son plus ferme appui. La cour de Rome ne lui reprochoit point de partager leurs opinions, mais seulement de ne pas vouloir sévir contre eux. Pour écarter tout soupçon d'hérésie, il avoit offert de déclarer solennellement qu'il ne croyoit pas nécessaire aux fidèles de recevoir le sacrement sous les deux espèces; et on lui avoit répondu que sa déclaration ne suffisoit point, s'il n'autorisoit l'archevêque à punir sévèrement ceux qui donneroient ou recevroient la communion sous cette forme. « Qu'il déclare expressément, ajoutoit le « pape, si le bras séculier exécutera les sentences « de l'archevêque, pour punir les prêtres qui fa« vorisent les erreurs; si on lui donnera toute « assistance réelle et actuelle pour réduire à l'obéis« sance du siége apostolique tous ceux qui dé« vient, et pour extirper toutes les hérésies (1). » Jamais le roi de Bohême ne voulut se soumettre

CHAP. LXXXII.

(1) *Articuli et modus super reductione Regni Bohemiæ in veram Apostolicæ sedis obedientiam, Responsio ad tertium*

CHAP. LXXXII. à ces conditions ; jamais il ne voulut livrer aux tribunaux ecclésiastiques Rockizane, archevêque schismatique de Prague ; et ce refus de se joindre aux persécuteurs, considéré par Paul II comme une rébellion odieuse contre l'Église, attira enfin de la cour de Rome une sentence de déposition. George Podiebrad fut condamné, le 25 décembre 1466, comme coupable d'hérésie, et déclaré déchu du trône de Bohême (1). Ce trône fut offert à Casimir, roi de Pologne, qui ne voulut point
1467. l'accepter (2). Peu de mois après, une nouvelle excommunication atteignit tous les sujets demeurés fidèles à Podiebrad, et tous ceux qui lui prêteroient aide ou faveur. En même temps, tous les princes chrétiens furent dégagés de tous les sermens qu'ils pouvoient lui avoir prêtés, et de tous les traités conclus avec lui ; enfin Rodolphe, évêque de Lavenza, fut chargé de prêcher une croisade contre la Bohême (3). C'étoit l'année qui suivit la mort de Scanderbeg ; la Macédoine venoit d'être mise à feu et à sang, et la Bosnie envahie ; et cependant le pape allumoit, sur les frontières mêmes de la chrétienté, une guerre civile insensée, qui favorisoit les progrès des

paragraph. Pauli II Liber Brevium. Anno 7°, p. 130. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 17-26, p. 224.

(1) *Spiegel der Ehren.* V Buch., XIX capitel, p. 744.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1466, §. 26-30, p. 183. — *Jacobi. Cardin. Papiensis.* L. VI, *et ejusd. epistola* 282.

(3) *Raynaldi Annal.* 1467, §. 8, p. 186.

Turcs. Matthias Corvinus se laissa séduire par CHAP. LXXXII.
l'espérance d'une nouvelle couronne ; il déclara, 1467.
en 1468, la guerre à George Podiebrad, son allié, son beau-père et son libérateur ; il dégarnit les frontières de la Hongrie, pour dévaster et conquérir la Bohême ; il abandonna les Vénitiens dans la lutte où il s'étoit engagé de concert avec eux. Pendant sept ans, il continua ses attaques impolitiques, non plus contre Podiebrad, mort en 1740, mais contre Uladislas, fils du roi de Pologne, que les Bohémiens lui avoient substitué ; et tandis qu'il consumoit vainement ses forces dans ce combat, Mahomet II frappoit la chrétienté de coups désastreux (1).

L'événement qui causa le plus de terreur aux 1469.
Italiens fut une expédition conduite par Hassan Bey, chrétien renégat et pacha de Bosnie. Il avoit été appelé en Croatie, par un gentilhomme de cette province qui vouloit se venger de son frère ; il y pénétra, au mois de juillet 1469, avec vingt mille chevaux, avant qu'on y eût fait aucun préparatif de défense : huit mille chrétiens qui s'étoient réfugiés dans une ville de Croatie, furent passés au fil de l'épée ; trois mille furent réduits en esclavage. L'armée turque poursuivant ses succès, traversa la Carniole qu'elle ravagea ;

(1) *Bonfinius Rer. Ungar.* Deca IV, L. II, p. 574. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1468, §. 9, p. 185. — *Dlugoss. Hist. Polon.* L XIII, p. 465.

CHAP. LXXXII. elle avoit déjà pénétré jusqu'à cent soixante milles
1469. dans l'intérieur des terres, et elle n'avoit plus qu'une petite journée de chemin à faire pour se porter sur Trieste ou sur les frontières du Friuli, et pour entrer en Italie. Mais les vainqueurs se trouvant suffisamment chargés de butin et embarrassés de captifs, retournèrent sur leurs pas sans avoir entrepris de s'emparer d'aucune place forte. Dix-huit mille chrétiens avoient été massacrés, quinze mille étoient emmenés en Turquie pour être vendus comme esclaves; les vieillards ou les enfans n'avoient point été épargnés, toutes les moissons avoient été brûlées, tout le bétail que les Turcs n'avoient pu emmener avoit été égorgé, et l'on eût dit, non que des ennemis, mais que des furies avoient dévasté le pays (1). Les Turcs, pour rentrer en Bosnie, avoient à traverser un fleuve que le cardinal de Pavie nomme *Lupratia* (2). Il avoit été tellement grossi par les pluies, que leur armée fut obligée de s'arrêter huit jours sur ses bords, avant de pouvoir le passer. Pendant ce temps il auroit été facile de tirer une juste vengeance de leur barbarie, et de recouvrer de leurs mains les captifs et le butin

(1) *Comment. Jacobi*, *Card. Papiens.* L. VII, p. 449. — *Ejusdem epistola* 394. — *Annal. Eccles.* 1469, §. 14, p. 203. — *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich.* Buch V, capitel XIX, p. 752.

(2) Fugger nomme cette rivière Caracane. Elle sépare la Bosnie de la Croatie. *Spiegel der Ehren.* p. 753.

qu'ils emmenoient; mais c'étoit justement la saison où les Hongrois et les Autrichiens, laissant leurs frontières découvertes, ravageoient la Bohême. Matthias Corvinus faisoit alors prisonnier Victorin son beau-frère, fils de George Podiebrad, et il recevoit à Olmutz les couronnes du royaume de Bohême et du marquisat de Moravie, qu'il croyoit avoir conquis (1).

La république de Venise, qui avoit vu avec effroi l'armée turque s'approcher de ses frontières de terre-ferme, n'avoit garde cependant d'attaquer les musulmans de ce côté : elle auroit craint de leur enseigner ainsi le chemin par lequel ils pouvoient pénétrer jusqu'au milieu de l'Italie. Ce n'étoit que par mer qu'elle vouloit combattre les infidèles. Nicolas Canale, qui avoit succédé à Jacques Loredano dans le commandement des troupes vénitiennes en Grèce, rassembla une flotte de vingt-six galères à Négrepont, avec laquelle, après avoir menacé plusieurs îles de la mer Égée, il surprit la ville d'Éno sur le golfe Saronique, où il entra par escalade. Il ne paroît point que les Turcs eussent une garnison dans Éno; c'étoit une ville commerçante, assez riche, et habitée uniquement par des Grecs. Elle fut abandonnée au pillage, et après en avoir éprouvé toutes les horreurs, elle fut réduite en cendres :

(1) *Bonfinius. Rer. Ungaric.* Deca IV, L. II, p. 587. — *Annal. Eccles.* 1469. §. 10, p. 202.

CHAP. LXXXII. 1469. les lieux saints ne furent point épargnés; les religieuses enfermées dans des couvens que les Turcs avoient respectés, furent abandonnées à la brutalité des soldats; deux mille captifs furent emmenés à Négrepont : parmi eux on voyoit plusieurs respectables matrones grecques réduites en esclavage; enfin, un butin très-considérable enrichit les soldats (1). La nouvelle du sac d'Éno fut portée à Rome, en même temps que celle d'un avantage remporté sur les hérétiques de Bohême, et le pape ordonna des actions de grâces dans tous les temples pour ces heureux succès (2).

Quoique les pirateries des Vénitiens désolassent presque uniquement les sujets chrétiens de Mahomet II, ce redoutable monarque étoit résolu à ne pas souffrir davantage de pareilles insultes. Le 2 août 1469, il prononça à Constantinople,

(1) *Comment. Jacobi Card. Pap.* L. VII, p. 452. — *Ejusd. Epistolæ.* n° 227, p. 637. — *M. Ant. Sabellico, Hist. Venetæ.* Deca III, L. VIII, f. 207. — *And. Navagiero,* p. 1127.

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1469, §. 12, p. 203. Les commentaires du cardinal de Pavie finissent à la mort du cardinal Carvajal, en 1469, peu de mois après la prise d'Éno. Ils forment en sept livres la continuation de ceux de Pie II. Le récit de l'expédition et de la mort de ce pontife est d'un grand intérêt : dans la suite on trouve encore des faits bien observés et des détails curieux; mais le cardinal de Pavie étoit loin d'avoir pour la rédaction et la disposition du sujet, et pour l'art de peindre les hommes et les lieux, un talent comparable à celui de Pie II. Dans l'édition *in-folio*, Francfort, 1614, ce commentaire occupe les pages 355-454.

et il fit répéter dans toutes les mosquées de son empire le vœu suivant : « Moi, Mahomet, fils « d'Amurath, sultan et gouverneur de Baram et « de Rachmaël, élevé par le Dieu suprême, placé « dans le cercle du soleil, couvert de gloire par-« dessus tous les empereurs, heureux en toute « chose, redouté des mortels, puissant dans les « armes, par les prières des saints qui sont au « ciel, et du grand prophète Mahomet, empereur « des empereurs et prince des princes qui exis-« tent du levant au couchant; je promets au Dieu « unique, créateur de toute chose, par mon vœu « et mon serment, que je ne verrai point le som-« meil de mes yeux, que je ne mangerai point de « choses délicates, que je ne rechercherai point ce « qui est agréable, que je ne toucherai point à « ce qui est beau, que je ne détournerai point « mon visage de l'Occident à l'Orient, si je ne « renverse et ne foule aux pieds de mes chevaux « les dieux des nations, ces dieux de bois, d'ai-« rain, d'argent, d'or ou de peinture, que les « disciples du Christ se sont faits de leurs mains; « je jure que j'exterminerai toute leur iniquité de « la face de la terre, du levant au couchant, à la « gloire du Dieu de Sabaoth, et du grand prophète « Mahomet. Et pour cette cause, je fais savoir à « tous les peuples circoncis, mes sujets qui croient « en Mahomet, à leurs chefs et à leurs auxiliai-« res, s'ils ont la crainte du Dieu fondateur du

CHAP. LXXXII.

1469.

CHAP. LXXXII. « ciel et de la terre, et la crainte de ma puissance
1469. « invincible, qu'ils aient à se rendre tous auprès de moi, le septième de la lune de ramadan, de cette année 874 de l'hégire (11 mars « 1470), obéissant au précepte de Dieu et de « Mahomet, dont le premier par sa providence, « et le second par ses prières, nous assisteront « sans aucun doute (1). »

1470. Sur cette invitation de Mahomet, une armée formidable et une flotte comme les musulmans n'en avoient jamais mis en mer, se rassemblèrent à Constantinople. Les Latins exagéroient toujours sans mesure la force des armées musulmanes; ils se préparoient ainsi une excuse pour leurs défaites, ou plus de gloire dans leurs succès. Dans cette occasion, ils ne parlent pas de moins de quatre cents vaisseaux sortis de l'Hellespont, le 31 mai 1470, et de trois cent mille hommes qui s'avançoient de Thrace dans la Grèce (2). Encore qu'on réduise infiniment ces

(1) *Cardinalis Papiensis Epistola* 380, p. 723. — *Raynaldi Annales Eccles.* 1470, §. 11, p. 210.

(2) *Francisci Philelphi*, L. 32, *Epistola ad Bernardum Justinianum.* — Antonio de Ripalta, dans les Annales de Plaisance, assure que les Turcs, entre leur flotte et leur armée, avoient 500,000 combattans. *Annal. Placent.* T. XX, p. 929. Mais les annales des Turcs n'indiquent nullement une armée très formidable. « Mahomet, y est-il dit, ne pouvant supporter une « longue oisiveté, s'achemina par terre, vers l'Euripe, tandis « qu'il y envoyoit Mahmud pacha, avec une flotte qui portoit « douze mille hommes. » *Annales Turcici Leunclavii.* T. XVI,

nombres, toujours est-il sûr que l'armée de Mahomet étoit de beaucoup supérieure à tout ce que les Vénitiens pouvoient lui opposer. Nicolas Canale, amiral de ceux-ci, étoit à Négrepont avec trente-cinq galères. Quand on lui rapporta que la flotte turque avoit paru près de Ténédos, il s'avança par le canal qui sépare Lemnos et Imbros, et il envoya devant lui Laurent Loredano avec dix galères, pour reconnoître les ennemis. Il lui ordonnoit de ne point éviter la bataille, s'ils n'avoient pas plus de soixante voiles, car lui-même ne tarderoit pas à venir au secours de son avant-garde, et il croyoit avec confiance qu'il battroit les infidèles, pourvu que ceux-ci ne fussent pas plus de deux contre un. Mais si les Turcs avoient plus de soixante vaisseaux, il ordonnoit de faire force de voiles et de rames pour les éviter (1). Bientôt Loredano et Canale lui-même découvrirent la flotte musulmane, qui couvroit toute la mer. Les Turcs qui pour la première fois faisoient l'essai de leur marine, sentant leur infériorité pour la manœuvre et la petitesse de leurs vaisseaux, avoient compensé ce désavantage à la manière des barbares, en redoublant leur nombre. Les Véni-

CHAP. LXXXII.

1470.

p. 258. — *Demetrius Cantemir, Hist. Oth.* L. III, c. I, §. 23. p. 110. Coriolanus Cepio lui donne 120,000 hommes. *De Rebus Venetis.* L. I, p. 341.

(1) *M. Ant. Sabellico.* Dec. III, L. VIII, f. 207, v°.

CHAP. LXXXII. 1470. tiens crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la fuite; profitant de l'obscurité de la nuit, ils se mirent à couvert, derrière l'île de Scyros, tandis que le Turcs y faisoient une descente pour la saccager et la brûler. Canale prévit alors que cet armement étoit destiné contre Négrepont; il envoya trois galères, avec le plus de vivres qu'il put rassembler, à Chalcis, capitale de l'île : peu de jours après il en envoya deux autres encore; mais alors il n'étoit plus possible d'entrer dans le détroit, les Turcs en avoient fortifié tous les passages.

L'île d'Eubée ou de Négrepont s'étend le long des côtes de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique, par une longueur de cent quarante milles : elle n'a nulle part plus de quarante ou moins de vingt mille de largeur, et son circuit, allongé par beaucoup de sinuosités, est de 365 milles. Les villes nombreuses dont elle avoit été couverte autrefois, étoient alors presque toutes détruites. Celle de Négrepont, ou Chalcis, demeuroit seule sur pied, au bord du détroit de l'Euripe, à l'endroit où il a le moins de largeur. Luigi Calvo commandoit dans cette ville comme capitaine, Jean Bondumieri comme provéditeur, et Paul Erizzo comme podestat; une foible garnison étoit sous leurs ordres, avec quelques nobles Vénitiens. Cependant Mahomet II arriva dans la Béotie, vis-à-vis de Négrepont, avec son

armée de terre, que Sabellicus, le plus modéré CHAP. LXXXII.
des Latins, dans son calcul, porte à cent vingt 1470.
mille hommes. La flotte turque s'étoit déjà emparée du canal, et elle avoit cherché à en fermer l'entrée avec des chaînes arrêtées à des vaisseaux coulés à fond, de place en place (1). Dès que le sultan fut arrivé en vue de l'île, les Turcs s'efforcèrent de lier, par un pont de bateaux, l'Eubée à la Béotie; et après quelques combats vaillamment soutenus par les habitans, ce pont fut établi devant l'église de Saint-Marc, à un mille de distance de la ville (2). Aussitôt le siége fut commencé, plusieurs batteries furent ouvertes, et l'on regardoit alors l'activité de l'artillerie turque comme prodigieuse, parce que chaque bouche à feu tiroit contre les murs cinquante-cinq coups par jour.

Cependant on avoit porté à Venise la nouvelle du siége de Négrepont, et du danger que couroit cette île; elle étoit regardée comme le chef-lieu de toutes les colonies militaires des Vénitiens dans l'Archipel. Le sénat fit armer avec précipitation tout ce qu'il avoit de galères, et à mesure qu'elles étoient prêtes, il les envoyoit joindre Nicolas Canale, en lui donnant l'ordre

(1) *F. Philelphi, Epist. ad Federicum Urbinati Comitem.* L. XXXII.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 208. — *Andr. Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1128.

CHAP. LXXXII. de tout hasarder pour délivrer Négrepont. De
1470. son côté, Girolamo Molini qui, avec le titre de duc, gouvernoit Candie pour la république, avoit envoyé à la flotte sept grosses galères chargées de vivres. Après avoir reçu ces renforts, l'amiral vénitien pouvoit se croire en état de se mesurer avec les Turcs. Il n'y avoit plus de temps à perdre pour délivrer les assiégés. Trois assauts leur avoient été livrés successivement, le 25 juin, le 30 juin et le 5 juillet (1); et quoique les Vénitiens cherchassent à s'encourager, en affirmant que 16,000 Turcs avoient été tués dans les deux premiers assauts, et 5,000 dans le troisième, les pertes des assiégés, dont le calcul étoit mieux avéré, devenoient pour eux plus effrayantes. Nicolas Canale, poussé par un vent favorable, et secondé par les courans, rompit enfin les chaînes qui lui fermoient l'entrée de l'Euripe, et parut le 11 juillet en vue de la ville, de la flotte turque, et du pont, dont il n'étoit plus qu'à un mille. Les assiégés, au comble de la joie, se crurent délivrés. Mahomet craignant de voir le pont coupé, et de se trouver enfermé dans l'île, fut, à ce qu'on assure, sur le point de s'enfuir. Mais Canale n'avoit été suivi que par quatorze galères et deux vaisseaux; la peur, ou quelque malentendu avoit arrêté tout le reste de sa flotte en dehors de l'Euripe. Cependant son

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1190.

pilote, Candiano, et deux capitaines de vaisseaux, les frères Pizzamani, l'exhortoient à venir donner contre le pont; ils se croyoient assurés de le rompre, à l'aide du courant et du vent qui les secondoient, et ils redoutoient peu la flotte turque rangée derrière le pont, dans un lieu trop étroit pour manœuvrer. Mais Canale manqua de résolution : il défendit à son pilote de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par le reste de sa flotte, à laquelle il envoyoit message sur message pour la presser. Pendant qu'il l'attendoit vainement, Mahomet II avoit livré un quatrième assaut, et en même temps il avoit fait approcher sa flotte des murs, du côté de Borgo alla Zuecca. Les assiégés avoient les yeux toujours fixés sur le lieu où ils avoient vu paroître les voiles vénitiennes, dont l'immobilité les désespéroit. Cependant ils se défendirent avec une extrême vaillance, jusqu'à ce que la nuit séparât les combattans. Au point du jour, le 12, le combat recommença, et les assiégés opposèrent toujours la même résistance. Déjà les brèches étoient praticables; des soldats toujours nouveaux se présentoient à l'attaque, et les Chalcidiens étoient accablés de fatigue. Vers la deuxième heure du jour, ils furent repoussés des murailles; mais comme toutes les rues étoient barricadées, ils continuèrent à se défendre dans la ville, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux.

1470.

CHAP. LXXXII. Tous périrent, car le féroce Mahomet avoit fait
1470. publier dans son camp, qu'il enverroit au supplice quiconque auroit épargné un seul prisonnier âgé de plus de vingt ans (1). Les cadavres, rassemblés sur la place de Saint-François, et sur celle du Patriarche, furent ensuite jetés à la mer.

Pendant que cette effroyable boucherie duroit encore, le reste de la flotte vint joindre Canale; mais il étoit trop tard; les étendards de Saint-Marc étaient arrachés des murailles, la ville étoit perdue, et les soldats des galères découragés. Les Vénitiens ressortirent en hâte du canal de l'Euripe, frémissant de douleur et de rage d'avoir laissé détruire sous leurs yeux une colonie si importante. Deux des commandans vénitiens qui étoient dans Chalcis, étoient morts les armes à la main; Paul Erizzi, le troisième, s'étoit enfermé dans la citadelle; il la rendit sous condition d'avoir la tête sauve. Mahomet ordonna qu'il fût scié par le milieu du corps, ajoutant avec une atroce plaisanterie, qu'il n'avoit garanti que sa tête, et qu'il la lui laissoit (2).

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VIII, f. 209. — *Andrea Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1128. — *Crusii Turco, Græciæ Histor. politic* L. I. p. 25. — *Sansorino, del origine e Impero de' Turchi.* L. II, f. 167.

(2) *Annales Ecclesiastici.* 1470, §. 12-36, p. 210. — *M. Ant. Sabellico, Hist. Veneta.* Deca III. L. VIII, f. 208-209. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1190.

La douleur que causa la perte de Négrepont à Venise, fut accompagnée de la plus violente indignation contre Nicolas Canale. Loin d'encourager ses soldats au combat, il avoit retenu des guerriers plus ardens que lui, et il s'étoit refusé à tenter de rompre le pont de vaisseaux des Turcs, au moment où il auroit pu sauver ainsi la ville. Son courage n'avoit jusqu'alors jamais paru douteux dans les combats; mais on prétendit que dans cette occasion, la présence de son fils sur la flotte, lui avoit inspiré une crainte inaccoutumée. Après la chute de Chalcis il ne fit rien pour réparer l'affront que l'étendard de Saint-Marc avoit reçu. Cependant Jacques Veniero, et d'autres encore, lui avoient amené de si puissans renforts, qu'il avoit enfin réuni cent galères sous ses ordres. Cet armement étoit bien plus redoutable que celui des Turcs, lors même que la flotte de ceux-ci auroit été effectivement composée de quatre cents vaisseaux, comme le rapportent plusieurs historiens. Le sultan avoit réuni tous ceux du commerce, tous ceux qui pouvoient lui servir de transports, et sa flotte mal aguerrie ne savoit ni manœuvrer dans les batailles, ni obéir aux signaux, tandis que les Vénitiens étoient les plus hardis marins de la Méditerranée, parce qu'ils en étoient les plus habiles.

1470.

Après la conquête de Négrepont, la flotte

CHAP. LXXXII. ottomane se retira vers les Dardanelles, et Nicolas Canale la suivit jusqu'auprès de Scio; là, il assembla un conseil de guerre, et sur l'avis de ses capitaines, il s'abstint d'attaquer les Turcs, qui se croyoient déjà perdus. Il revint ensuite à Négrepont qu'il tenta de reprendre; mais l'attaque des troupes de débarquement n'ayant pas été bien combinée avec celle des galères, il fut repoussé avec perte. Pendant que cette action duroit encore, Pierre Mocenigo, que la république avoit nommé pour le remplacer, arriva auprès de lui. Mocenigo déclara que pour ne point déranger, par son arrivée, des plans combinés d'avance, il étoit prêt à combattre sous les ordres de Canale, si celui-ci vouloit renouveler l'attaque. Canale s'y refusa, tout en déclarant que si Mocenigo vouloit combattre, il étoit prêt à servir sous lui. Tous deux sembloient redouter la responsabilité d'une entreprise trop périlleuse; tous deux refusèrent de tenter la fortune; mais Mocenigo ayant vainement offert à son prédécesseur une occasion de se réhabiliter, prit le commandement de la flotte, déploya la commission dont il étoit chargé par le conseil des dix, fit arrêter Canale, et l'envoya chargé de fers à Venise; après quoi il ramena ses vaisseaux dans les ports de la Morée pour y passer l'hiver (1).

1470.

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 209-210. — *An-*

Nicolas Canale ne demeura pas sans apologiste : le pape Paul II écrivit au doge de Venise pour le justifier; François Philelphe, auquel sa haute réputation littéraire donnoit, en politique, un crédit presque égal à celui que Pétrarque avoit exercé dans le siècle précédent, composa aussi une apologie de ce général. Canale fut néanmoins relégué à Porto Gruero pour le reste de ses jours.

CHAP. LXXXII. 1470.

La conquête de Négrepont causa dans la chrétienté un effroi universel. Jusqu'alors les Vénitiens avoient paru maîtres de la mer. Quelque supériorité que le nombre ou une force brutale pût donner aux Turcs, on les avoit vus arrêtés par le moindre canal. Un bras de mer sembloit une barrière insurmontable pour les étendards du croissant. Encore que la conquête de l'Illyrie les eût rapprochés du centre de la civilisation, on supposoit toujours qu'il seroient arrêtés par la double chaîne des montagnes qui se présenteroient à eux avant qu'ils pussent entrer en Italie, et l'on ne songeoit pas même au danger de cette longue étendue de côtes, depuis Regio de Calabre jusqu'à Venise, d'où l'on avoit partout à la portée de la vue des pays musulmans. Comme ces côtes n'avoient pas été insultées depuis le dixième siècle, on les croyoit à l'abri de toute attaque. La création subite d'une redoutable marine musulmane,

drea Navagiero, Storia Veneziana. p. 1129. — *Coriolanus Cepio de rebus Venetis.* L. I. p. 341.

CHAP. LXXXII. apprit à tous les pays baignés par la mer, que 1470. leurs portes étoient ouvertes à un conquérant résolu à détruire le siége de la religion chrétienne (1). Ferdinand, dont les états n'étoient séparés de la Turquie que par un canal de douze lieues de largeur, fut à juste titre le plus effrayé; Mahomet lui avoit communiqué, avec une arrogance insultante, sa victoire de Négrepont, le priant de s'en réjouir avec lui. Le roi de Naples répondit qu'une victoire remportée sur des chrétiens ses alliés, ne pouvoit être pour lui une occasion de joie; qu'il ne pouvoit conserver d'amitié pour sa hautesse, tandis que sa foi étoit en danger; qu'il ne manqueroit point aux besoins de sa religion, et qu'il donneroit ordre à sa flotte de se joindre aux Vénitiens pour combattre les Ottomans (2).

Bessarion, cardinal de Nice, l'un des plus illustres parmi ces Grecs qui avoient assisté aux conciles de Ferrare et de Florence, invitoit déjà les autres Grecs, ses compatriotes, à s'enfuir loin de cette Italie où ils ne pouvoient plus trouver de sûreté (3). Cependant il avoit aussi adressé une exhortation éloquente aux princes de cette con-

(1) *Antonio di Ripalta, Annal. Placentini:* T. XX, p. 929.

(2) Les deux lettres sont rapportées dans Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio. T. XXI, p. 1019.

(3) Lettre du cardinal Bessarion à un abbé Bessarion. *Apud Raynaldum, Annal. Eccles.* 1470.

trée, pour leur montrer le danger affreux qui les menaçoit (1). Le pape Paul II, qui savoit que Mahomet en vouloit personnellement à lui et à son siége, s'adressoit à tous les états chrétiens pour s'efforcer de les réunir. Galeaz Sforza venoit d'attaquer les seigneurs de Correggio, et de leur enlever Brescello ; Paul le supplia de poser les armes, et de ne pas poursuivre davantage ces petits princes, dont les autres fiefs étoient sous la protection du duc de Modène (2). Les Vénitiens faisoient sur le Mincio des travaux qui donnoient de l'inquiétude au marquis de Mantoue, et qui l'avoient engagé à recourir à la garantie du duc de Milan; Paul II leur écrivit pour les presser de se désister d'une entreprise qui pouvoit troubler la paix de l'Italie (3). Nous avons vu qu'il renonça lui-même à ses projets d'envahissement sur le territoire de Rimini, et à sa vengeance contre Ferdinand. Il ne négligea point non plus les moindres potentats : Louis marquis de Mantoue, Guillaume de Monferrat, Amédée IX de Savoie, les Siennois, les Lucquois, le roi Jean d'Aragon à qui la Sicile étoit soumise. Il réussit enfin à engager leurs ambassadeurs à renouveler

(1) Lettre du cardinal Bessarion à un abbé Bessarion. *Apud Raynaldum, Annal. Eccles.* 1470, §. 24, p. 213, et §. 29, p. 214.

(2) *Bulla Pauli II, 17 septembris* 1470, *in libro Brevium, Anno septimo.* p. 3. — *Raynaldi Annal.* §. 39, p. 216.

(3) *In libro Brevium, et apud Raynaldum.* §. 40. p. 217.

CHAP. LXXXII. la ligue d'Italie, aux mêmes conditions sous lesquelles elle avoit été conclue à Venise en 1454, et confirmée à Naples le 26 janvier suivant. Cette alliance de tous les états d'Italie pour leur défense mutuelle, fut publiée à Rome le 22 décembre 1470, et célébrée en chaque lieu par les fêtes du peuple (1).

1470.

1471. Paul II avoit aussi tourné ses vues vers l'Allemagne; il approuva, le 14 janvier 1471, la paix qui venoit d'être conclue entre Matthias Corvinus et l'empereur Frédéric III, qui tous deux excités par lui, avoient prétendu à la couronne de Bohême, et se l'étoient disputée par les armes (2). Il envoya François, cardinal de Sienne, qui fut depuis Pie III, à la diète convoquée à Ratisbonne pour le 25 avril 1471 (3). Il le chargea d'une double mission; d'une part, le cardinal devoit hâter les secours nécessaires pour préserver l'Allemagne d'invasions semblables à celles qui venoient de dévaster la Carniole et la Carinthie; de l'autre, il devoit empêcher les princes de l'Empire de prendre quelque résolution favorable à George Podiebrad. La mort de ce roi de Bohême rendit vaine cette partie de la mission du légat (4).

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1470, §. 42, p. 217.

(2) *Pauli II. Liber Brevium, Anno VII.* p. 75. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 1, p. 221.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 757.

(4) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 3, p. 221.

La première séance de cette diète, dont on attendoit de si puissans secours, ne fut tenue que le 24 juin. L'évêque de Trente y parla le premier : ce fut lui qui exposa aux princes les ravages commis par les Turcs, sur les frontières d'Allemagne, durant les deux précédentes années (1). Le cardinal de Sienne, qui avoit vécu en Allemagne avec son oncle Pie II, et qui connoissoit tous les intérêts de cette contrée, parla à son tour avec beaucoup de force, pour engager les Allemands à défendre la patrie commune (2). Le lendemain, Paul Morosini, ambassadeur des Vénitiens, s'adressa à la nation germanique : « Depuis plus de deux cents ans, dit-il, les Vé-« nitiens ont commencé à faire la guerre aux « Turcs ; ils ont soutenu seuls, et surtout pendant « les huit dernières années, leurs constantes at-« taques en Thrace et en Illyrie. Ils se sont pré-« sentés seuls comme les défenseurs de la chré-« tienté, et cependant, dans un danger commun « à tous, ils se trouvent abandonnés par le reste « des chrétiens. La puissance de l'ennemi s'est « accrue pendant le sommeil de l'Europe. Plût à « Dieu que celle-ci, en se réveillant, fût encore « assez forte pour lui résister ! Cet ennemi s'avance « également par l'Illyrie, par la Pannonie, et « par le golfe Adriatique ; il ne laisse espérer de

(1) *Spiegel der Ehren*. B. V, c. XX, p. 758.

(2) *Spiegel der Ehren*. B. V, c. XX, p. 758.

CHAP. LXXXII. « sûreté ni sur la terre ni sur la mer. Que les
1471. « Allemands voient enfin quelle est l'espèce de « guerre dont ils sont menacés. Les vieillards « sont massacrés; les enfans étranglés; tous ceux « qui, réduits en esclavage, peuvent être mis à « prix, sont entraînés par les barbares, pour être « vendus dans le fond de l'Asie; les temples sont « brûlés avec leurs prêtres qu'on y enferme; tous « les produits de l'agriculture ou des arts sont « détruits par le fer et le feu...... Cependant, « ajouta-t-il, il n'y a point lieu de désespérer « encore, pourvu que les Allemands apportent « au combat cette valeur avec laquelle on doit « défendre sa vie et la liberté des siens. Les Vé- « nitiens ont encore une flotte nombreuse et des « garnisons semées sur toutes les côtes de l'Illyrie « et de la Grèce; vingt-cinq mille hommes ser- « vent sous leurs étendards. Le roi Ferdinand « joindra vingt-trois galères aux soixante qu'ils « ont déjà; le reste de l'Italie portera aisément « leur flotte à cent vingt vaisseaux; si les Alle- « mands les secondent par terre avec autant de « vigueur, bientôt ils seront hors de danger, et « le reste de la chrétienté demeurera garanti (1). »

Dans une autre séance on lut à la diète des lettres adressées par les états de Carniole. Dans

(1) Relation de Campanus, évêque de Teramo, qui étoit envoyé à la diète avec le cardinal de Sienne. *Epistol.* L. VI, n° 12. *Raynaldi Annal.* 1471, §. 9, p. 222.

tout le pays ouvert, y étoit-il dit, il ne restoit plus CHAP. LXXXII.
aucun temple ni aucune maison de cultivateurs. 1471.
Les cadavres des enfans et des vieillards que les Turcs avoient égorgés, parce qu'ils ne trouvoient point à les vendre, n'avoient point encore été ensevelis, et corrompoient l'air par leur puanteur; et cependant près de vingt mille captifs avoient été enlevés de cette seule province. Les Turcs y avoient fortifié quelques places, où ils mettoient en sûreté leur butin, après avoir dévasté tout le voisinage. D'autre part, on lut aussi des lettres reçues de Strigonie et des magnats de Hongrie : elles annonçoient que l'armée des Turcs, partagée en deux corps, menaçoit les frontières des chrétiens; l'un avoit pris la route de la Carniole, et entroit en Allemagne par les états de Frédéric III; l'autre s'étoit arrêté sur la Save, et il paroissoit vouloir y établir un pont et une forteresse, pour étendre de là ses ravages dans la Hongrie. Les Hongrois ajoutoient que depuis cent ans ils combattoient contre les Turcs, que leur royaume étoit épuisé d'hommes et d'argent; que s'ils ne recevoient des secours étrangers, ils ne pourroient soutenir plus long-temps les attaques d'un ennemi si puissant et si obstiné; qu'ils combattoient autant pour la cause commune que pour eux-mêmes; et que, quoiqu'ils fussent les premiers exposés au danger, ils ne périroient pas seuls; qu'ils s'adressoient à l'empereur et aux

CHAP. LXXXII. 1471.

princes d'Allemagne, comme à ceux qui se trouveroient les premiers à découvert, s'ils succomboient; et qu'après tout, c'étoit à celui que le titre d'empereur mettoit à la tête de la république chrétienne, à se ranger le premier parmi les défenseurs de la chrétienté (1).

Mais cet empereur étoit loin de répondre par son zèle à ce qu'on demandoit de lui. Pendant qu'on délibéroit, la Carniole étoit dévastée, et il ne faisoit rien pour la défendre, rien pour la venger (2); il ne songeoit point à secourir ses alliés et ses voisins, mais il demandoit seulement à la diète de lui accorder dix mille hommes, dont le quart fût de cavalerie, pour garder ses propres frontières (3); bientôt même il n'en voulut plus que quatre mille, effrayé sans doute de l'obligation que lui imposeroit une armée plus nombreuse, celle de s'engager dans une guerre plus active, comme aussi peut-être de la nécessité de la défrayer, tandis qu'elle traverseroit ses états. Après de très longues délibérations, la diète décida enfin, dans sa séance du 19 juillet, que l'empire entier contribueroit en proportion de ses revenus; en sorte que chaque millier de florins de

(1) *Joan. Ant. Campani, Epistolar.* L. VI, n° 13. — *Jacobi Cardinal. Papiensis. epistol.* 375, p. 718. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 11, p. 223.

(2) *Dlugoss. Histor. Polonicæ.* L. XIII, p. 476.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 759.

capital fourniroit et entretiendroit un cavalier.
On annonça aux légats et à l'ambassadeur vénitien, que cette levée pourroit produire deux cent mille hommes équipés et entretenus. Ils répondirent avec défiance, à un calcul si exagéré, que quatre-vingt mille hommes, si on pouvoit les obtenir, suffiroient de reste (1). Mais il étoit bien difficile de mettre à exécution un décret aussi vague, et de soigner une pareille répartition dans chaque état de l'empire; toute l'activité de l'empereur le plus ambitieux et le plus accrédité y auroit à peine pu suffire. Frédéric III n'y songea seulement pas; déjà il n'étoit plus occupé que de sa rivalité avec l'électeur palatin (2). La diète fut transférée à Nuremberg; aucune de ses ordonnances ne fut exécutée, et l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie furent abandonnées sans défense à la fureur des Turcs (3). 1471.

Paul II avoit chargé le cardinal de Sienne de solliciter la diète de Ratisbonne, pour qu'elle déclarât la guerre aux Bohémiens aussi-bien qu'aux Turcs (4). Il repoussa même, comme une calomnie, la supposition qu'il eût jamais consenti à quelque accord avec Podiebrad, si ce monarque

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1471, §. 12, p. 223.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 761.

(3) *Campanus, Lib. VI. Epist.* 22. — *Raynaldi.* §. 13-14, p. 223.

(4) *Lettre de Paul II, du 8 avril. Liber Brevium, anno VII*, p. 128. *Raynaldi.* §. 26, p. 225.

CHAP. LXXXII. 1471. avoit vécu (1). Les délibérations des Allemands, à l'égard de la Bohême, ne furent suivies d'aucun effet; mais Matthias Corvinus, roi de Hongrie, à qui le pape avoit accordé la couronne de Bohême, poursuivoit ses projets de conquête dans ce royaume. Les Bohémiens, plutôt que de se soumettre à lui, avoient offert la royauté à Uladislas, fils du roi de Pologne, qui vint se mettre à leur tête. En même temps, Casimir, son père, appelé par les mécontens de Hongrie, vint attaquer Corvinus dans ses propres états, et s'avança jusqu'à Nitria, où il soutint ensuite un siége (2). Ainsi donc, loin que les Hongrois fussent assistés par le reste de la chrétienté, le pape les affoiblissoit par une diversion puissante, et les Polonois par une invasion redoutable. La campagne contre les Turcs ne fut cependant point aussi désastreuse pour la chrétienté qu'on auroit pu le craindre. Les musulmans avoient achevé, sur les frontières de la Syrmie, au passage de la Save, les fortifications d'une citadelle, qu'ils nommèrent dans leur langue *Sabatz* ou *l'Admirable* (3). Mais Mahomet ne conduisit cette année aucune expédition par lui-même, et celles de ses pachas étoient

(1) *Bref de Paul II, du 25 juin. Ibid.* §. 28, p. 226.

(2) *Bonfinius, Rerum Ungaricarum.* Deca IV, L. III, p. 590. — *Dlugossi Hist. Polon.* L. XIII, p. 471.

(3) *Bonfinius, Rer. Ungar.* Deca IV, L. II, p. 583. — *Spiegel der Ehren.* B. V, c. XX, p. 763.

beaucoup moins redoutables. Il parut même avoir quelque pensée de faire la paix avec les Vénitiens. La veuve d'Amurat II, fille de George Bulkowitz, dernier despote de Servie, s'offrit pour en être médiatrice; et deux ambassadeurs vénitiens, Nicolas Cocco et François Capello, furent envoyés auprès d'elle, et ensuite auprès de Mahomet. Ce monarque avoit été informé des armemens de la ligue, et il vouloit les ralentir par une négociation : c'étoit dans ce but seul qu'il avoit appelé les députés vénitiens à la Porte, et il les renvoya sans rien conclure (1).

CHAP. LXXXII. 1471.

Ce n'étoit pas au reste parmi les Européens et les chrétiens seulement, que Paul II et les Vénitiens avoient été chercher des auxiliaires contre les Turcs; une négociation beaucoup plus extraordinaire étoit entamée entre eux et Hassan Beg, ou Hussun Cassan, qui avoit conquis la Perse en 1468, sur les descendans de Timour, et qui y avoit fondé la dynastie du Mouton blanc (2). Un frère Louis de Bologne, de l'ordre de Saint-François, se rendit par Caffa, auprès du conquérant de la Perse, pour l'exciter à faire valoir les droits de cet empire qu'il renouveloit, sur

(1) *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 210, v. — *Andr. Navagiero*. T. XXIII, p. 1130. — *Coriol. Cepio*. L. I, p. 342.

(2) *Voyez* d'Herbelot, *Bibliothéque orientale*, au mot *Uzun Hassan Beg*. L'*h* aspirée des orientaux se confond avec le *C*. Le nom turc d'*Uzun*, de même que celui de *Al Thaui*, que lui donnent les Arabes, veut dire *le long*.

CHAP. LXXXII. 1471.

la Colchide et Trébisonde, et pour lui promettre en même temps les secours des occidentaux, dans une guerre contre les Turcs. Ussun Cassan s'engagea en effet dans la confédération qu'on lui proposoit; il écrivit à Paul II une lettre emphatique, et d'un style oriental, pour lui promettre sa coopération. Après avoir pris pour lui-même les titres les plus pompeux, il en accorda aussi au pape de très magnifiques; l'annaliste de l'Église y a vu une confession de la grandeur des pontifes, arrachée à un infidèle par la force de la vérité (1). Le défi qu'Ussun Cassan envoya peu de temps après à Mahomet II, étoit tout symbolique. L'ambassadeur persan versa devant le trône du sultan un sac de millet, qu'il balaya ensuite : ainsi le balai d'Ussun devoit emporter aisément toute la multitude de l'armée ottomane. Mahomet répondit dans le même style; après avoir fait étendre le millet de nouveau, il fit apporter des poules qui le mangèrent. « Dis à ton maître, « ambassadeur, ajouta-t-il, que comme mes « poules ont mangé son millet, ainsi mes janis« saires mangeront ses bergers de Tartarie, dont « il a cru faire des soldats (2). »

Le pape, qui avoit provoqué les Persans contre les Turcs, ne put pas voir la suite de ces menaces

(1) La lettre est rapportée *Annal. Eccles.* 1471, §. 48, p. 229.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' duchi.* p. 1197.

mutuelles; il mourut, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le 26 juillet 1471 (1). François de la Rovère de Savonne, que Paul II avoit tiré de l'ordre de Saint-François dont il étoit général, et qu'il avoit fait cardinal de Saint-Pierre *ad vinçula*, lui fut donné pour successeur, le 9 août 1471, sous le nom de Sixte IV (2). La Rovère étoit alors âgé de cinquante-sept ans; il étoit sorti de la plus basse classe, mais depuis son exaltation, il chercha à confondre son origine avec celle de la noble maison de la Rovère de Turin, qui portoit le même nom que lui. Cette maison ayant répondu à ses avances, il récompensa sa condescendance par deux chapeaux de cardinaux (3). Ce pape, qui sacrifia ensuite scandaleusement les intérêts de l'Église à la grandeur de sa famille, et qui, comme le remarque Macchiavel, « montra le premier tout ce que pou« voit un souverain pontife, et comment beau« coup de choses, qu'on appeloit auparavant des

(1) La mort subite de Paul II, qui paroît avoir été causée par des melons mangés en trop grande abondance, fut prise par ses nombreux ennemis pour un jugement du ciel. Guernieri Bernio, l'historien d'Agobbio, qui termine sa narration à l'année suivante, raconte, comme un fait constant, que ce pape fut étranglé par les diables. On trouva, dit-il, son corps tout noir, étendu par terre, et la porte de sa chambre fermée en dedans. *Cronica d'Agobbio*. T. XXI, p. 1021.

(2) *Diario di Stefano Infessura*. T. III, P. II, p. 1143.

(3) *Annales Ecclesiastici*. 1471, §. 66-70, p. 233.

CHAP. LXXXII. « erreurs, pouvoient être cachées sous l'autorité
1471. « pontificale (1), » parut, dans les premiers mois de son règne, tout occupé des intérêts publics, et de la défense de la chrétienté. Il se montra même disposé à accorder à la Bohême une pacification ou une trève, pour réserver de plus grandes forces à opposer aux Turcs (2). Mais tandis qu'il s'il s'occupoit d'apaiser ces troubles éloignés, peu s'en fallût qu'une guerre civile allumée dans le duché de Ferrare, ne contraignît la république de Venise à diviser ses forces, pour faire respecter ses frontières.

Borso d'Este étoit mort le 20 août, moins d'un mois après le pontife qui l'avoit fait duc de Ferrare. Cet aimable prince ne laissoit point d'enfans; il avoit paru traiter avec une égale prédilection son neveu et son frère. Le premier, Nicolas d'Este, étoit fils légitime de Lionnel, prédécesseur et frère de Borso, et bâtard comme lui; le second, Hercule d'Este, étoit fils légitime de Nicolas III, père de Borso. Le droit de succession, mal établi dans la maison d'Este, sembloit n'appeler à la couronne ducale que celui entre les princes qui étoit en état de gouverner. Parmi les enfans de Nicolas III, les deux bâtards avoient passé avant les deux fils légitimes, uniquement parce que ceux-ci, nés de Richarde de Saluces,

(1) *Macchiavelli, Istorie*. L. VII, p. 324.

(2) *Diploma apud Raynaldum*. 1471, §. 77, p. 235.

étoient encore en bas âge à la mort de leur père. CHAP. LXXXII.
Le fils de Lionnel, né d'un légitime mariage avec 1471.
une princesse de Gonzague, avoit pour la même raison fait place à son oncle Borso. Mais à la mort de ce dernier, Nicolas et Hercule étoient tous deux également en âge de gouverner. Les droits de l'un et de l'autre paroissoient égaux. Ni l'institution des duchés de Modène et de Reggio par l'empereur, ni celle du duché de Ferrare par le pape, n'avoient décidé entre eux, et Borso lui-même ne s'étoit pas déclaré davantage. Lorsque sa maladie fit prévoir une prochaine ouverture de la succession, les deux prétendans cherchèrent à s'emparer des lieux forts, pour être en état de dicter la loi; en même temps ils s'assurèrent d'alliances étrangères. Hercule, le premier, se rendit maître de Castel-Novo sur le Pô, et y établit beaucoup d'infanterie; d'autre part il demanda l'assistance des Vénitiens, dans les armées desquels il avoit servi. La Seigneurie de Venise fit en effet approcher de Ferrare trois galères, deux fustes et soixante-dix barques, tandis qu'elle assembla près de quinze mille hommes dans le Polésine de Rovigo. Nicolas, de son côté, s'étoit fortifié dans le palais même du duc, où ses amis vinrent le joindre. En même temps il avoit sollicité les secours de Louis de Gonzague, son beau-frère, et de Galeaz Sforza, duc de Milan. Le dernier avoit rassemblé quinze

CHAP. LXXXII. 1472. de Perse étoit en même temps excité par sa femme, qui étoit chrétienne, et fille du dernier empereur de Trébisonde. Il entra en Georgie avec trente mille chevaux; il massacra un grand nombre de Turcs, et enleva un butin considérable; mais à la réserve de Tocat, dont il s'empara dans la province de Siwas, en Arménie, il n'assiégea aucune forteresse, et il retourna dans son pays sans avoir fait aucune conquête (1).

D'autre part, Pierre Mocenigo, assuré que le grand Seigneur dégarniroit l'Archipel, pour s'opposer à l'invasion des Persans, et défendre ses provinces d'Asie, partit de Modon où il avoit passé l'hiver. Il embarqua beaucoup de Stradiotes ou de soldats grecs, à Napoli de Romanie, et vint ravager Mytilène et Délos (2). Les Stradiotes commençoient alors à faire une partie essentielle des armées vénitiennes; vingt ans de malheur et d'oppression avoient forcé les Grecs à reprendre des habitudes militaires. Ils avoient appris à former une cavalerie légère, armée de boucliers, de lances et d'épées; au lieu de cuirasses, ils garnissoient leurs vêtemens d'une grande quantité de coton, pour amortir les

(1) *Andrea Navagiero*. T. XXIII, p. 1131. — *Dlugoss. Hist. Polonicæ*. L. XIII, p. 481. D'après Cantemir, ce ne fut pas Ussun Casan, mais son général Yusuftche Beg, qui prit Tocat, et fut ensuite battu. *Dem. Cantemir*. L. III, c. I, §. 25.

(2) *Navagiero*. p. 1132. — *Coriol. Cepio*. L. I, p. 343.

coups; leurs rapides chevaux pouvoient fournir les plus longues courses; la vigueur de ces chevaux fit bientôt reconnoître le mérite de la nouvelle milice. Les hommes, à leur tour, trouvèrent moyen de se distinguer. Ceux de la Morée, et surtout du voisinage de Napoli, furent les plus estimés, et le mot grec qui signifie soldat, demeura le nom propre de cette cavalerie légère (1). CHAP. LXXXII. 1472.

Mocenigo résolut cette année de porter ses armes vers l'Asie, habitée presque uniquement par des musulmans, plutôt que vers les îles et le continent de Romanie, où les chrétiens formoient toute la population. La guerre maritime, lorsqu'elle se fait entre deux flottes, est la plus noble de toutes, parce qu'elle ne compromet la vie et la richesse que de ceux qui de part et d'autre se sont destinés au combat; mais les ravages d'une flotte sur les côtes sont, au contraire, toujours souillés par une honteuse piraterie; ce n'est pas au souverain, mais au peuple, ce n'est pas au soldat, mais au bourgeois qu'on cherche alors à nuire. Le but des expéditions maritimes est la destruction, non la conquête; les marins préfèrent la surprise au combat, ils attaquent ceux qui sont hors de leur garde, et s'enfuient à l'approche des ennemis; ils s'accoutument ainsi à un mélange odieux de crainte et de cruauté.

(1) Στρατιώτης. *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 211.

CHAP. LXXXII. 1472. Par quelques épouvantables dévastations que les Turcs eussent mérité des représailles, on ne peut s'intéresser à l'amiral chrétien qui promet un ducat de récompense pour chaque tête de musulman qu'on lui apporte, gratification qui fit massacrer plusieurs centaines de Grecs, pour vendre ensuite leurs têtes comme enlevées aux musulmans. On ne peut s'intéresser à la flotte de Mocenigo, lorsqu'elle fait un débarquement près de Pergame, pour enlever du butin sur les malheureux paysans, et des trophées de têtes plus honteux encore; lorsqu'elle porte ensuite les mêmes ravages dans la Carie, autour de Cnide, puis sur la côte opposée à l'île de Cos (1). Dans ces expéditions de piraterie, la seule chose qui intéresse encore, ce sont ces noms autrefois fameux, qu'on ne prononce jamais sans réveiller le souvenir du triomphe des arts, de la poésie, de l'élégance et du goût; mais lorsque ces noms ne reparoissent dans l'histoire, que pour nous apprendre comment ces villes antiques furent enlevées par des barbares à d'autres barbares; lorsque surtout c'est le peuple le plus civilisé qui s'efforce de les détruire, et le peuple le plus farouche qui défend encore ces antiques monumens de la civilisation, une profonde tristesse s'attache aux fastes de cette horrible guerre.

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 211. — *Coriolanus Cepio, De reb. Venetis.* L. I, p. 343.

Pierre Mocenigo avoit déjà étendu ses ravages sur une grande partie de l'Asie Mineure, et il avoit enlevé un grand nombre de têtes musulmanes, lorsque, le 15 juin 1472, Requesens vint le joindre près du cap Mallio, avec dix-sept galères napolitaines. Peu après, le cardinal Olivier Caraffa lui amena aussi dix-neuf galères du pape. L'un et l'autre général déclara que, nonobstant le rang supérieur de son souverain, il avoit ordre d'obéir au généralissime vénitien, et de témoigner ainsi la reconnoissance des chrétiens pour la république qui soutenoit seule la cause commune (1). CHAP. LXXXII. 1472.

Les divers historiens de cette guerre ne s'accordent pas sur la force de la flotte chrétienne; mais le calcul le plus modéré la porte à quatre-vingt-cinq galères. Les Turcs, cependant, ne sortirent point des Dardanelles à sa rencontre, en sorte qu'un armement si considérable, et qui coûtoit au pape seul plus de cent mille florins, n'eut d'autre résultat que de ravager quelques villes de l'Asie Mineure. La première que les Latins attaquèrent fut Attalée, ou Satalie, ville

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 212. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1472, §. 42, p. 244. — *Vita Sixti IV, Platinæ tributa.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 1057. — *Jacobi Volaterrani Diarium Romanum.* T. XXIII. *Rer. Ital.* p. 90. — *Coriolanus Cepio.* L. I, p. 346.

CHAP. LXXXII. 1472. riche de la Pamphilie, vis-à-vis l'île de Chypre, qui servoit de marché aux Égyptiens et aux Syriens. Soranzo franchit avec dix galères la chaîne qui fermoit le port, et s'en rendit maître. Les troupes de débarquement, conduites par Malipiero, s'emparèrent de la première enceinte de murs qui entouroit les faubourgs. Ces faubourgs furent pillés, aussi-bien que le port, et une grande quantité de poivre, de cannelle, de gérofle et d'encens fut transportée sur les galères. Mais les murs intérieurs de la ville furent défendus avec vigueur; on ne pouvoit les attaquer sans artillerie, et la flotte chrétienne n'en portoit point. Mocenigo fit ravager la Pamphilie, aussi loin que ses troupes purent s'étendre; puis il fit mettre le feu aux faubourgs de Satalie, et il ramena sa flotte à Rhodes (1). Il y trouva l'ambassadeur que Ussun Cassan envoyoit au pape et aux Vénitiens (2). Ce Persan rendit compte aux généraux chrétiens des succès de son maître; il avoit pris aux Ottomans Tocat, ville du Pont, sur les frontières de l'Arménie, et il envoyoit demander aux Européens de l'artillerie, sans laquelle le Sophi ne pouvoit assiéger d'autres villes (3).

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 212. v°. — *Coriolanus Cepio.* L. I, p. 347.

(2) *P. Callimachi, Hist. de Venetis contra Turcos.* p. 409.

(3) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 213. — *Navagiero,*

La flotte vénitienne ayant remis à la voile, vint ravager l'antique Ionie, vis-à-vis des rivages de Chios. On n'y trouva point d'ennemis à combattre; mais les chrétiens arrachèrent les vignes, et brûlèrent les oliviers de ces riantes campagnes; et le légat paya cent trente-sept ducats, pour autant de têtes qu'on lui apporta sur sa galère. Tous les autres malheureux qu'on enleva de leurs chaumières, ou qu'on trouva cachés dans les bois, furent vendus comme esclaves (1). Après cette expédition, Requesens quitta, devant Naxos, la flotte vénitienne, et ramena les galères de Ferdinand à Naples, pour y passer l'hiver. Mais Mocenigo et le légat voulurent profiter de ce qui restoit encore de la belle saison, pour étendre plus loin leurs ravages. Ils prirent des informations sur l'état de Smyrne. Cette ville, la plus riche et la plus commerçante de l'Ionie, est située au fond d'un golfe, et elle n'avoit point vu d'ennemis depuis long-temps; aussi les Turcs n'avoient pas eu soin de relever ses murailles, ou de les faire garder. Le 13 septembre 1472, Mocenigo parut à l'aube du jour devant Smyrne; ses troupes débarquées avec célérité, plantèrent leurs échelles contre les murailles, et les attaquèrent aussitôt. Les bourgeois effrayés, se présentèrent bien sur

CHAP. LXXXII.

1472.

Storia Veneziana. p. 1132. — *Annal Turcici Leunclavii*. T. XVI, p. 258. — *Coriol. Cepio*. L. I, p. 348.

(1) *M. Ant Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 214.

CHAP. LXXXII. 1472. leurs ruines pour les défendre, mais ils étoient si peu accoutumés aux armes, et tant d'anciennes brèches étoient demeurées ouvertes, qu'ils ne retardèrent que de peu de momens l'entrée des soldats ou des marins. Les habitans voyant la ville prise, s'enfuirent avec des cris lamentables; les femmes avec leurs enfans dans les bras, se réfugièrent dans les temples et les mosquées; quelques hommes défendoient encore les toits et les terrasses de leurs maisons; un grand nombre furent taillés en pièces, d'autres enlevés comme esclaves; les femmes surtout furent poursuivies; elles furent arrachées de leurs temples, deshonorées, et ensuite vendues. Les vainqueurs ne voulurent point distinguer les églises chrétiennes des mosquées; ils feignirent de croire tous les habitans musulmans, pour les traiter tous avec la même rigueur; et cependant même aujourd'hui près de la moitié des habitans professe encore le christianisme, après être restés si long-temps sous le joug des Turcs. Balaban, pacha de la province, averti du débarquement des Vénitiens, accourut pour les repousser avec ce qu'il put rassembler de troupes; il fut lui-même mis en déroute. Les vainqueurs, à leur rentrée dans la ville, y mirent le feu, et en peu d'heures, l'antique patrie d'Homère fut réduite en cendres. On ne porta sur les vaisseaux que deux cent quinze têtes; les soldats avoient trouvé, dans cette ville opulente, à se

charger d'un butin plus profitable ; il fut vendu à l'enchère, et partagé entre les soldats et les matelots (1). CHAP. LXXXII. 1472.

En revenant du sac de cette ville, les Vénitiens débarquèrent encore à Clazomène, sur l'isthme de la péninsule qui ferme le golfe de Smyrne ; mais les habitans effrayés s'étoient réfugiés dans les montagnes, et l'on ne trouva guère à y enlever que des chameaux et du bétail. Les galères, profitant alors d'un vent favorable, firent voile vers Modon ; l'amiral vénitien passa l'hiver dans la Morée, et le légat du pape, Olivier Caraffa, revint en Italie. Il fit son entrée à Rome le 23 janvier de l'année suivante. On conduisoit devant lui douze chameaux montés par vingt-cinq Turcs, qu'il avoit réservés en vie pour orner son triomphe : il fit aussi suspendre devant les portes du Vatican, des fragmens de la chaîne qui fermoit le port d'Attalée (2).

Les ravages des Vénitiens dans l'Asie Mineure étoient vengés par les ravages des Turcs dans les

(1) Les détails que donne Sabellico sur cette campagne (Deca III, L. IX, p. 214), sont tirés d'une relation élégamment écrite en latin, et divisée en trois livres, par Coriolan Cepio, dalmate qui commandoit une des galères de Mocenigo, et qui ne quitta point l'expédition. Elle a été imprimée en 1556, à Bâle, *in-fol.* à la suite de *Laonicus Chalcocondyles*, p. 341-368. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1472, § 42, p. 244.

(2) *Stefano Infessura, Diario Romano.* p. 1143.

CHAP. LXXXII. 1472. possessions vénitiennes; et dans cet échange de férocité et de brigandage, il est difficile de reconnoître quel étoit le peuple le plus barbare, quel étoit celui que les premiers outrages avoient provoqué à user de représailles. Les villes de l'Albanie, qui étoient demeurées aux Vénitiens dans l'héritage du grand Scanderbeg, voyoient leur territoire dévasté régulièrement deux fois par année, aux approches de la moisson et de la vendange, jusqu'aux murs mêmes de Scutari, d'Alessio et de Croia; mais ces courses rapides de cavalerie n'étoient suivies d'aucune attaque régulière (1).

L'apparition du pacha de Bosnie dans l'état vénitien causa bien plus de terreur. Après avoir traversé rapidement la Carniole ou l'Istrie, il entra, au milieu de l'automne, dans le Friuli. La cavalerie turque parvint au commencement de la nuit sur les bords de l'Isonzo, et aussitôt elle entreprit de le passer à gué. La cavalerie vénitienne, cantonnée sur ses bords, se rassembla en hâte, et repoussa vivement au-delà du fleuve les premiers musulmans qui l'avoient traversé; mais, quoique restée maîtresse de son bord, elle céda à son tour à une terreur panique, et se retira avant le point du jour dans l'île de Cervia, formée par deux bras de rivière devant Aquilée. Les Turcs passèrent l'Isonzo, au lever du soleil,

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 213.

sans rencontrer aucune résistance, et ils se répandirent dans les riches campagnes du Friuli. L'incendie de toutes les maisons et de toutes les granges qu'ils trouvoient sur leur chemin, avertit de loin le reste des habitans de se sauver dans les lieux forts. Les portes d'Udine, capitale de la province, étoient encombrées par les familles des paysans fugitifs, leurs chars et leur bétail. Les églises étoient remplies de femmes suppliantes, les murs garnis de citoyens mal armés; et si les Turcs avoient poussé plus loin leur cavalerie, la ville auroit pu être prise dans sa première terreur. Mais ils s'arrêtèrent à trois milles de distance, et s'en retournèrent chargés de butin, chassant devant eux des troupeaux d'esclaves (1).

Tandis que Pierre Mocenigo, retiré pendant l'hiver à Napoli de Romanie, s'occupoit de mettre sa flotte en état de commencer vigoureusement la campagne prochaine, un jeune Sicilien, nommé Antonio, que les Turcs avoient fait prisonnier dans l'île d'Eubée, et conduit à Constantinople, s'échappa de cette ville, et vint se présenter à l'amiral vénitien. Il lui demanda un bateau et quelques compagnons résolus, s'engageant, avec leur aide, à mettre le feu à la flotte turque, au

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 215-214. Cet historien étoit lui-même enfermé dans Udine au moment de l'apparition des Turcs. — *Guernieri Bernio, Stor. d'Agobbio.* p. 1022.

CHAP. LXXXII. 1473. milieu de laquelle il avoit passé à Gallipoli. Il déclara avoir vu dans cette rade cent galères, qui n'étant point gardées pendant la nuit, seroient aisément détruites par un seul incendie. Mocénigo combla de louanges le jeune homme, et lui promit les plus magnifiques récompenses. Il lui fit donner une barque chargée de fruits, avec quelques matelots les plus résolus de sa flotte. Antonio s'annonça aux Turcs comme un marchand de fruits, et remonta sans difficulté les Dardanelles : quand il fut parvenu à Gallipoli, il commença à vendre ses fruits aux soldats, et comme il ne leur causoit aucune défiance, on lui laissa passer la nuit auprès de la flotte. Il en profita pour mettre le feu aux vaisseaux les plus près de lui; mais de prompts secours l'empêchèrent de continuer et le forcèrent de s'enfuir lui-même sur sa barque, à laquelle l'incendie s'étoit aussi communiqué. Le feu l'obligea d'en sortir, pour se cacher avec ses compagnons, dans le premier bois qu'il trouva le long du détroit. Il laissa sa barque à moitié consumée au lieu où il étoit descendu, et elle fit découvrir sa retraite, en sorte qu'il fut arrêté avec ses compagnons. Le sultan voulut le voir, et il lui demanda s'il avoit reçu quelque injure qui pût le porter à une vengeance aussi forcenée. « Aucune, répondit fièrement Antonio, mais je t'ai reconnu pour l'ennemi commun des chrétiens; mon exploit est assez glo-

« rieux, et il le seroit davantage si j'avois pu brûler CHAP. LXXXII.
« ta tête comme j'ai brûlé tes vaisseaux. » Le 1473.
Turc, peu touché du courage de son ennemi, le fit scier par le milieu du corps avec ses compagnons. Le sénat de Venise ne voulut pas que tant de résolution demeurât sans récompense. Ne pouvant plus rien faire pour lui, il donna une dot à sa sœur et une pension annuelle à son frère (1).

Cependant Pierre Mocenigo reçut de Venise l'ordre de mettre en mer, et de suivre dans la prochaine campagne les indications que lui donneroit Ussun Cassan. L'ambassadeur de celui-ci avoit resserré son alliance avec les Vénitiens; Josaphat Barbaro, homme avancé en âge, qui parloit bien la langue persane, avoit été chargé de le reconduire à son maître, et d'offrir au sophi, au nom du sénat de Venise, de riches présens de vases d'or et d'étoffes de Vérone. Il menoit avec lui trois galères chargées d'une grande quantité d'artillerie, et cent artificiers commandés par Thomas d'Imola, que la république mettoit au service du souverain de la Perse. C'étoit par les côtes de la Cilicie et de la Syrie, qu'ils comptoient se rendre auprès de lui : ils devoient y trouver deux frères, princes de Caramanie, déjà dépouillés

(1) *Coriolanus Cepio*. L. II, p. 350. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 215. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1473, §. 2, p. 248.

CHAP. LXXXII. 1473. en partie par Mahomet, mais qui défendoient encore contre lui le reste de leurs états (1).

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 215. v°. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 361.

Les premières communications diplomatiques des Vénitiens avec la Perse, sont un événement remarquable dans l'histoire des voyages, et par conséquent dans celle de l'esprit humain ; elles ouvrirent aux observations des Occidentaux, des régions inconnues ; elles mirent en rapport des peuples toujours séparés ; elles jetèrent de premières lueurs sur la géographie jusqu'alors si confuse, et elles commencèrent en quelque sorte la période dans laquelle nous vivons aujourd'hui : cette période, dont le caractère le plus frappant est le rapport établi entre tous les peuples de la terre.

Les aventures de ces premiers voyageurs en Orient, ont été consignées dans des relations originales qui nous ont été conservées. Elles sont traduites en latin, et imprimées à la suite de l'*Historia Rerum Persicarum* de P. Bizarro. La première est celle de Josaphat Barbaro, qu'on peut regarder comme un modèle de talent, d'observation, de justesse d'esprit et d'intérêt (p. 458 et suivantes). Barbaro, après la prise de Séleucie par Mocenigo, reconnut l'impossibilité de pénétrer en Perse avec tout son cortége. Il laissa en Crète les présens dont la république l'avoit chargé pour Ussun Cassan ; il prit congé à Séleucie de ses compatriotes ; et, malgré son âge avancé, il s'aventura avec l'ambassadeur de Perse, et une suite très peu nombreuse, au travers de ces pays barbares. De Tarse, il suivit la route de la Petite-Arménie, et ensuite du pays des Curdes. Son petit cortége fut attaqué chez ce peuple de brigands ; l'ambassadeur persan, son compagnon de voyage, fut tué ; son secrétaire et deux hommes de sa suite le furent aussi. Barbaro fut grièvement blessé et dépouillé de tout ; son courage ne se démentit point cependant ; il continua son voyage, et il trouva enfin Ussun Cassan à Tauris. Ce monarque le reçut avec magnificence, et

Pour ouvrir par cette route la communication avec Ussun Cassan, Pierre Mocenigo se dirigea CHAP. LXXXII. 1473.

ne cessa dès lors de lui montrer les plus grands égards, pendant cinq ans qu'il le retint près de lui. A la mort d'Ussun, en 1488, Josaphat Barbaro revint à Venise par Alep et la route des Caravanes, qui traversoit des états soumis aux Mamelucks et au soudan d'Égypte.

Pendant ce même temps, la république avoit envoyé aussi deux autres ambassadeurs au sophi, par deux chemins différens : l'un, Leopardo Bettoni, se rendit auprès de lui par Trébisonde, mais il n'a rien écrit; l'autre, Ambroise Contarini, prit sa route par le nord de l'Europe, pour éviter plus sûrement les embûches des Turcs; et nous avons sa relation. Contarini partit de Venise le 23 février 1473 : il se rendit d'abord à Francfort sur l'Oder, où il arriva le 29 mars; il traversa ensuite la Pologne par Posna, Lublin et Kiovie; il étoit le 1er mai dans cette dernière ville, et le 16 à Caffa, d'où il s'embarqua pour la Colchide et les bords du Phaze. Ce fut dans la Géorgie et la Mengrelie qu'il eut le plus à souffrir de la tyrannie des princes et du méchant caractère des peuples : enfin il entra le 25 juillet, par l'Arménie, dans les états d'Ussun Cassan; mais il ne put atteindre ce souverain qu'à Ispahan, au mois de novembre de la même année. Il passa l'hiver auprès de lui; il prit de justes renseignemens sur la puissance du souverain de la Perse, que tous les écrivains latins se plaisoient à exagérer; il reconnut que sa patrie n'en pouvoit pas tirer à beaucoup près le parti qu'elle en attendoit, et que dans la bataille de Cara-Issar, Ussun Cassan commandoit tout au plus à quarante mille hommes, presque tous de cavalerie. Après avoir recueilli ces informations, qui pouvoient avoir une grande influence sur la république de Venise, il se mit en chemin au commencement de juin 1474 pour rentrer en Europe. Il revint par la même route, avec des dangers et une fatigue infinis, jusqu'aux bords du Phaze. Mais là, il apprit avec une profonde douleur que les Turcs, soupçonnant les relations des Occidentaux avec les

CHAP. LXXXII. 1473. d'abord vers l'île de Chypre. Il avoit alors quarante-cinq galères vénitiennes; deux galères des chevaliers de Rhodes, et quatre du roi de Chypre vinrent se joindre à lui. Avec cette flotte il fit voile vers Séleucie, qu'un des princes de Caramanie assiégeoit. Pyrameth, le plus âgé de ces deux frères, étoit dans le camp d'Ussun Cassan; le plus jeune, Cassan Beth, donna rendez-vous aux Vénitiens à un mille de distance de Séleucie, auprès d'un temple ruiné. Il expliqua à Victor Soranzo, qui fut envoyé vers lui, que la Caramanie dévouée à sa famille, étoit cependant retenue par Mahomet II dans la crainte et la dépendance, à l'aide de trois forteresses situées le long de la mer, vis-à-vis des rivages de Chypre : savoir Sichesio, Séleucie et Coryco (Sikin, Selefki, Curko), où

Persans, veilloient sur tous les chemins, et lui avoient fermé la route qu'il comptoit suivre, en s'emparant de Caffa. Contarini ne vit plus alors que la Moscovie par laquelle il pût rentrer en Europe. Rebroussant chemin au travers de la Médie, il parvint jusqu'à Derbent sur la mer Caspienne; il y passa l'hiver au milieu de pauvres pêcheurs; il en repartit le 6 avril 1475 pour Astracan, ville alors dépendante des Tartares; il traversa leurs déserts et ceux de la Moscovie, luttant sans cesse avec la misère et la faim : le 26 septembre enfin, il fit son entrée à Moscou, où le grand-duc lui avança de l'argent sur le crédit de la république de Venise. Mais Contarini ne put pas repartir de cette capitale avant le 21 janvier 1476. Passant par Smolensko et Troki, où il retrouva le roi Casimir, par Warsovie, Francfort sur l'Oder et Nuremberg, il arriva enfin à Venise le 10 avril 1476, après un des voyages les plus hasardeux qui eussent jamais été entrepris.

les Turcs tenoient garnison, et dont les Caramans ne pouvoient se rendre maîtres sans artillerie. Mocenigo assiégea successivement ces forteresses, et il les rendit à Cassan Beth, après avoir forcé les garnisons turques à capituler. Cette première opération sembloit devoir ouvrir une communication facile avec Ussun Cassan (1). CHAP. LXXXII. 1473.

Pendant ce temps, ce monarque s'étoit avancé par l'Arménie, jusqu'au voisinage de Trébisonde et du royaume de Pont, avec une armée que, malgré les calculs extravagans des Latins, nous devons évaluer entre quarante mille, et tout au plus soixante dix mille hommes. Mahomet II marchoit à sa rencontre avec dix mille janissaires, dix mille gardes de la cour, vingt mille fantassins et trente mille auxiliaires. Avec ces forces Mahomet s'empara de Carachizara ou Cara-Issar sur le fleuve Lycus (2). Chaz Murath Beglierbey de Romanie commandoit son avant-garde : il se trouva au milieu des Persans avant de s'y être attendu. Ses troupes attaquées avec impétuosité furent défaites, et lui-même fut tué

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 216, v°. — *Callimachus Experiens de Venetis contra Turcos.* p. 409. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 352.

(2) *Annales Sultanorum Osmanidarum, ab ipsis Turcis memoriæ proditi, et Leunclavio editi. Byzantin.* T. XVI, *editio Venet.* p. 258. *Parisiens.* p. 330. Les Latins donnent 320,000 hommes à Mahomet II, et 350,000 à Ussun Cassan. *Demet. Cantemir.* L. III, c. I, §. 27.

CHAP. LXXXII. dans ce prémier choc. Mais comme les Persans
1473. poursuivoient les fuyards, ils rencontrèrent le corps de bataille que commandoit Mahomet avec ses trois fils, Bajazet, Mustapha et Gem. Le sultan profita du désordre des vainqueurs pour les attaquer. Ussun Cassan se défendit avec vigueur; la mêlée fut longue et cruelle. Cependant Dauth pacha, Beglierbey de Natolie, qui commandoit une des ailes, ayant fait avancer son artillerie, jeta le désordre parmi les Persans peu accoutumés aux armes à feu. Un des fils d'Ussun Cassan fut tué, et sa tête fut présentée à Mahomet. Ussun prit la fuite, et se retira avec une partie de son armée dans les montagnes de l'Arménie. Son camp fut pillé; les captifs qu'il avoit enlevés furent délivrés, et Mahomet, après cette éclatante victoire qui assuroit ses frontières, rentra en triomphe à Constantinople (1).

Mocenigo, avant d'être instruit du sort de l'allié de la république, avoit attaqué différentes places de l'Asie Mineure. Il assiégea d'abord Myra dans la Lycie; Aiasa-Beg, commandant de la province, rassembla quelques troupes musul-

(1) *Annales Turcici*, *Byzant. Veneta*. p. 258.—*M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. IX, f. 217, v°. — *Annal. Ecclcs. Rayn.* 1473, §. 8, p. 249. Cette défaite d'Ussun Cassan fut représentée comme une victoire aux Polonois, que Catherino Zeno vouloit engager dans une ligue générale contre les Turcs. *Dlugoss. Hist. Polonicæ*. L. XIII, p. 498.

manes, et s'avança pour déliver la ville : il fut CHAP. LXXXII.
battu et tué dans le combat. Myra se rendit alors 1473.
aux Vénitiens, qui accordèrent à la garnison et aux habitans la permission de se retirer; mais ils pillèrent et brûlèrent la ville. Mocenigo effectua ensuite un débarquement devant Physsus dans la Carie, dont il ravagea les environs. Il y reçut un message de Catherino Zeno, ambassadeur auprès d'Ussun Cassan, qui l'invitoit à se rapprocher de la Cilicie, pour pouvoir au besoin seconder le monarque persan. Il étoit revenu à Coryco, lorsqu'il reçut un nouveau courrier de Zeno, qui lui annonçoit le défaite du sophi et sa retraite en Arménie (1).

Pendant toute cette campagne Mocenigo avoit agi seul. Tandis qu'il étoit en Cilicie, l'archevêque de Spalatro, nouveau légat du pape, lui avoit bien fait dire qu'il viendroit le joindre avec dix galères, s'il croyoit que l'amiral vénitien voulût entreprendre quelque chose pour le bénéfice de la chrétienté. Mais ce message blessa Mocenigo, qui croyoit avoir déjà beaucoup fait pour la cause commune, et il refusa des secours offerts d'aussi mauvaise grâce. D'ailleurs son attention commençoit à être distraite par les affaires de Chypre; le crédit qu'il s'arrogeoit déjà dans cette île, étoit d'une plus haute importance pour

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 216, v°. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 357.

CHAP. LXXXII. 1473. la république, que toutes les conquêtes qu'il avoit tentées jusqu'alors, et il ne vouloit point, en traitant avec les derniers Lusignan, être gêné par un légat du pape, qui lui reprocheroit toute entreprise étrangère à la guerre des Turcs.

L'île de Chypre, qui en 1191 avoit été donnée si généreusement par Richard-Cœur-de-Lion, à Gui de Lusignan, comme dédommagement du royaume de Jérusalem, s'étoit conservée dès-lors, jusqu'en 1458, dans la descendance légitime de cette illustre maison. Janus III (1), le quatorzième des rois de Chypre de cette famille, étoit un prince efféminé, qui n'avoit vécu que pour le plaisir. Sa première femme, de la maison de Montferrat, étoit morte, non sans soupçon de poison; la seconde, Hélène Paléologue, étoit une Grecque du Péloponnèse, qui gouvernoit despotiquement son mari. Elle l'avoit engagé à rétablir le culte grec dans l'île, acte de justice et de prudence, que les Latins lui reprochoient comme un crime. Mais autant elle gouvernoit Janus, autant elle étoit gouvernée par sa nourrice, qui l'étoit à son tour par son fils. Le roi avoit eu une fille de sa première femme, nommée Charlotte; il n'en avoit point de la seconde: mais il avoit eu aussi, d'une de ses maîtresses,

(1) Le nom de Janus, dans la maison de Lusignan, venoit de la naissance d'un de ces princes à Gênes *Janua*, après la brillante expédition de Catani et de Fregoso.

un fils nommé Jacques. Charlotte, héritière présomptive du royaume, fut mariée à Jean de Portugal, fils du duc de Coïmbre, et petit-fils de Jean Ier. Le prince portugais excita la jalousie du fils de la nourrice; après de violentes querelles entre eux, il périt en 1457 (1), et on le crut empoisonné. Le triomphe insultant du fils de la nourrice ne fut cependant pas long. Jacques, le bâtard de Janus, le tua de sa main, moins pour délivrer Charlotte de son insolence, que pour s'ouvrir à lui-même le chemin du trône, en se défaisant d'un favori dangereux (2).

Janus destina ensuite sa fille à Louis de Savoie, second fils du duc Louis, qui avoit épousé lui-même une princesse chypriote; mais Janus mourut avant d'avoir pu effectuer ce mariage. Louis arriva cependant à Nicosie, capitale du royaume; il épousa Charlotte le 7 octobre 1459, et il fut couronné avec les titres de roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie (3).

L'intention de Janus avoit été de faire entrer son bâtard dans les ordres, et il lui destinoit l'archevêché de Nicosie, première prélature du royaume. Mais, par une politique imprudente, Charlotte prévint la cour de Rome contre son

(1) *Euguerrand de Monstrelet*, *Chron.* Vol. III, f. 74.

(2) *Commentarii Pii Papæ II.* L. VIII, p. 175 176.

(3) *Comment. Pii P.* L. VII, p. 177. — *Guichenon, Hist. généal. de la maison de Savoie.* T. II, p. 113.

frère, et l'empêcha d'obtenir ce siége éminent (1). Jacques, irrité, se retira auprès du soudan d'Égypte, dont les rois de Chypre se reconnoissoient feudataires; il lui demanda pour lui-même l'héritage de son père. L'avantage du sexe est, aux yeux des musulmans, bien plus important, dans la succession, que celui de la légitimité. D'ailleurs le soudan voyoit avec presque autant de défiance que Mahomet II, un prince de l'Occident et du sang français, s'établir au centre de la mer de Syrie. Les Chypriotes, de leur côté, préféroient un Lusignan né dans leur pays à un souverain étranger. Melec Ella donna donc à Jacques, avec la couronne royale, une armée de Mamelucks pour soumettre l'île de Chypre. Jacques fut reçu sans difficulté dans Nicosie; il prit en peu de temps les places de Sigour, Paphos et Limisso, mal défendues par des gentilshommes savoyards; il assiégea Louis et Charlotte dans Cérines, et à la réserve de cette forteresse, il se rendit maître de tout le royaume (2).

Louis de Savoie étoit un prince indolent et sensuel, mais Charlotte étoit douée d'une activité remarquable. Elle quitta Cérines pour aller demander des secours à tous les princes de

(1) *Annales Ecclesiast. Raynaldi.* 1459, §. 85, p. 39.

(2) *Guichenon, Hist. généalog.* p. 116. — *Commentarii Pii Papæ II.* L. VII, p. 177.

l'Occident. En 1460 elle se présenta au pape Pie II. « Cette femme, dit-il dans ses Mé-« moires, paroît âgée de vingt-quatre ans, elle « est d'une stature médiocre, ses yeux sont « pleins de feu, son visage jaune et pâle, son « langage caressant, il coule comme un fleuve, « avec l'abondance propre aux Grecs. Elle est « habillée à la françoise, et ses manières sont « dignes du sang royal (1). » Ce pape, touché des instances de Charlotte, et persuadé de son bon droit, lui promit sa protection. L'ordre des chevaliers de Saint-Jean se déclara aussi pour elle ; il lui accorda un asile à Rhodes, ainsi qu'à son mari ; et ce fut de cette île qu'elle fit partir des convois de vivres et de munitions pour Cérines, et qu'elle entretint des correspondances avec les mécontens. Enfin, les Génois, qui possédoient encore quelques places fortes en Chypre, entre autres Famagouste, embrassèrent aussi ses intérêts. Ce fut aux yeux des Vénitiens une raison suffisante pour s'engager dans le parti contraire. CHAP. LXXXII.

Marco Cornaro, gentilhomme vénitien, exilé de sa patrie et établi en Chypre, s'étoit lié d'une étroite amitié avec Jacques, bâtard de Lusignan. Il lui fournit l'argent nécessaire pour faire la guerre, d'abord avec ses propres fonds, qu'il faisoit valoir dans le commerce, ensuite avec ceux de ses compatriotes. Il l'aida aussi constam-

(1) *Comment. Pii Papæ II.* L. VII, p. 179.

CHAP. LXXXII. ment de ses conseils; il le seconda surtout dans le siége de Cérines, qui se rendit à Jacques à la fin de l'année 1464; et dans celui de Famagouste, qui ouvrit ses portes la même année, après avoir résisté trois ans (1). Jacques se trouvant alors maître de toute l'île de Chypre, essaya de nouveau de se faire reconnoître par le pape, mais il ne put y réussir. Rebuté par tous les princes chrétiens, il s'adressa à Marc Cornaro, pour contracter par son aide une alliance avec la république de Venise. Marc avoit une nièce remarquable par sa beauté : c'étoit Catherine, fille d'André Cornaro; il l'offrit en mariage à Jacques de Lusignan, avec une dot de cent mille ducats, en stipulant que Catherine seroit auparavant adoptée pour fille par la république. Cette négociation fut entamée vers l'année 1468; après d'assez longs délais, l'alliance fut acceptée des deux parts. Catherine Cornaro fut solennellement déclarée fille de Saint-Marc; elle fut mariée par procuration, en 1471, en présence du doge et de la Seigneurie; elle fut accompagnée comme reine, jusqu'à sa flotte, par le doge, dans le Bucentaure, vaisseau de l'état destiné aux grandes cérémonies; et elle partit ensuite pour Chypre avec quatre galères que commandoit Jérome Diédo (2).

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1464, §. 71, p. 169.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1185. — *Andr. Nava-*

Jacques de Lusignan ayant contracté, par cette alliance, la relation singulière de gendre de la république, se comporta toujours en parent affectueux et en ami fidèle. Ses ports furent constamment ouverts aux flottes des Vénitiens, ses alliances ou ses inimitiés furent déterminées par leurs conseils; et dans la guerre contre les Turcs, il leur envoya des renforts proportionnés à la richesse et à la population de ses états. Cependant il y avoit à peine deux ans qu'il étoit marié, lorsqu'il mourut le 6 juin 1473. Il laissa sa femme grosse, et par son testament il institua pour son héritier, d'abord l'enfant qui naîtroit d'elle, et, à son défaut, Janus, Jean et Charlotte, ses trois bâtards (1). Les Chypriotes qui avoient combattu avec acharnement contre Charlotte, pour qu'elle ne portât pas la couronne à un prince étranger, virent avec une profonde douleur que leur affection pour Jacques les avoit réduits à se soumettre à sa veuve, plus étrangère encore au sang des Lusignan que le prince de Savoie qu'ils avoient repoussé. Leur mécontentement éveilla leur défiance, et ils soupçonnèrent Cornaro et Marco Bembo, l'un oncle, et l'autre cousin de la reine, d'avoir empoisonné son mari (2).

giero, *Stor. Veneziana*, p. 1127-1131. — *Annal. Ecclesiast.* 1471, §. 47, p. 229.

(1) Le testament est du 4 juin 1473. *Guichenon, Hist, généal.* p. 119. — *Coriol. Cepio.* L. II, p. 357.

(2) *Annal, Eccles. Raynald.* 1473, §. 3, p. 248.

CHAP. LXXXII. 1473.

L'archevêque de Nicosie, le comte de Zaplana, et le comte de Zaffo ses frères, le seigneur de Tripoli, et Rizzo de Marini, étoient à la tête du parti qui repoussoit le joug d'une reine vénitienne, et de ses conseillers vénitiens (1). Ils s'adressèrent secrètement à Ferdinand, roi de Naples ; ils lui offrirent de faire épouser Charlotte, fille naturelle de Jacques, à don Alonzo, fils naturel de Ferdinand, de destiner la couronne de Chypre à ces deux enfans qui étoient encore en bas âge, et de conserver, jusqu'à leur majorité, l'indépendance du royaume, sous la protection du roi de Naples (2). Cependant les bruits d'empoisonnement qu'ils avoient accrédités, excitèrent un soulèvement, dans lequel André Cornaro, Marco Bembo et le médecin du roi, furent tués par le peuple furieux. Les chefs du parti, qui n'étoient point encore prêts à défendre leur indépendance, et qui savoient la flotte vénitienne dans leurs parages, s'efforcèrent de calmer cette insurrection qui les compromettoit, et de l'excuser aux yeux des Vénitiens. Un juge de Venise étoit établi à Nicosie, pour juger les procès qui

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1199.

(2) Don Alonzo, que les Chypriotes vouloient reconnoître pour héritier présomptif de la couronne, avec le titre de prince de Galilée, n'avoit que six ans, d'après Navagiero. Giannone n'en parle point. Il n'indique que deux fils naturels de Ferdinand, don Henri et don César. *Istor. civile.* L. XXVII, c. III, p. 565.

survenoient entre ses compatriotes; ils allèrent CHAP. LXXXII.
auprès de lui, pour renouveler leur promesse de 1473.
demeurer fidèles à la reine Catherine, au fils qui naîtroit d'elle, et à la république de Venise. Ils envoyèrent à l'amiral Pierre Mocenigo une protestation semblable, et ils le supplièrent de ne point punir tout le royaume pour un meurtre qui tenoit à des ressentimens particuliers; ils accusèrent Bembo et Cornaro de concussions qui les avoient rendus odieux, et ils dissimulèrent leurs soupçons de poison, qui sembloient compromettre la république elle-même (1).

Pierre Mocenigo parut ajouter foi à ces protestations; cependant il crut convenable d'assurer le crédit de la jeune reine, en étalant aux yeux des Chypriotes toute la puissance des Vénitiens. Il s'approcha de l'île avec sa flotte, et il se trouva à Nicosie, lorsque la reine mit au jour l'enfant qu'elle portoit. Cet enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par le généralissime et les provéditeurs vénitiens, et il reçut le nom de son père. Après avoir séjourné quelques jours en Chypre, Mocenigo continua ses ravages sur les côtes de la Lycie, de la Carie et de la Cilicie. Il reçut sur sa flotte des ambassadeurs de la reine Charlotte qui s'étoit établie à Rhodes, tandis que son mari, Louis de Savoie, vivoit dans

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. X, f. 218. v. — *Coriolanus Cepio.* L. III, p. 360.

CHAP. LXXXII. la mollesse à Ripaille, au milieu de ses maîtresses.
1473. Charlotte, au nom de l'ancienne alliance de son père avec les Vénitiens, au nom de l'amitié qui régnoit entre le duc de Savoie, son beau-frère, et la République, au nom surtout de la justice, redemandoit une couronne qui ne pouvoit appartenir qu'à elle. Si l'usurpation du bâtard son frère étoit colorée par l'avantage du sexe, la mort de Jacques devoit, disoit-elle, la rétablir dans tous ses droits. Mocenigo lui répondit qu'il avoit reconnu Jacques de Lusignan, confédéré de la république de Venise, comme possesseur légitime du royaume de Chypre; que les royaumes ne se transmettoient pas selon les formules légales, et d'après les règles qu'on suit dans les procès, mais par la vertu et les armes; que c'étoit ainsi que Jacques avoit conquis l'île de Chypre et sur elle et sur les Génois; que la veuve et le fils de ce monarque étoient désormais les seuls souverains de cette île, et que la république les ayant adoptés comme ses enfans, sauroit les défendre (1).

Bientôt cependant Mocenigo fut averti que de nouveaux mouvemens avoient éclaté à Nicosie; il dépêcha aussitôt à la reine Catherine, pour lui promettre une puissante assistance, ce

(1) *Andrea Navagiero*, *Storia Venez.* p. 1138. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. IX, f. 216. v. — *Coriol. Cepio*, L. II, p. 357.

même Coriolan Cepio qui a écrit l'histoire de cette campagne. Peu de jours après, il le fit suivre par Victor Soranzo, provéditeur, avec huit galères, et enfin il arriva lui-même avec le reste de sa flotte. Il trouva la reine dépouillée de toute autorité, séparée de son fils, que les Chypriotes vouloient élever eux-mêmes, privée de la garde des forteresses, et de la disposition du trésor, et cependant obligée par ses ennemis, surtout par les Catalans que Jacques avoit appelés dans le royaume, à déclarer qu'elle étoit contente, et que tout s'étoit fait par son autorité (1).

Après la Sicile et la Sardaigne, Chypre est la plus grande des îles de la Méditerranée : elle a environ cent quatre-vingts milles dans sa plus grande longueur, soixante dans sa largeur, et plus de quatre cents de circonférence. Située entre le 35e et le 36e degré de latitude, elle jouit d'un climat délicieux; elle produit en abondance le vin, l'huile, le bled, et le cuivre qui a reçu son nom d'elle. Sa position entre la Syrie, l'Egypte et l'Asie Mineure semble l'appeler à joindre le commerce le plus actif aux riches productions de son sol. Au temps de sa liberté, on y avoit compté quinze républiques florissantes; mais

(1) *Andrea Navagiero.* p. 1139. — *Coriol. Cepio.* L. III, p. 360.

CHAP. LXXXII. 1473. sous le gouvernement des empereurs, et ensuite sous celui des rois de la maison de Lusignan, on avoit vu décliner infiniment sa population et sa richesse. La tyrannie féodale des barons, la souveraineté réclamée par les soudans d'Egypte, et les priviléges exclusifs des Génois et des Vénitiens, qui vouloient réserver le commerce pour eux seuls, empêchoient l'établissement dans l'île d'une bonne législation, de la paix et de la sûreté. Cependant la conquête de l'île de Chypre étoit encore une entreprise qui demandoit des forces considérables; et Pierre Mocenigo, qui n'avoit qu'un petit nombre de troupes de débarquement sur sa flotte, voulut, avant de rien tenter, s'en procurer davantage. Il envoya des transports à Candie et en Morée, pour y rassembler tout ce que les Vénitiens avoient de troupes disponibles. Six vaisseaux, qui portoient beaucoup de stradiotes et de fantassins, les débarquèrent par son ordre à Famagouste. A l'approche de cette nouvelle armée, l'archevêque de Nicosie et les comtes de Tripoli s'enfuirent. Mocenigo, au nom de la reine, changea les commandans de toutes les forteresses; il y introduisit ensuite des capitaines et des soldats vénitiens, avec un bon nombre d'archers de Crète; il punit de peines capitales tous ceux qui avoient eu part au dernier soulèvement; il poursuivit ceux qui étoient

en fuite; il exila ceux qu'il regardoit seulement comme suspects, et sous prétexte de rétablir et d'affermir l'autorité de la reine, il réduisit l'île entière à une absolue dépendance des Vénitiens, et il effraya tous leurs ennemis par la terreur des supplices (1). CHAP. LXXXII. 1473.

La reine cependant perdit son fils un an après sa naissance, ce qui la rendit toujours plus étrangère à son royaume. Le 24 mars 1474, le sénat de Venise lui donna pour conseillers, ou plutôt pour tuteurs, deux nobles Vénitiens, Louis Gabrielli et Francesco Minio; le commandement de tous les gens de guerre fut confié à Giovanni Soranzo avec le titre de provéditeur général. Le sénat de Venise nomma aussi les commandans particuliers de Famagouste et de Cérines, et il ne resta plus à la reine, protégée par cette ambitieuse république, que la vaine pompe de la royauté (2).

(1) *Andr. Navagiero, Storia Veneziana.* p. 1140.—*M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. X, f. 219. v. —*Coriol. Cepio.* L. III, p. 362.

(2) *Andrea Navagiero.* p. 1141. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VIII. p. 784. — *Vitæ Romanor. Pontif.* T. III, P. II, p. 1063. Étienne de Lusignan, qui écrivit l'histoire de Chypre, un siècle environ après ces événemens, attribue au poison la mort de Jacques le Posthume, aussi bien que celle de son père. A l'en croire, ce fut par un enchaînement de crimes que la république de Venise se défit des derniers

CHAP. LXXXII. 1473. Lusignan, et s'empara de leur royaume. Ses accusations ont été répétées par les Savoyards, dont les ducs, après la mort de Louis et de Charlotte, prirent le titre de roi de Chypre (*Guichenon, Hist. Généal. de la maison de Savoie*. T. II, p. 121); et l'analiste de l'Église semble admettre ces inculpations. *Raynaldi ad ann.* 1473, §. 31, p. 263.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME DIXIÈME.

An

FIN DE LA TABLE.

